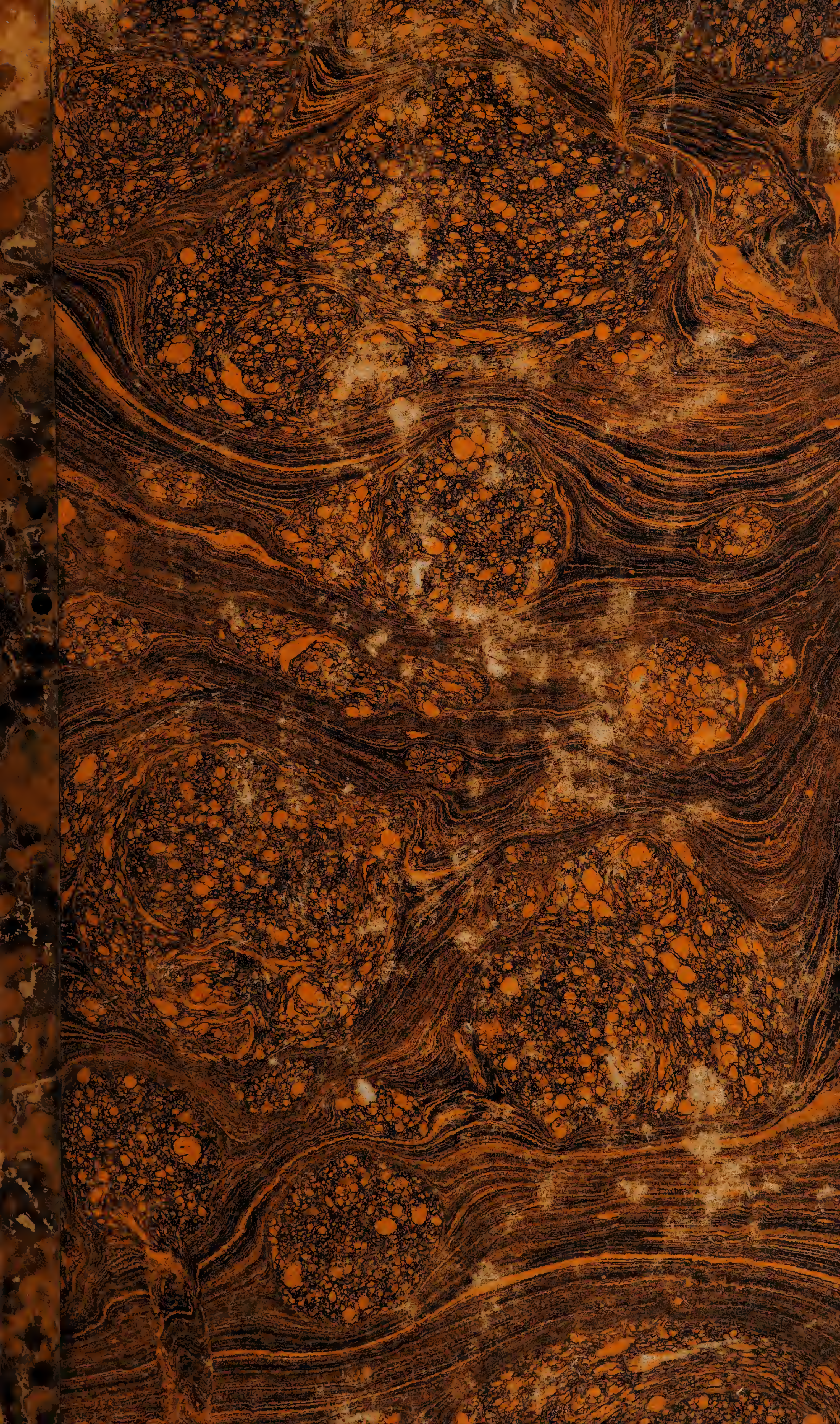



LIBRAIRIE
MEDICALE
CH. BOULANGE
14, RUE DE
L'ANCIENNE COMÉDIE
PARIS VIE
COMMISSION
EXPORTATION
ACHAT
VENTE
ECHANGE

EXPOSITION
DE LA DOCTRINE
MÉDICALE
DE P.-J. BARTHEZ,

ET

MÉMOIRES SUR LA VIE DE CE MÉDECIN.

A MONTPELLIER,
Chez ANSELME GABON, Libraire, Grand'Rue.

DE L'IMPRIMERIE DE JEAN MARTEL LE JEUNE,
IMPRIMEUR ORDINAIRE DU ROI.

EXPOSITION DE LA DOCTRINE MÉDICALE DE P.-J. BARTHEZ,

ET

MÉMOIRES SUR LA VIE DE CE MÉDECIN;

PAR JACQUES LORDAT,

Professeur d'Anatomie et de Physiologie à la Faculté de Médecine de Montpellier, Médecin du Dépôt de Mendicité, et Chirurgien en Chef de la Maison centrale de détention de la même Ville.

A PARIS,
Chez GABON, Libraire, rue de l'École de Médecine.

1818.



EXPOSITION
DE LA DOCTRINE
MÉDICALE
DE P.-J. BARTHEZ,
ET
MÉMOIRES
SUR LA VIE DE CE MÉDECIN.

Ce n'est pas sans dessein que j'ai laissé passer un long espace de temps depuis la mort de Barthez, avant d'entretenir le public de cet illustre Médecin. Persuadé qu'on doit plus à l'instruction des vivans qu'à l'honneur des morts, je voulais préserver mon travail de l'influence de mes affections particulières. Je devais donc attendre que le temps eût affaibli le sentiment de la perte de mon ami, afin que ces Mémoires ne devinssent pas malgré moi une sorte de panégyrique.

Cet intervalle qui était nécessaire pour me

contenir dans la justice, au-delà de laquelle l'amitié aurait pu me pousser, l'était aussi pour y faire arriver quelques personnes que des antipathies, des préventions, ou d'autres motifs retenaient en-deçà : douze ans après sa mort, elles conviendront peut-être et de la supériorité de son génie et de l'importance de ses services.

I.

Paul-Joseph Barthez était le fils aîné de Guillaume Barthez, de Narbonne, ingénieur de la province de Languedoc. Il naquit à Montpellier, le 11 décembre 1734 (1); mais comme sa famille faisait sa résidence habituelle à Narbonne, c'est dans cette dernière ville qu'il passa son enfance et qu'il reçut sa première éducation.

Cette éducation fut telle qu'on pouvait l'attendre de parens de mœurs sévères, qui connaissaient le prix de l'instruction (2), et qui

---

(1) Un Pythagoricien remarquerait que la naissance de Barthez eut lieu peu de temps après la mort du célèbre Stahl, avec le génie de qui celui de Barthez eut plusieurs traits de ressemblance.

(2) Barthez le père cultivait les Mathématiques

sans être riches, jouissaient d'une honnête aisance. La culture de son esprit ne dut pas être ce qui leur coûta le plus : il leur suffit presque de lui apprendre à lire et de mettre des livres à sa disposition. Dès l'âge de quatre ans, on vit paraître en lui cet amour effréné de l'étude, qui a été toute sa vie sa passion dominante. La lecture était son seul amusement ; le meilleur moyen de le punir de ses fautes était de l'empêcher de lire : c'était presque le seul châtiment qui lui fit verser des larmes.

A cinq ans il fut soumis à une opération douloureuse : c'était l'extirpation de la dernière phalange du pouce de la main gauche. On obtint son consentement en le menaçant de lui interdire la lecture, s'il le refusait, et en lui promettant de ne plus le gêner sur ce plaisir, s'il se rendait aux instances de ses parens. Au milieu des souffrances, il ne poussa pas un cri, et il n'interrompit le chi-

---

avec succès : plusieurs de ses mémoires sont imprimés dans le recueil des Savans Étrangers. Sa femme, Marie Rey, avait de l'esprit, et plus de connaissances qu'on n'en trouve ordinairement en Province chez les personnes de son sexe.

rurgien que pour se faire renouveler cette promesse. Souffrir un mal présent en vue d'un plaisir physique éloigné, n'est pas déjà trop commun ; mais supporter sans se plaindre une douleur cruelle en vue d'un plaisir intellectuel, et dans un âge où les besoins moraux sont à peu près nuls chez la plupart, c'est un phénomène qui mérite d'être recueilli.

Cette fureur de lire qui ne l'a jamais quitté, affaiblissait quelquefois à ses propres yeux l'opinion de sa supériorité naturelle. « J'ai » soixante-dix ans, me disait-il dans une cir» constance, et il y en a soixante-six que j'étu» die dix ou douze heures par jour : quel est » celui qui, à ce prix-là, ne pourrait pas me » valoir ? » Mais il est aisé de sentir que la naissance précoce d'un goût si vif et son intensité constante, ne peuvent avoir lieu que dans une âme privilégiée ; que l'une annonce un développement prématuré des facultés intellectuelles, et que l'autre est la preuve des jouissances que ce penchant procure, et par conséquent des profits continuels qu'on en retire.

Une inclination aussi décidée pour l'étude n'est pas compatible avec les goûts du premier âge : elle nuit même à la sociabilité.

Aussi Barthez se passait-il facilement de ses camarades ; à l'exception de deux ou trois, tous lui étaient indifférens : c'est dire qu'il en était haï.

Dès sa plus tendre enfance, il manifesta de l'horreur pour le mensonge. Cette disposition qu'il a toujours conservée, exista chez lui long-temps avant d'avoir le mérite d'une vertu, de sorte qu'elle paraissait n'être qu'un instinct invincible (1). M. Castan, de Narbonne, son ami presque depuis le berceau, assurait l'avoir vu plusieurs fois se soumettre à des châtimens qu'il aurait pu éviter en altérant la vérité dans ses réponses ou dans ses récits.

Il fit ses premières études dans le collége que les Pères de la doctrine chrétienne avaient à Narbonne. Ses succès scolastiques furent tels que jamais il n'eut un concurrent pour la première place, et que ses régens se plai-

---

(1) Descamps dit, dans la vie des peintres Flamands, que Pierre Breughel le jeune, ne put jamais se résoudre à épouser une femme qu'il aimait, qui avait l'habitude de mentir, et qui ne voulût pas se contraindre sur ce défaut. En pareil cas, je crois que Barthez aurait fait de même.

gnaient toujours qu'il était trop fort pour la classe où il se trouvait.

Tout le temps que lui laissaient ses devoirs, était consacré au plaisir, c'est-à-dire, à la lecture. Comme ces excès alarmaient ses parens, et qu'on employait des moyens pour l'empêcher de s'y livrer, il se dédommageait souvent la nuit des privations qu'on lui imposait pendant le jour. Il fit tant enfin, qu'à l'âge de dix ans, les livres élémentaires de Physique et de Mathématiques pures, les principaux Poëtes et Historiens de l'antiquité lui étaient bien connus et presque familiers.

Il ne put pas achever ses Humanités à Narbonne. Un régent ayant publié le programme latin d'un acte public, Barthez y découvrit un solécisme; il en parla avec l'imprudence de son âge, et avec la malignité d'un écolier qui trouve son maître en faute. Dès-lors sa présence devint importune au Recteur du collége.

On l'envoya donc à Toulouse encore chez les Doctrinaires, pour faire sa Rhétorique et sa Philosophie. Même succès, même supériorité dans un collége très-fréquenté et des plus célèbres, que dans celui de Narbonne.

Son cours de Philosophie étant achevé, on délibéra sur le choix d'un état, quoiqu'il n'eût

pas encore accompli sa seizième année. Le jeune Barthez, en qui les sentimens religieux, fruit de sa première éducation, avaient pris la teinte de son caractère, voulut se décider pour l'Église. Son père n'y consentit point; il eut aussi des raisons pour le détourner d'entrer dans le Génie, et il lui conseilla d'étudier la Médecine.

Barthez vint commencer ses études dans l'Art de guérir, à Montpellier, en novembre 1750, et il fut reçu Docteur trois ans après, avant d'avoir atteint sa vingtième année. C'est pour éviter le ton loueur que je me dispense de parler de la manière dont il fournit cette nouvelle carrière.

Pendant son séjour à Montpellier, il put sans obstacle se livrer à son intempérance de lecture (1). Un Seigneur du voisinage, le baron de Durre, qui avait amassé une nombreuse bibliothèque, fut charmé d'obliger un homme qui savait apprécier la valeur d'un pareil trésor. Il lui offrit des livres, et celui-ci profita des offres sans ménagement.

En 1754, il se rendit à Paris; il eut le bon-

---

(1) Ciceron appelait Caton *Helluonem librorum.*

heur d'inspirer un vif intérêt au célèbre Falconet, qui quoique âgé de plus de 80 ans, conservait beaucoup d'aménité, et aimait à obliger comme lorsqu'on n'a pas encore fait d'ingrats (1). Je dis le *bonheur*, car indépendamment du mérite de ce personnage et de l'utilité dont pouvait être sa recommandation, sa bibliothèque se composait de plus de quarante-cinq mille volumes, que l'aimable vieillard tenait à la disposition de ses amis. On imagine bien que Barthez ne négligea pas cette bonne fortune. Il se mit à lire avec tant d'avidité, que l'année suivante, Falconet parlant de lui au ministre d'Argenson, ne craignit pas d'être trop hyperbolique, en lui disant que ce jeune homme pourrait, au besoin, rendre compte de quinze mille volumes. Ceux qui savent avec quelle

---

(1) « M. Falconet, de l'Académie des Inscriptions, » Médecin consultant du Roi, homme charmant qui, » à l'âge de 80 ans, a le feu, la force, les agrémens, » la gaieté, les grâces de la jeunesse. Ce vieillard unique dans son genre, joint à une érudition fort » vaste, les vertus et les qualités les plus respectables. » Il est regardé par les gens de lettres comme leur » père. » Grimm., *Corresp.*, *T. I.*, *pag.* 268.

rapidité il parcourait un livre, avec quelle promptitude il en saisissait la méthode et es idées principales, et avec quelle fidélité sa mémoire retenait ce qu'il avait lu, seront tentés de prendre au pied de la lettre cette assertion vraisemblablement un peu exagérée.

Il n'était pas difficile à Falconet de procurer à son jeune protégé des connaissances utiles. Il le présenta à plusieurs hommes d'un mérite littéraire éminent, au Président Hénault, à Mairan, au Comte de Caylus, à d'Alembert, à l'Abbé Barthélemy. Ce dernier se lia dès-lors avec lui d'une manière assez intime pour qu'il s'établît entre eux beaucoup de confiance; ils se consultaient mutuellement, et chacun trouvait chez l'autre des moyens d'éclaircir les difficultés qu'il rencontrait dans les objets favoris de ses études.

Mais l'homme à qui Barthez s'attacha plus particulièrement, ce fut d'Alembert. Ses sentimens ne se bornaient pas à l'estime et à la confiance; il eut pour lui une véritable amitié, dont on reconnaissait encore les traces dans sa vieillesse, à la chaleur avec laquelle il défendait sa mémoire contre la médisance. C'était apparemment dans sa société qu'il avait pris un goût décidé pour les anecdotes; ils faisaient

quelquefois assaut d'historiettes, et l'on sait qu'en ce genre d'Alembert était un rude joueur. Dans la conversation le rôle de Barthez se ressentait souvent de l'habitude de cet exercice; mais quand il lui serait arrivé de tomber, à cet égard, dans quelque excès, son talent pour la narration n'aurait pas permis de songer à s'en plaindre.

Quelque plaisir qu'il trouvât dans l'étude, il souhaitait avec impatience de se livrer à la pratique médicale, qui était le but essentiel de ses travaux, et au perfectionnement de laquelle il rapportait toutes ses spéculations. Après un an de séjour à Paris, on lui en fournit le moyen. Ses amis ne crurent pas compromettre leur conscience en le présentant au Ministre comme très-capable, malgré sa jeunesse, de remplir les fonctions de Médecin ordinaire dans les armées. Il en obtint le brevet, et fut envoyé en cette qualité à l'armée d'observation qu'on avait placée dans le Cotentin. Il ne tarda pas à y trouver l'occasion d'exercer ses talens comme praticien et comme observateur.

Peu de temps après son arrivée à Coutances, il se manifesta dans le camp de Granville une épidémie meurtrière. Barthez la suivit atten-

tivement. Il a exposé le résultat de ses observations dans un Mémoire présenté à l'Académie des Sciences et imprimé dans le troisième volume des Savans Étrangers.

Il ne s'y borne pas à tracer le développement et la marche de la maladie, et à noter ses rapports avec la constitution de l'atmosphère ; il raconte encore un grand nombre d'observations particulières, dont il double l'intérêt par les réflexions utiles ou curieuses qu'il y ajoute. Ce sont tantôt des faits connus, mais rares et négligés sur lesquels il rappelle l'attention, et dont il augmente la crédibilité en en fournissant d'analogues; tantôt des aphorismes séméïotiques et des canons pratiques, qu'il confirme, qu'il modifie, ou dont il estime la valeur; tantôt des symptômes mal interprétés, et dont il fixe mieux la signification, soit par des raisonnemens physiologiques, soit par les extispices. Il y traite plusieurs points de Thérapeutique, sur lesquels il avait des idées peu communes alors et adoptées aujourd'hui de la grande majorité des Médecins : il établit, par exemple, l'utilité des vésicatoires dans les péripneumonies; il analyse des faits qui ont dû lui servir dans la suite pour fonder sa doctrine du traitement

des fluxions ; il apporte des preuves de la nécessité des émétiques dans diverses sortes de pleurésie, et de l'utilité des narcotiques dans certains cas de la même affection ; il détaille des observations importantes qu'il a faites sur la vertu fébrifuge du camphre, et sur la manière de l'administrer pour combattre les fièvres intermittentes.

Cet écrit est composé dans le goût des Éphémérides de Baillou. On y voit un émule de vingt-deux ans marcher à côté d'un tel modèle, et l'égaler par l'intérêt des rapprochemens, par l'excellence de l'esprit médical, par l'abondance et le choix des matières. Barthez a toute l'érudition que Baillou aurait eue s'il avait été son contemporain. Enfin, il a imité jusques aux défauts du Médecin de Paris ; car il y a quelque chose de vrai dans ce jugement de Bordeu : « Ce Baillou » veut trop imiter Hippocrate ; ses petites his- » toires sur les bourgeois de Paris m'ennuyent ; » elles sont pour la plupart trop étranglées » pour être utiles. » (1)

L'étude des Antiquités et de l'Histoire était le principal délassement par lequel il inter-

(1) Recherches sur l'histoire de la Médec., pag. 453.

rompait celle de la Médecine et des sciences physiques et mathématiques. Il fut charmé de trouver une occasion de s'exercer à écrire sur ces matières. L'Académie des Inscriptions ayant proposé pour sujets de prix les deux questions suivantes : 1.e *En quel temps et par quels moyens le paganisme a-t-il été entièrement détruit dans les Gaules ?* 2.e *Quel fut l'état des Villes et des Républiques situées dans le continent de la Grèce européenne, depuis qu'elle eut été réduite en Province Romaine, jusqu'à la bataille d'Actium ?* Barthez concourut et fut couronné. Il ne paraît pas que ce double succès ait influé sur la direction de ses travaux : ce genre de gloire ne l'a plus tenté.

En 1757, il quitta la Normandie pour se rendre à l'armée de Westphalie. Pour cette fois c'était en qualité de Médecin consultant qu'il marchait : il lui eût donc été facile d'éviter le danger de la contagion. Mais l'attention sur le péril aurait pu nuire à ses devoirs, et il n'entrait pas dans son caractère d'en négliger la moindre partie. Lui qui portait l'exactitude jusqu'au scrupule, même dans les choses où ce scrupule était une petitesse, n'était pas homme à s'en relâcher quand il devenait une

vertu. Il en arriva qu'il fut atteint de la fièvre des camps.

Ce malheur ne fut pas sans quelque dédommagement : il lui fournit l'occasion de faire connaissance avec le fameux Werlhoff, médecin d'Hanovre, qui le traita de cette maladie. Il conserva toujours de lui un souvenir affectueux; il en parlait avec autant d'estime que de reconnaissance; il ne tarissait pas surtout, quand il en venait à la douceur de son caractère (1). C'est une chose digne de remarque, que Barthez impétueux, irascible, impatient, ne trouvât pas de vertu comparable à la douceur. Il était dans l'enthousiasme quand il songeait à celle de Marc-Aurèle.... Cette opposition entre les penchans d'un homme et les vertus qui font l'objet de son admiration, n'est pourtant point inexplicable. Il est assez naturel qu'il envie les qualités contraires aux défauts qui le rendent malheureux; mais il lui faut une grande bonne foi pour le dire : ordinairement on s'efforce de justifier, ou du moins de couvrir d'une teinte aimable, les penchans vicieux par lesquels on se sent entraîné.

---

(1) Tissot, dans la vie de Zimmermann, parle aussi de l'aménité de Werlhoff.

Quand il fut convalescent, il quitta les armées et revint à Paris, pour rétablir sa santé fortement ébranlée par la secousse qu'il venait d'éprouver.

Barthez aurait été trop heurenx, si libre du soin de son existence, il avait pu se livrer tout entier à la culture de ses talens. Mais la fortune bornée de ses parens le privait de leurs secours, et il fallait songer à vivre lorsqu'il eût voulu ne songer qu'à s'instruire. Heureusement l'amitié veillait sur lui.

A son retour dans la capitale, il trouva que Falconet et Mairan lui avaient ménagé la faveur du Président de Lamoignon-Malesherbes, qui lui fit obtenir le titre de Censeur royal, et qui lui confia une tâche dans un travail important dont il avait chargé quelques savans du premier ordre : c'était un commentaire sur Pline, destiné à orner une traduction française de l'ouvrage de ce naturaliste, dont on projetait une édition soignée (1). Les honoraires qu'on lui assigna provisoirement furent 1200 francs par an, jusqu'à la fin de l'entreprise.

---

(1) Elle a paru en 1771, en 12 vol. in-4.°, à Paris, chez la veuve Desaint.

Lorsqu'il remit ses notes au Chancelier, père de M. de Malesherbes, il fut nommé co-rédacteur du Journal des Savans, pour la partie de la Médecine, à la place de Lavirotte qui venait de mourir. Ses articles dans ce Journal furent remarqués, parce qu'en faisant l'analyse des ouvrages, il proposait ses pensées particulières sur le même sujet, et il arrivait souvent qu'on avait plus à gagner en lisant la critique, que le livre qui en était l'objet. On rencontre dans ces productions précipitées, des idées qu'on retrouve ensuite chez des écrivains postérieurs : ceux-ci ont quelquefois le mérite de les avoir développées avec talent, mais on est en droit de leur en contester sinon l'invention au moins la priorité. Par exemple, d'Alembert publia en 1760 des *Réflexions sur l'Inoculation*, qui se trouvent dans ses *Mélanges de Philosophie.* Elles avaient pour but de montrer dans les raisonnemens employés par La Condamine en faveur de cette pratique, un vice radical qui pouvait rendre raison de la résistance que l'esprit oppose, sans savoir pourquoi, à des argumens contre lesquels on ne trouve rien à répondre. La découverte de ce vice avait été faite par Barthez, et publiée dans le Journal des Sa-

vans en 1759. Aussi l'ai-je entendu revendiquer cette idée quarante-cinq ans après, en argumentant contre un candidat qui l'avait citée comme appartenant à d'Alembert. Il aurait pu consentir à bien d'autres sacrifices en faveur de son ami; mais sa générosité n'allait pas jusqu'à lui faire celui de la plus petite portion de sa gloire.

Les éditeurs du Dictionnaire Encyclopédique le désiraient pour collaborateur. Quoiqu'il eût de la répugnance pour les ouvrages de commande, il se rendit à leur invitation, et fit pour ce recueil les articles *Évanouissement*, *Extenseurs*, *Extispice*, *Fascination*, *Face*, *Faune*, *Femme* (*Physiologie*), *Fléchisseurs*, *Force des Animaux* (1).

Je ne crois point devoir faire l'analyse de ces productions : ce n'est pas qu'elles soient indignes de Barthez; elles se font remarquer par une érudition profonde, par une instruction vaste et solide, par l'omission volontaire des choses sur lesquelles on est d'accord, par une sorte d'intrépidité avec laquelle l'Auteur aborde les points les plus problématiques de

---

(1) Ces articles sont marqués de la lettre *g*.

la science, par un grand désir de ramener aux lois générales les faits rares et singuliers, ou pour mieux dire de poser des lois générales sous lesquelles ces faits se rangent sans effort, par la gravité du style, et par une concision poussée quelquefois jusqu'au défaut. Mais on y trouve peu d'idées propres à l'Auteur, et celles qu'il y a semées, ne sont ni arrêtées, ni assez liées à un corps de doctrine. On reconnaît un homme qui avait le projet d'introduire des réformes, mais qui pour se mettre en état de les opérer un jour avec plus de succès, s'appliquait à faire une abondante provision de faits et d'opinions, et en attendant parlait quelquefois comme son siècle.

Barthez commençait à se lasser de ces occupations, lorsqu'une chaire vint à vaquer dans l'Université de Médecine de Montpellier (1).

---

(1) L'École de Médecine de Montpellier, avait le titre d'*Université ;* elle ne faisait point corps avec les Facultés de Droit et de Théologie qui composaient une autre Université. C'était une Compagnie isolée, et dont le Chef correspondait directement avec le Ministère. En 1760, Louis XV en lui donnant son buste en marbre, lui avait permis de porter le nom de Ludovicée. Nous nous servirons donc indistinc-

En 1759, mourut François Chicoyneau, Chancelier de cette École (1) ; François Imbert, Professeur de la même Université, ayant été promu à cette dignité par le crédit de son beau-père Senac, premier Médecin du Roi, sa chaire fut mise à la dispute l'année sui-

---

tement des noms d'*Université*, de *Faculté*, de *Ludovicée*, pour désigner cette École. Son Chef avait les titres de *Chancelier* et de *Juge*. Ce dernier rappelait une certaine juridiction qu'il avait sur les élèves de l'Université de Médecine, juridiction dans l'exercice de laquelle les Professeurs étaient associés comme *assesseurs*. Le Chancelier était nommé par le Roi sans présentation.

(1) C'était un jeune homme de 21 ans. Il était petit-fils de François Chicoyneau, premier Médecin de Louis XV et Chancelier de l'Université de Médecine. Ce dernier étant parvenu à la place de premier Médecin, s'était fait donner son fils pour coadjuteur dans celle de Chancelier. Ce fils étant mort avant son père en 1740, François Chicoyneau eut le crédit de faire donner l'expectative du *Cancellariat* à son petit-fils, âgé seulement de deux ans. Après la mort du premier Médecin, les fonctions du Chancelier furent exercées par le Doyen des Professeurs; et le jeune Chicoyneau parvenu à l'âge de 20 ans, fut pourvu de la place à laquelle il était destiné. Il mourut un an après.

vante, et Barthez s'inscrivit parmi les contendans.

Une circonstance qui prouve que ce qu'on avait fait pour lui n'était point une grâce accordée à ses protecteurs, mais bien le prix de services dont peu de gens étaient capables, c'est que M. de Malesherbes, qui ne négligeait rien pour fixer à Paris les savans qui avaient ou qui méritaient de la célébrité, ne crut pas se ravilir en essayant de détourner celui-ci de son projet, et parut fort piqué de n'avoir pas pu y réussir. Ce dépit obligeant ne fut cependant pas de longue durée, puisqu'il accepta la dédicace des thèses que Barthez publia pendant la dispute.

Un concours aussi solennel est un événement trop mémorable dans l'histoire de ce Médecin, pour que je puisse me dispenser d'en noter les principales circonstances, et particulièrement celles qui ont influé sur le reste de sa vie en donnant naissance à des passions que le temps n'a jamais complétement éteintes, et celles qui peuvent faire juger de ses talens et de son caractère.

Les concurrens de Barthez étaient les docteurs Crassous, Vigarous et Réné; et leurs Juges, Imbert, Chancelier de la Faculté, Haguenot, Doyen, ou le plus ancien des Profes-

seurs ; Fizes, Sauvages, Lamure, Venel et Le Roy, Professeurs. Le concours fut ouvert, le 14 avril 1760, par l'Évêque de Montpellier, François-Renaud de Villeneuve, et la matière des préleçons fut donnée aux contendans.

La santé de Barthez ne s'était jamais bien rétablie depuis la maladie qu'il avait eue à l'armée. Entre autres incommodités, il lui était resté une grande disposition au saignement de nez, qu'il a gardée toute sa vie. L'excès du travail, joint aux inquiétudes inséparables d'un concours, lui en causa une forte attaque ; il se détermina à demander aux Juges la permission de lire les préleçons qui lui restaient à faire, attendu que l'effort nécessaire pour apprendre par cœur, était la principale cause de cet accident. Ceux qui, en débutant dans la carrière de l'enseignement, éprouvent de l'embarras pour exprimer leurs idées, doivent être encouragés, en songeant qu'il fut un temps où Barthez était obligé d'apprendre ses leçons par cœur.

Les Juges voyaient bien qu'une telle indulgence, jusqu'alors inouïe, était incompatible avec la sévérité des concours de Montpellier ; mais comme ils n'étaient pas fâchés de retarder la nomination d'un collégue, ils voulurent

s'adresser au Ministre pour lui demander ses ordres à cet égard, et ils appelèrent les autres concurrens pour les instruire de la raison qui allait ralentir les actes de la dispute. Ceux-ci réclamèrent fortement ; ils alléguèrent plusieurs bonnes raisons pour qu'on refusât cette faveur, sans recourir à l'autorité supérieure, et ils terminèrent leur réponse par une proposition qui laisse voir assez naïvement quel est le dénouement dont ils se seraient le mieux accommodés. « Que si le sieur Barthez ne peut » point absolument suivre le concours, vu son » peu de santé, il lui est loisible de le quitter, » n'étant pas d'une nécessité indispensable qu'il » dispute. »

Toute la réponse est sur un ton d'aigreur qui suffit pour attester les succès que Barthez avait déjà obtenus. « Le sieur Barthez a *d'autant plus mauvaise grâce* de soutenir que » l'obligation où il est d'apprendre par cœur, » altère considérablement sa santé, qu'il est » notoire, et que nous sommes en état de » prouver *par gens à qui il s'est ouvert*, » qu'il n'a jamais employé au-delà d'un jour » pour apprendre ses préleçons. *Qu'il en mette* » *deux, et sa santé en souffrira moins.* »

Au reste l'Université rejeta la demande, et

il fut arrêté que les concurrens non-seulement ne pourraient pas lire, mais encore ne pourraient *avoir aucun papier sous leurs yeux, ou sur le pupitre de la chaire.*

Ceux qui savent combien le caractère de Barthez était bouillant, et qui feront attention aux sentimens que ses compétiteurs manifestèrent à son égard dans cette circonstance, ne seront pas surpris que quelques séances de la dispute aient dégénéré en des querelles très-vives. Imbert, comme Président, avait l'autorité nécessaire pour les terminer promptement; mais épouvanté de l'humeur et plus encore du mérite de Barthez, il aima mieux profiter de cette occasion pour essayer de l'écarter. Il porta plainte au Chancelier de Lamoignon, et il ménagea si peu les délinquans, que je ne sais ce qui en serait arrivé, si M. de Malesherbes n'avait été auprès de son père l'avocat de son jeune protégé. « Je » ne saurais vous dissimuler, Monseigneur, » écrivait Imbert, que ce désordre a été poussé » jusqu'à l'excès, que les invectives ont été, de » part et d'autre, des plus grossières, et que » les sieurs *** et Barthez se sont conduits dans » cette occasion avec une indécence qui a fait

» naître les idées les plus désavantageuses sur
» leur caractère. »

Je n'ai pas voulu omettre ce fait, quoiqu'il ne fasse pas honneur à celui qui est l'objet de ces Mémoires : d'abord je ne fais point un éloge ; ensuite une circonstance de cette nature fait sentir combien Barthez dut montrer de supériorité, pour empêcher quelques-uns de ses Juges de suivre dans leur choix l'impulsion de la haine qu'ils avaient conçue contre lui.

Comme les personnalités n'étaient pas rares dans ces disputes, que les gens les plus graves, les plus maîtres d'eux, s'en permettaient quelquefois ; que la forme dont on les revêtait était presque la seule chose qui distinguât les caractères ; on peut souhaiter de savoir quelle est celle que Barthez avait donnée aux siennes. Il me serait aisé de satisfaire pleinement les curieux : j'ai sa diatribe écrite de sa main, en latin et en français. Mais on pense bien que je ne vais pas transcrire des injures : voici seulement le cadre où celles-ci étaient disposées.

Parmi les sujets de ses préleçons se trouvait la question suivante, dont la solution devait occuper trois séances : *La distribution des*

maladies en classes, ordres, genres, espèces, selon la méthode des Botanistes, peut-elle être d'une grande utilité pour perfectionner l'étude des maladies ? Ce fut une occasion pour présenter l'esquisse d'une Nosologie de sa façon. Dans une division où il avait renfermé toutes les maladies mentales et les inclinations perverses, il décrit comme des espèces de ces maladies, les vices et les imperfections morales qu'il supposait à son adversaire ; mais ces descriptions sont accompagnées des anecdotes scandaleuses et de toutes les allusions capables de faire reconnaître le malade qui servait de modèle à ces singulières nosographies. Deux articles des plus doux suffiront pour donner une idée de cette forme.

« Il ne faut pas juger trop légèrement des » forces de la mémoire dans deux personnes » différentes. Il peut se faire qu'en parlant sur » des choses de science, Titius hésite plus que » Bavius, sans qu'on soit en droit d'en con- » clure que Bavius a meilleure mémoire ; car » Titius, par exemple, ayant l'esprit fortement » occupé des choses qu'il prononce, et qu'il a » travaillées avec soin, et ne pouvant pas tout- » à-fait se distraire d'une multitude d'objets avec » lesquels ces choses ont des relations, peut

» perdre quelquefois le fil du discours. Mais » la mémoire de Bavius étant comme une table » unie sur laquelle il n'y a rien de gravé ; après » qu'il lui a confié des pensées de peu de va- » leur et qu'il doit à un autre, son discours » est aussi nécessairement enchaîné que le se- » rait celui qu'on ferait tenir à un automate.

. . . .

» On voit rarement cette espèce d'hydro- » phobie qui s'accompagne des symptômes » canins et dont Lister a parlé. Comme nous » l'avons observée, nous pouvons en perfec- » tionner le diagnostic. Ceux qu'agite cette » envie de mordre et de déchirer, ont toujours » dans le regard quelque chose de bête et de » méchant, qui nous avertit de nous tenir en » garde contre ces hommes que la seule huma- » nité de leurs compatriotes empêche d'étouf- » fer. Le vulgaire croit que ces enragés ont » plus de pénétration d'esprit que les autres » hommes. Mais ceux qui connaissent la na- » ture, n'ignorent pas que cette vivacité, quelle » qu'elle soit, est compensée par une stupidité » plus grande dans toutes les choses qui de- » mandent un jugement rassis, et non un es- » prit forcené ; de la même manière que les

» violences d'un homme en convulsion sont » suivies d'un affaissement proportionné. »

Vers la fin du mois de juillet, Imbert fut député à Paris par sa Compagnie, et le voyage interrompit la dispute. Son séjour dans la Capitale se prolongea au-delà du temps des vacances. Barthez que ces délais mettaient au supplice, et dont l'impatience était bien pardonnable, puisque son éloignement pouvait refroidir ses protecteurs, et l'exposait au danger de perdre les postes lucratifs où leur bienveillance l'avait placé, demandait que le concours fut repris à la rentrée, malgré l'absence du Chancelier : ce dernier s'y opposa durement sans égard pour sa situation, et demeura tranquillement à Paris jusques au commencement de janvier. Enfin, le 13 de ce mois 1761, la dispute continua, et Barthez reçut le sujet de ses thèses (1).

---

(1) Voici les douze questions : 1.° *Num oculi structura infinitam conditoris ostendat scientiam.* 2.° *Musculorum anatomiam et mechanismum exponere.* 3.° *Quænam mixtorum familia, an vegetabilium, an verò animalium aut mineralium, præstantiora suppeditet auxilia inquirere.* 4.° *An pro regionum, aeris temperici, vitæ rationis,*

Je me dispense encore d'analyser les réponses qu'il fit à ces questions. On peut inférer de ce travail qu'à vingt-six ans, l'Auteur avait déjà des connaissances aussi variées que profondes sur toutes les matières soumises à son examen ; que dans chaque sujet, il avait très-bien aperçu quelles sont les faces éclairées sur lesquelles il est superflu d'apporter de nouvelles lumières, et celles qui sont encore dans l'obscurité. Mais les idées n'y font pas corps ; elles sont trop isolées, et ne viennent pas se

---

aliarumque circumstantiarum varietate, varia instituenda sit curandi methodus. 5.° *Vocis et loquelæ mechanismus.* 6.° *Vertiginis theoria.* 7.° *An uroscopia clinico sit utilis.* 8.° *An demonstrata fit circulatio sanguinis Harveïana vulgò dicta.* 9.° *An systema Lacazianum de viribus epigastricis, etc. universale simul et luculentissimum principium præbeat enodandæ æconomiæ animali.* 10.° *Ideam generalem chemiæ tradere.* 11.° *Pharmacothecam castrensem, quàm maximè licet æquo rerum æstimatori, et rei publicæ et ægri militis emolumento, tradere.* 12.° *An fibræ muscularis irritabilitas à filamentis nerveis pendeat in ejus compositione venientibus, an verò neutiquam, ut Hallero visum est.*

Ces questions furent traitées, imprimées et distribuées dans dix jours, comme c'était la règle.

placer sous des principes solides et invariables, comme elles font dans ses écrits de l'âge mûr. On ne peut pas exiger ce mérite d'un jeune homme qui travaille avec une précipation incroyable, et surtout au milieu des entraves d'un concours. La prudence défend de paraître attaché à des principes constans, qui ne laisseraient pas la liberté de parler dans le sens de tous ceux qu'on doit ménager. Il y a du danger à soutenir une doctrine qui n'est pas celle des Juges : si on la défend mal, on est écrasé par ses adversaires; si l'on est victorieux, il est à craindre qu'on ne se perde dans l'esprit du Tribunal. Ce n'est donc pas, à mon avis, d'après les seuls actes d'une dispute qu'on peut connaître les principes doctrinaux d'un homme. Et par exemple, que devait faire Barthez dans la question de l'utilité des classifications des maladies, selon la méthode des Botanistes, qu'il fut obligé de traiter dans trois préleçons ? Il se souvint sans doute qu'il avait Sauvages pour arbitre, et je suis sûr que, par décence autant que par prudence, il se garda de réduire à leur valeur ces arrangemens méthodiques auxquels celui-ci mettait tant d'intérêt. En traitant du mécanisme des contractions musculaires, il dut penser à

Fizes, et il ne parla ni contre les esprits animaux, ni contre les vésicules dont les géomètres de ce temps disaient que se compose la fibre musculaire. Dans la question relative aux forces épigastriques, il fut fidelle à la même règle. Personne n'ignorait à Montpellier que les *Institutiones Medicæ ex novo Medicinæ conspectu*, communément attribuées à La Caze, étaient l'ouvrage de Bordeu, son neveu, et de Venel; aussi se prononça-t-il en faveur du système de La Caze, et certainement ce n'est pas une preuve qu'il n'en fît dès-lors le cas qu'il en a fait dans la suite. Ces sortes de productions ne peuvent donc pas faire connaître un auteur. Elles contribuent rarement à sa gloire, quand on les considère indépendamment des circonstances où elles ont été enfantées; mais aussi il y aurait de l'injustice à les alléguer pour l'accuser de versatilité, ou pour lui contester la propriété d'idées plus saines qu'il a professées dans la suite (1).

(1) Aussi trouve-je plus de malignité que de justice dans une note du Discours de Fouquet sur la clinique. A la page 80, après avoir parlé de la doctrine de Bordeu sur la sensibilité, il dit: « Quoique

Le jour de la nomination fut le 21 février 1761, après la dernière triduane de René. La supériorité de Barthez n'avait pas été un moment douteuse durant les épreuves du concours; elle avait été hautement reconnue du public: aussi malgré quelques aversions particulières, obtint-il l'unanimité des suffrages, tandis que les deux autres candidats, qui suivant l'usage du temps, devaient conjointement avec lui être présentés au choix du Roi, n'eurent qu'une majorité. Ces deux candidats furent Vigarous et René.

Cette nomination offre une circonstance que je veux rappeler, parce qu'elle mon-

---

»la tige de cette doctrine se fût élevée dans cette »École, où elle continuait d'être cultivée avec succès »par plusieurs de ses membres, quelques années se »sont encore écoulées avant qu'elle ne soit devenue, »comme elle est devenue depuis, l'opinion générale »de l'École. *On a la preuve de ce fait dans les »thèses qui furent soutenues en* 1761, *pour une »chaire vacante.* » Or il ne cachait à personne que les thèses dont il avait entendu parler, *comme étant infectées de mécanisme*, étaient celles de Barthez. Il y a la même équité dans un passage de Haller, où cet Auteur veut associer Barthez à la défaveur qu'il tâche de jeter sur La Caze.

trera combien un Magistrat très-éclairé mettait d'importance au secret du scrutin, qui est le seul garant de la liberté des suffrages. Haguenot avait dit, avant qu'on recueillît les voix, qu'il croyait les quatre concurrens propres à remplir une chaire de Médecine. L'opération finie, il demanda et obtint l'insertion de cet avis au procès-verbal. Le Chancelier de Lamoignon jugeant que toute déclaration individuelle faisait du tort à ceux qui voulaient profiter des avantages du scrutin, et qu'un électeur n'était point le maître de publier son secret, lorsque cette publication pouvait aider à connaître celui des autres, blâma la complaisance des Juges en ces termes: «Je dois vous faire connaître combien j'ai » été surpris, et de la protestation proposée » par le sieur Haguenot en faveur du sieur » Crassous, et de la facilité qu'ont eu les » Professeurs à souffrir qu'elle fût insérée dans » le procès-verbal. Une semblable protesta» tion est contre toutes les règles, et ne doit » jamais être écoutée. J'espère que MM. les » électeurs, mieux instruits et plus attentifs » à l'avenir, n'en recevront plus, et c'est dans » cette confiance que j'ai bien voulu ne pas » en rendre compte au Roi. »

L'unanimité des suffrages qui s'était réunie exclusivement sur Barthez, ne permettait pas à un Prince juste de balancer dans le choix. Aussi le Ministre en annonçant la nomination du nouveau Professeur, fait-il une mention expresse de ce motif. « Le sieur Barthez, » qui a obtenu tous les suffrages, est aussi » celui à qui Sa Majesté a jugé devoir accor- » der la préférence sur ses compétiteurs. » L'installation se fit le 17 Avril.

Il s'était introduit dans l'Université de Médecine un usage fort onéreux aux nouveaux venus : il consistait en ce qu'ils ne retiraient, pendant les deux premières années de leur Professorat, qu'environ un cinquième de la part qui revenait aux Professeurs plus anciens, dans les rétributions perçues sur les élèves : c'est ce qui s'appelait être *au petit ordinaire*. Barthez fut aussi révolté de l'injustice de cet impôt, que lésé de son énormité. Il pria ses confrères de l'en affranchir; mais ces sortes de coutumes ne sont pas aisément abrogées par ceux à qui elles sont profitables, d'autant qu'il n'y a de véritablement inique que leur institution, et que leur maintien peut être considéré comme un dédommagement du sacrifice que chacun a fait en entrant. Il

s'adressa donc à M. de Lamoignon, espérant qu'on aurait honte de se déclarer ouvertement le défenseur de celle-ci. Ce Magistrat s'empressa d'écrire au Chef de l'Université, de manière à faire sentir qu'il prenait intérêt au suppliant, et qu'il ne trouvait pas au moins de la générosité dans cette manière de traiter les nouveaux venus. « Les bons témoignages » qui m'ont été rendus du sieur Barthez, me » font croire qu'il mérite d'obtenir une faveur » qui a été accordée en différentes occasions (1). » Je ne suis pas assez instruit de tous les incon- » véniens qui peuvent résulter de l'usage qui » s'est introduit pour m'opposer à ce qu'il » subsiste en général ; mais je ne peux m'em- » pêcher de vous représenter que cette dimi- » nution des droits, qui légitimement doivent » appartenir à chaque Professeur, peut nuire » beaucoup à l'encouragement qui est dû aux » jeunes gens qui ont peu de ressources. Le » sieur Barthez se trouve dans cette classe, et » par ses qualités personnelles, il me paraît » mériter les mêmes égards que plusieurs ont

(1) Astruc était parvenu à se faire exempter de cette taxe.

» obtenu. J'espère que vous engagerez la Faculté » à le traiter favorablement. »

Une sollicitation aussi puissante resta sans effet, malgré tout ce qu'Imbert put faire, au moins en apparence, pour seconder les désirs du Ministre, et les Professeurs firent des représentations pour soutenir la légitimité du *petit ordinaire.* J'ignore jusques à quand ils persistèrent dans leur refus, je sais pourtant qu'ils ne tinrent pas tout-à-fait jusqu'à l'expiration du terme. Il est possible qu'une recommandation du Maréchal de Richelieu les ait fléchis. Je lis du moins dans une lettre de ce Seigneur écrite à Imbert, le 11 janvier 1762, pour le remercier du compliment du premier de l'an, cette apostille de sa main : *Je vous recommande Barthez, dont je crois que le régime a été assez long pour sa santé et celle des autres.*

Mais on sent qu'une concession faite si tard et après de pareilles invitations, n'avait plus aucun mérite. La rigidité qu'on montra d'abord, et qui, dans la position gênée où se trouvait Barthez, pouvait passer pour de la dureté, dut faire une impression profonde chez un homme qui pardonnait assez facilement, mais qui n'oubliait jamais.

I I.

Devenu Professeur, Barthez se livra d'abord avec le zèle le plus digne d'éloges, à tous les travaux de l'enseignement et à ceux que lui imposaient les intérêts de sa Compagnie. Il était en cela d'autant plus estimable, que la délicatesse de sa santé lui prescrivait des ménagemens, et qu'il lui eût été facile d'abuser de ce prétexte pour se faire pardonner bien des omissions.

Ses succès dans la chaire didactique furent bientôt des plus brillans. Ceux qui ont suivi ses leçons n'en parlent qu'avec enthousiasme. Les moins prévenus en sa faveur disent de lui ce que Haller disait de Boerhaave : *D'autres peuvent l'égaler en savoir ; mais il n'a point de rival dans l'art d'enseigner* (1). Je ne l'ai pas entendu professer; mais d'après les observations que j'ai faites sur sa manière de discuter dans la conversation, et de dis-

(1) *Adeò candidè, dilucidè, disertè vir incomparabilis sua præcepta tradebat, ut pares in rebus ipsis habuisse possit, in arte docendi neminem.* Haller. Bibl. Anat. §. 928.

serter aux thèses où sa dureté d'oreille ne lui permettait pas de suivre la méthode ordinaire de l'argumentation, d'après l'inspection de ses notes manuelles ou brevets, enfin d'après ce que m'ont raconté ses anciens disciples, j'ai tâché de m'expliquer l'effet continu qu'il produisait dans ses leçons. Ce problème me semblait d'autant plus intéressant, que je voyais Barthez privé de la plupart des qualités extérieures, si utiles pour captiver un auditoire. Sa figure n'était point agréable ; les avantages qu'il aurait tirés de sa physionomie étaient beaucoup affaiblis par sa vue basse, qui devait nuire à l'expression quand il était à une certaine distance des personnes à qui il parlait. Sa voix ne manquait ni de douceur ni de flexibilité, mais elle était faible et avait de la tendance au fausset. Sa prononciation exempte des défauts les plus choquans qu'on reproche aux Provinces méridionales [2], au rotacisme près, n'avait cependant pas toute la perfection désirable. Par ce qui lui manquait, on peut juger de ce qu'il lui fallait pour faire une compensation.

Voici, je crois, par quels moyens il parvenait à fixer l'attention, à inspirer de l'intérêt et à instruire.

D'abord il préparait ses leçons avec le plus grand soin ; il n'épargnait pour cela ni le temps ni le travail (1). A force de penser à un objet, il y découvrait toujours quelque rapport qui n'avait pas encore été vu, ou qu'on avait trop négligé. Comme il devait supposer que ceux qui l'écoutaient, avaient entre leurs mains les livres scolastiques les plus en vogue sur la matière dont il s'occupait, il passait rapidement sur les points connus ; mais il pesait sur les idées qui lui étaient propres, et chaque sujet acquérait ainsi dans sa bouche une teinte de nouveauté.

Il ne se servait pas de ces divisions uniformes, familières à certains auteurs, et qui sont pour eux comme des espèces de topiques où ils puisent des idées pour discourir sur un sujet. Chaque matière était envisagée sous les faces les plus intéressantes et dans l'ordre qui lui convenait le mieux, et il savait l'abandonner pour passer outre, quand elle ne fournissait plus rien d'intéressant.

---

(1) Papyre Masson dit que Cujas employait sept ou huit heures à méditer et à digérer ce qu'il devait dire dans une préleçon. Il doit être bien difficile d'en improviser une bonne, puisque de telles gens n'osaient pas s'y hasarder.

Pour éclaircir les principes qu'il posait, il avait besoin de faits ; sa vaste érudition lui en fournissait de très-curieux et de peu connus, parmi lesquels il choisissait avec beaucoup de goût, ceux qui avaient le double avantage d'être les plus concluans, et de plaire à l'esprit par leur singularité.

Comme il voulait qu'on le suivît dans tous les points, il avait soin de prendre les choses d'assez haut, et de lier assez étroitement les idées pour être à la portée de tout le monde. Une logique sévère ne laissait pas de place aux objections sérieuses, et souvent il prévenait lui-même celle d'une moindre importance. Sous ces rapports les leçons de Barthez avaient une grande supériorité sur ses écrits, où il a cru que l'attention du lecteur devait rendre de pareilles précautions superflues.

Une des choses auxquelles il mettait le plus d'importance, c'est la disposition des idées dont la leçon se composait. Aussi ne s'en reposait-il jamais sur sa mémoire : il fixait l'ordre des objets dans une note manuelle dont il se servait constamment. En voyant sur ces notes les transpositions faites après coup, les tâtonnemens, et cette apostille marginale qui revient assez souvent : *Cet article de-*

vrait se trouver entre le n.°...... et le n.°...... j'ai pu juger du soin qu'il apportait à cette partie de la composition.

Voilà ce que Barthez faisait dans son cabinet. Quant à l'expression de ses idées, il se fiait entièrement à son talent pour la parole, que l'exercice perfectionna bientôt d'une manière étonnante. Il se distinguait surtout par l'exactitude et la propriété des termes, par la simplicité du style, par une facilité et une chaleur de débit qui soutenaient continuellement l'attention. Un accent logique parfait contribuait beaucoup à la clarté; ses inflexions de voix presque semblables à celles d'une conversation animée, persuadaient aux élèves que la leçon était faite uniquement pour les instruire, et éloignaient tout soupçon d'ambition. Enfin, le maintien grave, le geste naturel, le ton de la bonne foi, ne permettaient pas de douter que le Professeur ne fût convaincu de ce qu'il enseignait, ni de l'accuser de vouloir paraître neuf aux dépens de la vérité (1).

---

(1) En matière de littérature, il aimait quelquefois à hasarder une idée ingénieuse, lors même qu'elle n'avait pas une grande solidité; et comme s'il eût

Il n'aimait pas à faire plusieurs fois le même cours : lorsqu'il était forcé de revenir sur les mêmes matières, il les présentait toujours sous un point de vue différent. Aussi n'éprouvait-on jamais avec lui un inconvénient que les Professeurs du plus grand mérite ont bien de la peine à éviter, quand ils sont obligés de répéter leurs leçons : l'ennui s'empare d'eux et ne manque jamais de se communiquer à l'auditoire. Il lui était facile, au reste, de satisfaire son goût pour la variété ; les Professeurs de l'Université, à l'exception du Chancelier, n'étaient pas tellement fixés à une chaire qu'ils ne pussent échanger mutuellement leurs fonctions presque tous les ans. D'ailleurs ils avaient la faculté de faire des leçons particulières, et Barthez en profita pour enseigner successivement toutes les parties de la Médecine.

---

craint d'induire en erreur, il ajoutait tout de suite en riant : « Dites-moi que *se non è vero è bene trovato.* » Mais j'affirme que je ne l'ai jamais entendu parler sur ce ton dans les sujets de Médecine, et qu'il traitait de la manière la plus sévère tout ce qui avait le moindre rapport avec cette Science.

L'enseignement particulier lui plaisait beaucoup : outre que son amour-propre trouvait sans cesse de nouvelles jouissances dans l'empressement des élèves, qui ne pouvaient se rassasier de l'entendre ; c'était une occasion de bien étudier des objets qui étaient étrangers à sa tâche, mais qu'il ne devait pas négliger, puisqu'il voulait posséder toute la Science. Il pensait que le seul moyen de savoir parfaitement une chose, c'est de l'enseigner. Aussi conseillait-il à quelqu'un dont il désirait les progrès, de faire des cours : *mais sur quoi*, demande celui-ci ? *Sur ce que vous ne savez pas*, répond Barthez.

Il ne sera pas inutile de jeter un coup-d'œil sur les premiers pas qu'il fit dans cette nouvelle carrière : puisqu'il apprenait à mesure qu'il enseignait, l'histoire de son enseignement doit être celle de la marche de son esprit : or on aime à connaître les routes qu'ont suivies ceux qui ont pénétré dans des pays inconnus.

Lorsque Barthez vint professer à Montpellier, les opinions médicales de ses collégues et des docteurs qui enseignaient dans cette Ville, étaient fort divisées ; mais si l'on fait abstraction des nuances qui distinguaient les

sentimens individuels, on peut rapporter toutes ces opinions à quatre doctrines principales : celle des Mécaniciens, qui ne voyaient dans les fonctions de l'économie vivante que des phénomènes dépendans de la structure et de la constitution chimique du corps, des phénomènes explicables par les principes de Physique et de Chimie auxquels on rapporte tout ce qui se passe dans la matière brute; Fizes était presque le seul soutien de ce système, qui s'écroulait malgré ses efforts (1) ; 2.° celle de Sauvages, qui reconnaissait que le corps était une machine, organisée de manière que toutes les fonctions étaient l'effet immédiat et nécessaire de sa structure ; mais qui soutenait, à l'imitation de Stahl, qu'elle avait besoin d'un premier mobile intelligent, prévoyant et conservateur, pour mettre en jeu, régulariser et perpétuer ce mécanisme, et attribuait ces fonctions à l'Ame pensante (2); 3.° celle de Haller, qui regardait la machine animale, comme différant de celles que l'Art construit,

(1) *Tract. de Physiologiâ, Auct. Fizes; Avenion.* 1750.

(2) *Physiolog. Elementa, Auct. Fr. de Sauvages; Amstelod.* 1755.

en ce que certaines des pièces qui la composent, outre les propriétés générales de la matière et celles qui dérivent nécessairement de leur contexture, ont des principes d'action ou des *forces* particulières qui distinguent le corps vivant des autres mixtes, et au moyen desquelles il croyait pouvoir expliquer toutes les fonctions et tous les actes de la vie. Ces forces sont l'*irritabilité* qui réside exclusivement dans la fibre musculaire; la *sensibilité*, dont les nerfs seuls sont doués; et la faculté de transmettre aux muscles l'impression d'un stimulus éloigné, faculté que possède encore le système nerveux (1) : Lamure et Tandon étaient les plus marquans de ceux qui avaient dirigé leurs travaux d'après l'esprit de cette doctrine; 4.° enfin celle de La Caze et de Bordeu.

Cette dernière dont Venel était alors à Montpellier l'apôtre le plus zélé, commençait à faire de grands progrès. Il n'est pas aisé d'en donner une idée en peu de mots, et il est néanmoins indispensable d'en rappeler les principes essentiels, parce qu'elle a survécu

---

(1) *Primæ Lineæ Physiolog.*

aux autres, et parce que nous serons obligés d'examiner dans la suite quels sont les secours que Barthez y a pu trouver pour établir la sienne.

Bordeu et les siens représentent le corps comme un assemblage d'organes dont chacun vit d'une vie propre, c'est-à-dire, jouit du sentiment et du mouvement : car vivre n'est, disent-ils, que sentir, et se mouvoir en vertu de la sensation. Ils sont persuadés que la vie de ces animaux élémentaires est le résultat de l'organisation ou de la disposition de la matière ; mais ils se dispensent de l'établir sur des preuves. Les nerfs possèdent la vie au plus haut degré. La somme de toutes les vies particulières forme la vie générale. Ils ne disent point comment tous ces animaux peuvent constituer un être individuel ; comment l'unité vitale dont nous parlerons dans la suite, peut résulter d'une réunion d'individus : ils parlent seulement de l'influence et de l'espèce de suprématie qu'exercent l'estomac, le cœur et le cerveau sur les autres organes, et c'est vraisemblablement pour préoccuper l'esprit de l'idée d'une cause qui *assemble* ces élémens divers, qu'ils nomment collectivement ces trois centres, *le Triumvirat.*

Les organes vivans agissent les uns sur les autres : dans certaines conditions, l'action vitale d'un d'entre eux devient la cause d'une telle réaction de la part d'un autre. Mais ni leur vie privée, ni les rapports d'influence qui les unissent, ne peuvent point être éclairés par les lumières que fournissent la Chimie, la Physique, la Mécanique : l'observation seule peut faire connaître le génie, *les mœurs* de ces espèces d'animaux, et les lois de leur action réciproque.

Les mouvemens vitaux ne sont jamais spontanés, ils sont toujours dirigés par le sentiment : ou pour mieux dire ce sont des réactions déterminées par des incitations.

Le sentiment et le mouvement ne sont pas seulement susceptibles d'augmentation et de diminution dans chaque organe ; mais les propriétés dont ils dépendent sont un bien que les organes possèdent en commun, et dont chacun peut s'approprier une plus grande portion aux dépens des autres. Aussi les écrivains de cette École disent-ils que *l'estomac attire à lui l'action des organes, pour qu'ils l'aident dans ses fonctions ;* que les organes qui forment le Triumvirat sont les principaux centres *d'où partent le sentiment*

et le mouvement, et où ils reviennent après avoir circulé. Il n'est pas aisé de concevoir ces propositions; mais je les extrais fidellement sans y rien changer.

Toutes les fois qu'un organe agit, soit pour exécuter ses fonctions propres, soit autrement, il influe sur les autres individus qui forment cette république, soit en leur donnant de l'activité, soit en leur en soustrayant. Mais pour que cette influence ait lieu, il faut que les mouvemens excités dans un point se propagent au moyen de la continuité des fibres intermédiaires. Le tissu cellulaire est un des moyens d'union auxquels les Médecins de cette secte attribuent le principal rôle dans cette transmission des ébranlemens. Ils ont encore adopté les opinions de Baglivi sur la propagation des oscillations de la dure-mère à tout le corps par le moyen du périoste.

Les impressions que les objets extérieurs font continuellement sur nous, sont les causes qui excitent sans cesse les organes. Nous avons encore un puissant mobile dans les *forces phréniques* ou *épigastriques ;* c'est-à-dire, dans l'activité de l'épigastre, où le jeu du diaphragme, les fonctions de l'estomac, la concentration des mouvemens provenant de l'agi-

tation des sens, établissent le centre d'une action qui s'irradie de toutes parts.

Les organes homologues ne présentent pas le même degré d'activité chez tous les individus bien portans. Les différences qui s'observent dans la proportion de leur énergie, constituent les divers tempéramens.

La maladie, quand elle ne dépend pas d'un vice anatomique, est l'effet d'une altération vicieuse de l'action d'un organe ; les altérations morbifiques se réduisent toutes à l'augmentation ou à l'affaiblissement excessifs du mouvement et du sentiment. Mais ces aberrations de l'énergie naturelle ne sont pas des états absolument stagnans ; elles ont une marche, un progrès régulier par lequel elles tendent à certaines solutions déterminées.

La Thérapeutique consiste à hâter par divers moyens appropriés, la terminaison ou solution naturelle de la maladie, quand nous pouvons juger, d'après des observations antécédentes, que la tendance est favorable. En outre, l'Art peut quelquefois par des moyens violens suspendre, *étrangler* une maladie dont on redoute la crise naturelle ; mais ces tentatives, disent les Auteurs dont je parle, sont pleines de danger, et à tout prendre, les res-

sources de la Nature présentent autant des chances favorables que ces traitemens extraordinaires.

Tels sont les dogmes fondamentaux de la doctrine de Bordeu (1).

Il en est de ces systèmes comme des fausses Religions : on y croit, on les suit, on les propage tranquillement, quand on a été élevé dans leurs principes, et qu'on n'a pas eu assez de force ou assez de hardiesse pour en examiner les bases. Mais Barthez qui avait beaucoup de l'une et de l'autre, et qui voulait pouvoir répondre de ce qu'il enseignerait, se garda bien de se déclarer pour aucune secte. Il trouva dans toutes un vice radical qui l'en éloignait ; c'est que les dogmes physiologiques y sont trop souvent sans relation, et quelquefois en opposition avec la pratique médicale la plus autorisée par l'expérience.

La Physiologie des Mécaniciens était une science fictive, composée de calculs très-compliqués, dont les résultats ne pouvaient approcher des phénomènes à expliquer, qu'au

---

(1) *Utrum Aquitaniæ minerales aquæ morbis chronicis. Parisiis ; 1754..... Institut. Med. ex novo Medicinæ conspectu. Lutetiæ Parisior ; 1755.*

moyen de mille hypothèses gratuites. En partant de la supposition que le corps animal est une machine soumise aux seules lois de la Physique ordinaire, on faisait une pétition de principe très-vicieuse, dont les conséquences erronnées prouvaient qu'on avait négligé la considération de quelque élément. L'imagination le suppléait; mais ses créations ne ressemblaient pas à la Nature. Aussi les bons praticiens convenaient-ils que leur premier soin, en approchant du lit des malades, était d'oublier ces théories scolastiques pour se laisser diriger par l'empirisme, et un coup-d'œil sur la Thérapeutique de ceux qui se piquaient d'être plus conséquens, prouverait combien les premiers étaient plus sages.

Les Animistes ont rendu d'inappréciables services à la Science de l'Homme, surtout en montrant la coordination d'un grand nombre d'actes, dont la succession ou la simultanéité ne peuvent résulter d'aucun mécanisme imaginable, et qui décèlent l'unité du principe qui les produit. Mais l'engagement qu'ils ont pris de montrer que l'Agent se conduit dans la production des actes physiques comme dans celle des actes moraux, et de trouver partout des preuves de son intelligence et de

sa prévoyance, leur a fait négliger ou interpréter arbitrairement un trop grand nombre de faits étrangers ou contraires à ce dessein. De plus leur dogme essentiel réduit la Thérapeutique presque à la nullité, puisque selon eux, la plupart des maladies sont des efforts médicateurs, et que l'Ame qui les exécute est toujours mieux éclairée que les Médecins sur les besoins de son corps (1).

---

(1) Il paraît que la pratique de Stahl était rigoureusement conforme à sa théorie. Je n'en juge pas seulement d'après ses préceptes écrits, mais encore d'après ce que racontent de sa conduite médicale ceux qui l'ont connu. Voici comment en parle une femme dont il avait été le Médecin: « Cet homme était un »très-habile chimiste auquel on a l'obligation de »plusieurs découvertes heureuses; mais il n'était pas »grand physicien. Son système était singulier: il pré»tendait que lorsque l'Ame se trouvait embarrassée »par une trop grande affluence de matière, elle s'en »dégageait en causant des maladies au corps qui lui »étaient profitables; que les maux épidémiques et »dangereux ne provenaient que de la faiblesse de cette »Ame qui, n'ayant pas la force de repousser cette »matière, en était troublée dans ses opérations, ce »qui souvent entraînait la mort. En vertu de ce raison»nement, il ne se servait jamais que de deux remèdes »qu'il appliquait indifféremment à toutes sortes de

Haller en affectant du dédain pour les hypothèses, et en reconnaissant dans le corps vivant deux propriétés de plus que dans la matière commune, dégoûtait les Physiologistes des calculs des Mécaniciens. On voyait, en effet, que ces propriétés extrêmement variables, venant combiner dans chaque acte vital, leurs phénomènes avec ceux du Mécanisme, il n'était pas possible de calculer d'avance les fonctions du système vital comme les mouvemens d'une machine. L'estime qu'il professa pour l'Anatomie est une des causes du zèle avec lequel cette science a été cultivée pendant le siècle dernier, et les progrès dont elle est redevable à lui et à son École, ont fourni le moyen de mieux déterminer le rapport de la structure des organes avec leurs fonctions. Il mit en grand crédit les expériences sur les animaux vivans, ce qui serait un service, si les siens n'en avaient pas abusé. Mais trop occupé de dissections, d'injections, de vivisections, il croyait faire assez

---

» maux ; c'étaient des poudres tempérantes et des » pilules. » Mémoires de Frédérique-Sophie-Wilhelmine de Prusse, sœur de Frédéric le Grand, et Margrave de Bareith.

s'il complétait l'histoire de chaque partie, s'il déterminait son degré de sensibilité et d'irritabilité, et si pour expliquer son action, il y montrait des fibres irritables, et des stimulans auxquels il pût attribuer la fonction de les mettre en jeu. Il mit une grande importance à des questions d'un intérêt médiocre, à des faits isolés dont la connaissance n'est presque d'aucune utilité; mais on dirait qu'il n'avait jamais songé à la liaison harmonique qui ordonne tous les phénomènes et les fait concourir à certaines fins, ni à mille circonstances des actes vitaux dont on ne rend certainement pas raison avec l'irritabilité et la sensibilité. Ces objets sont néanmoins ceux qui intéressent plus particulièrement le Médecin: la vraie Pathologie ne peut être fondée que sur leur considération, et l'on ne sait que répondre en faveur de Haller, quand les disciples de Bordeu réduisent l'utilité de ses ouvrages à présenter une immense compilation de faits précieux, et osent dire que celui qui posséderait parfaitement toute sa doctrine physiologique, n'aurait pas encore pour cela fait un pas dans l'étude de la Médecine proprement dite.

La Caze et Bordeu ont eu le mérite d'ache-

ver de terrasser la doctrine mécanicienne, d'accoutumer les esprits à étudier empiriquement l'Homme tout entier et sans le décomposer, et de reléguer parmi les chimères le projet de résoudre les phénomènes de la vie en ceux que la Chimie et la Physique considèrent. Ils eurent le courage d'attaquer l'autorité de Boerhaave (1), au risque de scandaliser ses Disciples (2); ils ne craignirent même pas de contredire Haller, malgré les progrès qu'il avait faits dans les Écoles, de fixer le véritable degré d'utilité de ses travaux, et de montrer les vices de sa philosophie. Mais ils furent moins heureux en bâtissant qu'en démolissant. Si Haller a le défaut de se trop approcher des objets qu'il examine, et de négliger ainsi leurs relations, ils ont celui de choisir un point de vue si éloigné qu'ils ne voient que les masses, et que les détails leur échappent. Parmi les propositions fondamentales de

---

(1) V. La Caze; Idée de l'Homme physique et moral, chap. I.er

(2) On peut voir la *Biblioth. Anat.* de Haller, t. II. p. 444, où, par parenthèse, cet Auteur ne fait pas preuve d'exactitude, en citant le passage de La Caze qu'il avait envie de blâmer.

leur doctrine, il n'en est peut-être pas une qui puisse être démontrée. S'ils prétendent parler à l'entendement, ils ne sont pas assez sévères, s'ils s'adressent à l'imagination, leurs images sont trop incohérentes. Ces dogmes ont tous chez eux un certain vague qui permet de les défendre long-temps, plutôt en éludant qu'en repoussant les attaques : mais quand on les étudie chez les Solidistes plus récens, qui ont eu la maladresse de les déterminer davantage, l'arbitraire y devient palpable. Enfin, dans cette École, la Thérapeutique est trop bornée, et certainement il est possible de guérir des maladies avec sûreté, autrement qu'en hâtant le jour de leur terminaison naturelle. Oserait-on soutenir, par exemple, que les spécifiques, tels que le quinquina et le mercure, agissent de cette manière contre les maladies qu'ils combattent directement ?

Barthez sentit les vices de la philosophie usitée dans les diverses sectes, et il prit ses mesures pour n'y pas tomber. L'enseignement de la Science de l'Homme dans une École de Médecine, lui parut devoir être dirigé vers la connaissance des maladies et de la manière de les traiter. Tout système de Physiologie

qui ne donne pas le moyen d'analyser et de classer les faits pathologiques, et d'où l'on ne peut pas déduire *à priori* des préceptes de Médecine-pratique, absolument semblables à ceux qu'on a tirés de l'expérience médicale, ne fut à ses yeux qu'un amusement frivole indigne de lui et de son auditoire. Aussi me semble-t-il apercevoir dans ses premiers cours l'intention de bannir, au moins provisoirement, de son esprit et de celui de ses Élèves, les principes essentiels des divers systèmes accrédités, et d'aborder directement les faits pour les examiner sans préoccupation, et sans aucun désir de trouver ses conclusions conformes ou contraires aux sentimens d'une telle secte.

Je parcours d'abord les préleçons de Physiologie en latin, qu'il avait rédigées vraisemblablement pour se conformer à une délibération de l'Université, par laquelle les Professeurs qui n'avaient pas publié d'ouvrage élémentaire sur ce qui faisait le sujet de leur enseignement, étaient invités à dicter une analyse de leur cours.

Dès le début, il montre son éloignement pour les théories hypothétiques. Il se propose, dit-il, non *d'expliquer* les phénomènes vi-

taux, en prenant cette expression dans le sens de ses prédécesseurs, mais seulement de recueillir et d'ordonner les théorèmes utiles (c'est-à-dire, les propositions générales, déduites *immédiatement* d'un grand nombre de faits), qui sont dispersés chez divers auteurs, et d'ajouter à ces vérités de fait celles du même ordre que ses recherches pourront lui fournir. Il s'engage à soumettre tous ses dogmes physiologiques au creuset des praticiens, et à ne rien avancer qui ne concorde avec leurs observations.

Il déclare qu'il ne veut marcher sous la bannière d'aucun chef d'École, et fait profession d'être essentiellement éclectique : il loue indistinctement chez tous les auteurs ce qu'il juge conforme aux règles de l'induction. Parmi ceux qui jouissent d'un nom en Physiologie, quatre lui paraissent surtout mériter de la reconnaissance; ce sont Galien, Van Helmont, Stahl et Boerhaave : mais en leur donnant des éloges, il spécifie les services dont on leur est redevable. Galien et Boerhaave ont porté fort loin la connaissance de l'usage des parties, et celle des rapports qui existent entre leur structure et leurs fonctions. Van Helmont qui leur est bien inférieur à cet égard, leur

est supérieur par les idées justes et lumineuses touchant la digestion des alimens, la préparation des humeurs, l'empire de l'Ame sur le corps, les causes formelles des maladies, qu'il a répandues dans ses divers ouvrages, et qu'un lecteur clairvoyant sait apercevoir à travers toutes les folies dont elles y sont mêlées.

Il adopte de Stahl ses remarques sur le mouvement tonique, que les Halleriens ne voulaient pas reconnaître, sur les sensations, sur les tempéramens. Il le loue encore sur cette distinction qu'il a souvent reproduite, de l'*Anthropologie physique*, ou de la Science de l'Homme, en tant que son corps est une machine, d'avec la vraie Théorie médicale, c'est-à-dire, d'avec la Science de l'Homme, en tant que ce corps est gouverné par un principe d'*animation*.

Si l'on songe à la célébrité dont Haller jouissait, et à la suprématie qu'il affectait parmi les Physiologistes, et que peu de gens osaient lui contester, on doit penser que ses partisans furent choqués de ne pas voir son nom parmi les auteurs à qui Barthez rendait hommage, et bien plus encore de le trouver dans le courant des prélecons accompagné d'épithètes peu respectueuses, par exemple, de

celle de compilateur plus laborieux que judicieux; et comme à cette époque la Physiologie de Haller régnait presque exclusivement dans les autres Écoles, on sent à combien de gens Barthez dut déplaire par cette liberté de penser. Encore s'il s'était déclaré sectateur d'un parti, il aurait pu trouver des défenseurs parmi les siens; mais il les abjurait tous, personne n'était donc intéressé à le louer ni à propager ses idées.

Dans ce cours il réfute plus d'erreurs qu'il n'établit de principes : il fallait bien détromper les errans avant de songer à les instruire. Parmi ces erreurs il en est qu'il poursuit à outrance. L'espèce d'optimisme physiologique de Stahl, la réduction de la circulation à un phénomène purement hydraulique, n'ayant d'autre mobile que le cœur; la prétention de Haller sur la cause des mouvemens d'irritation, ou sur la nature de l'irritabilité, son obstination à ne reconnaître dans le corps vivant que cette propriété et la sensibilité de conscience comme principes de tous leurs phénomènes propres : voilà les idées qu'il attaque le plus souvent comme les plus contraires à l'établissement de la saine doctrine, et conséquemment aux progrès de la Médecine.

pratique. Mais il n'épargne point celles qui pour avoir une influence plus bornée sur l'art de guérir, n'en doivent pas moins être bannies de la Physiologie, comme indignes d'occuper des hommes sensés qui connaissent le prix du temps.

En examinant chaque fonction, il s'applique à bien déterminer le mode d'action des instrumens qui l'exécutent, et à faire remarquer tous les détails d'organisation qui les approprient à cet usage. Il ne se contente pas d'employer à l'explication de ce mécanisme les connaissances qu'il avait acquises par l'autopsie ; comme il aimait l'érudition dans tous les genres, et qu'il en avait beaucoup en Anatomie, il la met à profit, tant pour expliquer les variétés individuelles des fonctions par celles de la structure, que pour répandre de l'agrément sur le sujet. Les preuves tirées de l'Anatomie comparée semblent avoir été particulièrement de son goût, soit qu'il les trouvât plus propres à convaincre, soit que moins communément employées qu'aujourd'hui, il il les jugeât plus piquantes. Ce dernier motif peut se deviner par les soins continuels qu'il se donne pour rendre ses leçons aussi agréables qu'instructives : quant à l'autre il l'a for-

mellement exprimé ; il a mieux aimé déterminer l'usage mécanique des parties, en faisant remarquer les variations coexistentes de leur structure et de leurs fonctions chez divers animaux, qu'en se servant d'une espèce de démonstration familière à Galien, qui consiste à faire sentir l'excellence de la construction réelle, en excluant mentalement, à cause de leurs inconvéniens, toutes les autres constructions possibles.

Quant aux actes de la fonction qui ne peuvent pas être expliqués par le Mécanisme, il n'a garde de recourir aux hypothèses, comme c'était alors l'usage : il attaque, au contraire, lorsqu'elles en valent la peine, celles qui avaient encore du crédit (1). Il les combat avec deux sortes d'armes : d'abord il montre un défaut de concordance entre leur résultat et les faits à expliquer ; ensuite il découvre les erreurs renfermées dans le système hypothétique lui-même, considéré d'une manière abstraite, à quoi il fait servir la solide instruction qu'il avait en Physique, dans la Chimie du temps et en Mathématiques. Que subs-

(1) Il semble faire grâce à celle d'un fluide nerveux.

titue-t-il à cela ? L'énoncé général et aphoristique des faits, et celui des conditions sensibles auxquelles ils sont subordonnés, telles que l'observation et l'expérience les ont fait connaître.

Sa philosophie médicale consistant toute en résultats généraux, en inductions, il n'a intérêt à négliger les faits d'aucun genre. Les plus rares doivent entrer dans la Science comme les plus communs, ceux de l'état morbide comme ceux de l'état de santé : aussi n'écarte-t-il rien; une observation revêtue d'une autorité moralement suffisante lui est toujours sacrée; il multiplie les aphorismes, et il les rédige de telle sorte que tout se classe sans effort.

Parmi les faits dont se compose l'histoire de l'Homme, il en est quelques-uns dont la théorie n'est pas d'une utilité directe bien évidente pour la Médecine-pratique : Barthez ne les omet pas pour cela, convaincu que tous peuvent contribuer à éclaircir les lois de l'économie animale, et pensant avec Celse que ceux qui n'appartiennent pas à l'Art proprement dit, ont du moins l'avantage d'exciter le génie de l'artiste (1). Ainsi malgré les bornes

---

(1) *Quamquam multa sint ad ipsas artes non*

qui lui étaient prescrites, il s'occupe avec soin du mécanisme des mouvemens de locomotion, de celui de la voix, de celui des sens.

Il avait dès ce temps le projet d'une Psychologie médicale ; il disait qu'après la Révélation, un des meilleurs moyens d'étudier l'Ame, c'était de suivre les changemens qu'introduisent dans ses opérations les diverses infirmités corporelles auxquelles l'Homme est sujet, et les divers états physiologiques où il peut se trouver.

Pour exposer en peu de mots l'esprit de ce cours, on peut dire, je crois, que le but du Professeur a été de faire une distinction entre les phénomènes mécaniques du corps vivant, et ceux qu'on ne peut expliquer immédiatement par les lois de la Physique ; de perfectionner plusieurs points de la théorie des premiers; de réfuter les hypothèses par lesquelles on cherchait à rendre raison des autres, et de ramener ceux-ci à la simple *conditionnalité*, afin que lorsqu'ils seront dégagés des erreurs et des opinions gratuites, l'esprit aperçoive mieux

---

pertinentia, tamen ipsas adjuvant excitando artificis ingenium. De Medic. lib. 1. *in præfat.*

le parti qu'il en peut tirer pour fonder les dogmes de la Médecine-pratique.

L'harmonie des phénomènes amenait sans cesse Barthez à reconnaître l'unité de la Nature vivante. Mais ses idées à cet égard n'étaient pas encore débrouillées, et il ne savait comment faire entrer la notion de cette individualité dans l'expression des dogmes, sans rien avancer d'hypothétique.

Une autre défectuosité qu'on remarque dans ces premiers essais, et qui dépend de la marche analytique à laquelle il s'était astreint; c'est que les principes y sont excessivement multipliés : notre jeune Professeur n'avait pas encore eu le temps de fondre ensemble ceux qui étaient identiques, ni de réunir sous un principe plus général ceux qui avaient entre eux de l'analogie.

L'objet de ses premiers cours sur la Pathologie générale, fut d'écarter de cette partie de la Science les théories vicieuses qui, depuis long-temps, occupaient tous les esprits dans les Écoles, et de rappeler la méthode aphoristique d'exposition, à l'oubli de laquelle Baglivi attribuait surtout le retardement des progrès de la Médecine (1). Il la réduisit donc presque

(1) *Baglivi, Prax. Med. Lib.* 1. *c.* 9.

à l'énoncé des grandes vérités de fait que nous possédons sur la constitution des maladies en général, sur la marche et sur les crises des affections fébriles, sur les causes morbifiques, sur l'interprétation des symptômes, sur le pronostic dans les maladies aiguës, et sur la mort. Comme il raisonne peu et que des aphorismes ne sont pas susceptibles d'analyse, mes remarques seront en petit nombre.

1.° A cette époque, les systèmes nosologiques avaient une grande vogue. On prétendait y trouver la même utilité que dans les classifications botaniques, et cette opinion était surtout professée à Montpellier, où les méthodes systématiques avaient pris naissance. Selon Sauvages, les maladies devaient être considérées comme des groupes de symptômes. Or ces phénomènes extérieurs, ajoutait-il, nous offrent assez d'analogies, de variétés et de combinaisons, pour fournir le moyen de distribuer en classes, en ordres et en genres, les êtres auxquels ils appartiennent, et de ranger toutes les affections dont l'homme est susceptible, dans un système analogue, pour la forme et pour l'importance, à ceux dont se servent les naturalistes.

Barthez était loin d'admettre cette impor-

tance. En s'occupant des maladies, il ne se proposait d'autre but que de découvrir l'état intérieur qui donne lieu aux symptômes par lesquels elles se manifestent. Tout arrangement qui ne lui en facilitait pas la connaissance, lui semblait un amusement frivole. Or la plupart des symptômes pouvant être occasionés par plusieurs affections internes, il ne paraît pas possible d'admettre une correspondance constante entre certains états intérieurs et certains groupes de phénomènes saillans, formant des genres *nosologiques*, qui en seraient les montres respectives. Voilà pourtant ce qu'il faudrait pour qu'une classification de cette sorte fût de quelque utilité pratique, indiquât les analogies *naturelles* des maladies, fît présumer le traitement de chacune par la place qu'elle occuperait, et ne se réduisît pas à rendre aisée la découverte du nom qu'on a imposé à une telle réunion de symptômes. Au lieu de cela chaque cas d'une maladie *nosologiquement* identique, peut présenter des différences énormes par rapport à l'état intérieur ; il devient donc le sujet d'un problème particulier, pour la solution duquel le Médecin interroge, non-seulement les symptômes les plus apparens, ceux qui attirent promp-

tement l'attention du vulgaire; mais encore, et souvent par préférence, des phénomènes à peine sensibles, dédaignés comme accidentels, des circonstances antérieures et fugitives, l'hérédité, les causes procatarctiques, etc.: comme un Jury qui, procédant à la recherche de l'auteur d'un délit, fait quelquefois peu d'attention aux dépositions de certains témoins en apparence fort graves et légalement irréprochables, et puise sa conviction dans le dire de personnes qu'une législation défectueuse écartait autrefois, et dans une foule de circonstances accessoires qu'elle négligeait et qualifiait de simples présomptions.

C'est ainsi que pensait Barthez: aussi s'éleva-t-il contre la manie des méthodes systématiques de Nosologie, autant que le lui permettaient les égards dûs à un collégue du mérite de Sauvages.

2.° Une autre opinion du temps, c'était que toute maladie avait besoin, pour se former, d'une cause déterminante. Barthez la combat à plusieurs reprises, comme un préjugé, et dans ses attaques, il paraît avoir particulièrement en vue les Solidistes, pour qui toute action vitale était le résultat d'un irritation. Il laisse en repos les Mécaniciens et les

Chimistes dont le règne était passé. Il s'applique à établir la spontanéité de certaines maladies, c'est-à-dire, la production des phénomènes qui les constituent, par les seules forces d'une Puissance intérieure, et indépendamment de toute sollicitation ou incitation externe.

3.° Je remarque partout une sorte d'attraction qui l'entraîne vers Stahl, sans doute à cause de l'unité du système vivant que ce dernier enseignait; mais tout en vantant la justesse de ses observations sur la génération des maladies, sur leur marche et sur leurs crises, il proteste de son éloignement pour l'hypothèse au moyen de laquelle Stahl prétendait en rendre raison. On juge qu'il voulait bien reconnaître l'unité; mais qu'il ne pouvait se résoudre à laisser glisser en sa faveur une pure supposition, et qu'il sentait la nécessité d'étudier sous un autre point de vue le principe de l'harmonie qui existe entre les fonctions de l'économie animale.

4.° On sait que l'art du Pronostic, tel que les Anciens nous l'ont transmis, est presque absolument empirique, et que les inventeurs se sont contentés de prononcer, d'après l'observation qu'un tel symptôme était ordinaire-

ment suivi d'un tel événement. Depuis longtemps, les modernes travaillent à en faire une science, en tâchant de découvrir la liaison cachée qui unit le phénomène apparent avec l'événement qu'il présage. Barthez approuvait l'entreprise, et il y a concouru de son mieux dans les cours dont je parle.

Je ne trouve pas encore ici, du moins explicitement, sa doctrine sur l'analyse des maladies ; mais je pourrais citer divers passages, d'où l'on conclurait qu'il en avait dès-lors une idée confuse.

J'ai déjà fait entendre combien était défectueuse la Thérapeutique des Écoles. Chaque doctrine donnait des bornes trop étroites à cet art, en n'admettant comme légitimes que les traitemens conformes à ses principes. Ceux qui ne pouvaient se contenter d'un dogmatisme aussi limité, tombaient souvent dans un autre excès : ils enseignaient l'empirisme le plus grossier ; ils n'attendaient que du seul hasard la découverte de la vertu des remèdes. Selon eux, la Thérapeutique n'était pas un art rationnel, mais seulement le souvenir de tout ce qu'on savait par expérience avoir été utile dans les diverses maladies ; et établir le traitement d'un cas donné, c'était rap-

peler les moyens qui ont guéri dans les cas pareils.

Barthez appréciait trop bien à leur valeur les théories hypothétiques pour vouloir fonder là-dessus des indications ; mais l'empirisme, tel que je viens de le décrire et que défendait Pitcarn, lui parut pernicieux. Il lui préférait un certain instinct, un talent de deviner, si l'on peut parler ainsi, que la Nature donne avec plus ou moins de libéralité, et que l'exercice perfectionne. Il semble croire sérieusement à cette espèce d'inspiration indéfinissable, qui chez certains praticiens supplée, suivant lui, à la connaissance de l'Art et corrige les analogies vicieuses. Il disait comme son ami le Docteur Lorentz : « Il n'est pas de » Médecin exercé qui n'ait senti les suggestions » de cet instinct, et qui n'ait été surpris de » la justesse des procédés qu'il inspire ; mais » personne ne peut exprimer en quoi il con- » siste. »

Quoi qu'il en soit de cette opinion qu'il paraît avoir abandonnée dans un âge plus avancé, il pensait néanmoins que la Thérapeutique est un art rationnel, et il fit ses efforts pour inculquer à ses élèves les idées qu'il en croyait être les principaux fondemens.

D'abord il enseigne contre Baglivi et contre les Solidistes français, que les traitemens qui se bornent à favoriser les efforts médicateurs de la nature, ne sont pas les seuls légitimes; qu'assez souvent ils ne sont pas admissibles, et qu'ils doivent céder le pas à d'autres.

On peut guérir une maladie en introduisant directement dans l'action des forces vitales, un changement qui fasse évanouir la modification vicieuse d'où dépendent tous les symptômes. C'est ce changement que nous tâchons d'amener, en faisant sur le corps, au moyen des remèdes, certaines impressions insolites.

Il ne faut pas croire qu'il y ait entre un remède et le mal qu'il combat, une opposition physique, par laquelle le premier tend à neutraliser la cause matérielle de l'autre; s'il en est quelquefois ainsi, c'est dans un petit nombre de cas particuliers qu'on peut négliger, lorsqu'on pose des principes généraux.

Les remèdes agissent sur le corps en tant qu'il est sensible; le changement qu'ils amènent n'est point un effet nécessaire; c'est une *détermination* qu'ils ont *provoquée*, *sollicitée*, *suscitée* par leur impression.

Le pouvoir que possède un moyen curatif de provoquer une certaine détermination, ne peut pas être connu de nous directement et *à priori ;* les analogies tirées des effets produits par les moyens les plus semblables à celui-ci, nous fournissent des probabilités ; mais la connaissance suffisante ne nous vient que par l'expérience médicale.

L'emploi d'un remède éprouvé dans une maladie, ne doit pas être borné aux cas absolument pareils à celui-là : ce serait donner dans cet empirisme condamnable qui exclut la Médecine du rang des Sciences. La véritable manière d'apprécier l'action de ce remède, c'est de comparer tous les cas où il a été utile, et de reconnaître ce qu'ils avaient de commun, afin de déterminer le rapport sous lequel il a contribué à la destruction du mal, ou pour nous exprimer comme Barthez se serait exprimé depuis, afin d'assigner l'élément contre lequel ce moyen curatif a une efficacité manifeste. Quand la vertu des remèdes a été découverte par ce procédé, il est aisé d'en étendre l'usage, et de les diriger contre les affections élémentaires qu'ils attaquent, dans quelque maladie qu'elles se trouvent. C'est là ce que Barthez appelait l'*empirisme* raisonné,

qui lui semblait la base de la Thérapeutique.

Comme l'effet d'un remède ne dépend pas seulement de sa vertu, mais encore de l'état où se trouve la cause réagissante qu'on sollicite ; que cette cause inconnue peut être dans des dispositions qu'il ne nous est pas possible de soupçonner d'avance, et qui doivent donner un résultat contraire à notre attente ; que les divers individus présentent à cet égard des variations qui déroutent l'homme le plus expérimenté : comme d'un autre côté on n'est jamais sûr d'avoir saisi toutes les indications, et d'avoir préféré les remèdes que rien ne contre-indique : nos méthodes curatives ne peuvent jamais avoir une certitude complète, et pour les rendre suffisamment approximatives, il faut même un travail d'esprit dont peu de gens sont capables, et auquel moins encore veulent s'asservir.

Dans tout cela on ne voit pas encore la doctrine *des Méthodes*, mais on y en découvre le germe.

Telle est la direction que Barthez donna aux idées médicales, presque dès son début dans l'enseignement. Encore une fois, il était de mon devoir d'en faire mention, parce qu'il n'est pas indifférent de connaître comment

son esprit se préparait à la recherche d'une théorie plus utile que celles qui régnaient dans ce temps.

Il s'écartait trop des routes battues pour échapper au reproche d'être un novateur. Malheureusement pour sa tranquillité, la clarté de sa dialectique, l'étendue et le choix de son érudition, et son talent pour la parole parvinrent à répandre sur ces instructions si retenues et si modestes, autant d'agrément que l'imagination pouvait en donner aux hypothèses et à l'erreur : aussi fut-il en butte aux traits de quelques hommes qui, engagés par état ou par goût dans la carrière de l'enseignement, n'étaient ni assez pour être exempts de jalousie, ni assez peu pour n'avoir pas des prétentions. L'envie le harcela, il n'eut pas la générosité de négliger ses avantages, et ses rivaux plus rusés que lui surent faire passer ses représailles pour des bourrasques d'un caractère brutal et insociable.

Avec quelque zèle que Barthez s'occupât des travaux de l'enseignement, il ne crut pas que l'accomplissement de ce devoir le dispensât de contribuer de toutes ses forces au bien de sa Compagnie. Tant qu'il espéra de réussir, il ne cessa d'aider ses collègues et même de

travailler plus qu'un autre à établir la discipline parmi les élèves, à perfectionner les études, à maintenir la dignité du Corps ; malheureusement des obstacles insurmontables l'obligèrent bientôt de s'en tenir à des vœux.

Entre autres priviléges qui avaient été accordés aux élèves de l'Université, dans les temps où les Rois et les Papes avaient besoin d'encourager les études par toutes sortes de moyens, et qui s'étaient conservés quoique la cause de leur institution eût cessé, ils possédaient celui de former une corporation, qui avait un régime intérieur confié à des Officiers électifs. Les avantages de cette organisation étaient fort problématiques, les inconvéniens en étaient manifestes. Ceux qui se faisaient mettre à la tête de ce corps, abusaient souvent de leur autorité pour seconder les vues des ennemis du Ludovicée, pour molester ceux des Professeurs qu'ils n'aimaient pas, et pour porter leurs condisciples à des actes d'insubordination très-scandaleux.

Dans toutes les occasions, Barthez défendit avec chaleur les priviléges qui intéressaient la considération des élèves ; mais il attaqua avec une fermeté que rien ne put ébranler, ceux qui étaient préjudiciables à la discipline. Quoi-

que le contraste de sa conduite avec la faiblesse de ses collégues, attirât sur lui seul le ressentiment des meneurs et des mutins, il ne cessa de provoquer des ordres, pour que le gouvernement intérieur du corps des étudians fût soumis à l'inspection des Professeurs, et pour que le Parlement fût chargé de punir les manœuvres qui tendraient à l'y soustraire. M. de Saint-Florentin, Ministre, sentit la justice de ces réclamations, et manda au Procureur-général de se saisir de toutes les affaires que les brouillons pourraient susciter entre les élèves et leurs maîtres.

Un projet occupait depuis plusieurs années l'Université de Médecine : c'était de faire établir un enseignement clinique à l'hôpital Saint-Éloi. Personne n'en poursuivit l'exécution avec plus de zèle que Barthez. Il pria, sollicita, fit des Mémoires raisonnés ; mais les refus obstinés de l'Administration de l'hôpital rendirent tous ces efforts inutiles.

Quand Barthez entra dans l'Université, il existait entre cette École et les docteurs de la Ville, un procès dont il serait trop long de rapporter la naissance ; il suffira de dire que ces derniers interprétant à leur manière certain passage d'un Arrêt du Conseil, préten-

daient que *les docteurs gradués en l'Université de Montpellier, et résidans dans la même Ville, étaient membres constitutifs et délibérans de ladite Université.* Barthez ne put souffrir cette association : il regarda cette nouveauté comme subversive de la constitution à laquelle ce Corps devait tant de siècles de gloire. Il lui parut que dans une foule de circonstances, les intérêts de l'École et ceux des docteurs seraient en opposition; que dans les concours pour les chaires, ceux-ci n'apporteraient au jugement ni les dispositions, ni la mesure d'appréciation qui convenaient à la prospérité de la Compagnie. Il craignit enfin que cette réunion ne fût nuisible à la dignité de la Faculté, et ne lui fît perdre de cette considération qui lui est indispensable pour opérer le bien, et qui est pour ses membres un dédommagement des sacrifices qu'exigent leurs pénibles fonctions.

Il accepta donc sans balancer la commission que lui donnèrent ses collégues, d'aller poursuivre cette affaire auprès des autorités supérieures : il partit pour Paris à la fin de 1763, et il y resta jusqu'à Pâques de l'année suivante. Sa correspondance avec le Chef de l'Université prouve qu'il ne s'épargna nulle-

ment; mais les longueurs et les difficultés inattendues le découragèrent, et ses devoirs le rappelèrent à Montpellier, avant d'avoir pu obtenir le jugement d'une contestation qui paraissait fort simple.

Ses soins furent rendus inutiles par les menées du Chancelier du Ludovicée, dont le beau-père, Senac, pouvait beaucoup à la Cour. Outre les moyens qu'il mit en usage pour empêcher le succès des démarches de Barthez, Imbert profita de son absence, et de celle de Lamure et de Venel, pour conclure, pendant procès, entre l'Université et les docteurs, un accommodement, au moyen duquel ces derniers acquéraient le droit qu'ils avaient demandé, et consentaient à ne l'exercer que par une députation.

Ces trois membres auxquels Le Roy se joignit, protestèrent, firent des réclamations, publièrent des mémoires. Imbert soutint la validité de la transaction.

Il est pénible de raconter et de lire les intrigues obscures qui troublent l'intérieur des Compagnies. Cependant comme ce sont des maladies intestines qui menacent l'existence de ces corps, la connaissance en est utile, pour que si elles se reproduisaient, les bien-

intentionnés pussent en saisir les premiers symptômes, et résister de tous leurs moyens au progrès du mal.

Quels pouvaient être les motifs de cette conduite du Chancelier, si contraire aux intérêts du Ludovicée? Les voici. Imbert qui était Inspecteur des eaux minérales d'une partie du Royaume, et qui était d'une médiocrité humiliante dans l'art de l'enseignement oral, trouvait commode de se décharger de ses cours sur des docteurs qui voulaient bien être ses suppléans gratuits, mais qui n'auraient pas osé continuer leurs complaisances, si une délibération du corps des docteurs les eût invités à les cesser. Il fallait donc flatter ce corps. De plus, il s'était convaincu par plusieurs expériences qu'il n'était pas assez maître des déterminations de la Faculté, dont plusieurs membres ne lui étaient soumis ni par la crainte ni par l'ambition. Il espéra que les docteurs qui rechercheraient les honneurs de la députation, seraient ceux qui aspireraient aux survivances des Professeurs, ou qui se proposeraient de disputer des chaires, et qui, par conséquent, auraient intérêt à gagner la bienveillance du premier Médecin et de son gendre. De cette manière, il était

d'abord sûr des suffrages des députés. En outre, il connaissait assez le caractère de certains opposans, de Barthez entre autres, pour être persuadé qu'ils ne se rendraient point aux assemblées où les étrangers auraient le droit de délibérer.

Il dut s'applaudir de la justesse de ses calculs, lorsqu'après la mort de Fizes et de Sauvages, il vit par ce moyen deux chaires à sa disposition.

En 1766, le concours pour la chaire de Fizes était avancé. Imbert désirant obtenir des survivances en faveur de gens qui lui étaient utiles, et craignant que des docteurs qui s'étaient exposés aux hasards de la dispute, ne fussent préférés à ceux qu'il avait en vue et qui ne s'étaient pas montrés, imagina de la paralyser en partant pour Paris. Régulièrement elle devait continuer après les vacances, malgré l'absence d'un juge, et c'était l'avis de Venel et de Le Roy; mais les docteurs qui, par le dépit de Barthez, se trouvaient en force, et dont les volontés étaient soumises à celle du chef, s'y opposèrent, et tout resta suspendu.

Pendant cette interruption, Imbert prit ses mesures pour bien *brouiller les cartes*,

c'était son expression, et pour rendre la dispute impossible. Il s'assura que plusieurs docteurs Juges se récuseraient, que certains Professeurs les imiteraient, que des disputans allégueraient contre les autres des motifs de récusation, tels quels, et les porteraient au Présidial, ou même au Parlement, si le conclave (1) ne les accueillait pas. Quand tout fut ainsi préparé, il écrivit qu'il se voyait forcé de renoncer à être Juge et qu'on pouvait continuer la dispute.

Sauvages étant mort le 21 février 1767, nouvel incident : les docteurs disputans demandèrent que le concours pour sa chaire fût réuni à celui qui était déjà commencé, et d'autres docteurs écrivirent pour qu'il en fût ouvert un particulier. Les demandes contraires se firent à l'instigation d'Imbert, et par les intrigues d'un homme qui agissait avec d'autant plus de zèle qu'il croyait travailler pour son compte.

Le résultat de toutes ces tracasseries fut, comme le désirait le chef de l'Université, que le Chancelier de France jugea le con-

(1) Ou assemblée de la Faculté.

cours impossible, et supplia le Roi de nommer de sa pleine autorité. Imbert se moqua de son âme damnée, et fit présenter pour les chaires vacantes deux sujets qui étaient à sa convenance. Heureusement la justice n'aurait pas mieux fait que ne fit alors la faveur.

Les difficultés que Barthez avait rencontrées quand il avait voulu faire le bien, l'arrangement avec les docteurs dont il prévoyait toutes les conséquences, l'esprit d'intrigue qu'il crut apercevoir dans quelques-uns de ses confrères, et dont son âme élevée avait horreur, la mésintelligence qui régnait entre quelques autres, le souvenir de l'indifférence avec laquelle tous avaient vu, dans le premier temps, la gêne de sa position, lui inspirèrent de bonne heure le désir de quitter l'Université. Ce désir devint extrême quand ses pressentimens se furent réalisés, et toutes les représentations de Venel, qui sentait de quel prix ce Professeur était pour la Compagnie, ne furent plus capables de ralentir un instant ses démarches.

Dans ces sortes de retraites, il n'était pas question d'une démission pure et simple ; on obtenait du Gouvernement la permission de céder sa chaire à un docteur qui portait le

titre de *survivancier*, et avec qui on prenait des arrangemens pour se dédommager du sacrifice. Ordinairement le titulaire se réservait les appointemens fixes ou gages, et les deux prérogatives de la noblesse personnelle qu'avaient les Professeurs de l'Université de Médecine de Montpellier, en qualité d'officiers du Roi, savoir, l'exemption de la taille et le franc-salé : il exigeait de plus une indemnité qui était proportionnée à l'impatience qu'avait le docteur de parvenir au Professorat, et à la crainte que lui inspiraient les épreuves et les hasards d'une dispute. Cette espèce de trafic était depuis long-temps en usage, et passait pour très-légitime. Le Chancelier de Lamoignon qui savait combien il était nuisible, puisque c'était un moyen d'éluder la loi du concours, avait résolu de l'abolir, et de s'abstenir de toute nomination de faveur: il en avait averti Imbert, à l'époque où celui-ci fut promu à la place de Chancelier de l'Université de Médecine. M. de Maupeou ne parut pas avoir les mêmes principes sur cet objet, et Barthez espéra de réussir avec le secours de Senac et de son gendre.

Mais Imbert qui prétendait se faire acheter non-seulement sa protection, mais encore la

faveur de ne pas nuire, traversa constamment pendant cinq ans, un projet formé sans son intervention, ou au succès duquel on n'avait songé à l'intéresser que par des prières.

L'intention de Barthez, s'il parvenait à obtenir un survivancier, était de se livrer à la pratique de la Médecine. J'ai déjà dit qu'il pensait que c'était le but où devaient tendre tous les travaux du Médecin. D'ailleurs, il commençait à sentir le besoin d'une fortune qui lui assurât le repos et l'indépendance.

On s'étonnera peut-être qu'il regardât une chaire comme un obstacle à la pratique. Mais d'abord on a vu qu'il donnait un temps très-long à la préparation de ses leçons ; il n'est pas hors de vraisemblance que les devoirs d'un enseignement tel qu'il voulait l'exercer, lui parussent difficiles à concilier avec ceux de la Médecine clinique. Ensuite ce n'était pas à Montpellier qu'il se proposait de pratiquer : indépendamment, des raisons de santé qu'il alléguait et qui pouvaient être réelles, il jugeait le séjour de Paris plus favorable à ses vues d'ambition ; d'ailleurs piqué de l'indifférence de notre public, il ne pouvait se résoudre à lui offrir ses services ; enfin, trop sensible aux tracasseries que l'envie lui susci-

tait, il brûlait de s'y soustraire, comme s'il n'avait pas dû rencontrer des ennemis et des jaloux partout où il y aurait des Médecins. Il n'a jamais su prendre son parti sur ce genre de désagrément. En 1775 encore, il demandait par le canal d'Imbert, une place d'Inspecteur des hôpitaux militaires : « Ma grande » affaire, lui écrivait-il, est de sortir le plutôt » possible de cet infame pays, où tout mérite » et toute distinction assurent force ennemis et » ne donnent pas un ami. »

Résolu d'entrer dans une carrière nouvelle, il désirait y conserver les avantages qu'il avait eus dans celle qu'il venait de parcourir. Il ne songea donc, en attendant le moment de sa délivrance, qu'à se rendre digne de l'estime du public, en s'élevant dans la science de la Médecine-pratique, aussi haut que pourraient le lui permettre les forces de son esprit. On dit que chez les Romains on n'entrait au Temple de l'Honneur qu'en passant par celui de la Vertu (1) ; jamais homme ne fut plus éloigné que lui de chercher à s'y introduire par une fausse porte.

---

(1) Du Choul; *Relig. veter. Romanor.*

Conformément à sa maxime de se mettre en devoir d'enseigner ce qu'il avait envie d'apprendre, il s'occupa pendant plusieurs années consécutives, et pour employer une de ses expressions, avec un *labeur* que peu de gens s'imposent, à préparer un cours de Médecine-pratique. Il recueillit des matériaux immenses. Il approfondit tout ; il compara tous les faits qui pouvaient s'éclairer mutuellement ; il aborda les questions les plus épineuses ; il fit tous ses efforts pour résoudre les problèmes les plus difficiles de la Thérapeutique. Enfin cette nouvelle étude lui rendit familiers tous les détails de la partie la plus variée, la plus instructive et incomparablement la plus longue de la Science de l'Homme.

Le profit qu'il tira de ce travail fut tel qu'il dut surpasser même son attente. Il n'acquit pas seulement toutes les connaissances propres à faire de lui un praticien du premier ordre, mais tant de faits soumis à l'analyse, avec une force de tête extraordinaire, le mirent encore en état d'opérer une révolution dans la Science, j'ai presque dit de la reconstruire sur des fondemens plus solides. C'est de ce temps, en effet, que datent et sa doctrine physiologique, et les améliorations les

plus utiles qu'il a introduites dans toutes les branches de la Médecine. Cette circonstance me paraît utile à remarquer, parce qu'elle montre le champ où ceux qui s'occupent de l'économie humaine, peuvent espérer de faire la moisson la plus riche.

Ce cours fait une époque trop intéressante dans l'histoire de Barthez, et j'ose dire dans celle de la Médecine, pour que je puisse passer sous silence les principes de Pathologie et de Thérapeutique qu'il y établit ; mais ce sommaire trouvera sa place, lorsque j'aurai parlé des dogmes physiologiques qu'il publia bientôt après, et qui sont nécessaires à l'intelligence du reste.

L'École de Montpellier fut assez heureuse pour que Barthez ne pût pas exécuter son projet de retraite. Le Chancelier Maupeou refusa obstinément de consentir à ses arrangemens avec le survivancier qu'il présentait, et un autre événement l'empêcha de prendre le parti de la démission.

Senac étant mort à la fin de 1770, Imbert perdit une grande partie de son crédit, et comme la crainte ou l'espérance étaient les seuls motifs qui lui attachassent quelques confrères, on ne se gêna plus dès qu'on le

crut sans pouvoir. En 1772, il fut nommé membre de la Commission Royale des Inspecteurs des Hôpitaux, établie à Paris, par l'Ordonnance du Roi du 4 août de la même année : mais le Ministre exigea qu'il optât entre cette place et celle de Montpellier. Ce fut le signal du premier acte d'hostilité de la part du Ludovicée. On crut, si ce n'est avec fondement au moins avec vraisemblance, qu'Imbert avait le dessein de faire créer un Vice-Chancelier pris hors de la Faculté, et d'obtenir un brevet d'expectative de sa place pour son fils encore en bas âge, comme Chicoyneau l'avait obtenu trente ans auparavant pour son petit-fils. Là-dessus les Professeurs écrivirent en corps au Chef de la Justice, pour faire des remontrances et détourner le coup.

Ceux dont la place de Chancelier de l'Université tentait l'ambition, furent ceux qui dirigèrent cette démarche. Imbert forcé de renoncer à ses projets pour son fils, proposait cet arrangement : que le Doyen jouît des prérogatives du Chancelier, que les Professeurs fissent les cours auxquels il était tenu, et il offrait d'abandonner ses émolumens. On rejeta tout, espérant que par ce refus, il serait obligé

de choisir, et que, dans l'alternative, il préférerait Paris à Montpellier.

Imbert pour conserver son titre, sans faire le sacrifice de sa nouvelle place, eut recours à un expédient auquel on ne s'attendait pas : ce fut de proposer un survivancier pris dans l'Université, et ce survivancier fut Barthez. Ce n'est pas que ses sentimens à son égard fussent changés ; mais c'était celui de ses collégues dont la réputation brillait déjà de l'éclat le plus vif, et qu'il prévoyait devoir être accepté le plus volontiers par le Ministère. Il est vraisemblable que si le Ludovicée en corps eût été consulté, il aurait encore désigné Barthez, malgré l'inimitié qu'on lui avait vouée. La supériorité de son mérite n'était plus contestée, et on lui reconnaissait plusieurs de ces qualités secondaires qui imposent, et qu'on désire en ceux qui doivent représenter une compagnie. J'ai sous les yeux un billet que le Doyen Lamure lui écrivit en 1771, lorsque le Prince de Beauveau quitta le commandement de cette Province, et qui prouve ce que j'avance. « Je crois, mon cher » confrère, qu'il convient que notre Compa» gnie écrive à M. le Prince de Beauveau, pour » lui témoigner ses regrets, sa reconnaissance

» pour les bontés dont il l'a comblée, et pour
» lui en demander la continuation. *Personne*
» *d'entre nous n'étant aussi propre que*
» *vous à exprimer dignement les sentimens*
» *de la Compagnie* dans cette occasion, je
» vous serai bien obligé en mon particulier de
» vouloir bien faire une minute de lettre, etc. »

Tout homme haï prétend interpréter en faveur de sa vanité, l'éloignement qu'on lui témoigne. Il est bien vrai que les membres d'une société détractent également d'un confrère et par mépris et par trop d'estime. Mais pour distinguer quel est celui de ces sentimens qui les fait agir, il faut observer leurs déterminations à son égard dans les conjonctures qui intéressent la considération du Corps, et par conséquent, la leur propre.

On imagine bien que les démarches d'Imbert se firent de concert avec Barthez : mais ce dernier connaissait trop bien son patron pour se contenter du titre de son survivancier. Il demanda et obtint (je crois que ce fut par la protection du Comte de Périgord), celui de son adjoint, avec le droit de jouir des émolumens, prérogatives, préséances, honneurs, et priviléges du titulaire, pendant son ab-

sence. Imbert communiqua cette nomination à l'Université, le 26 février 1773.

Voilà ce qui fixa pour quelques années encore Barthez à Montpellier.

III.

La considération attachée à sa nouvelle dignité, apaisa un instant son amour-propre ; l'augmentation de ses revenus le rendit moins impatient de courir à la fortune : à la charge de Chancelier étaient attachées l'intendance du Jardin Royal, et les chaires de Botanique et d'Anatomie; c'était une nouvelle carrière à parcourir dans l'enseignement, et un nouvel aliment offert à son avidité de savoir.

Ces liens ne furent pas les seuls : une certaine partie du public avait, depuis quelque temps, ouvert les yeux sur Barthez et s'était, en quelque sorte, emparée de lui, dans le temps qu'il faisait le plus d'efforts pour le quitter. Ses progrès dans la pratique s'accrurent beaucoup par un événement qui mérite d'être connu.

Lorsque le Comte de Périgord fut nommé Commandant du Languedoc, le docteur Pois-

sonnier le prévint en faveur de Barthez. Ce seigneur étant venu pour la première fois en 1771, tenir les États de la Province, le choisit pour son Médecin. Le jeune Professeur ne tarda pas à justifier ce choix, que les praticiens en vogue avaient beaucoup blâmé. Le Comte fut atteint d'un point de côté avec crachement de sang abondant. Le cas fut jugé très-grave, et les Médecins les plus renommés de la Ville furent convoqués pour une consultation. On proposa la saignée, les adoucissans, les rafraîchissans, selon la pratique vulgaire : Barthez jugea que l'hémoptysie était liée à une affection gastrique, et il proposa un vomitif, qui fut rejeté tout d'une voix. Il insiste avec ce ton que donne la conviction intime, et sans daigner s'abaisser aux soins de sa réputation. Enfin il s'adresse au malade, qui préfère l'avis du plus jeune des consultans à celui de tout le Sénat médical. L'émétique fut administré, et le résultat en fut aussi prompt qu'heureux.

Le succès qu'il obtint par un moyen alors si extraordinaire (1) et chez un homme de ce

---

(1) Je ne puis pas assigner au juste l'époque de cette cure, je sais seulement que le fait est antérieur de

ce rang, fit beaucoup de bruit. Ses confrères dirent, et bien des gens répètent encore, que Barthez *aimait à faire des expériences.* C'est à ce reproche banal qu'il fait allusion, quand il dit dans le Discours sur le Génie d'Hippocrate : « Le Médecin est souvent ap» pelé dans l'exercice de ses fonctions, à pra» tiquer cette vertu rare, qui lui fait voir » avec la même indifférence la censure ou les » applaudissemens de la multitude, qui n'est » pas faite pour le juger. Lorsqu'il est assuré, » autant qu'il peut l'être, des motifs qu'il a » de choisir une méthode de traitement éloi» gnée des opinions reçues par le peuple, il » ne balance pas à la suivre, quoiqu'il compro» mette sa réputation et sa fortune, plutôt » que d'adopter une autre méthode qui, mal» gré l'approbation générale, pourrait être » dangereuse ou moins sûre. » Sa renommée populaire date de ce moment. On savait qu'il

---

long-temps à la publication du *Ratio Medendi* de Stoll, dont la première constitution est celle de 1775. On sait que cette pratique, clairement recommandée par Baillou, n'est devenue commune et pour ainsi dire populaire, que depuis l'impression des écrits du Médecin allemand.

était un très-grand Professeur ; mais on n'avait pas ouvert les yeux sur son mérite médical. Dès-lors on s'accoutuma à mêler son nom à celui des praticiens qui jouissaient depuis trente ans de la considération et de la confiance générale. La classe bourgeoise ne l'employa guère davantage, mais elle ne parla plus de lui qu'avec respect.

C'est surtout dans la haute classe que la réputation de Barthez fit des progrès rapides, et que la réputation attira la confiance. Il voyait chez le Comte de Périgord un grand nombre de personnes de marque qui composaient les États du Languedoc, dont les assemblées se tenaient tous les ans à Montpellier. Il y avait parmi ces Seigneurs des hommes capables de sentir tout son prix, d'autant qu'il n'en était pas de lui comme de beaucoup de savans estimables, dont un extérieur timide, des manières sans urbanité, le défaut d'habitude du monde, ne permettent pas de deviner le mérite (1). Dès le premier entretien,

---

(1) De Thou parle de l'empressement avec lequel il saisit l'occasion de faire connaissance à Rome avec le fameux Cardan, et il ajoute: « Je fus frappé d'un » extrême étonnement, lorsque faisant réflexion sur la

il était facile à un juge un peu exercé de le reconnaître pour un homme supérieur. La variété et l'étendue de ses connaissances lui donnaient la faculté de prendre part à quelque conversation que ce fût, et d'y montrer la solidité de son esprit. Aussi n'éprouva-t-il jamais cette sorte d'embarras qui réduisait Isocrate au silence, et qui vient ou de ce qu'on n'est pas préparé sur les matières dont il s'agit, ou de ce que l'occasion n'amène pas celles sur lesquelles on est préparé (1). L'opinion juste qu'il avait de lui-même, produisait dans ses manières une sorte d'assurance, et lui permettait de profiter de tous ses avantages. Un sentiment profond des convenances l'empêchait de s'écarter avec les personnes d'un rang élevé; mais il n'oubliait rien pour les induire à penser qu'un mérite tel que le sien pouvait bien valoir la naissance (2). Il possédait

---

» renommée de cet homme si célèbre par ses écrits, » je ne trouvai rien en sa personne qui répondît à l'estime qu'il s'était acquise dans le monde. »

(1) Plutarque ; vie d'Isocrate.

(2) Frédéric le Grand écrivait au Maréchal de Saxe : « Les talens égalent les particuliers aux Rois ; et pour » ne rien dissimuler, les avantages du mérite effacent

au plus haut degré l'art de causer. Peut-être avait-il le défaut de se charger trop constamment du rôle le plus long, et comme le disait Voltaire de Diderot, *d'être meilleur pour le monologue que pour le dialogue*: mais on ne s'en apercevait guère; les désintéressés lui en savaient même gré: esprit, raison, facilité d'expression, anecdotes piquantes, saillies, tout lui attirait l'attention, et pouvait dédommager, jusqu'à un certain point, du plaisir dont on lui faisait le sacrifice.

Ce genre de mérite, tout superficiel qu'il semble, lui avait été trop utile pour qu'il n'y tînt pas. Il désirait d'être goûté dans la conversation, et il n'épargnait rien pour y parvenir. Je n'oublierai jamais un trait qui le peint sous ce point de vue, et dont la date ne remonte qu'à trois ou quatre ans avant sa mort. Je lui avais souvent parlé d'un homme qu'il ne connaissait pas, et avec qui j'étais intimement lié. Il voulut que je le lui présentasse;

» souvent ceux de la naissance. » Corresp. de Grimm, t. X, p. 28. Bien des gens le pensent, mais pour le dire il faut être sûr de conserver sa supériorité, quelle que soit l'opinion qui prévaudra sur ces deux sortes d'avantages.

il le reçut très-amicalement, et s'entretint long-temps avec lui. Dans la journée je revis Barthez qui se hâta de me demander, en m'abordant : *Comment votre ami m'a-t-il trouvé ?* A cet âge, un si grand désir de montrer ce qu'on vaut ne peut être excusé qu'à cause de l'habitude; mais un jeune Médecin ne doit pas être blâmé de l'avoir : il n'attend rien que des préventions favorables qu'il inspire, puisque son habileté dans sa profession n'est pas à la portée de ceux qui y sont étrangers.

L'opinion que Barthez donna de lui aux Seigneurs qui fréquentaient chez le Comte de Périgord pendant la session des États, se répandit bientôt parmi les gens les plus distingués non-seulement de la France, mais encore des pays étrangers, où ces Seigneurs voyageaient pour leur plaisir ou pour le service du Roi. Aussi ne tarda-t-il guère à se voir obsédé de Mémoires à consulter qui lui venaient de tous les points de l'Europe, et dont la plupart devaient flatter son amour-propre, par la qualité des personnes qui en étaient l'objet.

Je ne sais s'il est possible de mieux répondre qu'il ne le faisait à une confiance si

honorable. Il travaillait ses consultations avec le plus grand soin : quand le rang de ses malades et la célébrité de leurs Médecins ordinaires ne lui en auraient pas imposé l'obligation, l'importance de l'objet et un certain désir habituel d'approcher de la perfection, autant qu'il est possible, auraient été des motifs suffisans. D'un autre côté, ses recherches pour le cours de Pratique, avaient mis à sa disposition toutes les ressources de l'Art, et ses propres réflexions lui avaient appris à les employer plus à propos et avec plus de certitude. Les consultations qui sont sorties de sa plume depuis 1773 jusqu'en 1781, époque de son départ pour Paris, sont une application continuelle de sa doctrine des méthodes thérapeutiques à tous les cas qui se présentaient. S'il était possible de les réunir toutes, elles formeraient un traité à-peu-près complet de Médecine-pratique, qui aurait presque les avantages de l'enseignement au lit des malades.

Ces consultations avaient une sorte de publicité par l'infidélité de ses secrétaires, ou plutôt par le désir qu'ils avaient de contribuer à sa gloire. Elles faisaient la plus vive sensation parmi les gens de l'Art. Il faut con-

venir en effet que personne, sans en excepter Baillou, proclamé par Barthez le plus grand des Médecins modernes, n'avait interprété les symptômes, distingué les élémens des maladies, montré les rapports de filiation de ces élémens, raisonné les méthodes curatives, établi des plans de traitement, assigné la véritable utilité des moyens, comme il l'a fait dans ces productions, qui pour n'être que des feuilles volantes, n'en sont pas moins des chefs-d'œuvres.

Quelques-uns lui ont reproché d'avoir eu, soit dans sa pratique ordinaire, soit dans ses consultations, trop de confiance aux ressources de la Médecine. Ce reproche n'est pas plus juste que tant d'autres qui lui ont été adressés (1). On a déjà vu ce qu'il pensait, à son début dans la carrière de l'enseignement, de la certitude de la Thérapeutique pratique; dans le Discours sur le Génie d'Hippocrate, il

(1) Quand Barthez aurait eu de son Art une opinion trop avantageuse, il ne serait pas permis de l'en blâmer, puisque sa supériorité aurait été le résultat de cette erreur. Diderot a raison, quand il dit: « Ne »fit-on que des épingles, il faut être enthousiaste »de son métier pour y exceller.»

s'est expliqué de manière à ne laisser aucun doute sur son sentiment. Il distingue les dogmes médicaux considérés d'une manière abstraite, d'avec leur application. « Les dogmes » de la Science de la Médecine, dit-il, étant » une fois bien établis, peuvent être regardés » comme constans, par rapport à l'état actuel » de la Science, quoiqu'ils soient toujours sus» ceptibles de recevoir des modifications par » de nouvelles observations médicinales que le » temps pourra amener. Ils ont le même degré » de certitude qu'ont les dogmes qui sont sem» blablement établis sur les observations con» nues, dans toutes les sciences de faits, quoi» qu'on puisse y découvrir dans la suite de » nouveaux faits qui modifient les conséquen» ces tirées de ceux qu'on y avait observés » précédemment. »

Mais il reconnaît que les applications des dogmes à la pratique ne peuvent pas avoir autant de certitude que les dogmes eux-mêmes ; sans doute parce que les analogies des cas à traiter avec ceux qui ont servi de base aux principes, ne sont jamais parfaites et que d'ailleurs la réaction de l'agent qu'on sollicite, peut dans un cas donné, être diffé-

rente de celle qui a eu lieu dans un grand nombre de cas semblables.

Une comparaison qui se trouve dans ce même discours, montre quel est le genre de certitude qu'il attribue à la Médecine-pratique. Il fait le parallèle du praticien exercé, mais ignorant, avec le Médecin qui joint l'instruction à l'expérience. « Les Médecins, dit-» il, dont les connaissances sont très-limitées » par l'imperfection de leurs études, mais qui » ont une sagacité particulière pour les opé-» rations de Médecine-pratique, peuvent, sans » doute, faire souvent des applications bien » combinées de ceux des dogmes de la Science » médicale qu'ils connaissent. Ces Praticiens » font alors implicitement un calcul, qui pro-» duit des déterminaisons heureuses. Mais ils » ne peuvent répéter avec succès un semblable » calcul, que dans un nombre de cas très-» borné, parce qu'ils ignorent la juste étendue » des principes dont ils parlent, et leurs rap-» ports avec d'autres principes qui leur sont » inconnus.

» *C'est ainsi que dans un jeu où les suc-» cès résultent et du hasard et de l'habileté » relative des joueurs, s'il en est deux éga-» lement sagaces et exercés, dont un seul*

» possède les calculs de toutes les chances du » jeu, celui-ci a sur l'autre une grande » supériorité. »

On voit par là qu'il ne s'exagérait pas la certitude de son Art, et que sa manière de voir était d'autant mieux arrêtée qu'elle avait pour base la connaissance la plus profonde des dogmes et des procédés de cette Science pratique. Mais il ne pouvait souffrir l'incrédulité de ceux qui n'en ayant que des notions superficielles, veulent faire passer leur ignorance pour doute philosophique, et comme dit Tacite, leur indolence pour sagesse (1). Aussi parlait-il quelquefois avec peu de ménagement des Pyrrhoniens de cette espèce. *M. de Lamure*, lui rapportait quelqu'un, *dit assez ouvertement qu'il ne croit pas à la Médecine.* ------ *Parbleu*, répondit Barthez, *s'il parle de la sienne, il a fort raison.*

I V.

Barthez touchait à sa quarantième année, et il n'avait pas encore osé publier un Livre,

---

(1) *Quibus inertia pro sapientiâ.*

puisqu'on ne peut appeler ainsi ni des articles de Journal ou de Dictionnaire, ni quelques Dissertations destinées aux actes probatoires des élèves.

Il avait néanmoins senti de bonne heure qu'il lui importait de s'assurer la propriété de ses idées ; que depuis qu'il les avait répandues dans des écrits éphémères ou pseudodymes et dans ses leçons, elles semblaient devenues un bien commun dont chacun se croyait en droit d'user sans reconnaissance ; qu'il lui convenait de prendre des mesures pour prévenir et les usurpations et les alliages. Mais il était retenu par deux motifs, le premier se trouve exprimé dans ce mot de La Bruyère : « La même justesse d'esprit qui » nous fait écrire de bonnes choses, nous fait » appréhender qu'elles ne le soient pas assez » pour mériter d'être lues. » Quoique le nombre des auteurs qui écrivent avant d'avoir assez pensé, fût dès-lors très-considérable, et que leurs succès pussent paraître encourageans, il n'eut garde de se laisser séduire par ces fortunes illégitimes ; il voulut que la sienne fût à l'abri de toute recherche.

Un second motif, c'est l'embarras où il était sur la forme qu'il devait donner aux

idées, dont il croyait la publication utile à sa gloire et à la Science. Un Traité général sur une des grandes branches de la Médecine, aurait pu servir de cadre aux réflexions et aux principes nouveaux qu'il avait à proposer sur divers points, mais il ne pouvait se résoudre à être le simple rédacteur des parties déjà connues qui formaient le corps de la Science, et qui devaient servir de canevas à son travail.

C'est sans doute pour s'épargner ce dégoût, qu'il avait conçu le projet de traduire en français un traité général écrit en quelque langue étrangère. Il pensait y trouver l'occasion d'exposer toutes ses idées dans des notes, sans être obligé de les co-ordonner par rapport à un objet.

Il était dans ces dispositions, lorsque Zimmermann publia son *Traité de l'Expérience en Médecine*, en 1764, et ce livre lui parut propre à remplir ses vues par la variété des objets qu'il renferme. Il le lut avec attention, résolut de le traduire, et en attendant, il en publia un extrait soigné dans la Gazette Littéraire de l'Europe. Cet article l'engagea dans une correspondance avec l'auteur du livre. Je vais rapporter quelques frag-

mens des lettres de ce dernier, pour montrer quelle opinion on lui avait donnée de Barthez.

« La reconnaissance, l'amitié, le respect » et l'étonnement m'engagent, Monsieur, à » vous écrire. Il y a quatre semaines à-peu-» près que j'ai appris par un de mes plus » chers amis, M. Frey, capitaine au Régiment » Suisse de Boccard, que vous existez, que » vous êtes Professeur en Médecine à Mont-» pellier, et que vous lisez mon ouvrage sur » l'Expérience en Médecine. Cela ne m'aurait » pas autant surpris que flatté, si j'avais écrit » en latin, mais un Professeur de Montpellier » qui lit un ouvrage Allemand, me parut un » phénomène.

» M. Frey m'envoya en même temps la feuille » de la Gazette Littéraire de l'Europe, dans » laquelle le premier volume de cet ouvrage » est annoncé. Je fus enchanté de cette an-» nonce, je vis qu'elle était de main de maî-» tre. Ce qui me flatta surtout, c'était de voir » que les passages de mon Livre insérés dans » cette annonce, étaient non-seulement tra-» duits avec la plus grande exactitude, mais » avec une élégance qu'ils n'ont point dans » l'original. Je mettais mon esprit à la torture » pour deviner cet inconnu, qui me faisait

» tenir un langage si beau, et si différent du » mien. Il n'est pas Français, me suis-je dit, » car il sait trop bien l'allemand ; il n'est pas » Allemand, car il écrit trop bien. Je commu- » niquai mes doutes à M. Frey, qui savait » aussi peu les résoudre que moi.

» Le 28 décembre, M. Hirzel, premier Mé- » decin du canton de Zurich, me communiqua » une lettre de Rast le fils, de Lyon, datée » du 28 octobre, dans laquelle il dit à mon ami » ce qui suit : *M. Tissot m'a envoyé l'ou-* » *vrage de M. Z. sur l'Expérience, en* » *m'engageant à le faire traduire et im-* » *primer en France. Trois de nos libraires* » *en ont successivement entrepris la tra-* » *duction; mais des difficultés qu'opposaient* » *à chaque pas les termes de l'Art, ont* » *rebuté ceux qui l'avaient entreprise, et* » *après bien des retards, on m'avait rendu* » *le volume ; lorsque M. Barthez, jeune* » *et savant Professeur en Médecine à Mont-* » *pellier, l'emporta à son retour de Paris.* » *Il avait voulu d'abord le traduire et y* » *joindre des notes : il se proposait ensuite* » *de n'en donner qu'un abrégé, mais je* » *viens de lui écrire pour l'engager à se* » *presser de le traduire en entier.*

» Le 30 décembre, M. Frey m'écrivit à son » tour : *C'est M. Barthez lui-même qui est » auteur de cette annonce de votre ouvrage, » dont vous fûtes si satisfait ; c'est lui qui » fait la Gazette Littéraire de l'Europe, » pour tout ce qui regarde les Mathémati- » ques et la Médecine. Vous auriez été » moins étonné de ce que cet excellent hom- » me sait l'allemand, si vous aviez pu » être instruit qu'il possède presque toutes » les langues mortes et vivantes ; qu'il a » lu dans trente ans de vie non accom- » plis, presque tout ce qui a été écrit dans » tous les genres de la main des hommes, » et qu'enfin il est rangé parmi les plus » grands esprits qu'ait aujourd'hui la Fran- » ce, dans la classe des génies étonnans....... » Il se propose d'établir une correspon- » dance avec vous. Il pense même à tra- » duire votre ouvrage, il voudrait vous en » prévenir, et savoir si quelque autre n'au- » rait pas le même dessein.*

. . . .

» Vous voulez me traduire, et je vous ré- » ponds qu'un homme tel que vous n'a qu'à » écrire lui-même pour être traduit dans toutes » les langues. Ce n'est point un génie du pre-

» mier ordre qu'il faut charger d'apprendre » aux hommes ce qu'un autre a pensé ; tous » les hommes qui s'intéressent aux progrès » de l'esprit humain doivent vous supplier de » leur apprendre ce que vous avez pensé vous-» même. Voilà ce que ma raison me dit au » moment qu'elle succombe à mon amour-» propre.

. . . .

» Si vous deviez me traduire, Monsieur, » mon ouvrage deviendrait entre vos mains, » ce que sans vous il n'aurait jamais été : d'une » pierre informe vous feriez une belle statue. » Vous possédez la langue allemande en per-» fection, vous écrivez dans la vôtre avec une » force supérieure ; vous possédez infiniment » mieux que moi la matière sur laquelle j'ai » exercé ma plume tudesque, vous retran-» cherez de mon ouvrage tout ce qui le dé-» pare. Comment dois-je, comment puis-je ne » pas succomber à la tentation d'être traduit » par vous ? »

Ce projet n'eut pas de suite. Il est possible que Barthez en ait été détourné par ses occupations. On peut croire aussi que le travail d'une traduction lui parut trop ingrat, et pas assez glorieux pour mériter qu'il

y consacrât un temps dont il pouvait faire un emploi plus utile.

A mesure qu'il avançait dans l'étude de la Médecine, il dut s'apercevoir que de nouvelles réflexions venaient remplir les lacunes qui existaient entre ses premières idées, et que les résultats auxquels il parvenait, faisaient corps entre eux, et n'avaient plus besoin pour paraître, de servir de broderie à un ouvrage étranger.

Ce fut après avoir préparé le cours de Pratique, qu'il se crut en état de produire. Il s'était toujours plaint, comme on l'a vu, des vices de la méthode de philosopher admise par les diverses Écoles médicales; ils lui avaient surtout paru révoltans quand il était descendu aux détails de la Pathologie. Il demeura donc convaincu que la Science de l'Homme avait besoin d'être reconstruite, et il songea à établir les principes qui devaient servir de fondemens à ce nouvel édifice.

Le premier écrit qu'il publia dans ce dessein, est celui qui a pour titre : *Oratio Academica de Principio Vitali Hominis* (1). Ce

(1) *Monspelii*, *Rochard*, 1773, *in*-4.°

Discours prononcé à la rentrée de 1772, est une analyse courte et rapide des *Nouveaux Élémens de la Science de l'Homme* qui virent le jour six ans après. Il serait superflu d'en parler ici, puisque nous devons revenir sur tout ce qu'il renferme, quand il sera question de ce dernier ouvrage.

Quelle que soit la clarté de cet abrégé pour ceux qui ont déjà une idée de la doctrine de Barthez, je ne sais s'il fut bien intelligible pour ceux qui n'étaient pas préparés à cette méthode de raisonner. Il est toujours bien certain que Haller n'en saisit pas l'esprit. Il se figura que l'expression *Principe Vital* chez Barthez, désignait une substance particulière, un être distinct du corps et de l'âme, dont l'Auteur se servait comme d'une hypothèse pour expliquer les phénomènes de la vie; au lieu d'y voir seulement une formule à l'aide de laquelle il rappelle la cause inconnue de ces phénomènes, lorsqu'il établit les dogmes ou propositions générales où il est indispensable de la nommer; formule qui ne préjuge rien, absolument rien sur la nature de cette cause, pas même si elle a une existence distincte, ou si elle n'est qu'un résultat de l'organisation de la matière. Barthez

lui avait envoyé ce Discours, voici la réponse qu'il en reçut; elle est datée de Berne, 16 octobre 1773.

«Je suis charmé, Monsieur, que vous pen- » siez assez bien de moi, pour vous persuader » que je rends justice à votre mérite.

» Les romans de M. de La Caze m'ont tou- » jours fait de la peine, parce que je voyais » qu'ils gagnaient, et qu'ils nuisaient à la vé- » ritable Physiologie fondée sur les faits.

» Je suis bien aise d'apprendre que le Roi » vous ait donné la place de Chancelier. M. » Imbert serait-il donc mort ?

» J'ai reçu le Discours où vous établissez un » Principe Vital, avec MM. Senac, Gaubius et » Hahn, mes amis. Quoique je n'aye pas osé » me livrer à l'admission d'un Principe dont » la nature serait inconnue et nouvelle, je » pense comme vous, Monsieur, que la dif- » férence dans les sentimens ne doit point » nuire à l'amitié. »

Si Haller avait bien compris la méthode que Barthez proposait, il n'aurait pas été si timide, et il aurait vu qu'il ne hasardait pas beaucoup en admettant dans le même sens que lui, le *Principe* dont il se méfiait tant. Dans la *Bibliothèque Anatomique* il donne

la preuve la plus complète qu'il n'entendait pas cet Auteur, puisqu'en parlant du Discours en question, il dit (1) : « Barthez admet un » Archée qu'il nomme Principe Vital, qui » est la source des forces de la vie. » Or à cette époque, le mot *Archée* n'avait été employé que dans le sens de Van Helmont, c'est-à-dire pour exprimer une espèce d'Ame substantielle qui gouvernait le corps, et qui était supposée douée d'intelligence à-peu-près comme l'Ame pensante, et susceptible de diverses passions, de colère, de terreur, etc. De sorte qu'en lisant ce passage on peut croire que le Principe Vital de Barthez est une idée du même ordre que l'Archée de Van Helmont, ou que le Cardimelech et le Cosmétorges de Dolœus, c'est-à-dire une pure hypothèse sans utilité. Il est permis de penser que des gens de mérite qui assimilent encore aujourd'hui toutes ces choses, le font sur la parole de Haller, et sans s'être donné la peine de les comparer entre elles.

Après avoir pris date au moyen de cette analyse de sa doctrine, et s'être prémuni

---

(1) *Tom. II.*, *p.* 583.

contre les vols de tant d'écrivains, qui se permettent tout pourvu qu'ils échappent à la conviction, il ne songea plus qu'à exposer ses idées dans l'ordre et avec les développemens qui pouvaient en rendre l'intelligence plus aisée.

En 1774, il mit au jour un livre intitulé: *Nova Doctrina de Functionibus corporis humani* (1), de l'esprit duquel on serait loin d'avoir une idée juste, en lisant l'analyse que Haller en donne (2). Ce n'est point un *Abrégé de Physiologie* qu'il a prétendu faire : il ne pouvait se tromper à ce point sur la forme qu'exigent les ouvrages élémentaires destinés à exposer un système complet. Ce sont les remarques propres à l'Auteur sur les diverses fonctions du corps humain, remarques extraites des leçons de Physiologie qu'il avait faites en différens temps. Il n'a d'autre intention dans cet ouvrage, que de mettre sous les yeux du lecteur ce qu'il ajoute à la somme

---

(1) *Monspelii, apud Rochard, in-4.°*

(2) *Physiologiæ compendium, in quo Principium vitale dominatur, quod vir clarissimus ab animâ separat, eique vitæ humanæ functiones tribuit. Biblioth. anat., t. II, p.* 583.

des connaissances physiologiques qu'on possédait avant lui.

Barthez s'est dispensé du travail des transitions ; ses propositions principales sont décousues. Les commençans ni les amateurs ne peuvent guères s'accommoder de cette forme. Ces sortes d'écrits sont uniquement destinés à ceux qui connaissant l'état actuel de la science, sont capables d'apprécier le mérite des corrections et des accroissemens qu'un auteur y apporte.

Il paraît s'être proposé deux objets essentiels qui sont implicitement énoncés dans une courte préface. L'un est d'ajouter plusieurs vérités intéressantes à la doctrine de l'usage mécanique des parties, c'est-à-dire de mieux développer l'utilité de la structure des organes relativement aux fonctions qu'ils ont à remplir, et par conséquent le mécanisme de leur action. On regrette que ses observations sur ce sujet ne soient pas plus nombreuses. Ce qu'il dit sur l'usage de l'arc zygomatique, sur l'utilité de ses variations de forme chez les divers animaux, sur celle des dimensions de l'apophyse coronoïde, sur le mode des mouvemens du thorax, sur les fonctions du larynx, sur les circonstances physiques de

l'action des organes des sens, et surtout sur le mécanisme des organes de la locomotion; donne une idée avantageuse de ce qu'il pouvait faire en ce genre.

Le second objet est d'établir une thèse générale, à la preuve de laquelle concourent les diverses parties de cet écrit : savoir que dans toutes les fonctions de l'économie animale, il y a des circonstances qui ne permettent ni de les résoudre en des phénomènes purement mécaniques ou chimiques, ni de les expliquer par une simple réaction vitale, telle que la conçoivent les Solidistes; mais que les actes constitutifs de ces fonctions sont continuellement dirigés par une cause d'un ordre supérieur, qui les enchaîne, les co-ordonne, les proportionne à une fin, et donne aux organes les modifications nécessaires pour les adapter *dans tous les instans de la fonction*, au mode d'action actuellement requis : cause qu'il ne faut pas néanmoins confondre, comme l'a fait Stahl, avec l'Ame pensante; et dont on doit exposer la manière d'agir, en convertissant en lois les résultats généraux des faits comparés entre eux.

Pour remplir cet objet, Barthez considère successivement la digestion, la circulation,

la pulsation des artères, la chaleur vitale, la sécrétion des humeurs, la nutrition, la respiration, la voix et la parole, les fonctions de la génération, la formation du fœtus, les opérations des organes des sens, les mouvemens de locomotion, le sommeil, les sensations, et enfin les mouvemens en tant qu'ils ont des rapports avec l'Ame. La décomposition de ces fonctions ayant pour but principal de montrer le rôle que cette cause inconnue joue dans chacune, l'Auteur insiste particulièrement sur les circonstances qui font à son dessein. Il tient compte d'un grand nombre de faits singuliers négligés par les sectateurs des systèmes vicieux, qui en étaient embarrassés, et il cherche leurs analogies avec les plus ordinaires, afin d'établir des lois générales qui embrassent tous les phénomènes et que rien n'infirme.

Je ne m'arrêterai pas plus long-temps sur cet ouvrage qui n'était que préparatoire. Quant à l'effet qu'il produisit, il causa d'abord de la surprise. On ne le loua pas, mais on n'y fit pas une objection. Le journal de Médecine en donna un extrait assez fidelle. Le journaliste s'arrête au titre du dernier chapitre, et termine ainsi : « Sur tous ces objets

» les idées de M. Barthez ne sont pas moins » éloignées des idées reçues, que sur ceux que » j'ai analysés. Son ouvrage méritera sans doute » l'attention des savans, par les points de vue » particuliers, sous lesquels il envisage la plu- » part des questions que présente l'économie » animale. » J'apprends cependant qu'il excita quelques murmures, surtout de la part de ceux qui, cultivant les sciences physiques, aiment à faire des excursions sur la Médecine pour y importer leurs théories. Barthez leur parut une sentinelle incorruptible qui s'opposait inexorablement à l'introduction de cette contrebande. Ils en eurent d'autant plus d'humeur qu'on ne pouvait le décrier par l'accusation commode et dédaigneuse de craindre ce qu'il ne connaissait point : quel est, en effet, le Médecin qui a joint à une aussi vaste instruction dans les matières propres à son Art, des connaisssances plus profondes dans les sciences physiques et mathématiques?

Les *Nouveaux Élémens de la Science de l'Homme* parurent en 1778 (1). Cet ouvrage, dont l'Auteur a donné une seconde édition

---

(1) Montpellier, chez Jean Martel aîné, in-8.°

en 1806 (1), est le plus important de ses écrits dogmatiques, et peut-être son plus beau titre de gloire. Il est d'autant plus utile d'en présenter ici la doctrine avec un certain soin, que de toutes les objections ou critiques auxquelles il a donné lieu, il y en a bien peu qui ne soient des *ignorationes elenchi*, et que selon la remarque de Barthez (2), les mêmes hommes, dupes d'un léger changement d'expression, louent tous les jours chez des écrivains plus récens, ce qu'ils avaient blâmé dans le livre dont je parle. Disons plus : une exposition claire de cette doctrine ne sera pas même superflue pour quelques-uns de ceux qui ont cité Barthez avec éloge ; car son sort a été pareil à celui du Dante, qui eut presque autant à souffrir de l'admiration des paysans qui estropiaient ses vers en les chantant dans les carrefours, que de la malveillance de ses détracteurs.

Il n'est point question dans ce livre des fonctions que le corps exécute en vertu de sa structure, ou de son organisation sensible; son véritable sujet, ce sont les *actes*

---

(1) Paris; chez Goujon, in-8.°

(2) Disc. Prélim. de la Nouvelle Mécanique, p. V.

vitaux, ces phénomènes qui se passent exclusivement dans les corps vivans, et qui n'ont aucune analogie essentielle avec ceux que présente le règne inorganique. L'objet de l'Auteur est d'appliquer avec plus d'exactitude qu'on ne l'avait fait encore, à l'interprétation et à l'ordonnance de ces phénomènes considérés spécialement chez l'Homme, les règles d'une philosophie sévère.

Dans un discours préliminaire qui sert d'introduction, il rappelle les principes fondamentaux de la méthode qu'on doit suivre dans la philosophie naturelle, c'est-à-dire, dans celle qui a pour objet la recherche des causes des phénomènes. Les plus essentiels sont les suivans.

1.° L'expérience ne peut pas nous faire connaître l'*essence* des causes qui produisent les phénomènes: elle nous apprend seulement l'ordre dans lequel uu phénomène succède à un autre, et les lois que le premier suit dans la production du second. Quand une boule frappée par un ressort qui se détend, reçoit une impulsion qui lui fait parcourir un trajet, l'observation attentive du fait ne m'apprend rien sur l'essence de la cause motrice, ni sur la nécessité qui l'enchaîne avec son effet;

elle ne m'instruit que de la liaison constante de ces deux phénomènes, et des conditions de la succession, par exemple, de la nécessité de la courbure du ressort, de la proportion qui existe entre le degré de cette courbure et l'intensité de l'impulsion.

2.° Quand nous procédons à la recherche de la cause d'un phénomène, tout ce que nous pouvons faire se réduit à constater par une observation exacte, les circonstances, les lois et les conditions de sa production. Par cette opération mentale, nous acquérons sur la cause une notion qui peut suffire à nos besoins, puisque nous déterminons son mode d'action quand elle produit le phénomène dont il s'agit.

3.° Cette cause en tant qu'elle opère se nomme *Puissance*, *Force*, *Faculté*. Il est utile et commode de la spécifier par un nom qui ne préjuge rien sur son essence, mais qui ait une signification simplement conventionnelle, ou qui fasse allusion à ses effets. Dans l'exemple que j'ai cité, la dénomination d'*élasticité* a été préférée, et il n'y a pas de raison pour la rejeter.

4.° La détermination des lois d'une force étant faite, on les compare avec les lois sui-

vant lesquelles s'exécutent les phénomènes les plus analogues à celui qui a été l'occasion de cette recherche : si elles se trouvent rigoureusement identiques, on doit regarder tous ces phénomènes comme étant de la même nature, c'est-à-dire, comme des effets d'une même cause. Leurs causes respectives sont, en effet, indiscernables pour nous. Ainsi les lois de la pesanteur une fois fixées, Newton a dû reconnaître la même force comme une des causes qui meuvent les astres, en découvrant les rapports des lois que suivent les graves en tombant, avec celles des mouvemens des planètes.

5.° Mais des phénomènes qui auraient quelque ressemblance sans suivre les mêmes lois dans leur exécution, doivent être rapportés à des facultés différentes ; à plus forte raison doit-on distinguer les causes de ceux qui n'ont rien de commun entre eux.

6.° La détermination du nombre des *forces* de la nature, ne doit jamais être considérée comme définitive, puisque de nouvelles découvertes peuvent en diminuer le nombre, en faisant rentrer deux ou plusieurs ordres de faits, que l'on avait séparés d'après un premier coup-d'œil, sous le domaine de la

même force, et en montrant que les différences d'après lesquelles on avait fait les séparations, dépendent de circonstances accessoires qui modifient cette faculté. Jusques-là il n'y a point eu d'erreur, et la division des faits qui devaient être réunis n'a pu avoir aucune conséquence fâcheuse.

7.° Mais si l'on a procédé avec sévérité, en se conformant exactement aux règles de cette méthode, il ne doit jamais arriver qu'on ait à augmenter le nombre des forces pour classer des faits déjà réunis dans une même classe. Ce serait une preuve qu'on en aurait réuni d'essentiellement différens, ce qui serait une infraction au précepte.

Il faut se tenir en garde contre l'envie que l'amour-propre inspire à presque tous les hommes, de réunir des faits disparates, afin de diminuer le nombre des forces ou causes expérimentales. Cette réduction n'est utile que lorsqu'on peut démontrer la concordance des faits associés. Quels services ont rendu les efforts de Buffon pour faire rentrer les phénomènes de l'élasticité sous le domaine de l'attraction?

La marche directement opposée à cette méthode, c'est celle qui consiste à vouloir

expliquer les phénomènes par des causes supposées ou hypothétiques, que l'imagination rassemble, et auxquelles l'esprit adhère en proportion de la ressemblance qui se trouve entre les résultats prévus des hypothèses, et les faits à interpréter. Cette philosophie est frivole, toujours inutile, souvent nuisible sous les rapports spéculatifs, parce qu'il y a toujours un certain nombre de phénomènes réfractaires qu'elle porte à négliger ou à rejeter, et pernicieuse dans les sciences pratiques, parce qu'elle conduit fréquemment à des règles contraires à celles que l'expérience établit.

Il n'est pas difficile à Barthez de montrer que les sectes les plus célèbres ont beaucoup nui aux progrès de la Science de l'Homme, en s'éloignant des vrais principes de la méthode de philosopher. Les Mécaniciens ont pris des hypothèses pour fondemens de leur doctrine. Stahl a réduit vicieusement le nombre des causes qui agissent dans l'Homme, quand il a soutenu contre le sens intime et contre la majorité des faits, que les phénomènes physiologiques étaient soumis aux mêmes lois, et dépendaient de l'action du même agent que les opérations intellectuelles,

et ce vice radical est la source d'un grand nombre d'autres dont son système est entaché. Van Helmont a bâti le sien sur des hypothèses gratuites, puisqu'il a supposé dans le corps plusieurs esprits ou Archées, ayant une existence distincte, qui régissaient les divers organes, et un Archée principal ou âme sensitive, auquel ces esprits particuliers doivent être soumis, et qu'il a doué ces êtres fantastiques d'intelligence, de passions, d'affections, qui les portent à la concorde, à la révolte, etc.

Il fait voir que les Solidistes de toutes les écoles pèchent contre les règles de la philosophie naturelle, en ce qu'ils bornent trop le nombre des causes expérimentales ou des facultés, et en ce que pour remédier à l'insuffisance de celles qu'ils admettent, ils sont à tout moment dans l'obligation de recourir à l'hypothèse et de suivre les traces des Mécaniciens. Avec une sensibilité et une contractilité qu'ils disent inhérentes au tissu animal, ils veulent rendre raison de tous les phénomènes vitaux ; mais dès qu'ils descendent au détail des fonctions, ils sont obligés d'entasser supposition sur supposition pour faire face à tout, parce qu'il n'y a pas moyen

de résoudre naturellement et sans effort les fonctions compliquées de la nutrition, de l'élaboration des humeurs, des sécrétions, de la génération, en de simples phénomènes de mouvement et de sensation. Quand il s'agit de considérer les rapports harmoniques entre des actes vitaux qui s'exécutent dans des organes éloignés, ils ont recours à des propagations d'oscillations qui partent de divers centres, de la dure-mère, du diaphragme; ou à je ne sais quel antagonisme qu'ils supposent entre les diverses parties : mais ces hypothèses sont aussi insuffisantes que gratuites. Rien ne nous autorise à les admettre, et quand notre esprit ferait ce sacrifice, il ne serait pas satisfait sur la centième partie des choses à expliquer.

Il est temps de voir si Barthez s'est conformé dans sa doctrine à des règles dont il reproche l'oubli à toutes les sectes.

En examinant tout ce qui se passe dans un corps vivant, il voit un certain nombre d'actes élémentaires dans les quels tous les autres se résolvent; ce sont des sensations, des mouvemens, des transmutations des substances étrangères en celle du corps, et d'autres transmutations dont les lois diffèrent de celles

que suivent les changemens de composition dans les mixtes privés de la vie; des générations et des régénérations, etc.

Ces phénomènes diffèrent trop de ceux que la Physique considère, pour qu'il ne faille pas les rapporter à des causes différentes de celles de ces derniers. De là découle, suivant la philosophie exposée plus haut, la nécessité, 1.° de les attribuer à des principes d'action, à des forces ou à des facultés particulières d'une nature inconnue, qui se trouvent dans le corps vivant; 2.° de désigner ces facultés par des noms qui rappellent seulement les phénomènes qu'elles produisent, tels que *force sensitive*, *motrice*, *assimilatrice*, *plastique*; 3.° d'assigner d'après l'examen approfondi de tous les faits connus, les lois selon lesquelles s'exécutent les actes relatifs à chacune de ces facultés.

Maintenant on remarquera deux choses qui sont à la portée de tout le monde: 1.° Dans les diverses combinaisons des phénomènes vitaux qui constituent une fonction ou une maladie, ces actes élémentaires qui ont entre eux une sorte de dépendance, ne sont pas liés les uns aux autres d'une manière constante et nécessaire. Ainsi les actes élémen-

taires successifs qui constituent la nutrition, tels que l'appétit spécial, les mouvemens instinctifs nécessaires pour introduire dans le corps ce qui peut le satisfaire, la digestion, la distribution de la matière alibile, l'élection que fait chaque partie des élémens qui lui conviennent et de la quantité proportionnée à ses besoins, l'arrangement particulier et organique de ces sucs, la conservation des formes malgré les décompositions et les récompositions journalières; ces actes, dis-je, sont tellement adaptés à une fin, ils sont si différemment modifiés selon les besoins accidentels, il est si impossible d'apercevoir dans leur filiation rien qui ressemble aux effets d'une réaction *irritative*, qu'on ne saurait les considérer comme enchaînés par une loi invariable, analogue à celles qui lient les phénomènes mécaniques.

2.° Les diverses parties du corps sont associées dans leurs fonctions et dans leurs souffrances: plusieurs organes éloignés, sans qu'aucune connexion anatomique particulière les unisse, et sans que les uns puissent exercer sur les autres aucune excitation proprement dite, entrent en action simultanément ou successivement, pour accomplir une fonction

automatique, par exemple l'éternument, avec un ordre imperturbable et parfaitement approprié au but : d'autres aussi étrangers l'un à l'autre en apparence, et anatomiquement parlant, souffrent ensemble ou se soulagent alternativement dans leurs affections.

Il ne suffit donc pas de résoudre un phénomène composé de la vie en ses actes élémentaires, et d'y compter des perceptions, des mouvemens, des conversions de substance, la génération de parties organiques : il faut reconnaître que ces actes sont combinés dans leur simultanéité, disposés dans leur succession, réglés dans leur intensité, selon des fins déterminées. Or, une harmonie si parfaite, un rapport si manifeste vers un but qu'il faut atteindre malgré tant d'obstacles contingens, nous forcent d'admettre dans le système physiologique un principe d'*unité* ou d'*individualité*, par les mêmes règles de la philosophie naturelle qui ont fait admettre une sensibilité, une force motrice.

Cette individualité ne peut pas être confondue avec celle de notre Être moral, puisque nous avons conscience de cette dernière, et que l'autre est étrangère au sens intime. Il faut donc distinguer l'unité physiologique de

celle de conscience, et en désigner le principe par un nom différent de celui dont on se sert pour exprimer l'Être pensant.

Mais il n'est pas possible de distinguer les forces vitales dont nous avons précédemment parlé, d'avec la cause qui en règle et en modère l'action; pas plus qu'il n'est possible de séparer la faculté de juger, de raisonner, d'imaginer, de réfléchir, d'avec le principe de l'unité intellectuelle : et comme en Psycologie, quelle que soit l'opinion qu'on adopte sur la nature de la cause de la pensée, on est pourtant forcé d'en parler en des termes qui fassent sentir son individualité, de l'envisager comme une cause unique, qui tour-à-tour imagine, conçoit, juge, raisonne; de même en Physiologie, quand on s'est convaincu de l'unité de la cause, en vertu de laquelle tous les actes de la vie sont co-ordonnés pour tendre à des fins, il faut regarder ces actes comme différens modes d'action de cette cause; ainsi étudier les lois de la force motrice, c'est considérer la cause de l'unité en tant qu'elle imprime des mouvemens à quelque organe; étudier les lois de la force assimilatrice, c'est considérer la cause de l'unité, en tant qu'elle transforme en la subs-

tance du corps celle des matières qui ont servi d'aliment.

Maintenant quel nom imposer à cette cause expérimentale de l'ordre le plus élevé ? Barthez choisit celui de *Principe Vital*, et il laisse à chacun la liberté d'en préférer un autre, pourvu qu'en l'employant on lui donne la même acception qu'il donne à celui-ci (1).

Resserrons ces idées, pour qu'on aperçoive d'un coup-d'œil la conformité de cette doctrine avec les règles de la bonne philosophie. Le corps humain perçoit les impressions faites sur lui, il exécute des mouvemens, il

---

(1) Brown a suivi Barthez en ce point, et il a recommandé d'employer le mot *excitabilité* (qu'il substitue à *Principe Vital*) dans ce sens indéterminé. Il a même défendu toute recherche qui aurait pour but de décider la question de l'existence distincte. Il regarde cette curiosité indiscrette comme le poison de la philosophie. Darwin n'a pas été si retenu, puisqu'il considère *l'esprit d'animation* comme une substance sécrétée par le cerveau. M. Rasori, son traducteur Italien, le loue d'avoir transgressé le précepte répété par Brown. Malgré cette autorité, je ne trouve pas que les infractions aient eu d'assez heureux résultats pour féliciter ceux qui les ont commises.

transforme des substances étrangères en la sienne propre ; il conserve sa constitution chimique et son organisation au milieu d'agens qui tendent sans cesse à les lui faire perdre, etc. Ces phénomènes dans l'état actuel de nos connaissances, ne peuvent pas se résoudre en ceux que la Physique considère dans la matière brute. Il faut donc les attribuer à des facultés propres aux corps vivans ; facultés dont on établira les lois sur les résultats de l'observation et de l'expérience, et qu'on désignera par les noms de sensibilité, de force motrice, de force assimilatrice, etc. Les actes attribués à ces forces, ne sont ni isolés, ni indépendans, ni enchaînés d'une manière nécessaire; mais ils sont réglés, dirigés, disposés vers un but et suivant des besoins qui naissent et changent à tout moment. Ces forces constituent donc un système sous la direction d'une cause essentiellement une ; et comme il est indispensable de faire entrer cette unité dans l'énoncé des dogmes relatifs à l'économie vivante, il faut désigner cette cause par un nom particulier : celui de *Principe Vital* vaut autant qu'un autre.

Le dessein de Barthez étant d'établir d'après les faits les lois que suit le Principe

Vital de l'Homme dans l'exécution de ses phénomènes, il lui importait de prévenir la résistance que les opinions reçues touchant l'essence de cette cause, pouvaient opposer à l'admission de ces lois. Afin de montrer qu'il n'y a aucune certitude dans les opinions dont je parle, il consacre les deux premiers chapitres de son livre à l'examen de celles qui ont eu le plus de vogue.

On peut rapporter à quatre tous les sentimens qui ont régné sur ce sujet parmi les Médecins. Les uns ont pensé qu'il n'existait que des corps, et que le principe de tous les phénomènes qui se passent chez l'Homme et chez les animaux, se trouvait dans l'arrangement des molécules de la matière. Ce sont les Matérialistes. D'autres qui ont reconnu l'existence d'êtres substantiels non matériels, ont attribué à l'Ame les fonctions intellectuelles, et ne lui ont accordé d'action sur le corps que celle qui est indispensable pour qu'il soit l'instrument de ses volontés et le moyen de ses communications; quant aux fonctions que les Physiologistes nomment naturelles, ils ont adopté sur leur cause les idées des matérialistes : ce sont les Mécaniciens. Entre les spiritualistes sont les Animistes proprement dits,

qui ont enseigné que l'Ame raisonnable, présente à toutes les molécules du corps, y opérait tous les phénomènes physiologiques. Enfin le plus grand nombre des Médecins et des Philosophes anciens ont été d'avis que les actes vitaux sont produits par un être substantiel, distinct du corps et de l'Ame pensante, qu'ils ont désigné sous les noms de Nature, d'âme sensitive ou irrationnelle, d'Archée, etc.

Barthez pose en thèse que dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de rien assurer sur la nature du Principe Vital, et même de décider s'il a une existence distincte de celle du corps et de l'Ame, ou s'il n'est qu'une modalité de la matière organisée. La conséquence de cette proposition, c'est que toute doctrine qui suppose la question résolue, toute doctrine dont les dogmes ne sont vrais qu'en supposant incontestable une telle opinion sur l'essence de cette cause, est pour le moins bien incertaine, et que la Médecine ne peut acquérir le plus haut point de probabilité dont elle est susceptible, si ses principes fondamentaux ne sont indépendans des sentimens particuliers que chacun peut avoir sur ce sujet.

La preuve de la proposition négative de Barthez devait consister dans la réfutation des hypothèses qui avaient le plus de célébrité. Pour saisir l'esprit de cette réfutation, il faut songer que l'Auteur ne voulant rien dire de superflu, devait ne pas attaquer les opinions qui avaient été déjà victorieusement combattues par des raisons directes, et se borner à montrer le vice de celles que la philosophie régnante favorisait le plus. D'après cela, il se repose sur Stahl du soin de faire justice des anciens Matérialistes et des Mécaniciens; mais il dirige contre les Animistes eux-mêmes quelques objections, qui pour être faciles à trouver, n'en sont pas moins difficiles à résoudre.

Il ne se crut pas obligé de disputer contre les partisans de la nature substantielle du Principe Vital : outre que cette opinion lui paraissait découler assez naturellement d'un grand nombre de faits, n'être démentie par aucun, et n'avoir contre elle que le défaut de certitude; elle était en opposition avec l'esprit du siècle très-porté à n'admettre dans la nature que des corps, et avec celui du solidisme, suivant lequel le Principe Vital, quoique différent des principes mécaniques connus, consiste cependant en des facultés qui

surviennent *nécessairement* à la matière lorsqu'elle est organisée, et n'ont point d'existence séparée du corps animal qu'elles vivifient. Loin donc qu'il jugeât nécessaire de détourner les esprits de cette hypothèse, il pensa qu'il convenait de rappeler à un modeste scepticisme ceux qui la rejetaient avec mépris, comme le refuge d'une ignorance orgueilleuse, comme la ressource de quelques spéculatifs, qui pour expliquer des faits hors de notre portée, imitent les poëtes incapables de trouver un dénouement naturel à un drame, et se tirent d'embarras en faisant intervenir un être fabuleux. En conséquence, il montre que si l'on voulait soutenir l'existence distincte du Principe Vital, on pourrait rassembler autant ou plus de probabilités qu'en faveur de quelque autre opinion que ce soit. Il allègue en particulier la destruction de la vie sans aucune altération de l'organisation ; la permanence de cette même vie malgré les lésions les plus profondes des organes qui sont réputés en être les sources ; l'espèce d'harmonie préétablie entre la conformation du corps et l'instinct, qui fait qu'un animal essaye des mouvemens pour se servir d'organes qui n'existent point encore, ou

dont le développement est imparfait ; la loi primordiale en vertu de laquelle l'animal est poussé à chercher ce qui peut satisfaire ses appétits, et à s'en emparer sans tâtonnement quand il le trouve, etc.

Après avoir prouvé autant qu'il était alors nécessaire, qu'il n'est pas d'opinion sur la nature du Principe Vital dont la contraire puisse être démontrée fausse, il conclud la nécessité de laisser la question indécise, et il insiste de nouveau sur l'obligation d'étudier les lois de cette cause par des recherches directes, sans se laisser préoccuper par les idées qui dériveraient d'une supposition quelconque. Il faut l'isoler absolument par la pensée, pour voir sans préjugé les modes d'action et d'affection dont elle est susceptible. « Le Principe Vital de l'Homme, dit-il, doit être » conçu par des idées distinctes de celles qu'on » a des attributs du corps et de l'Ame. » Qu'on pèse ces paroles. L'Auteur ne prononce pas que la cause en question soit distincte réellement de ces deux êtres; mais que nous devons l'étudier séparément et d'une manière immédiate, en nous servant pour cela de notre pouvoir d'abstraire ; parce que si elle est une modalité qui provienne de l'organisation, le

mode d'arrangement des molécules nécessaire pour produire ces effets, échappe à nos conceptions; et que si les phénomènes physiologiques dépendent de l'Ame, cet être agit ici par des lois fort différentes de celles qu'il suit dans l'exercice des fonctions intellectuelles : d'où il résulte que la connaissance des propriétés sensibles de la matière, ni celle des attributs de l'Ame en tant qu'elle pense, ne nous sont d'aucune utilité pour découvrir les lois de la cause de la vie.

Telle est l'idée fondamentale de la doctrine de Barthez. Je ne saurais trop le dire : son premier dogme est l'Unité, l'Individualité physiologique du système vivant. Or les faits sur lesquels il est établi, me paraissent si concluans, que je lui trouve presque l'évidence d'un axiome. Tout le reste de cette doctrine se compose de résultats généraux qui expriment les modes d'action du principe de cette unité.

Au reste, en professant un scepticisme absolu sur la nature du Principe Vital, Barthez a senti que cet état d'*époque* était violent, et que beaucoup d'hommes manquent de la force d'esprit nécessaire pour garder un pareil équilibre. Il n'a pas voulu que des spéculations

indifférentes devinssent l'occasion d'un schisme. Il laisse donc à ses disciples la liberté de se complaire aux conjectures qui flattent le plus leur imagination, pourvu qu'ils n'introduisent pas dans la Science un langage exclusivement approprié à leurs sentimens particuliers, et qu'ils ne prétendent point tirer de ces agréables illusions, des objections contre les principes fondés sur les faits. Ainsi sa Physiologie ne commençant qu'à la première conclusion certaine, on peut être des siens sans renoncer aux opinions qu'on affectionne. Le Matérialiste à qui il plaît de croire que l'unité morale est le résultat de l'arrangement de la matière, aura bien plus de facilité à se figurer que cet arrangement peut produire une unité d'un autre ordre; le Solidiste dira que l'individualité de l'entier résulte de la réunion de plusieurs individus élémentaires vivans, soit organiques, soit similaires (1); le Spiritualiste

---

(1) Je ne vois pas que l'imagination soit aidée dans la conception de l'unité physiologique, par cette proposition de Bordeu, *que la vie de l'entier est la somme des vies particulières des organes.* Je sens mon unité morale, et par analogie j'en puis concevoir une d'un ordre différent. Mais, pour ce qui est

supposera une âme sensitive substantielle ; le Stahlien croira que l'Ame pensante exécute à son insçu *mais par des lois particulières* les fonctions naturelles : en observant les conditions que je viens d'énoncer, cette diversité de sentimens ne peut être d'aucune conséquence.

Le second dogme de Barthez, c'est que la chose, quelle qu'elle soit, qui constitue l'unité vitale, est une cause active, un agent, qui opère sur le corps. Mais comme les preuves de cette proposition se trouvent dans les détails, j'en retarde encore l'examen.

Avec une manière de raisonner aussi sévère, Barthez ne devait pas s'attendre à l'accusation d'avoir renouvelé l'hypothèse d'un Archée, pour *expliquer* les phénomènes de l'économie animale. Ce reproche lui a néanmoins été fait si souvent, qu'on ne peut méconnaître dans cette affectation l'effet de la malveillance. Sans doute, bien des gens le répètent sur la foi d'autrui ; mais il en est qui parlent d'après eux-mêmes, et qui sont en état

---

de sa *composition*, les faits ne me la prouvent point, et l'esprit ne trouve aucun secours dans cette supposition.

de sentir l'injustice de cette imputation. Les ennemis de la gloire de Barthez désirant nuire à sa doctrine, et désespérant de l'attaquer par de bons argumens, n'ont plus songé qu'à en trouver d'efficaces. Ils ont abusé de la confidence qu'il a faite de son estime pour l'hypothèse d'une Nature vivante substantielle, afin de le décrier auprès de ceux qui ne veulent pas même admettre une Ame pensante distincte du corps, et de persuader à ceux qui n'examinent rien par eux-mêmes, que tout son système portait sur un fondement bien ruineux, sur la supposition surannée d'un Archée. Cependant Barthez était si sûr d'avoir séparé sa doctrine d'avec les opinions pour lesquelles il pouvait avoir du penchant, qu'il ne pensait nullement à les défendre. Un jour que sa patience était à bout, il me dit : « S'ils en veulent à ma doctrine, que
» n'en combattent-ils les dogmes fondamen-
» taux, au lieu de me harceler sur quelques
» sentimens particuliers qui ne l'intéressent
» en rien ? Seraient-ils assez myopes pour ne
» pas voir qu'ils attaquent l'édifice par les gi-
» rouettes (1)? »

(1) Ce mot avait été dit de Cazaubon, quand il eut écrit contre Baronius.

Il ne se proposait point dans cet ouvrage d'exposer toutes les lois du Principe Vital de l'Homme (1) ; il lui suffisait provisoirement de donner plusieurs exemples de la méthode qu'il voulait qu'on suivît pour les chercher et pour les établir. Il a choisi pour cela ou les objets qu'il possédait le mieux, ou ceux qu'il estimait les plus importans sous le rapport de la Médecine-pratique. Tout ce qu'il omet était réservé pour une seconde partie, qu'il n'a pas eu le temps de faire ; il s'est borné dans celle-ci à considérer la sensibilité, la force motrice, la chaleur vitale, les liaisons sympathiques, le système entier des forces du Principe Vital, les tempéramens, les modifications que les divers âges apportent au système des forces, enfin la mort ; encore même sur ces diverses matières, se contente-t-il le plus souvent de poser les dogmes qui lui sont propres et de réfuter les opinions opposées,

---

(1) Comme il faisait profession d'ignorer la nature du Principe Vital, il devait penser qu'aucune raison ne l'autorisait à rendre communes à tous les animaux les lois de ce Principe étudié chez l'Homme. Il ne prétend pas faire une Zoonomie, mais une Anthropologie.

sans épuiser le sujet. Je vais le suivre dans ces détails, mais avec la liberté qui convient à une analyse raisonnée (1).

I. Les Physiologistes de Montpellier ne bornaient pas, comme Haller, le nom de *sensation*, à la perception qui se rapporte au moi moral, ou dont l'Ame a conscience. Quand ils voyaient des impressions faites sur le corps humain, être suivies de mouvemens ou d'autres phénomènes, quoique l'Ame ne les eût pas ressenties, ils disaient que ces phénomènes consécutifs avaient été provoqués par une perception des impressions, qui s'était arrêtée à la cause de la vie, et qui n'était pas parvenue jusqu'à l'Être qui a conscience de lui-même. Or ils nommaient cette perception *sensation*, et la faculté de la recevoir *sensibilité*. Ils considéraient donc la conscience des perceptions comme une circonstance accessoire de l'exercice de la sensibilité, circonstance qui pouvait exister ou manquer, sans

---

(1) Dans la seconde édition, on trouve une table analytique, où sont énoncées toutes les propositions essentielles dont l'ouvrage contient le développement. Elle a été faite pas feu le D. Thomas, l'ami de Barthez et le mien.

changer la nature du phénomène. Barthez adopta et ces idées et ce langage : il reconnut dans le principe de l'individualité physiologique une faculté de percevoir les impressions faites sur le corps, laquelle se manifeste par les phénomènes de réaction qui succèdent souvent aux impressions ; mais il ne fit point entrer dans la notion de cette sensibilité l'idée de la participation de l'Ame, qui sous le point de vue physiologique, ne lui parut qu'un accident.

Je remarque en passant que dans tout ce chapitre, Barthez semble supposer implicitement que la sensation de conscience se joint à la vitale, quand cette dernière est à un haut degré; et que lorsque la réunion a lieu, la sensation de conscience peut servir de mesure à l'autre. J'avoue que cela ne me paraît pas à l'abri de toute contestation.

Pour apercevoir clairement le but que Barthez se propose dans ce qu'il enseigne touchant la sensibilité, il faut se reporter au temps où il a écrit. L'école de Bordeu avait posé sur cette matière quelques principes importans. Fouquet, dans l'article *Sensibilité* de l'Encyclopédie, les avait recueillis et modifiés à sa manière. Il avait tâché de servir le

système de son maître et de son ami, en l'accommodant au dogme de l'unité de la cause de la vie, et en substituant cette unité à la *somme* des vies particulières des organes, qui, selon Bordeu, constituait la vie générale. Il est inutile de rechercher s'il avait aperçu de lui-même la nécessité de cette réforme, ou si l'idée en venait de Barthez, lequel en 1765, où parut le volume du Dictionnaire Encyclopédique qui contenait l'article de Fouquet, professait à Montpellier depuis quatre ans. Quoi qu'il en soit, il affaiblit l'utilité de cette amélioration par une manière de philosopher très-défectueuse. Semblable à quelques Métaphysiciens modernes qui ont voulu réduire toutes les opérations mentales à la sensation, il prend le mot *Sensibilité* dans une acception trop étendue, puisqu'il rapporte à la faculté que ce mot exprime, tous les mouvemens, toutes les mutations de substance, tous les actes plastiques, et absolument tous les phénomènes de la vie. Il adopte l'hypothèse d'une âme substancielle sensitive, et raisonne toujours d'après cette supposition. A l'imitation des Solidistes, il veut que le principe sensitif ne réside que dans les nerfs, et qu'il n'agisse que lorsqu'il y est déterminé

par des impressions excitantes. Les défauts de ce système sont rendus plus choquans encore par le langage inexact et figuré dans lequel il est exposé.

Barthez s'est proposé seulement, dans le chapitre des forces sensitives, de rappeler et d'énoncer avec toute la rigueur philosophique, quelques dogmes plus particulièrement liés à sa doctrine générale, et d'en établir quelques autres qui devaient servir de réfutation à des opinions qu'il jugeait erronées.

1.° Cabanis ne désespère pas que l'on ne parvienne à résoudre le phénomène de la sensation en celui du mouvement. Il n'est pas, sans doute, le premier qui ait eu de semblables espérances, puisque Barthez s'applique d'abord à montrer qu'elles sont absurdes, et que notre esprit même ne peut concevoir aucune liaison entre la notion du mouvement et celle du sentiment. Cette question n'est point indifférente : si avec du mouvement on pouvait faire une sensibilité, on sent combien seraient à leur aise les Physiologistes qui font dériver la vie de la seule organisation.

2.° On sait qu'une impression sur le corps vivant n'est pas toujours suivie d'une réaction. On en conclud qu'elle n'est pas toujours et

infailliblement ressentie. Mais de ce que la sensation n'a pas toujours lieu, il faut inférer que la cause qui perçoit, et qui n'est jamais absente, est active dans cette fonction, et que sans sa coopération, l'ébranlement est perdu. Barthez exprime cette activité en disant que pour la perception vitale des impressions, le principe sentant doit être dans un état analogue à celui que nous appelons *attention*, quand il s'agit de l'Ame. Les Solidistes disent que la perception et la non perception dépendent des variations dans la dose de la sensibilité des parties qui reçoivent l'impression. Mais cette manière d'exprimer le fait général ne rappelle ni l'unité du principe sentant, ni son activité, ni les distractions dont il est susceptible; au lieu que tout cela se trouve compris dans les mots *attention vitale* suggérés par une heureuse analogie.

3.° Parmi les principes de l'école de Bordeu, il en est un qui pour avoir fait une grande fortune, n'en est pas moins un préjugé, contre lequel s'élèvent des faits innombrables: c'est que les mouvemens et les autres actes de la puissance vitale ne sont jamais spontanées, mais qu'ils sont toujours provoqués par une irritation. Barthez ne pouvait pas laisser

passer un dogme aussi anti-médical : il en pose un contradictoire en établissant que ce par quoi nous vivons est actif, et qu'outre les actes excités par des causes irritantes, il en exécute d'autres auxquels la sensibilité est étrangère, et seulement en vertu de déterminations ou primordiales ou actuelles et accidentelles.

C'est ici le lieu de nous arrêter un instant sur la nécessité de reconnaître l'activité de la puissance vitale. Quelque idée qu'on veuille se faire de sa nature, on ne peut pas disconvenir qu'elle ne soit un véritable *agent*, qui prend des *déterminations*, soit spontanément, soit à l'occasion d'une provocation, et par lequel sont opérés tous les changemens qui surviennent dans le corps, même ceux qui altèrent son organisation intime (1), ou sa constitution chimique.

Cette idée qui est la conséquence la plus

---

(1) On entend, sans que je le dise, quels sont les changemens d'organisation qui ne s'exécutent que par l'opération de la puissance vitale ; et personne ne m'objectera les violences extérieures qui peuvent porter des atteintes plus ou moins graves à la structure du corps.

immédiate des faits, a je ne sais pourquoi, beaucoup d'adversaires. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les hommes qui s'opposent le plus à son admission, sont pour la plupart de ceux qui regardent l'Ame pensante, non comme un être substanciel, mais comme une simple faculté qui résulte de l'organisation. Néanmoins, en raisonnant d'après ces tristes principes, ils ne devraient pas nier que l'organisation ne puisse produire une *unité active*, puisqu'ils sentent l'activité de leur Ame. Si l'arrangement de la matière peut engendrer le principe intelligent, dont les déterminations, la liberté, l'activité nous sont attestées par le sens intime, quelle raison peut-on avoir pour rejeter les inductions qui nous mènent à reconnaître l'activité du principe de l'unité physiologique ?

4.° Les diverses parties du corps sont autant de sens ouverts aux impressions : comme les sens proprement dits, elles sont appropriées à des perceptions différentes, de sorte qu'un objet qui cause une sensation dans une partie, peut être sans action sur les autres. C'est ce que les Solidistes français avaient établi. Barthez reconnaît le fait ; mais il le dégage de la théorie arbitraire dont ils l'accom-

pagnaient; il se garde bien de dire comme eux que la diversité des sensations ne tient qu'au plus et au moins de sensibilité de chaque partie, et que la *quantité* de cette propriété dépend elle-même de celle du tissu muqueux qui revêt les extrémités nerveuses. C'est ainsi qu'en adoptant des principes déjà reconnus, il les épure et les débarrasse de tout ce que l'imagination y avait ajouté.

5.° L'opinion générale à cette époque était que la sensibilité appartient aux nerfs exclusivement. Il n'est pas bien étonnant que les Hallériens pensassent ainsi, eux qui n'appelaient *sensibilité* que la faculté de percevoir des sensations de conscience. Mais que dire des disciples de Bordeu qui prenaient ce mot dans une acception si étendue, et qui néanmoins bornaient aux nerfs le pouvoir de sentir? Barthez avait beau jeu pour prouver à ces derniers que toutes les parties du corps vivent, que toutes peuvent transmettre les impressions qu'elles reçoivent au principe d'unité physiologique, qui témoigne la perception par divers actes consécutifs. Il ne s'arrêta pas là : il prouva contre Haller que des organes dépourvus de nerfs, sont dans certaines occasions le siége de sensations de

conscience très-vives. Il est des personnes dans l'esprit de qui cette assertion passe encore pour un paradoxe insoutenable; mais aux yeux des Physiologistes-Médecins, c'est un théorème dont la démonstration la plus complète est due à Barthez.

6.° Des parties qui ne font point éprouver habituellement des sensations de conscience, en acquièrent quelquefois accidentellement le pouvoir. C'est un des faits les plus embarrassans pour les Hallériens qui attachent inséparablement la sensibilité aux nerfs. Barthez reconnaît que ces variations de l'aptitude à sentir sont fréquemment liées à des altérations physiques, et il s'applique à déterminer d'après l'expérience, quelles sont les conditions sensibles dans lesquelles on a observé le plus souvent cette sensibilité animale adventive.

7.° Quand il composait les Élémens de la Science de l'Homme, la doctrine de Haller sur l'irritabilité avait la plus grande vogue. Les Stahliens, parmi lesquels il faut distinguer le célèbre Whytt, n'accordaient pas que les mouvemens d'irritation dépendissent d'une faculté particulière de réaction vitale, cachée dans la fibre musculaire. Ils les attribuaient

à une détermination de l'Ame, dont le motif était la perception de l'impression du stimulus, ou une sensation confuse. Mais leur doctrine à cet égard présentait plusieurs difficultés dont leurs adversaires profitaient. Comme ils ne reconnaissaient qu'un seul principe pour les fonctions intellectuelles et pour les corporelles, ils avaient été réduits, pour expliquer les mouvemens d'irritation qui s'exécutent dans une partie récemment séparée du système, à dire que l'Ame pensante est divisible, ce qui révolte le sens intime. D'ailleurs persuadés que l'Ame ne sentait qu'au moyen des nerfs, ils donnaient prise à leurs antagonistes, en faisant dépendre l'irritation de l'action nerveuse.

Les Solidistes disaient aussi que les mouvemens excités par un stimulus, étaient l'effet d'une *sensation*, en prenant ce dernier mot dans le sens qui leur était familier. Mais en attribuant exclusivement la sensibilité aux nerfs, il se croyaient dans la nécessité de dire, que les parties les plus faciles à intéresser et à mettre en action par les stimulus, étaient celles qui recevaient une plus grande quantité de nerfs : les Hallériens les arrêtaient là-

dessus et les accablaient d'objections tirées de l'Anatomie.

Barthez qui ne confondait pas le Principe pensant et le Principe Vital en un seul, pouvait reconnaître, sans inconvénient, la divisibilité de ce dernier, prouvée par certains phénomènes de l'histoire de l'irritabilité. Comme il n'avait pas dit que la vie émane des nerfs, il pouvait enseigner que les mouvemens d'irritation ont pour motif la perception de l'impression d'un stimulus, sans se mettre en peine des rapports du système nerveux avec les parties irritables. Pour prouver de la manière la plus directe que les mouvemens d'irritation ne sont pas simplement l'effet d'une propriété de réaction, inhérente à chacune des molécules intéressées dans l'impression du stimulus, mais bien un acte de la cause sympathique ou du Principe actif de la vie, acte opéré en conséquence de la perception de cette impression; il a fait voir que ces mouvemens s'exécutent souvent loin du lieu qui a reçu l'incitation, et que souvent encore, ils sont si nombreux et si bien adaptés à une fin utile, si semblables à ceux qui constituent les fonctions régulières, qu'on ne peut pas s'empêcher d'y voir des actes automatiques

compliqués, dirigés par un principe d'harmonie et d'unité.

8.° Dans la doctrine de Barthez sur la sensibilité, se trouve encore un aperçu ingénieux, qui semble pouvoir faciliter la distinction essentielle de certains faits thérapeutiques. Tout le monde sait qu'il existe une grande différence entre les excitans cordiaux et les toniques roborans. Personne ne se méprend sur la diversité de leurs indications respectives. Cependant il n'est pas aisé d'exprimer analytiquement celle de leurs effets immédiats.

Barthez remarque d'abord qu'il n'existe pas une proportion nécessaire entre la force d'une sensation, et celle des mouvemens qu'elle provoque. Quelquefois une impression faible excite des mouvemens violens, d'autres fois des impressions fortes et très-bien ressenties ne sont suivies que de mouvemens faibles, à peine perceptibles.



Dans le mode de santé parfaite qui est propre à chaque âge et à chaque tempérament, il y a un rapport assez constant entre la force des impressions et des sensations, et celle des mouvemens qui en résultent. Cette circonstance de la santé est ce que l'Auteur appelle *stabilité d'énergie*; dénomination qui

n'est peut-être pas la meilleure de toutes celles qu'on pouvait imaginer. La perte de ce rapport naturel est un élément considérable et fréquent dans les maladies.

Maintenant que sont les excitans? Ce sont des moyens qui intéressent vivement la sensibilité, et qui toutes les fois que la *stabilité d'énergie* existe, provoquent une réaction vitale proportionnée à la sensation qu'ils produisent : et les toniques ? Des moyens qui ramènent à leur rapport naturel la force des sensations et celle des mouvemens d'irritation qui en sont la suite.

Tels sont les principaux objets relatifs à la force sensitive qu'il a traités, et l'esprit de la doctrine qu'il enseigne sur ces points. Je passe à l'analyse de ce qu'il a dit sur les forces motrices considérées dans les solides.

II. Je remarque d'abord que la dénomination de *force motrice* ne peut pas être remplacée par celle de *contractilité*, qui est fort usitée dans les écrits les plus modernes, parce que cette dernière ne représente cette force, qu'en tant qu'elle resserre les parties où elle agit, et que la constriction n'est pas le seul mode de mouvement dont la cause de la vie soit capable.

Barthez distingue dans les solides du corps vivant, 1.° un mouvement à progrès sensible, qu'il nomme *musculaire*, nom qui a chez cet Auteur une signification arbitraire; il reconnaît lui-même que les muscles ne sont pas les seules parties qui en soient douées (1); 2.° un mouvement à progrès insensible, dont l'existence ne nous est connue que par des effets qui le supposent nécessairement ; il retient pour celui-ci le nom de *mouvement tonique* que Stahl lui avait donné.

Le préjugé qui était naguères général, et qui est encore loin d'être tout-à-fait dissipé, est que la cause du mouvement des muscles consiste en quelque substance qui part de l'origine des nerfs, soit par l'impulsion de la volonté, soit par l'attraction des irritans ; descend le long de ces cordons, et va produire dans la fibre charnue les changemens d'où

---

(1) Les Hallériens regardaient tout mouvement à progrès sensible, comme le résultat d'une irritation. Mais comme ils n'attribuaient l'irritabilité qu'à la fibre musculaire, ils cherchaient toujours des fibres de cette nature dans les parties où s'exécutent des mouvemens, et quand ils n'y en voyaient pas, ils en supposaient.

résulte un raccourcissement, et partant celui du muscle. Selon Haller, cette substance est le stimulus qui met en jeu l'irritabilité. Selon d'autres, elle a des effets mécaniques qu'on a cherché à deviner par toutes sortes d'hypothèses sur sa nature, sur la manière dont les nerfs la transportent, sur la structure que doivent avoir les élémens de la fibre musculaire, sur la nature physique ou chimique du changement qu'elle opère dans le muscle, et qui est la cause immédiate de la contraction.

Barthez avec sa manière de raisonner, se débarrasse de toutes ces inventions futiles. Rigoureusement attaché aux résultats immédiats de l'observation, il n'a garde d'admettre ce fluide nerveux sous quelque nom qu'on le lui présente. Il reconnaît que la communication du muscle avec l'origine des nerfs et avec le centre du système vasculaire sanguin, est une *condition* indispensable pour qu'il fasse partie du système vivant, ou du moins pour que son action soit régulière. L'observation n'en dit pas davantage, ne révèle rien sur les causes de cette nécessité; et Barthez ne supplée jamais les faits. La promptitude avec laquelle les changemens d'état

surviennent dans cet organe, après l'action des causes déterminantes, porte naturellement à croire que la même puissance qui est présente à toutes les parties pour y percevoir les sensations et y exercer les autres fonctions vitales, agit immédiatement sur les fibres musculaires pour les mouvoir, et il ne résiste point à cette persuasion.

Il considère donc le mouvement soit volontaire soit involontaire des muscles, comme l'effet d'une opération immédiate du Principe Vital, opération dont il s'applique à déterminer les lois. Sans descendre aux détails d'une réfutation des théories alors reçues, il indique les circonstances de cette action qui excluent plus particulièrement l'idée du mécanisme imaginaire, par lequel on avait prétendn l'expliquer. Parmi les faits qui éloignent le mouvement musculaire de tous les mouvemens connus, il fait remarquer, 1.° l'effort prodigieux que les muscles peuvent exercer quand ils se contractent, et qui devient encore plus grand dans certains cas d'aliénation mentale; 2.° la faculté qu'ils possèdent de proportionner leur effort à la résistance qu'ils ont à surmonter, par la seule impulsion de l'instinct, automati-

quement et sans la participation de la volonté.

Barthez ne pense pas que les opérations de la force motrice à progrès sensibles se bornent à rapprocher les molécules, ou à contracter les organes mous; il réunit un grand nombre de faits desquels il croit pouvoir déduire que la cause de la vie a la faculté non-seulement de *défaire* ou de *résoudre* activement la contraction, mais encore de *dilater*, d'*ériger* immédiatement certains de ces organes, de leur donner un plus grand volume en les roidissant. Il fait voir du moins que pour expliquer les accroissemens de dimension de ces parties, par exemple des fibres rayonnantes de l'iris dans le resserrement de la pupille, en partant de l'idée vulgaire que la contraction est le seul mouvement vital, on est forcé de recourir à des hypothèses purement gratuites, et qui pis est à la supposition d'une structure anatomique dont rien ne montre la réalité: ressources que la saine philosophie réprouve, et dont l'usage fut toujours pernicieux à la Médecine.

Un des plus beaux dogmes dont Barthez ait enrichi la partie de la Physiologie relative aux forces motrices, c'est celui de la force de *situation fixe*.

Dans l'action musculaire, il faut considérer outre le raccourcissement des fibres ou la contraction proprement dite, deux autres circonstances dont l'idée n'est point renfermée dans celle d'une tendance indéfinie à la diminution de longueur. L'une consiste en ce que, à l'ordre de la volonté, la contraction s'arrête à quelque degré de raccourcissement que ce soit. La seconde, en ce que le degré de contraction étant fixé, les fibres contractées résistent à leur allongement avec une ténacité qui surpasse de beaucoup celle dont est capable la chair musculaire, en vertu de la consistance et de la cohésion physique qu'a pu lui donner le degré de contraction supposé.

Puisque le nom de *contraction* n'exprime pas ces deux circonstances, on peut dire que dans tel effort musculaire où elles s'observent, la puissance vitale n'agit pas seulement par la force de contraction, mais encore par une autre faculté qu'il a plu à Barthez de nommer *force de situation fixe.*

Rien de plus concluant, à mon avis, que les faits sur lesquels il l'établit. Il cite par exemple le tour de la grenade, qui était un de ceux qu'exécutait Milon de Crotone. Cet

Athléte « tenait une grenade dans la main, » de telle manière qu'il ne la lâchait point, » malgré les efforts que tout autre homme » (digne de se mesurer avec lui) pouvait » faire pour l'en détacher, et cependant lui-» même ne faisait sur cette grenade aucune » compression qui pût la déformer. » Dans cette action qu'est-ce qui résistait à l'effort par lequel l'adversaire tâchait d'étendre les doigts de Milon ? Était-ce la *contraction*, c'est-à-dire, la tendance au raccourcissement des muscles fléchisseurs ? Non, car si ces muscles eussent résisté à l'action extensive par un acte de contraction, comme cet acte aurait dû croître en proportion de la force assaillante, il serait arrivé qu'au moment où l'adversaire cessait subitement son effort extensif, les doigts obéissant à leurs fléchisseurs auraient écrasé la grenade. S'ils demeuraient immobiles, il faut donc reconnaître que c'était par une situation fixe des molécules deces muscles, et non par un acte de contraction. Quand des aides chirurgiens font l'extension d'un membre luxé, et que d'autres retiennent le tronc par une contre-extension proportionnée, si les premiers cessaient tout-à-coup leur effort sans avertir, les derniers entraîne-

raient le tronc vers eux : pour que dans la supposition d'une cessation soudaine, le corps du malade demeure immobile, il faut qu'il soit attaché à un obstacle fixe, à une colonne inébranlable.

Afin de montrer que la résistance d'un muscle où la puissance vitale exerce un effort de situation fixe, n'a aucun rapport avec le degré de consistance que sa contraction pourrait lui donner, il examine ce qui se passe dans le cas où l'action musculaire devient la cause de la rupture, soit des tendons, soit de certains os. Il fait remarquer d'abord, d'après les meilleurs observateurs, que ces accidens arrivent fréquemment, quand les muscles sont au plus petit dégré de contraction. Dans les conditions nécessaires pour amener une rupture, on voit une série d'organes, formée de la partie charnue d'un muscle, d'un tendon, d'un os auquel ce tendon s'attache, série qu'une force puissante tend à alonger : qu'on prenne pour exemple les muscles du gras de la jambe, le tendon d'Achille et le calcanéum. Si l'on voulait préjuger d'après les lois de la Physique ce qui devrait arriver si la force extensive venait à l'emporter sur la résistance de ce système de corps, on déciderait certainement

que l'organe qui a le moins de ténacité et de cohésion physique, c'est-à-dire, la portion charnue des muscles, qui à un faible degré de contraction a si peu de consistance, doit être déchirée ; mais l'observation nous apprend que les fibres musculaires conservent leur intégrité, et que la solution de continuité s'opère au tendon ou au calcanéum. Il s'ensuit que dans l'action des muscles les molécules de ces fibres peuvent prendre, à l'ordre de la volonté, une fixité de situation, qui n'est point un effet *nécessaire* de la contraction, puisqu'elle excède de beaucoup celle qui résulterait de l'augmentation de consistance due au raccourcissement.

Malgré les soins que Barthez s'est donnés pour faire sentir la nécessité de cette analyse de l'effort musculaire, plusieurs Physiologistes récens ont rejeté la force de situation fixe; mais je n'en connais point qui ait combattu les raisons sur lesquelles il l'avait établie. Il est permis de croire que le rejet a été prononcé sans examiner la question, et par conséquent, de négliger ces contradictions arbitraires. D'ailleurs, la Nature elle-même semble, dans certains états pathologiques, décomposer l'action des muscles, isoler et ren-

dre évidens les élémens que Barthez y a reconnus. Ainsi dans une attaque de catalepsie, aucun acte de contraction ne s'opère, et si l'on veut que l'attitude d'un membre soit changée, il faut qu'une force extérieure en dirige le mouvement. Mais quand par des moyens artificiels, on a mis un muscle dans un degré quelconque de raccourcissement, la puissance vitale agissant, non par la force de contraction, mais par celle de situation fixe, maintient l'organe dans cet état, jusqu'à ce qu'une force supérieure l'oblige d'en changer. Si l'on voit dans cet exemple un acte de la force de situation fixe pendant l'inaction de la force de contraction, on observe l'inverse dans certains cas de danse de Saint-Guy, mal-à-propos confondus avec les maladies convulsives, et dans lesquels les contractions s'opèrent avec autant de force qu'il plaît au malade, mais où toute situation fixe est impossible.

Dans d'autres écrits, Barthez a rendu très-probable que la fixation tonique des molécules a lieu dans les organes où il ne s'exécute que des mouvemens à progrès insensibles, bien entendu que la volonté y est alors étrangère : ses conjectures à cet égard acquièrent autant

d'intérêt que de force par la considération des phénomènes de la goutte.

Passant ensuite aux mouvemens du second ordre, il a mis hors de doute l'existence d'une force tonique vitale, admise par Stahl, mais qui avait besoin d'être prouvée de nouveau, depuis que Haller l'avait contestée, et qu'il en avait rapporté les phénomènes aux propriétés du tissu animal. Dans l'école de La Caze, on admettait sans doute, le mouvement tonique ; mais on ne s'y piquait pas assez d'établir les principes sur des observations positives directement concluantes : Barthez eut le mérite de porter celui-ci jusqu'à la démonstration. Il recherche avec soin les effets immédiats de ce mouvement obscur dans toutes les parties molles, et il profite habilement des faits pathologiques qui le mettent en évidence.

Personne ne conteste aujourd'hui ni les faits ni les conséquences, mais tout le monde ne fait pas assez d'attention à ce que dit Barthez sur la nécessité de reconnaître qu'une contractilité indéterminée ne suffirait pas pour rendre raison de tous les phénomènes de mouvement vital ; que dans les diverses fonctions les réactions toniques doivent indispen-

sablement être réglées d'après l'objet de ces fonctions ; que par exemple, les contractions d'un conduit doivent avoir une direction déterminée qui en fasse de vrais mouvemens péristaltiques ou antipéristaltiques, selon les circonstances ; que dans les fonctions composées, les tendances, l'intensité, l'ordre de succession des oscillations toniques, doivent être régies par une cause qui les approprie au but de ces opérations, et les modifie selon la variété des besoins : tant il est vrai que les preuves de l'unité physiologique jaillissent de partout.

La force tonique ne se manifeste pas seulement par des contractions ; comme la force motrice à progrès sensibles, elle produit des dilatations actives. Bordeu avait admis aussi la dilatation tonique ; mais cela semblait chez lui, comme chez Willis et chez d'autres, une opinion suggérée par un ou deux faits susceptibles de plusieurs explications. Chez Barthez cela devient un *principe*, appuyé sur une multitude d'observations comparées entre elles, qui ne laissent pas de lieu à une autre interprétation. Ce dogme ainsi éclairci, a été adopté par des Physiologistes recommandables, parmi lesquels je cite J. Hunter et M. Sprengel.

La force tonique se trouve dans le système musculaire, mais l'intensité de ses efforts est très-inégale dans les divers muscles, et la distribution variable selon les différentes circonstances. Il est impossible de donner une raison physique de ces inégalités. En général, le ton des fléchisseurs l'emporte sur celui des extenseurs, quoi qu'en ait dit Borelli, dont Bichat et quelques autres n'auraient pas dû suivre le sentiment sans répondre aux raisons par lesquelles Barthez l'a combattu. Il fait une application curieuse de ce principe aux cas de paralysie où les muscles antagonistes d'un membre sont inégalement affectés; mais je ne puis pas m'arrêter à ces objets qui sont d'un intérêt secondaire.

Il examine enfin l'influence que les forces toniques et musculaires ont sur le degré de cohésion permanente du tissu des parties molles.

Il représente d'abord l'action de la force tonique comme formant un acte élémentaire de l'opération qui conserve aux parties vivantes la constitution chimique naturelle, et la cohésion des molécules qui leur est propre, malgré l'effort divellant des agens extérieurs. Il montre l'affaiblissement de cette force dans

le ramollissement des os, dans la réduction des muscles en une substance pulpeuse, dans la cessation de l'expansion et de la rénitence des chairs, qui survient au moment de la mort, dans la tendreté extrême des chairs des animaux qui ont péri par l'électricité, par le froid, par le poison, ou par quelques autres causes violentes. Chez ces animaux les forces toniques sont radicalement abolies avant la mort, comme le prouve l'extinction de toute irritabilité, et les chairs se putréfient avec une promptitude surprenante: ce qui montre évidemment que les parties vivantes résistaient à la décomposition par une action tonique, qui en maintenait les molécules dans un rapprochement convenable. Bien plus, il paraît qu'au moment où cette force va cesser, elle produit entre les molécules des fibres un écartement qui, rompant le tissu des parties molles, en confond la masse et en accélère la putréfaction. Ce phénomène est ingénieusement comparé aux convulsions qui accompagnent souvent l'extinction des forces musculaires.

Le mouvement des muscles accroît la cohésion des solides : il augmente aussi l'énergie de ces organes eux-mêmes, à moins que toute

l'habitude du corps ne soit affaiblie par un défaut de réparation convenable, ou par une disposition consomptive. Cette exception négligée par le vulgaire, qui croit que l'exercice est toujours fortifiant, sera ratifiée par les praticiens.

Un muscle soumis pendant quelque temps à un exercice un peu violent, éprouve dans sa substance un accroissement de cohésion qui subsiste plus ou moins de temps, et qu'on n'aura pas de peine à concevoir, si l'on songe à l'effet durcissant de l'exercice habituel. C'est de là que Barthez déduit la théorie de la lassitude, et l'explication de l'utilité du *masser* par lequel on y remédie en certains pays. Il pense que la crampe consiste dans un semblable accroissement de cohésion, qu'amène la contraction spasmodique d'une portion de quelques fibres musculaires, et qui s'accompagne d'un effort involontaire de situation fixe : une analyse savante des faits donne à cette opinion le plus haut degré de vraisemblance.

III. Les affections qu'éprouvent les fluides du corps humain, sont un grand sujet de contestation parmi les Physiologistes. Quand une fois on s'est permis d'affirmer que la vie

est le résultat de l'organisation, on est forcé de dire que les fluides, dont les molécules mobiles ne sont susceptibles d'aucun arrangement constant, sont des corps inertes qui doivent leur constitution, leur conservation, leurs mouvemens intestins, leurs mutations, à l'action des solides : et alors il faut fermer les yeux sur une multitude de faits qui ne s'accordent nullement avec cette manière de voir, ou en donner des explications tout-à-fait hypothétiques (1). Notre Auteur qui est sans préjugé sur la cause de la vie, aperçoit dans les fluides des phénomènes dont la Physique ni la Chimie ne peuvent donner une explication supportable, et qui ne s'observent que dans les corps vivans : il en conclut sans peine qu'ils sont sous l'empire de la puissance qui en opère de semblables dans les parties organisées ; et comme rien ne lui prouve que cet empire s'exerce par le moyen des solides, que d'ailleurs la supposition de cet intermédiaire ne l'avancerait point, puisqu'il est im-

---

(1) Barthez remarque comme une singularité, que ceux qui refusent le plus obstinément la vie aux fluides, admettent pour la plupart un *fluide* nerveux auquel ils accordent toutes les propriétés vitales.

possible à l'esprit de saisir le moindre rapport de causalité entre une affection quelconque des solides et les phénomènes que les fluides présentent : il trouve que la conséquence la plus naturelle est de dire, que le Principe actif d'unité agit aussi immédiatement sur les uns que sur les autres, sans se mettre en peine de prévoir les inductions qu'on en tirera touchant la nature de ce Principe.

Quand il voit une impression faite sur les fluides, produire dans leur masse entière un changement profond et spécial, en un temps si court qu'il exclut toute idée de fermentation, et avec si peu d'altération de l'action des solides qu'on ne saurait raisonnablement leur attribuer une part dans ce phénomène : il ne peut s'empêcher de penser que ce changement d'état arrive par une loi pareille à celle qui amène des mouvemens dans les solides à la suite de l'impression d'un stimulus, c'est-à-dire, en vertu d'une sensation dont l'animal n'a pas conscience, ou comme parlent quelques modernes, d'une *sensation organique*, perçue par la cause de l'individualité vitale à l'occasion de l'impression faite sur les fluides.

Les observations thérapeutiques sur l'effet des médicamens appelés incisifs, résolutifs, fondans et des astringens, sont des faits du même ordre.

Le Principe actif produit donc aussi des phénomènes de mouvement dans les fluides, sans l'intermédiaire des solides, puisque les altérations d'où nous avons déduit l'existence de la sensibilité dans les humeurs, dépendent de mouvemens intestins qui ont changé les rapports de leurs molécules intégrantes, ou de leurs principes constituans. Joignons à cela les mouvemens secrets qui opèrent la formation de chaque humeur, et qui lui font subir les changemens progressifs que nous y observons dans le corps vivant.

Les autres preuves de la vie des fluides sont l'influence de l'Ame sur les humeurs; la constitution diverse des sucs nourriciers dans différens organes; les grandes variations des qualités sensibles du sang tiré dans le cours d'une même saignée, etc.

Après avoir considéré les changemens isolés dont les humeurs sont susceptibles, afin de découvrir les opérations que la cause de la vie y exécute immédiatement, Barthez indique des observations d'après lesquelles on peut

croire qu'il existe dans tout le corps vivant une harmonie constante entre les mouvemens des solides et ceux des fluides, de sorte que la puissance vitale exprime ses affections dans les deux par des mouvemens analogues de condensation ou d'expansion, et que ces mouvemens augmentent ou décroissent d'ordinaire dans les mêmes proportions.

Il est aisé de pressentir l'influence de ces idées sur la Pathologie et sur la Thérapeutique. Les éternelles disputes des humoristes et des solidistes, pour savoir où réside la première altération morbifique, si c'est dans les fluides ou dans les solides, sont absolument sans intérêt pour celui qui porte son attention sur les affections de la cause conservatrice des uns et des autres ; qui voit dans ces altérations le résultat de l'impuissance ou des déterminations de cette cause, et qui observe l'harmonie avec laquelle marchent *communément* les phénomènes corrélatifs dans les solides et dans les humeurs. D'un autre côté, il est évident que les changemens qui s'introduisent dans les fluides peuvent constituer un élément des maladies : mais pour les arrêter ou pour en produire de contraires, se fiera-t-on à des re-

mèdes réputés efficaces, seulement d'après l'action chimique qu'ils exercent sur ces fluides hors du corps? Non, on aura recours à ceux que l'expérience nous apprend être propres à provoquer dans la cause de la vie, des déterminations opposées à celles qu'il nous importe d'empêcher.

IV. On a pu croire un instant que la doctrine de Barthez sur la chaleur vitale allait devenir inutile, et que l'explication de ce phénomène imaginée par les nouveaux Chimistes, devait le faire entrer dans le domaine de la Physique. Les espérances étaient prématurées: les Médecins n'ont pas vu que la cause prétendue rendît naturellement raison de toutes les circonstances du fait. Quand on a consenti à recevoir, malgré la faiblesse des preuves, que cette chaleur est le produit d'une combustion, on n'est pas fort avancé : il faut admettre ensuite pour l'explication de chaque loi expérimentale du phénomène, une autre supposition encore plus gratuite. Il est difficile de ne pas perdre patience, d'autant qu'on n'aperçoit pas l'utilité de tout ce système. Une hypothèse a quelque prix, lorsque par son moyen, on explique le fait principal, qu'on prévoit toutes les lois comme des consé-

quences nécessaires, et que par cette prévision, on s'épargne ou du moins on se facilite l'étude historique des faits. Mais si au lieu de cela, vous êtes obligé d'acquérir directement la connaissance de ces faits, et puis de faire les plus grands efforts pour y ajuster l'hypothèse : la théorie est sans but, et devient elle-même une science épisodique, dont la défense absorbe un temps précieux. Au reste, il paraît que les Chimistes eux-mêmes désespèrent aujourd'ui de soutenir celle-ci et qu'ils abandonnent l'entreprise (1).

Ce point de la doctrine de Barthez conserve donc toujours son intérêt primitif. Je vais exposer ses idées principales sur la chaleur des corps vivans : c'est aux Médecins à décider si elles s'accordent avec l'observation.

D'abord il reste dans l'indécision sur la nature du principe de la chaleur, et on voit par la seconde édition que ce que les modernes

---

(1) J'ai entendu chez M. de Candolle un des plus grands Chimistes de nos jours, M. Davy, dire hautement que prétendre expliquer la chaleur animale par les lois de la chimie, était un projet chimérique, de la futilité duquel il s'était convaincu par des travaux bien suivis.

enseignent sur le calorique, n'avait pas dissipé ses doutes. Il a de la répugnance à se servir d'un langage qui suppose la question résolue; fidelle aux règles de la philosophie qu'il s'est prescrite, s'il adopte le mot *calorique*, c'est à condition qu'il ne signifiera que *la cause quelle qu'elle soit* de la chaleur, et qu'il n'emportera pas avec lui l'idée d'un fluide, d'une substance, ni d'aucune autre hypothèse qu'on aurait imaginée sur la nature de cette cause.

Quoi qu'il en soit de l'essence du calorique, l'expérience prouve que parmi les causes *occasionelles* de la production de la chaleur, sont un froissement intime des parties des corps solides, et une agitation intestine des molécules des fluides. Un corps vivant doué de la faculté de mouvoir ses parties, a donc en lui le moyen de développer de la chaleur, et il n'est pas nécessaire de chercher au-dehors la cause de ce phénomène.

On voit donc d'abord une possibilité; mais bientôt on est induit à penser que la production de la chaleur est réellement liée à certains modes d'action des forces toniques, en songeant que les variations de la température du corps coïncident le plus souvent avec des altérations sensibles des phénomènes de mou-

vement. Les observations qui établissent ce fait général sont nombreuses, mais nous ne pouvons pas les rapporter, ni même les indiquer ici.

Quoi qu'il en soit de la manière dont la puissance vitale développe le principe de la chaleur, la production immédiate de ce phénomène par les forces de la vie ne doit pas plus nous surprendre que celle des phénomènes électriques et phosphoriques que nous présentent habituellement certains animaux et quelquefois l'Homme lui-même.

Parmi les lois de la chaleur vitale, la plus importante à considérer est que dans chaque animal vivant, la chaleur reste presque toujours à un degré à-peu-près constant, quoique cet animal soit exposé à de grandes intempéries de chaud et de froid. Ce fait général déduit des observations les plus positives, est celui qui se refuse le plus obstinément aux théories physiques. Barthez qui s'en prévaut pour les réfuter, le fortifie des témoignages les plus importans, et amène son lecteur à ces conclusions.

1.e La permanence de la chaleur vitale de l'Homme au même degré, nonobstant les différences extrêmes de la température extérieure à laquelle il peut être exposé, paraît

tenir à une faculté que possède la puissance vitale, d'augmenter dans les solides et dans les fluides l'action intime d'où dépend la génération de la chaleur interne; et de produire dans ces mêmes parties un état opposé, qui résiste jusqu'à un certain point, à la propagation de celle qu'une température ambiante extrêmement haute tend à y introduire.

2.° La cause de la vie est déterminée à augmenter le travail calorifique, ou à exécuter l'action contraire, par la perception du froid ou du chaud extérieurs; cette détermination est liée à la sensation par une loi primordiale, analogue à tant d'autres qui enchaînent un acte conservateur à la sensation vitale excitée par une cause nuisible.

L'admission d'un pouvoir d'abaisser immédiatement la température du corps, contrarie trop les idées vulgaires pour passer sans contradiction : mais avant de rejeter cette faculté, l'équité demande qu'on examine avec soin les faits d'après lesquels Barthez s'est cru obligé de la reconnaître.

Les autres lois de la chaleur vitale ne sont guères moins en opposition avec les théories physiques émises jusqu'à ce jour. Qu'on essaye d'expliquer par leur secours, 1.° l'in-

fluence de l'habitude pour *fortifier* chez les animaux cette faculté de conserver, dans les intempéries extrêmes de l'atmosphère, le degré constant de leur chaleur naturelle; et pour donner à l'homme celle de conserver la sienne lorsqu'il passe *tout-à-coup et sans gradation* d'un excès à un autre opposé; 2.° la presque uniformité de la chaleur chez tous les individus de l'espèce humaine; 3.° son égalité sensible dans toutes les parties du corps; 4.° les altérations que certaines maladies amènent dans la température d'une partie, et qui sont indépendantes des variations de la respiration et de la circulation; et une foule d'expériences dont les résultats ont porté Roëderer et Wrisberg à regarder la production de la chaleur animale comme une fonction du système nerveux.

Barthez examine ensuite les phénomènes de la chaleur dans les animaux à sang froid, et dans ceux qui hybernent. Il remarque chez ces derniers une loi singulière; c'est que quand le froid extérieur suffit seulement pour déterminer l'engourdissement, la chaleur de l'animal descend au degré de celle de l'atmosphère, mais ensuite les progrès d'un froid extérieur ne font rien à la température de

l'animal, qui reste la même, à moins que l'excès du froid ne le fasse mourir.

Il ne croit pas possible d'assigner la raison suffisante de la différence majeure qui existe entre les températures respectives des animaux à sang chaud et des animaux à sang froid.

Des Zoologistes prétendent que dans les diverses espèces, il existe une proportion entre l'étendue des organes respiratoires et l'intensité de la chaleur. Buffon et les nouveaux Chimistes n'ont pas manqué d'en tirer un argument en faveur des théories qui font dépendre la température de la respiration. Mais Barthez croit que ce fait anatomique est aussi favorable à l'opinion contraire. En considérant la respiration comme un moyen d'enlever l'excédant de la chaleur, le rapport entre la température et la grandeur du réfrigérant doit être le même. Il ne craint donc pas d'admettre ce dernier sentiment, c'est-à-dire, de compter le rafraîchissement au nombre des utilités de la respiration.

V. La doctrine des sympathies est une de celles que l'Auteur a travaillées avec le plus de soin. Ce sujet avait à ses yeux une grande importance : en effet, outre ses rapports essen-

tiels avec la Médecine-pratique, on voit quel rang il doit tenir dans une Physiologie dont le principe fondamental est l'unité du système vivant.

La première chose dont il s'occupe, c'est de déterminer de la manière la plus précise, l'acception du mot *sympathie.* Un organe est dit être en sympathie avec un aûtre, lorsqu'une certaine impression perçue par la cause de l'individualité vitale dans un de ces organes, détermine cette cause à produire dans l'autre une affection insolite, de sensation, de mouvement, ou de quelque espèce que ce soit.

Cette définition dispense d'exprimer deux conditions que Barthez dit être nécessaires pour qu'un phénomène mérite le nom de sympathique. C'est 1.° que la coïncidence ou la succession de l'affection primitive et de la secondaire, ne puisse pas être attribuée au hasard; 2.° qu'elle ne dépende pas d'une liaison mécanique des deux organes.

Après avoir reconnu l'unité du système vivant, le fait des sympathies n'est pas plus difficile à concevoir qu'un autre. Toute hypothèse pour l'expliquer serait contraire à la philosophie qu'on s'attache à suivre dans cet

ouvrage. Ainsi l'on ne doit tenir aucun compte de la supposition *de traînées de mouvemens oscillatoires propagées par le tissu muqueux*, au moyen de laquelle Bordeu cherchait à rendre raison des relations de ce genre.

Il est un ordre de phénomènes que Barthez a recommandé de ne pas confondre avec les sympathiques, et quoique sa distinction ait été négligée par la plupart des auteurs qui sont venus après lui, elle est du plus grand intérêt, et fondée sur des différences réelles. Ces phénomènes sont les *synergies* : voici en quoi elles consistent. Lorsqu'en conséquence de l'affection d'un organe, un ou plusieurs autres entrent en mouvement, pour exécuter une fonction dont l'affection du premier est naturellement incitatrice, ou pour constituer la forme essentielle d'une maladie, d'une fonction morbide : il faut dire que les actes secondaires sont, non pas des affections *sympathiques*, mais des affections *synergiques*. Ainsi, quand l'irritation de la membrane pulmonaire interne fait entrer automatiquement en action tous les muscles qui opèrent la toux ; quand chez un goutteux le sentiment vital du besoin d'une dépuration, fait naître la douleur, des mouvemens fluxion-

naires, la fièvre et tous les autres phénomènes constitutifs d'une attaque : le rapport qui enchaîne ces divers actes ne doit pas s'appeler une sympathie, qui ne représente qu'une simultanéité d'affection, sans but : c'est une synergie, une coopération de plusieurs organes que la cause de l'individualité vitale fait concourir à une fin, quand elle y'est déterminée en vertu des lois primordiales qui la régissent.

On sentira l'utilité de cette distinction, si l'on songe que dans les maladies on a souvent autant d'intérêt à favoriser le libre développement des phénomènes synergiques, qui préparent la solution, qu'à combattre les phénomènes purement sympathiques.

Bausner semble avoir entrevu la nécessité de séparer ces objets, quand il a divisé les sympathies en celles d'*action*, et en celles de *passion*, *consensus actionum*, *consensus passionum* (1). Mais il a mal déterminé la ligne de démarcation, et il n'a tiré aucun parti de cet aperçu.

Les sympathies doivent être étudiées empi-

---

(1) *De consensu part.*, *fol.* 3.

riquement. Il faut exprimer les propositions générales qui découlent des faits, de manière à en rendre facile l'application aux objets, soit spéculatifs, soit pratiques de la Science de l'Homme. Mais pour ne pas perdre du temps et de la peine, il convient de ne point s'arrêter sur des questions depuis long-temps reconnues insolubles; telles sont les suivantes : Pourquoi la puissance vitale n'est-elle pas induite à opérer les phénomènes sympathiques par toutes sortes d'impressions sur le premier organe, mais seulement par certaines affections déterminées? Pourquoi la sympathie des deux organes n'est-elle pas toujours réciproque? Pourquoi l'effet sympathique n'est-il pas constant, mais sujet à des variations infinies? Pourquoi un organe n'est-il pas affecté directement par une cause irritante, comme il l'est sympathiquement quand cette cause fait une impression sur un autre organe; pourquoi l'iris, par exemple, n'est-elle point mue par l'application directe de la lumière, tandis qu'elle l'est sympathiquement lorsque la lumière agit sur la rétine?

Barthez fait deux grandes classes de tous les phénomènes sympathiques. Dans l'une sont comprises toutes les relations de ce genre

qui existent entre deux organes ; c'est ce qu'il nomme *sympathies particulières :* dans l'autre celles qu'on observe entre un organe et le système vivant entier.

La première classe est partagée en deux subdivisions : il met dans la première les sympathies que l'observation fait découvrir entre des organes qui ne sont associés par aucun lien anatomique, ni par aucun rapport appréciable : il range dans l'autre celles des organes qui ont entre eux certaines relations sensibles dont on verra bientôt l'énumération.

Les premières, dont on peut citer pour exemples celles qui existent entre les parties sexuelles et les organes de la voix, et entre ces mêmes parties et les oreilles, démontrent la vanité de toutes les explications qu'on a prétendu donner des sympathies en général. Quels que soient les rapports physiques d'où on veut les faire dépendre, l'examen de ces faits les exclut tous, et par conséquent, il ôte toute confiance à ces théories dans le cas même où se rencontre la circonstance physique qu'on tâche d'ériger en cause.

L'étude des sympathies de cette première division, prépare l'esprit à reconnaître entre les intestins et les extrémités, une relation de

cette nature, en faveur de laquelle plusieurs faits déposent. Après l'avoir mise hors de doute, Barthez en a fait le fondement d'une théorie de la paralysie des extrémités qui survient fréquemment à la colique du Poitou. L'opinion vulgaire est que cette paralysie dépend d'une métastase. La conséquence thérapeutique de cette manière de voir, est que cette affection secondaire doit être traitée comme une paralysie idiopathique dont la cause est déterminée. Barthez prétend qu'elle n'est qu'un symptôme sympathique de l'état des intestins, et que pour la traiter convenablement, il faut s'attacher à reconnaître en quoi consiste la modification vicieuse qui reste dans ces viscères, et la combattre par les moyens appropriés : il appuye son sentiment touchant la nature de ce symptôme, et le précepte qui en découle, sur les succès de sa pratique.

Dans la seconde subdivision se trouvent les sympathies qui sont associées à quelque condition sensible. Ces conditions sont de deux sortes ; 1.° ressemblance de structure et de fonctions ; 2.° connexions anatomiques. Mais pour bien entendre notre Auteur, il faut remarquer que ces conditions ne sont pas

liées *nécessairement* à l'existence de la relation sympathique; que loin d'en être la cause efficiente, nous ne voyons pas même comment elles influent pour la *déterminer* ou l'*occasioner*. Tout ce que nous savons par expérience, c'est que l'intensité de la sympathie entre deux organes est assez généralement en raison du nombre de ces rapports sensibles. On ne peut donc les considérer que comme des causes *occasionelles* qui provoquent la puissance vitale à opérer les phénomènes sympathiques.

Entre les parties qui se ressemblent par leurs fonctions et par leur structure, se présentent d'abord les organes pairs semblablement situés dans les deux moitiés latérales du corps. Les faits qui établissent la sympathie des deux yeux, des deux reins, des extrémités pareilles, sont nombreux et si connus, qu'il paraissait impossible de répandre de l'intérêt dans un article consacré à cette matière; mais l'Auteur a su le rendre aussi neuf que tout le reste, par la singularité des observations, par l'explication de divers phénomènes dont on ne voyait pas d'abord que les sympathies pussent être la cause, et par les conséquences éloignées qu'il tire des faits sou-

mis à son examen. Je vais citer un exemple de l'usage qu'il a fait de ce dernier moyen.

En parlant de la sympathie des membres semblables, il rapporte une observation curieuse de Winslow. Cet anatomiste a remarqué qu'on peut, sans s'y être essayé, faire assez promptement avec la main gauche seule, le contre-sens parfait des mêmes traits de plume qu'on est accoutumé à faire avec la main droite, surtout si on laisse aller la main sans y faire beaucoup d'attention. Ce fait fournit à Barthez l'occasion d'exprimer une vérité qui pour être étrangère à la doctrine des sympathies, n'est cependant pas déplacée à côté des observations qui en sont la preuve la plus convaincante.

Une conséquence de la remarque de Winslow, c'est que pour qu'une partie acquière la tendance à exécuter une suite de mouvemens, ou s'il est permis de parler comme Van Helmont, pour qu'elle conçoive *l'idée archéale* de cette opération musculaire, il n'est pas nécessaire qu'elle y soit disposée par un exercice propre, mais qu'il suffit que la partie symétrique contracte l'habitude de cette chaîne d'actions. On voit donc que la sympathie peut rendre une habitude commune au

membre qui s'est exercé et à celui qui est resté en repos.

Je note d'autant plus volontiers cette conclusion, que plusieurs autres faits attestent la possibilité de *disposer* les organes musculaires à des chaînes de mouvemens, par d'autres moyens que l'exercice réel.

Un résultat plus éloigné du fait de Winslow, c'est de détruire une théorie commune de la facilité que les muscles acquièrent, par l'habitude directe, à exécuter certains mouvemens. On la fait dépendre, cette facilité, d'un changement mécanique amené dans ces organes par la répétition des actes. Mais on doit rester convaincu par ce qui précède, qu'elle peut se gagner sans exercice propre, et seulement au moyen de la sympathie, à laquelle on n'attribuera pas sans doute le pouvoir de produire des changemens mécaniques.

Je ne puis pas suivre l'Auteur dans l'examen des sympathies des organes non symétriques, qui se ressemblent par leur structure, ou qui coopèrent à une même fonction : il me suffira de dire que chaque fait général est promptement mis à profit pour

classer les observations pathologiques ou pour éclairer la Thérapeutique.

Barthez examine ensuite les sympathies qui existent entre les divers points d'un même organe continu, et entre des organes distincts liés par des tissus intermédiaires, celluleux, vasculaires, nerveux, ou de quelque autre nature que ce soit.

Il en remarque une de cette sorte entre l'estomac, le diaphragme et le cœur, à laquelle il attribue les effets funestes que peuvent avoir soudainement les coups sur l'estomac; les syncopes et les altérations profondes du pouls, qui accompagnent les affections graves de ce viscère. C'est par une sympathie du même genre qu'il explique l'influence des maladies de la veine-porte sur les mouvemens du diaphragme, influence que Stahl rapportait avec moins de probabilité à des causes mécaniques.

Il corrige et il fortifie par de nouveaux faits ce que Sanctorius avait dit sur l'existence d'une sympathie entre les extrémités éloignées d'un même muscle.

Il ne parle point ici d'une autre sorte de sympathie dont il a constaté ailleurs la réalité, et dont la connaissance peut être fort

utile dans le traitement des maladies locales internes : c'est celle qui unit des organes voisins et surtout contigus entre lesquels il n'y a aucune communication directe, par exemple, une portion des parois d'une cavité, et le point d'un organe contenu dont la surface y correspond. Quelques-uns des faits qu'il cite se rapporteraient mieux, ce me semble, à ce chef de division, qu'à celui sous lequel il les range.

VI. Une autre condition sensible à laquelle s'associent les sympathies, c'est que les parties soient similaires et réunies en un système continu. Les vaisseaux sanguins et les nerfs sont dans cette catégorie, et Barthez semble redoubler d'attention et d'effort pour ramener à des lois générales les faits relatifs à leur liaison sympathique.

Dans chacun de ces systèmes, il distingue deux espèces de sympathies : celle qui lie entre eux deux vaisseaux ou deux nerfs, et celle qui est entre chaque vaisseau ou nerf et son système. Ces unions sont d'autant plus étroites qu'on rencontre ici deux des conditions dans lesquelles les sympathies paraissent plus prononcées et plus constantes, savoir : la con-

nexion par continuité du tissu, et l'identité de structure et de fonctions.

Les exemples les plus probans de la sympathie particulière des vaisseaux sanguins, se tirent du mouvement qu'une piqûre faite à un vaisseau du dernier rang, détermine dans les vaisseaux voisins, et qui porte le sang vers l'ouverture; de la succession soudaine de deux inflammations dans des lieux éloignés, sans aucune lésion des parties intermédiaires; de la disposition anévrismatique qui affecte souvent tout le système artériel; de certaines hémorrhagies qui se font par des endroits fort éloignés de celui où les vaisseaux sont idiopathiquement affectés, par exemple, de l'évacuation menstruelle qui se fait par le nez, par un ulcère ou par quelque autre voie, de l'hémoptysie hépatique de Prosper Martian.

Quant aux sympathies des nerfs, la plupart des observations rassemblées par Barthez tendent à établir solidement ce principe d'observation : qu'en général, les nerfs qui sympathisent le plus fortement présentent deux conditions sensibles : 1.° celle d'être réunis supérieurement dans un tronc commun, dans un plexus, ou dans un ganglion ; 2.° celle de se distribuer dans les parties les plus voisines.

Mais je ne saurais trop le répéter, il ne faut jamais perdre de vue qu'en énonçant les circonstances dans lesquelles les nerfs sympathisent plus particulièrement entre eux, Barthez ne prétend point assigner des *causes* physiques à ces relations intimes, mais seulement indiquer, d'après l'observation, les *conditions sensibles* dans lesquelles le principe d'unité est déterminé à produire les phénomènes de *consensus*.

On peut faire cette question : puisque le voisinage de deux organes joints par un tissu intermédiaire, est une des conditions qui favorisent les sympathies, et que la jonction des nerfs à leur partie supérieure en est une autre ; quelle est celle des deux qui a le plus de pouvoir ? Où s'observeront les rapports les plus intimes ; entre les rameaux qui n'ont aucune liaison supérieure et qui se distribuent à des parties voisines, ou entre des rameaux qui, partant du même tronc, du même plexus, ou du même ganglion, vont à des parties éloignées ?

Barthez décide en faveur de la connexion. Il met au nombre des preuves cette observation générale, que des nerfs d'une moitié latérale du corps, liés entre eux, sympathisent

bien plus fortement ensemble, qu'ils ne font avec des nerfs beaucoup plus voisins, mais placés dans l'autre moitié latérale.

C'est une occasion de remarquer la sympathie spéciale qui existe entre les organes situés dans la même moitié latérale du corps. L'Auteur s'y arrête d'autant plus volontiers, qu'il fait une application de ce principe très-anciennement connu au traitement des fluxions.

Ici on trouvera peut-être une lacune. On désirerait savoir en quelles circonstances la sympathie des organes homologues, placés symétriquement, l'emporte sur celle des organes placés sur la même moitié et réciproquement. Barthez ne s'est pas fait cette question.

Des Physiologistes avaient prétendu que toutes les sympathies des nerfs supposent une affection intermédiaire du *sensorium commune*. Il rejette cette idée comme n'étant pas suffisamment autorisée par l'observation, et paraissant tirer son origine des préjugés du Stahlianisme. Il reconnaît pourtant que cela se passe quelquefois ainsi. Mais au lieu de donner une extension vicieuse aux conséquences déduites des faits, il vaut mieux

admettre comme lui, entre les divers cas, une distinction fondée sur une interprétation rigoureuse des phénomènes.

L'Auteur passe ensuite à l'examen de la sympathie qui règne entre chaque vaisseau sanguin et chaque nerf et leurs systèmes respectifs.

Peut-être jugera-t-on que Barthez dans cet article, étend un peu plus l'acception du mot sympathie qu'il ne l'avait fait jusqu'ici. Ce n'est plus simplement le rapport entre deux organes qui fait que certaines impressions ressenties dans l'un, sont l'occasion d'une affection insolite de l'autre : ce mot signifie maintenant l'unité physiologique des systèmes dont il est question, la cause qui fait de chacun un organe, dont toutes les parties se correspondent, concourent synergiquement aux mêmes actes vitaux, et participent aux mêmes affections. Il me semble qu'une nuance assez marquée distingue ces deux sens.

Rien n'établit mieux la sympathie de chaque vaisseau, ou de chaque nerf, avec son système, que l'effet des ligatures. Ce moyen en rompant les communications et en rendant impossible, la propagation des affections, tant du système à la partie liée, que

de celle-ci au premier, fait mieux reconnaître quel est l'état habituel et selon la nature.

Une observation fameuse prouve la sympathie de chaque artère avec le système sanguin entier: c'est celle que Galien et Schulze ont faite touchant les effets de la ligature d'une artère pratiquée sur un tuyau de plume qu'on avait introduit dans ce vaisseau pour maintenir la liberté du canal malgré la constriction du lien. On sait que le plus souvent la portion isolée cesse de battre.

Quant à la sympathie de chaque nerf avec son système, elle est prouvée par l'interception de *l'aura epileptica*, au moyen d'une ligature sur le membre où elle commence à se faire sentir, et par les effets de la compression et de la section, qui sont d'empêcher que les affections de la partie inférieure ne se communiquent au reste du système et réciproquement.

Quel est le point avec lequel un nerf doit avoir une communication libre, pour être en relation sympathique avec son système entier? C'est celui où ils vont tous aboutir; celui du moins où ils se trouvent réunis comme en un faisceau : car selon les uns ce point est leur origine commune, selon d'autres leur

terminaison. Si cette partie vient à éprouver une blessure grave ou une forte compression, en un mot quelqu'une des lésions qui interceptent dans les nerfs tout rapport sympathique ; il en résulte une dissolution de tout le système nerveux, la rupture de son unité physiologique, et partant la cessation des synergies qui enchaînaient les fonctions essentielles à la vie, et l'extinction des forces que chaque nerf tirait de sa jonction avec son système.

Ce point si important que l'Auteur considère comme l'origine commune des nerfs, est chez l'Homme et chez les animaux à sang chaud, la portion de la moelle alongée qui forme une espèce de collet entre le cervelet, le cerveau et le principe de la moelle épinière.

Il fait ici deux remarques curieuses : 1.° les faits prouvent que la lésion des parties situées au voisinage de ce sanctuaire sont, toutes choses égales, plus vivement senties par le principe d'unité physiologique, et donnent lieu à des accidens bien plus graves que celles des parties qui en sont éloignées. 2.° Lorsque les lésions des parties éloignées sont très-sérieuses, on est souvent averti de leur danger par les

symptômes que la puissance vitale produit aux environs de ce centre, comme sont les mouvemens convulsifs des muscles des mâchoires, les imperfections de la déglutition.

Barthez considérait le cerveau, le cervelet et la moelle épinière, comme les ont considérés depuis MM. Gall et Spurzheim (1); c'est-à-dire, comme des *appendices*, ou *prolongemens* de la première et commune origine du système nerveux, qui participent plus ou moins à l'extrême vitalité de cette origine.

La diversité qui se trouve dans la proportion de la masse encéphalique et de la moelle épinière, chez les différentes espèces, pique depuis long-temps la curiosité des Physiologistes. Quelques-uns ont voulu en dériver les variétés qu'on voit dans les mœurs des animaux. Mais Barthez pense simplement que ces deux viscères croissent et décroissent chacun comme l'ensemble de tous les nerfs qui en partent immédiatement. Ainsi chez l'Homme la masse renfermée dans le crâne a

---

(1) Rapport de M. Cuvier, sur un Mémoire de MM. Gall er Spurzheim, relatif à l'anatomie du cerveau; p. 17.

un rapport déterminé avec la moelle épinière ; la collection des nerfs qui partent de la première a aussi un rapport avec celle des nerfs qui partent de la seconde. Dans les espèces où l'on voit la moelle épinière croître relativement, la quantité de substance nerveuse qui en sort, croît dans une proportion semblable.

Je n'ai rien à dire sur cette loi plutôt soupçonnée qu'établie : c'est aux Zootomistes à prononcer sur la justesse de cet aperçu. On voit par une note de la seconde édition, que l'opinion de M. Sœmmerring touchant la proportion qu'il a cru exister chez les divers animaux, entre le rapport du cerveau aux nerfs et leurs intelligences respectives, était loin de paraître incontestable à Barthez. Mais je ne puis prendre aucune part à cette question, parce qu'il me paraît prodigieusement difficile d'estimer le degré de l'intelligence des brutes ; je dirais presque de décider avec quelque certitude, si elles ont une intelligence.

VII. Jusqu'ici Barthez a considéré les nerfs seuls, indépendamment de l'action des parties où ils se distribuent : il va s'occuper maintenant de déterminer jusqu'à quel point un

organe composé a besoin de l'intégrité des sympathies de ses nerfs, et de ses vaisseaux sanguins avec leurs systèmes, pour la conservation de ses fonctions. On est fâché qu'il se soit presque borné à examiner cette question par rapport aux muscles; cependant la conclusion qu'il tire des expériences multipliées et très-connues qu'on a faites sur les nerfs et sur les vaisseaux de ces organes, peut suffire comme exemple de sa manière de philosopher, comme modèle de cette réserve et de cet éloignement pour toute hypothèse, qui font le caractère distinctif de sa doctrine. Au lieu de se perdre en conjectures sur le mode d'action des nerfs, il se borne à cette induction immédiate des faits : que la force vitale qui est inhérente à chaque muscle, et qui fait partie de la puissance vitale de l'animal entier, peut dans l'état naturel, opérer à chaque instant le mouvement de ce muscle : mais qu'elle perd bientôt cette faculté et paraît s'éteindre, lorsque le nerf surtout, ensuite l'artère, et enfin la veine de ce muscle sont séparés par la section, ou par une forte ligature, de toute communication avec les parties qui leur sont similaires dans tout le reste du corps vivant.

Je crains toujours qu'on ne sente pas assez combien cette méthode sage est préférable aux doctrines vulgaires. Barthez évite jusqu'aux expressions qui pourraient rappeler des hypothèses auxquelles une mauvaise philosophie a donné de l'importance. La relation de chaque nerf avec son système, les conditions appréciables dont elle dépend, voilà ce qu'il cherche à déduire de l'observation. Ce qui est problématique ne faisant point partie de la Science, il n'y mêle pas un mot qui fasse allusion ni au fluide nerveux, ni aux oscillations, ni aux autres suppositions faites dans la vue d'expliquer le mode d'action des nerfs (1). Au reste, si quelqu'un a regret de ne pas les voir employées, il n'a qu'à suivre l'Auteur dans l'examen des deux hypothèses principales imaginées sur cette matière, et selon lesquelles le mouvement dépendrait ou

---

(1) Dans sa jeunesse, il avait du penchant pour l'hypothèse du fluide nerveux; mais dans sa maturité, il ne fit pas plus grâce à celle-ci qu'à toutes les autres. Elle jouit pourtant encore de quelque crédit, particulièrement en Allemagne. Voyez le rapport historique sur les progrès des Sciences depuis 1790, par M. Cuvier, p. 228.

d'un écoulement de fluide nerveux du cerveau vers les muscles, ou de certaines oscillations des fibrilles nerveuses; et le sentiment, de la direction inverse du fluide ou des oscillations : la réfutation ne laisse rien à désirer.

Il est des cas où un membre perd la faculté de se mouvoir et conserve celle de faire éprouver des sensations de conscience ; il en est d'autres où l'on observe l'inverse. On a supposé des nerfs qui sentent, et d'autres qui donnent le mouvement, pour expliquer l'existence de l'anæsthésie sans paralysie, et de la paralysie sans anæsthésie. Barthez préfère à ces inventions l'énoncé pur et simple du fait, comme exprimant une loi de l'action nerveuse.

Entre les circonstances des affections paralytiques, il en est une qui embarrasse beaucoup les Physiologistes : c'est que l'hémiplégie qui survient à la suite des plaies de la tête, occupe assez communément la moitié du corps opposée au côté de la tête qui a été blessé. On sait que plusieurs Anatomistes ont cru pouvoir rendre raison de ce phénomène, en imaginant un entre-croisement des nerfs à leur origine. Barthez fait plusieurs objections

contre cette théorie, et ce ne sont pas les seules par lesquelles on peut l'attaquer.

Dumas, par exemple, observe sensément que la cause supposée étant d'un ordre anatomique, est invariable de sa nature. Or, le nombre des cas où l'hémiplégie correspond à l'hémisphère du cerveau qui est le siége de la lésion, est très-considérable, et peut-être égal à celui des cas où il en est autrement.

Cette objection atteint même ceux qui concevraient la décussation, comme M. Gall (1). En outre, on peut objecter, ce me semble, à ceux qui partagent cette dernière façon de penser sur le lieu de l'entrecroisement, que si cette disposition anatomique était la cause du phénomène en question, et que l'affection du cerveau, d'où dépend l'impuissance des nerfs, se propageât vers le côté opposé, en suivant leur continuité; la paralysie devrait occuper à la face la moitié opposée à la moitié paralysée du reste du corps, puisqu'elle

---

(1) Rapport de M. Cuvier, p. 37. Selon M. Gall, les deux moitiés du système nerveux se croisent, comme les deux branches d'une tenaille (qu'on excuse la comparaison) à la partie supérieure de la moelle épinière.

devrait suivre dans son trajet la moitié affectée du système nerveux.

Barthez essaye une explication qui a au moins le mérite d'attribuer la situation de la paralysie à une cause susceptible de variations comme cette situation elle-même. Il fait remarquer d'abord que parmi les causes de la paralysie, il faut compter le resserrement spasmodique de la substance du cerveau et de celle de la moelle épinière. Or, il pense que dans l'état naturel, les forces toniques dont ces organes jouissent, sont distribuées également entre les deux hémisphères du cerveau, et entre les deux moitiés latérales de la moelle; mais qu'il existe entre ces deux parties symétriques une espèce d'*antagonisme*. Ce terme fait allusion à ce qui se passe dans deux muscle antagonistes, où l'on voit l'affaiblissement de l'un permettre à l'autre d'obéir à la force qui tend sans cesse à le contracter.

D'après cette analogie, il conçoit qu'une lésion au côté de la tête, en affaiblissant la moitié correspondante du cerveau et de la moelle, laisse dominer le ton dans l'autre moitié, au point qu'il en résulte une corrugation, une constriction spasmodique qui comprime les racines des nerfs, et devient

cause de la paralysie des muscles où ils vont se rendre. Mais on voit que dans certains cas, par la disposition du malade, par la nature ou le degré de lésion, il peut arriver que l'exaltation de la force tonique ait lieu dans la moitié qui correspond au mal local, et alors la paralysie survient de ce même côté.

Dumas qui a goûté cette théorie, la donne comme appartenant à Van Helmont (1). Je n'en suis pas aussi satisfait que lui, et je trouve que Barthez perdrait peu, quand on le débouterait des prétentions qu'il y avait. Je vois bien que deux muscles opposés autour d'un os, se contre-balancent mutuellement, et que l'affaiblissement de l'un donne à l'autre une liberté qu'il n'avait pas dans l'état d'équilibre. Mais je ne conçois pas que dans un organe entièrement mou, le ton d'une moitié soit contrarié par celui de l'autre, et qu'il faille la paralysie de cette dernière pour que la première acquière toute la condensation que cette force tend à lui donner.

D'ailleurs quelle raison ai-je de croire que

---

(1) Princ. de Physiol., 2.ᵉ édit., tom. III, p. 300.

l'état de résolution du côté primitivement affecté, est plus favorable à l'action nerveuse, que la contraction de l'autre ?

Mais quoi qu'il en soit, le lecteur doit être mis à portée de juger si le sentiment de Barthez n'est que celui de Van Helmont. Voici comme parle le Médecin Belge, dans son fameux livre *de Lithiasi* (1). « La rapidité » d'une violence inopinée, cause de la terreur » dans le cerveau et dans les moelles ; c'est-à-» dire, dans l'esprit qui les habite et qui per-» çoit la sensation de ce coup. En conséquence » de cette terreur, le côté le plus faible de la » moelle se contracte. Or, la paralysie est l'ef-» fet de cette contraction. Chez tous les hom-» mes, un côté est habituellement plus faible » que l'autre........ C'est le propre de la terreur » quand elle est subite, de fermer soudain les » pores........, parce qu'il est naturel de fermer » la porte à l'ennemi qui veut entrer. Ainsi, » dans un coup au crâne, le côté correspon-» dant tombe en résolution, et le côté opposé » se contracte ; le premier est résolu, parce » que la terreur y est plus forte ; l'opposé se » contracte, parce qu'il est irrité. »

---

(1) §. 62 et 63.

Si on décide que Barthez a reçu de Van Helmont la principale idée de sa théorie, on conviendra du moins qu'elle avait besoin d'être mise à la coupelle pour devenir présentable. S'il ne lui en a pas fait honneur, j'ose répondre que ce larcin est l'effet d'une inadvertance et non d'un projet. C'est un de ces cas dont l'Abbé Trublet dit : « On se souvient de » ce qu'on a lu, sans se souvenir qu'on l'a lu; » d'où il arrive qu'on prend pour invention » ce qui n'est que reminiscence. »

La cessation des fonctions d'un organe dont les nerfs ou les vaisseaux ont souffert une lésion très-grave, est une loi générale sans doute, mais qui n'est pas sans exception. Les observations contraires doivent être notées avec soin, parce qu'elles nous donnent le moyen de juger de la valeur de certaines théories.

Barthez reconnaît quatre principales dérogations.

1.° « Dans les animaux à sang froid, la con» servation des fonctions des organes n'est » point liée à l'intégrité des sympathies des » vaisseaux de ces organes avec leurs systèmes; » elle est liée beaucoup plus faiblement à l'in» tégrité des sympathies de leurs nerfs avec le

» système nerveux. » Il n'est pas facile de concilier ce fait avec l'opinion de ceux qui placent le Principal Vital dans un fluide nerveux, et qui font dépendre l'unité physiologique de l'intégrité anatomique du système des nerfs exclusivement.

2.° « Il est des organes principaux où les » fonctions ne cessent point aussitôt, mais se » perpétuent quelque temps après qu'on a dé» truit la sympathie de leurs nerfs avec tout » le reste du système nerveux. » Il cite pour exemple les mouvemens du cœur, ceux des intestins, ceux du diaphragme qui subsistent quelque temps après l'interruption de la sympathie de leurs nerfs. On voit bien l'utilité d'une pareille exception, lorsque certaines maladies, telles que l'apoplexie, affaiblissent ou suspendent l'action de l'organe où tous les nerfs sont réunis, et au moyen duquel ils forment un système ; mais est-il aisé d'en donner une raison anatomique?

3.° « Les fonctions des organes peuvent subsis» ter avec une lésion très-grave de leurs nerfs, » lorsque cette lésion s'est établie peu-à-peu ; » tandis que ces fonctions eussent été détrui» tes par une semblable lésion, si elle fût » survenue tout-à-coup. »

Les exemples sont pris des cas d'hydropisie où l'on a trouvé les nerfs comprimés par des collections aqueuses et gélatineuses, sans que les malades eussent éprouvé le moindre symptôme de paralysie ; d'un anévrisme de l'artère sousclavière qui avait fait impunément une compression continuelle et toujours croissante sur les nerfs brachiaux placés sous l'aisselle ; des lésions graves qui peuvent survenir (pourvu que ce soit par gradation) à la substance même du cerveau et de la moelle épinière, sans intercepter et quelquefois sans vicier sensiblement l'action des organes, dont les nerfs traversent ces viscères.

Cette grande différence entre l'effet des lésions subites et celui des lésions lentes, peut-elle s'accorder avec les idées de ceux qui conçoivent l'action du système nerveux comme le résultat de son organisation ?

4.° « L'effet d'une lésion soudaine et considérable des nerfs principaux d'un organe » qui arrête d'abord la fonction propre à cet » organe, est ensuite corrigé quelquefois par » le pouvoir de l'habitude, de telle sorte que » la fonction de cet organe se reproduit comme » auparavant : quoique l'influence nerveuse » semble ne pouvoir s'y renouveler, que par

» des rameaux nerveux qui y étaient restés
» entiers, mais qu'une affection sympathique
» avait sans doute étonnés d'abord et rendus
» inutiles. »

Les faits de cette sorte sont fort connus, et très-embarrassans pour les mécaniciens qui sont réduits à dire comme Morgagni, que dans ces cas les petits nerfs ne peuvent pas, au commencement, livrer passage à une quantité suffisante d'esprits animaux, mais que ces canaux se dilatent à mesure que les esprits font effort contre leurs parois : ce qui n'a pas besoin de réfutation.

Le principe qu'on vient de voir est encore vrai pour les vaisseaux artériels : c'est le seul moyen de concevoir le rétablissement du pouls dans la portion inférieure de l'artère quelque temps après l'opération de l'anévrisme, dans des cas où le sang transmis par les collatérales était en trop petite quantité, pour qu'il fût permis d'attribuer les battemens à l'impulsion que le sang recevait du cœur. Barthez analyse un fait de cette espèce rapporté par Morgagni, d'après Valsalva et Molinelli, et il conclut que la cause de l'unité vitale éprouvant une révolution soudaine par la ligature de l'artère du bras, a

cessé d'abord d'opérer les pulsations de la radiale; mais qu'elle s'est bientôt *accoutumée* à une lésion aussi grave de ce tronc, de manière que la sympathie avec le système artériel, renouvelée par le moyen des petites branches du même tronc, a suffi ensuite à la radiale pour reproduire les pulsations.

Il serait à désirer que Bichat eût songé aux observations de cette nature et aux conséquences que Barthez en avait déduites: il n'aurait pas perdu sa peine à ressusciter l'erreur des Mécaniciens sur les causes du pouls, si victorieusement combattue par l'École de Montpellier.

VIII. L'Auteur passe à un des objets les plus dignes de l'attention du Médecin, à l'influence sympathique de chaque organe sur le système vivant entier.

Suivant lui l'influence de chaque organe est de deux sortes : d'abord il intéresse le système entier par les fonctions qu'il remplit dans l'économie ; ensuite il est comme un sens particulier où le Principe de vie ressent d'une manière spéciale les impressions et les lésions que cet organe reçoit ; les sensations vitales qu'elles occasionent amènent dans le système des changemens subits, proportion-

nés au degré *d'attention sensitive* habituelle de ce Principe dans l'organe supposé.

Cette dernière sorte d'action a été fort négligée par les solidistes les plus récens. Comme les sympathies et les synergies sont les phénomènes d'unité par excellence, il est tout naturel que les Physiologistes de cette secte, aient de la répugnance à méditer sur des faits qui font le procès à leur doctrine, et qu'ils s'efforcent de réduire toute l'influence des organes à celle qu'ils exercent par leurs usages. Ainsi l'Auteur des *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, entièrement occupé du soin d'expliquer tous les cas de mort par l'interruption des fonctions du poumon, du cœur ou du cerveau, n'a fait aucune attention aux faits qui prouvent, 1.° qu'on peut longtemps survivre à l'interruption des fonctions de chacun de ces organes; 2.° que la lésion des organes peut donner la mort bien avant l'instant où elle arriverait par la cessation des fonctions; 3.° que par conséquent la vie est plus étroitement liée à l'intégrité de ces organes par d'autres rapports que par les services qu'ils rendent; 4.° qu'il est des organes, par exemple l'estomac, dont les

fonctions ne sont pas perpétuelles, et dont la lésion peut cependant produire la mort la plus soudaine.

Il paraît constant que les organes dont les fonctions sont les plus nécessaires à l'entretien de la vie, sont ceux dont les affections ont les effets sympathiques les plus graves sur le système entier. Ainsi le cœur, le diaphragme et l'estomac, si importans par leurs fonctions, ne le sont pas moins par leur influence sympathique; et c'est de celle-ci que la région qui les renferme emprunte les prérogatives dont elle jouit, et non des oscillations prétendues qui, selon La Caze, auraient leur source dans les mouvemens de la respiration et dans ceux du ventricule.

Barthez en traitant de l'influence sympathique des organes est loin d'épuiser son sujet; il se contente pour l'établir d'en exposer deux exemples, et je ne pense pas qu'on dût lui savoir gré de cette retenue, si les applications ultérieures qu'il fait de sa doctrine ne lui fournissaient l'occasion de l'éclaircir.

Le premier exemple est pris de l'augmentation des forces toniques que cause dans tout le corps le travail du ventricule pendant la première digestion, et bien avant que la

réparation des pertes ait pu être commencée. « Pendant que les alimens sont encore con» tenus dans l'estomac, dit-il, leur digestion » répare manifestement les forces épuisées de » tout le corps, et plus sensiblement celles des » organes qui sont le plus fatigués par le genre » de travail auquel chaque homme se livre. Le » retour des nouvelles forces est surtout res» senti dans ces organes, comme l'était aupa» ravant leur besoin : dans les bras et dans les » jambes chez les hommes qui ont fait des » exercices très-pénibles ; dans l'intérieur de » la tête chez les gens de cabinet qui y sentent » comme un vide après de fortes et longues » contentions d'esprit. »

Une conséquence de ce principe est que le travail de l'estomac doit être, au moins jusqu'à un certain point, proportionné au labeur physique des organes exercés, et les faits parlent de même.

Le second exemple est un fait général qu'on peut exprimer ainsi : lorsqu'un organe qui a été fortement excité, éprouve une diminution dans les sensations, soit que les causes excitantes n'agissent plus, soit que l'organe s'accoutume à leur action, ce passage de l'excitation à la chute des forces sensitives, produit

fréquemment dans tout le corps un affaiblissement de ces mêmes forces qui amène le sommeil.

Les observations sur lesquelles cette proposition est fondée sont nombreuses ; l'Auteur a recueilli celles qui pouvaient le plus intéresser la curiosité, et celles qui, faute d'être bien analysées, présentaient des circonstances étonnantes. Cet article renferme sur les phénomènes et sur les causes déterminantes du sommeil, plusieurs remarques utiles, qui devraient bien nous délivrer à jamais des théories mécaniques par lesquelles on a longtemps voulu rendre raison de cet état et de ses retours périodiques.

Les principes qu'on vient de voir sont indispensables pour l'intelligence du chapitre intitulé : *Du système entier des forces du Principe Vital, et des altérations essentielles dont ce système peut être affecté.*

IX. Les principaux *modes* de l'action vitale ont occupé l'Auteur jusqu'ici ; maintenant il s'agit d'examiner les lois selon lesquelles varie la *quantité* de cette même action.

La considération du système vivant, sous ce point de vue mathématique, est d'un grand intérêt en Pathologie : on en peut con-

venir sans excuser l'abus que Brown en a fait. Dire comme ce dernier que toutes les imperfections qui surviennent dans les fonctions de notre économie, procèdent de ce que la puissance vitale agit trop ou trop peu ; voir dans une foule de déterminations vicieuses, non des *modes* d'action anomaux qui ont besoin d'être corrigés ou dirigés, mais seulement des quantités d'action excessives ou insuffisantes ; c'est confondre des notions essentiellement distinctes, c'est n'envisager un objet très-compliqué que sous une face, c'est établir arbitrairement des rapports de causalité que l'esprit ne saurait saisir et contre lesquels dépose l'expérience journalière. J'aimerais autant qu'on me dît que les inclinations perverses, les vices, toutes les habitudes morales, les erreurs, les préjugés, les paralogismes, le goût exclusif pour un art ou pour une étude particulière, dérivent d'un excès ou d'un défaut d'action de la part de l'Ame. Mais ces écarts ne doivent pas nous empêcher de reconnaître l'importance pratique du principe qui en a été l'occasion.

Les observations relatives à la quantité d'action vitale n'étaient pas faciles à ranger sous des dogmes généraux. On jugera de la diffi-

culté de la matière, si l'on remarque combien peu s'entendent certains auteurs, d'ailleurs estimables, qui disputent pour savoir si dans une maladie donnée il y a surexcitation ou faiblesse. On va voir par quelles distinctions, Barthez a facilité l'interprétation des faits et concilié leurs contrariétés apparentes.

Dans tout ce chapitre le mot *force* est employé pour exprimer la quantité d'action dont la puissance vitale est capable. Ce sens a de l'analogie avec celui dans lequel les Physiciens prennent l'expression *moment ;* seulement ils n'entendent parler que de la quantité de mouvement d'un corps, tandis qu'il s'agit ici de toutes les sortes d'actions que la cause de la vie peut opérer, de l'exercice de toutes ses facultés.

L'Auteur distingue les forces du Principe Vital, en forces *agissantes* et en forces *radicales* (1). Les forces agissantes sont celles qui se déploient actuellement et en vertu desquelles les organes exécutent leurs fonctions. Mais on sait que ces forces susceptibles de décroissement et d'épuisement, le sont aussi d'aug-

---

(1) J'ignore pourquoi dans ces expressions il préfère le pluriel au singulier.

mentation, de renouvellement, et même d'un surcroît excessif dont la cause est au-dedans de nous. Ainsi la force des muscles s'affaiblit par la durée ou par l'intensité de leur travail, au point qu'ils deviennent incapables d'un effort; mais le repos leur rend toute la vigueur; la vue d'un danger ou une violente passion exalte leur pouvoir, et un accès de frénésie peut le porter à un degré incroyable. Il faut donc reconnaître, indépendamment des forces agissantes, d'autres forces qui sont en puissance, comme en réserve, et que la cause de l'unité ne déploie qu'au besoin : ce sont les forces radicales. L'ensemble de toutes ces forces constitue ce que Barthez appelle *le système entier des forces* du Principe Vital.

La force agissante et la force radicale ne sont pas dans un rapport nécessaire, et l'intensité de l'une n'est pas toujours la mesure de l'autre. Ainsi des excitations continuelles ou des déterminations spontanées vicieuses, peuvent porter l'action des organes à un point tel, que les forces radicales semblent fournir sans peine à toute la dépense; et néanmoins, l'expérience prouve bientôt que le réservoir est épuisé. Réciproquement

il peut arriver que différentes circonstances enchaînent pour un temps l'action des organes et fassent croire à une faiblesse profonde; et l'événement prouve que la force radicale était dans le meilleur état. C'est ce dont on voit un exemple remarquable dans cet état des maladies aiguës que les praticiens nomment *oppression des forces*.

Néanmoins, en général, l'énergie d'un individu est proportionnée à l'activité et à la régularité de ses forces agissantes. Cette activité et cette régularité sont, sans doute, un effet du bon état du système entier des forces; mais à leur tour elles en deviennent la cause.

Pour suivre Barthez dans sa doctrine pathologique et thérapeutique, il faut se pénétrer de cette idée, que la succession naturelle et constante des fonctions contribue à la conservation des forces, non-seulement par le résultat physique que ces fonctions peuvent avoir, comme par la réparation des pertes au moyen de la nutrition, par l'oxigénation du sang au moyen de la respiration; mais encore en vertu d'une loi primitive et inexplicable qui lie le maintien du système dynamique vivant à cet ordre successif d'actions et d'excitations organiques. C'est ainsi qu'il faut inter-

prêter un passage de la première édition de la *Science de l'Homme* (1), où il dit : « Les » fonctions les plus importantes ne sont point » essentielles à la vie par une nécessité physi- » que ou mécanique, quoiqu'elles en présen- » tent souvent l'image ; mais en ce qu'elles » sont des affections du Principe Vital, indis- » pensables pour renouveler et perpétuer ses » forces. C'est ce Principe qui reproduit tou- » tes les fonctions vitales, qui se ranime par » elles, qui s'enchaîne à leurs efforts naturels, » suivant les seules lois qui lui sont propres » et auxquelles il est assujetti par sa constitu- » tion primordiale. »

Ce qui vient d'être dit de l'influence des fonctions, doit s'appliquer à celle des organes. Les forces peuvent être affectées par les deux sortes d'actions que les organes exercent sur le système entier, c'est-à-dire, par les fonctions qu'ils exécutent et par leurs sympathies. L'Auteur nomme la première influence *directe*, et la seconde *indirecte ;* dénominations arbitraires, peut-être même équivoques,

---

(1) Voyez la fin du chap. VII, p. 141. M. Hufeland me paraît avoir négligé ce principe dans son *Art de prolonger la vie.*

qui ne doivent pas empêcher de reconnaître que l'indirecte est tout-à-fait immédiate, et que, par exemple, la lésion d'un organe essentiel peut annihiler subitement le système des forces, sans avoir besoin de les user par une consommation successive.

M. Prunelle a dit avec beaucoup de vraisemblance que la doctrine de Barthez sur les forces radicales et agissantes, « a donné peut-» être à Brown l'idée de son excitabilité (1). » Si cela est, je ne trouve pas qu'elle ait gagné entre les mains du Médecin Écossais. En effet, appelons *excitabilité* les forces radicales, et *excitation* les forces agissantes. On ne nous dit rien que nous ne sachions, quand on enseigne que les choses non naturelles et les autres puissances stimulantes ont d'autant plus de facilité à produire l'excitation, que l'excitabilité est plus abondante ; que l'abus des stimulans amène l'épuisement de l'excitabilité et l'asthénie; que le défaut de ces mêmes stimulans laisse languir l'excitation, et rend en quelque sorte la vie incomplète. Mais quand on ajoute que cette privation

(1) Éloge funèbre de C.-L. Dumas; Montpellier, 1814, p. 22.

occasione une *accumulation* de l'excitabilité, nous avons de la peine à suivre le théoricien. Nous avons vu que l'énergie des forces, y compris les radicales, dépend en grande partie de l'activité et de la succession régulière de toutes les fonctions. Mais l'image que fait naître dans l'esprit le mot *accumulation*, nous induit à penser qu'après la soustraction des stimulus et l'interruption de toutes les fonctions qui peuvent être suspendues, les forces radicales sont surabondantes; qu'il suffira du moindre excitant pour en développer l'action; qu'un excitant fort ou même médiocre, doit provoquer alors un excès de vie; qu'avec cette provision, le sujet ne saurait tomber dans une asthénie pareille à celle que l'on voit dans les fièvres malignes, dans l'empoisonnement, dans certains cas de contagion, à moins qu'une excitation préalable n'ait épuisé l'excitabilité accumulée. Il faudrait que toutes ces conclusions fussent justes, pour que la manière dont Brown présente la doctrine mathématique des forces, eût quelque avantage sur la manière de Barthez. On n'a garde de les accorder, parce qu'elles sont directement opposées aux observations les

plus communes; on aime mieux altérer les conséquences rationnelles de l'idée d'*accumulation*, par des principes secondaires qui en sont les correctifs. Mais ces soins n'empêchent pas que tout cela ne forme une suite de propositions incohérentes, où les idées sont fréquemment en combat avec le sens littéral des mots, et à laquelle on ne peut mettre du prix, que lorsqu'on n'a pas réfléchi à la doctrine de Barthez, si simple et si immédiatement déduite des faits.

Je ne m'arrête pas à la théorie que notre Auteur a donnée des maladies vaporeuses, parce que la considération de la *quantité* de force du système n'y est qu'accessoire, et que, suivant lui, la cause formelle de ces maladies ne peut pas être conçue comme le résultat des variations mathématiques de l'action vitale; mais bien comme une altération de l'influence que les sensations doivent exercer naturellement sur les forces motrices : de sorte que si l'on fait abstraction de l'atonie, de l'excitation et des diathèses humorales qui peuvent *accidentellement* les accompagner, les maladies vaporeuses ne demandent ni les excitans, ni les affaiblissans ; mais spécialement les moyens propres à rétablir la

stabilité d'énergie, c'est-à-dire, l'habitude de l'influence régulière de la sensibilité sur les mouvemens. Mais la malignité a des rapports plus directs avec le sujet de ce chapitre, et je ne saurais me dispenser de rapporter les idées de Barthez sur cette matière.

Dans une maladie maligne tout le système des forces tant agissantes que radicales, est affaibli par une véritable résolution, c'est-à-dire, par une presque abolition.

On a vu que l'action actuelle des organes pouvait être considérablement diminuée, et même totalement interrompue par des causes qui gênent leur jeu, quoique le système conservât sa puissance d'agir tout entière ; ou en d'autres termes, que les forces pouvaient être opprimées. Or, il importe de distinguer dans une maladie, si le défaut d'action des organes est une simple oppression, ou s'il dérive d'une impuissance radicale.

Il paraît qu'entre tous les signes distinctifs, il préfère ceux que fournit la considération des causes procatarctiques ; il propose à ce sujet un principe qui est d'accord avec la grande majorité des faits. Quand la cause a lésé un seul organe important, l'inaction qui en peut résulter au début des maladies, est une sim-

ple oppression des forces ; mais quand les causes énervantes ont intéressé plusieurs organes essentiels à la fois, l'affaiblissement qui se montre à cette époque est d'ordinaire une véritable résolution.

Barthez appelle particulièrement l'attention sur les abus simultanées qui intéressent plusieurs organes dont les fonctions ne sont pas liées, abus qui tourmentent la Nature en sens divers. Ils sont regardés par les praticiens comme les causes les plus fréquentes de l'épuisement et des fièvres malignes. Cette remarque des Médecins lui fournit l'occasion de poser un aphorisme intéressant, dont il fait bientôt une application très-ingénieuse. Cet aphorisme est : que lorsque deux organes dont les fonctions ne sont pas liées, sont simultanément dans une action violente, l'influence énervante qu'ils exercent sur la puissance vitale, est bien plus efficace que si ces organes faisaient partie d'un système destiné à la même fonction, ou que si les lésions affaiblissantes étaient successives. La débilité qui résulte de cette distraction des forces en sens contraires, peut aller jusqu'à intercepter les fonctions essentielles à la vie.

Une comparaison rendra ce dogme clair

pour ceux qui auront suivi jusqu'ici la doctrine dont je cherche à donner une idée. L'Ame peut s'appliquer long-temps et avec la plus grande attention d'un objet unique, et de toutes les idées accessoires qui s'y rapportent, sans éprouver aucun affaiblissement dans ses facultés; mais quand elle est obligée de s'occuper en même temps de plusieurs objets qui sont étrangers les uns aux autres, ce partage la jette dans l'impuissance et dans une sorte de stupidité.

C'est par ce principe que Barthez explique un fait souvent observé; savoir que des personnes qui éprouvent actuellement une grande suppuration, à la suite d'une amputation ou d'une plaie considérable, peuvent mourir assez promptement si elles chargent leur estomac d'alimens solides. La Caze disait que le travail de la suppuration et celui de la digestion se nuisaient réciproquement, parce que chacun employait des forces dont l'autre aurait eu besoin pour s'exécuter régulièrement (1). Des Physiologistes plus récens même ont répété cette théorie, sans s'apercevoir

(1) Idée de l'Homme physique et moral, chap. III, art 8.

qu'il ne s'agit pas ici d'expliquer une indigestion, ni une interruption de la puopoïèse, mais bien la mort presque soudaine qu'on voit survenir dans ces cas, et dont la suspension de la digestion, ni celle de la suppuration ne peuvent certainement pas fournir une raison suffisante.

Pour revenir aux maladies malignes, l'Auteur dérive les désordres qui s'y observent, l'ataxie proprement dite, de la résolution des forces. En effet, un des résultats de cet affaiblissement radical est d'altérer les relations sympathiques et synergiques qui existent entre les organes. De là l'irrégularité des phénomènes successifs et simultanées qui s'y montrent; de là le danger des lésions même légères des viscères: « Elles ne peuvent déterminer dans » un système énervé, le concours puissant d'un » grand nombre d'organes, qui est nécessaire » pour opérer les solutions naturelles de ces » lésions. »

J'observe en passant que la doctrine de Barthez sur le système des forces, explique une opposition qui se rencontre fort souvent entre les indications des fièvres malignes, et qui est devenue depuis peu l'occasion de disputes assez vives entre des Médecins estima-

bles : je veux parler des inflammations et des autres phénomènes d'éréthisme qui coexistent avec la résolution des forces. On serait assurément dans l'erreur si cet accroissement d'action empêchait de reconnaître la faiblesse profonde; on n'y serait pas moins si l'on s'obstinait à prétendre que l'état des forces radicales est le seul dont il faut prendre conseil. Mais sans dissimuler l'extrême difficulté de ce cas, et sans entrer dans une discussion pratique qui m'éloignerait de mon sujet, je me contente de remarquer que la distinction des forces nous aide à voir les faits sous leur véritable point de vue; qu'elle nous empêche de confondre l'oppression des forces avec la malignité; que dans les inflammations des fièvres malignes elle nous fait reconnaître une exaltation vicieuse et partielle des forces agissantes, aussi compatible avec la résolution des forces radicales, que l'attitude menaçante d'un empire épuisé l'est avec la faiblesse intérieure qui rend sa ruine presque infaillible.

Pour terminer la doctrine des sympathies, Barthez parle des changemens que les poisons et certains médicamens très-actifs, introduisent dans le système des forces. Il rectifie d'abord l'idée qu'on se fait communément

des poisons. Le préjugé vulgaire est qu'ils agissent en altérant la constitution matérielle des organes. Mais comme il est des poisons qui produisent des effets délétères, sans porter la moindre atteinte à l'organisation sensible ; que souvent même ils détruisent directement les forces sans les *user*, c'est-à-dire, sans exciter une réaction violente qui les épuise : il conclut que l'action vénéneuse doit être conçue comme distincte de l'action corrosive et de l'irritante, et comme opérant immédiatement sur la puissance vitale diverses altérations, au nombre desquelles est la résolution de ses forces. L'aptitude de cette puissance à être blessée par ces impressions, lui paraît une de ses imperfections originelles.

Entr'autres raisons sur lesquelles il appuye sa manière de voir touchant l'essence de l'action vénéneuse, il fait valoir deux faits qui ne sauraient s'accorder avec la théorie commune.

1.° Les différens modes que la sensibilité présente dans les diverses espèces d'animaux, font que des substances vénéneuses pour une espèce ne le sont point pour d'autres ; les variations de cette même faculté dans les

diverses parties du même animal, sont aussi la cause qu'un poison peut n'être point nuisible lorsqu'il est appliqué sur telle région du corps déterminée. Espère-t-on trouver la raison de différences pareilles dans la constitution chimique comparée des animaux ou des organes, c'est-à-dire, dans la seule circonstance dont pourrait dépendre l'aptitude à être corrodé ?

2.° Le degré d'énergie des forces sensitives influe sur la rapidité des effets mortels que le même poison produit dans des animaux de différentes espèces. Cette cause peut déterminer des variétés semblables dans divers individus de la même espèce ; et comme l'habitude, sous certaines conditions, émousse la sensibilité, elle peut ôter à une substance le pouvoir de nuire à celui qui s'est accoutumé à son impression.

Quand il a fait sentir la nécessité de considérer l'effet des poisons par rapport à l'influence qu'ils exercent directement sur la puissance vitale, et non pas seulement en tant qu'ils peuvent attaquer la composition chimique du corps, il continue ainsi : « Lorsque le sentiment des impressions d'un » poison s'étend à tout le système avec une

» grande célérité, elles peuvent causer la
» mort, avant qu'il ne se forme des inflam-
» mations, ou d'autres corruptions de l'or-
» gane auquel le poison s'applique, ou de
» celui qu'il affecte spécifiquement. Dans une
» semblable commotion universelle, la Nature
» ne peut produire ces suites de mouve-
» mens synergiques dont le concours est né-
» cessaire pour qu'il se forme un état d'in-
» flammation ou d'autre lésion organique.

» Si au contraire le sentiment des impres-
» sions vénéneuses se porte dans tout le système
» avec une succession lente et graduée, il peut
» se développer différentes suites de mouve-
» mens, que les divers poisons déterminent,
» par les degrés, et plus encore sans doute
» par les modes de sensibilité qu'ils excitent.
» C'est ainsi que sont attaquées d'inflamma-
» tion ou d'autres corruptions, les parties
» auxquelles ces poisons s'appliquent immé-
» diatement, et celles que peut frapper leur
» action spécifique. »

Il semble donc qu'on peut rapporter les poisons à deux classes, suivant que leur action délétère est ou n'est pas accompagnée de la lésion manifeste d'un organe particulier. Mais il faut être prévenu que cette

division ne fixe pas irrévocablement la place de chaque substance, et que selon la disposition des forces vitales, un poison d'une de ces classes peut agir comme ceux de l'autre.

La diversité des dispositions où le système vivant peut se trouver au moment de l'impression d'une matière vénéneuse, cause des variations incroyables dans les résultats de cette impression. Barthez éclaircit ce principe par les effets de l'opium. Ce médicament est composé d'une partie résineuse, âcre et irritante, et d'une partie stupéfiante. Les effets sympathiques de l'un de ces élémens deviennent dominans sur ceux de l'autre, selon la disposition actuelle du système des forces. C'est ce qui explique la variété des phénomènes qu'on observe après l'administration irréfléchie de cette substance. La conclusion pratique que Barthez déduit d'un grand nombre de faits, mérite d'être rapportée. « Autant l'opium est indiqué dans » les affections spasmodiques qui dépendent » surtout de l'excès de la sensibilité, autant son » usage peut augmenter les spasmes qui ont » pour cause principale l'excès de la mobilité » universelle. Il doit être combiné avec les

» antispasmodiques dans ces derniers cas, etc.»

Les substances vénéneuses ne bornent pas toujours leur action à diminuer la quantité totale des forces, et à provoquer quelques efforts irréguliers des forces agissantes; elles influent encore sur les modes d'action de la puissance vitale. Chaque poison paraît introduire une propension à certains actes vicieux déterminés, une idée morbifique particulière. On en voit un exemple dans les inclinations que donne le virus de la rage. Ces altérations peuvent être détruites par des antidotes, qui ne décomposent point les poisons, et dont l'action ne doit pas plus être conçue d'après des idées chimiques, que celle des poisons eux-mêmes.

Ces réflexions fournissent à l'Auteur, le moyen d'expliquer l'utilité thérapeutique des poisons. Dans les maladies rebelles, où la Nature suit obstinément une détermination perverse, par exemple, dans la dégénération cancéreuse, dans l'épilepsie : les substances vénéneuses, en introduisant une propension d'un autre genre, plus rapide peut-être, mais moins tenace, peuvent suspendre les progrès de la première.

Si l'on se donne la peine de suivre les

détails de cette doctrine des sympathies, et de la comparer avec tout ce qu'on possédait sur cette matière avant la publication des Élémens de la Science de l'Homme, on conviendra, quoi qu'en ait dit mon illustre ami M. Dumas (1), que Barthez a pu sans trop de vanité, se plaindre que son nom fût cité sans distinction avec ceux de Rega, de Monro et de Whytt. J'ose croire même que ceux qui lui ont succédé jusqu'ici ne le feront pas oublier, et au lieu de dire : *Voyez Barthez, mais méditez Darwin* (2); je dirai toujours, sans craindre d'être repris par les gens impartiaux : *Voyez Darwin*, si des hypothèses ingénieuses vous amusent; *mais méditez Barthez.*

X. Quelque désir que j'aie de mettre fin à cette analyse, il faut bien dire un mot de la doctrine de l'Auteur sur le tempérament.

Il le définit *l'ensemble des affections constantes qui spécifient dans chaque homme le système des forces du Principe Vital.* Son dessein n'est pas de chercher

---

(1) Principes de Physiol., 2.e édition, Préface, p. lxxix et lxxx.

(2) Dumas, L. c., tom. III, p. 416 et 417.

quelle est la source de ces modifications individuelles, ou d'en donner la théorie, mais seulement d'apprendre à les étudier.

Les Médecins de tous les temps ont senti l'importance de cette étude. Il est facile, en effet, de voir que le résultat des impressions faites sur le corps, dépendant dè la manière de sentir et d'agir de la puissance vitale, il est indispensable d'avoir une certaine notion du tempérament, soit pour apprécier au juste la force des impressions d'où dérivent les phénomènes qu'on observe, soit pour calculer d'avance les résultats des impressions qu'on va faire.

Tous les moyens d'exploration que l'on a conseillés, sont fondés sur les opinions qu'on a eues touchant les causes des tempéramens. Ceux qui les ont fait dépendre de la crâse des humeurs, ont donné pour caractères distinctifs les signes qui décèlent la prédominance de telle humeur sur les autres, comme la couleur de la peau et des cheveux, la consistance des chairs, la nature des évacuations.

Les Stahliens, qui croyaient que l'Ame apportait ses inclinations dans l'exercice des fonctions vitales, voulaient qu'on étu-

diât le tempérament au moyen du caractère moral.

Les Solidistes depuis Bordeu inclusivement, suivent une philosophie semblable, quoique partant de principes différens. Les forces vitales, disent-ils, sont le résultat de l'organisation des divers tissus qui composent le corps. Chaque tissu a ses propriétés particulières connues. Donc la proportion des tissus ou des divers systèmes organiques chez un individu, doit régler la proportion de ses forces vitales, c'est-à-dire, constituer son tempérament. En conséquence, pour connaître le tempérament d'un sujet, il s'agit d'étudier le développement des tissus et des organes qui composent son corps.

Ces théories sont trop hypothétiques, pour qu'un homme aussi désireux que l'était Barthez de soustraire la Science à l'empire des opinions, pût mettre au premier rang les moyens d'exploration qui en découlent. Il aurait pu leur pardonner cette origine, s'il y avait trouvé une infaillibilité d'expérience : mais il n'est pas de praticien qui ne reconnaisse et ne dise combien ils sont insuffisans, et qu'on ne parvient sûrement à la découverte de l'idiosyncrasie ni par la seule considé-

ration de la constitution du corps, ni par celle du moral. C'est pourquoi aussi sceptique sur la source du tempérament que sur la cause de la vie, ne se piquant pas de savoir si l'organisation fait le tempérament, ou si le tempérament modifie et spécifie l'organisation; il prescrit pour cette recherche un art plus empirique et partant plus certain, et en adoptant comme accessoires les moyens qu'on avait proposés, il les classe suivant leur degré d'utilité.

Il admet pour découvrir, autant qu'il est possible, le tempérament d'un individu, deux méthodes dont une directe et l'autre indirecte.

La première consiste à déterminer par toutes les observations qu'on peut recueillir : 1.° quel est, quand l'individu jouit de la meilleure santé, le degré de ses forces radicales, soit dans le système entier, soit dans chaque organe; 2.° quelles sont les modifications que les habitudes particulières ont introduites dans l'exercice ordinaire des forces agissantes des diverses parties.

1.° Il donne d'excellens conseils sur la manière d'estimer les forces radicales constitutionnelles, Il n'est pas difficile d'en reconnaître la

pénurie, lorsque les forces motrices et sensitives agissantes sont constamment affaiblies dans tout le corps. Mais il arrive assez souvent que les personnes dont les forces radicales ont peu d'intensité, montrent une sensibilité et une mobilité extraordinaires. On conçoit qu'il est essentiel de prévenir l'erreur où cette exaltation peut jeter les Médecins, et c'est à cela qu'il s'applique. Les règles qu'il pose à ce sujet, sont le résultat de la comparaison d'un grand nombre de faits : mais comme pour leur donner un degré suffisant d'exactitude et de généralité, il a été forcé de les rendre un peu abstraites, si je voulais en mettre le mérite et l'utilité à la portée de tout le monde, il faudrait les accompagner de développemens et d'applications que la nature de cet ouvrage m'interdit, et je prends le parti de passer sous silence les objets de détail qu'il ne m'est pas permis d'éclaircir.

Après avoir déterminé l'énergie des forces radicales du système entier, il faut s'attacher à reconnaître, toujours par les observations les plus directes, l'état de ces mêmes forces dans chaque organe. On doit se rappeler ici l'utile remarque de Thierry et de Zimmermann, qui ont vu que chez presque tous les

hommes, il y avait au moins un organe plus infirme que les autres, moins capable de résister à l'action des causes malfaisantes, moins pourvu de forces radicales. Or cette faiblesse relative entraîne diverses affections constantes qui sont caractéristiques du tempérament. L'activité vicieuse de la puissance vitale dans un organe, dont la force prépondérante détruirait l'équilibre naturel du système, devrait par une raison semblable être étudiée avec le même soin.

2.° L'influence qu'ont les habitudes pour modifier les êtres vivans, est d'une certitude proverbiale. Il est inutile d'insister sur la nécessité de les observer quand il s'agit d'acquérir une notion suffisante de l'idiosyncrasie: Barthez lui-même n'ajoute rien à l'évidence de cette nécessité, et l'intérêt de l'article où il en traite vient tout de quelques détails curieux.

La méthode indirecte de connaître le tempérament, consiste à réunir touchant le degré des forces agissantes, toutes les présomptions que peut fournir la considération, 1.° des mœurs et du caractère de l'Ame, dont la manière d'être a *bien souvent* de l'analogie avec celle de la puissance vitale; 2.° de l'état

physique des solides et des fluides, qui ont fréquemment aussi certains rapports harmoniques avec les affections permanentes du système des forces.

Il y a long-temps que l'on a constaté les rapports qui existent entre les mœurs de l'Ame et *celles* du principe de l'individualité vitale, si l'on me permet de parler ainsi. Mais personne n'a plus approfondi cette matière que Stahl, dont les observations sont précieuses, quoique les conclusions générales et absolues que lui et quelques matérialistes récens en ont tirées, aient été reconnues fausses par les praticiens, par Piquer entr'autres.

Il serait superflu de parler en faveur des connaissances que peut fournir la constitution des solides et des fluides : on n'est que trop disposé à en exagérer la certitude. Mais si l'on peut se résoudre à regarder la coïncidence d'un tel tempérament et d'une constitution déterminée, non comme le résultat nécessaire d'un rapport de causalité, mais comme un fait assez fréquent connu par l'expérience ; on usera fort utilement de ce moyen secondaire d'exploration, et on ne risquera pas d'en abuser.

Ce chapitre est terminé par des considérations générales sur le tempérament endémique, c'est-à-dire, sur les modifications particulières des forces vitales, en tant qu'elles spécifient les diverses nations.

Le tempérament sous ce point de vue, a des rapports sensibles avec certaines causes générales, auxquelles l'Homme est soumis dans les différens lieux de la terre. Ces causes sont d'un ordre naturel ou d'un ordre politique. Les premières sont le climat (en prenant ce mot non pas simplement dans le sens cosmologique, mais dans toute la latitude de l'acception vulgaire), et la nature du terrain. Les secondes sont les différentes manières de vivre des peuples, et les formes des Gouvernemens.

L'Auteur traite d'abord des différences du tempérament endémique, qui correspond aux variations des causes naturelles. Il recherche ensuite quelle est l'influence de ces mêmes causes et des politiques sur les mœurs et l'esprit des peuples, afin qu'on puisse en déduire celle qu'elles exercent d'une manière indirecte sur le tempérament par l'entremise de l'Ame.

Son but principal en recueillant les obser-

vations relatives à l'influence des causes physiques, est d'accoutumer l'esprit à exprimer d'une manière aphoristique les modifications que ces causes introduisent dans la puissance vitale, sans y entremêler le préjugé de changemens mécaniques auxquels on attribuerait ces modifications. Par exemple, il veut qu'on admette absolument et sans théorie, « que » chez les habitans des pays chauds comparés » à ceux des pays froids, les forces radicales » du tempérament sont constamment dans un » état de langueur relative; que l'exercice des » forces motrices (soumises à la volonté) y » est généralement plus faible, et que l'ac- » tion des forces sensitives s'y développe avec » plus de vivacité. » Il fait voir que l'explication mécanique de ce phénomène, quoique approuvée par Montesquieu, est tout-à-fait arbitraire, et qu'il serait aisé de tirer de la Physique une théorie également vraisemblable du phénomène contraire; de sorte qu'avec une telle philosophie on rendrait tout aussi bien raison de ce qui n'existe pas.

Après avoir bien étudié l'action des causes générales sur la configuration des corps, en se conformant aux préceptes de cet empirisme raisonné, il ne croit pas qu'elles suffisent

pour expliquer les variétés de l'espèce humaine, ni qu'on puisse se dispenser de reconnaître plusieurs races primitives.

Parmi les effets des climats chauds, on observe un excès d'irritabilité, qui se manifeste par les affections convulsives auxquelles des causes même légères donnent fréquemment lieu, chez les habitans de ces pays. Je ne rappelle ce fait très-connu que pour faire remarquer ce rapprochement ingénieux : Barthez trouve une analogie singulière entre l'effet des climats chauds sur le système des forces, et un autre effet de la même cause sur les affections morales. Tout comme la chaleur de ces contrées, produit à la fois la langueur des forces radicales, et une extrême disposition aux mouvemens convulsifs, de même elle donne à l'Ame une timidité et une paresse habituelles, et néanmoins elle la rend plus capable de se porter à des actions atroces, qui sont au vrai courage ce que les convulsions sont à l'exercice libre et puissant des forces motrices.

XI. Le dernier chapitre des Nouveaux Élémens a pour objet des considérations sur les modifications générales que les divers âges donnent au système des forces, et sur la mort de l'Homme.

Toutes les divisions que les Physiologistes ont faites de la vie, sont fondées sur les grands changemens que le temps amène dans la constitution du corps, et dans l'ensemble des fonctions. Barthez en propose une autre, fondée sur une considération différente. Son intention n'est pas de faire oublier les premières, mais de montrer un nouveau point de vue sous lequel il veut envisager les âges. La sienne repose sur les variations de la mortalité dans les divers temps de la vie.

Cette division est intéressante et par la singularité de la base, et par les rapports que les âges ainsi conçus ont avec les grandes mutations du système des forces.

En comparant les tables qu'on a dressées pour calculer les probabilités de la vie, il a remarqué que la mortalité respective va en diminuant depuis la naissance jusqu'à la douzième année environ, ou jusques vers l'âge de puberté : qu'au-dessus de ce terme la mortalité respective va toujours en croissant (médiocrement), jusqu'à une nouvelle époque où la mortalité de chaque année devient toujours moindre que celle de la précédente.

Le premier temps de la vie où la mortalité

respective diminue chaque année, est celui de l'enfance. Le second où la mortalité croît, est celui de la jeunesse. Le troisieme où la mortalité reste moindre qu'à la fin du second, Barthez le nomme *âge consistant.*

« Cet âge, dans l'ordre de mortalité de » Kerseboom, dure depuis 33 ans jusqu'à 45 » inclusivement. Dans l'ordre de Parcieux, il » dure depuis 37 ans jusqu'à 46 inclusivement.»

Dans certaines tables, on peut remarquer un second âge consistant, ou une prolongation du premier. Mais quoi qu'il arrive, vers la 50.e année commence un nouvel âge où la mortalité respective va croissant jusqu'à la fin de la vie, si ce n'est entre 85 et 90 ans, où ce progrès est comme suspendu.

Suivant Barthez aucune raison physique ne peut expliquer ces variations, ces flux et reflux, ces accélérations et ces ralentissemens du mouvement qui entraîne les hommes vers la mort. C'est un fait-principe dont la Physiologie doit s'emparer.

Or, il est naturel de penser, ajoute-t-il, que dans les divers âges les forces *radicales* du Principe Vital ont une intensité proportionnelle à la ténacité de la vie, et par consé-

quent, qu'elles peuvent être mesurées par les mortalités respectives de ces âges (1).

Il rapporte à la même division les changemens qui surviennent aux forces *agissantes*. Dans l'enfance, dit-il, ces forces ont un mode précipité, rapide, peu régulier. Dans la jeunesse, l'action en est rapide, mais moins que dans l'enfance, et surtout beaucoup plus régulière. Dans l'âge consistant le progrès de l'action des forces est très-régulier mais lent : dans la vieillesse il est lent, mais moins que dans l'âge consistant.

Ainsi le *maximum* de célérité des forces agissantes est dans l'enfance, et le *maximum* de régularité, vers l'âge consistant.

---

(1) Cette conclusion est sujette à une difficulté, en ce qui regarde la jeunesse seulement. Pour que l'accroissement et la diminution de la mortalité prouvassent rigoureusement la diminution et l'accroissement de la ténacité de la vie, il faudrait que les causes extérieures qui nous menacent dans les divers âges fussent les mêmes. Si dans la jeunesse, la fougue des passions et les efforts pour se plier aux habitudes des professions, sont des causes de mort qui surpassent en efficacité celles où l'âge viril se trouve exposé : comment conclure de la plus grande mortalité de la jeunesse que les forces radicales y diminuent ?

La considération des différences de la mortalité n'est pas seulement utile pour estimer la quantité des forces dans les divers âges, mais encore pour apprécier la solidité des théories communes de la mort naturelle.

C'est une chose étonnante que la docilité avec laquelle on les reçoit et on les répète. Tous les jours on entend dire que la mort est la suite nécessaire des dégradations que les progrès de la nutrition introduisent dans la contexture des organes. Mais d'abord, il n'est pas possible de soutenir que le changement sénile des parties soit la suite physiquement nécessaire de la marche de cette fonction. Elle s'exécute pendant longtemps d'une manière si parfaite, la balance entre les pertes et la réparation est si exacte, qu'on ne saurait constater la moindre altération dans la constitution du corps. De sorte que l'affaiblissement de la nutrition et des autres fonctions, amené par l'âge, est lui-même l'objet d'un problème insoluble, et que la théorie commune de la mort n'a fait que reculer la question.

Ensuite, ajoute Barthez, quand on pourrait, en multipliant les hypothèses, rapporter avec plus de vraisemblance à des causes phy-

siques la nécessité de la mort naturelle, il est évident que de pareilles causes ne peuvent pas rendre raison des variations de la mortalité, telles qu'on les observe aux diverses époques de la vie.

La conclusion où il tâche d'amener son lecteur, c'est qu'on ne peut donner une raison physique de la nécessité de la mort naturelle ; et en cela il pense comme Galien et comme Stahl. « Les lois primordiales de » la constitution du corps vivant, dit-il, pro» duisent seules les variations de la mortalité » dans les divers âges. La première cause de » la mort naturelle est la nécessité de ces » lois, qui règlent la durée et la fin, comme » l'origine et le développement de la vie. »

Les causes prochaines de la mort la plus commune sont les fortes lésions des organes principaux. Ces lésions sont de deux sortes : sensibles et physiques, insensibles et nerveuses. Ces dernières peuvent suspendre les fonctions vitales et donner la mort la plus soudaine. C'est ce qui arrive à la suite des passions vives, des passages subits d'un état à un autre opposé, et de certains poisons dont le simple contact sans absorption peut suffire pour déterminer ces terribles effets.

Les phénomènes de la mort ne peuvent être observés dans celle qui est subite ; il faut les étudier dans celle qui est progressive, et lorsqu'elle est encore imparfaite. Il convient de s'arrêter un moment sur la mort apparente qui peut être un degré de la réelle.

Barthez admet que dans la mòrt apparente générale, ainsi que dans la gangrène (qu'il considère comme une mort apparente locale, et qu'il distingue par conséquent du sphacèle), il existe une sensibilité vitale très-faible, et des mouvemens toniques imperceptibles. Il faut bien que cela soit ainsi, puisque le corps ne tombe pas en putréfaction, et que les impressions excitantes peuvent y provoquer une réaction vitale.

Deux sortes de moyens peuvent dissiper l'*asphyxie* (1). Les uns sollicitent les forces sensitives et tendent à exciter des irritations indéterminées, comme font toutes les impressions douloureuses. Les autres ont pour effet de produire certaines suites de mouvemens

---

(1) Barthez entend par-là toute mort apparente, quelle qu'en soit la cause, et non pas simplement comme quelques écrivains récens, celle qui est l'effet de la suffocation.

qui introduisent elles-mêmes, en vertu des liens de la synergie, une disposition prochaine au retour de certaines fonctions essentielles. Telle est suivant l'Auteur l'utilité de l'air soufflé dans la poitrine pour rappeler la respiration ; celle de la saignée pour provoquer les mouvemens circulatoires ; celle des agitations en divers sens, pour produire dans les solides des traînées de mouvemens toniques.

S'il lui était démontré que dans un corps qui a été vivant, il n'existe plus le moindre degré de force vitale, son retour à la vie lui paraîtrait une véritable *résurrection.* Il n'hésite pas à se servir de ce terme pour le rotifère, qui après plusieurs années de mort complète, recouvre ses facultés si on l'humecte ; et il transporte hypothétiquement le même langage à tous les animaux, dans lesquels on pourrait prouver que tout acte vital a été quelque temps suspendu. Je sais qu'on s'est récrié contre le mot de résurrection, mais c'est toujours sans réfuter les raisons qui l'ont fait adopter.

Des phénomènes de la mort lente, les uns sont relatifs aux forces vitales, les autres aux modifications de l'Âme. Les premiers sont très-différens, suivant que l'état convul-

sif ou celui d'atonie domine dans les dernières affections qui précèdent l'extinction des facultés de la vie. Barthez décrit fort bien les symptômes que ces deux cas présentent. Après avoir parlé des mouvemens spasmodiques d'une agonie convulsive, il profite de l'occasion pour glisser un fait qui vient à l'appui de ses idées sur les causes de la chaleur vitale. C'est que quelquefois au moment où l'Homme finit de vivre, la chaleur monte au plus haut degré, comme l'a observé de Haën, et s'y soutient quelque temps après la mort. Il attribue cet accroissement de température aux vibrations toniques intimes, qui sont en harmonie avec les convulsions sensibles dont les mourans sont fréquemment agités.

Quand la mort n'est pas subite, elle s'empare *successivement* des divers organes. Le plus souvent elle procède de l'extérieur à l'intérieur; mais cet ordre est loin d'être constant. Une chose qui doit déconcerter quelques Physiologistes modernes, c'est qu'il peut arriver que la mort soit plus tardive dans les artères que dans le cœur, comme le prouve un fait recueilli par Sébastien Nasius.

Quant aux modifications de l'Ame, lorsque la mort approche, on observe le plus souvent

un état de délire ou d'affaiblissement de l'intelligence. L'Auteur le compare à celui que présente l'invasion du sommeil. C'est d'après la ressemblance de ces deux états, et d'après un grand nombre d'observations rapportées dans une note de la seconde édition, qu'il incline à croire que l'Homme goûte un certain plaisir à mourir (1).

Je m'arrête ici; le reste est consacré à l'explication des autres phénomènes de la mort. Ces détails sont pleins d'intérêt sans doute; mais comme on n'y voit que l'application de principes établis précédemment dans ce livre, ils n'apprendraient plus rien sur la doctrine générale de l'Auteur.

---

(1) Cette opinion qui n'était pas nouvelle, mais qu'il renforçait de nouvelles preuves, lui valut de la part de Rulhière l'épigramme suivante :

Ce Magistrat, docteur en Médecine,
Et Chancelier de la gent assassine,
Dans je ne sais lequel de ses fatras,
Prône beaucoup le moment du trépas.
Agoniser est un plaisir extrême,
Et rendre l'Ame est la volupté même.
On reconnaît à l'œuvre l'ouvrier :
Un jour de deuil lui semble un jour de noce.
C'est bien avoir l'amour de son métier ;
Vous êtes bien orfèvre, Monsieur Josse.

Cette exposition est longue, j'en conviens, mais la doctrine de Barthez ne consiste pas dans un principe unique au moyen duquel il prétende donner la clef de tous les phénomènes ; elle consiste dans une suite de lois expérimentales, dont il a bien fallu indiquer les plus essentielles : car au lieu de saisir le véritable esprit de cette philosophie médicale, la critique s'est aheurtée à l'accusation d'avoir voulu *expliquer* les phénomènes de l'économie vivante en les attribuant à un Archée substantiel renfermé dans le corps. On n'a pas même cessé de parler ainsi depuis la seconde édition des Élémens, où l'Auteur a si formellement déclaré son intention. « Les » critiques que les divers journalistes firent » d'abord de ces Élémens, dit-il, portaient » entièrement à faux, et avaient un vice radi- » cal. Ce vice consistait à soutenir que dans » cet ouvrage, *j'expliquais* tous les phéno- » mènes de l'Homme vivant, par l'action d'un » Principe Vital : force universelle que j'avais » imaginée et ajustée à toutes les fonctions » de la vie corporelle. Mais il faut que ces » journalistes (tels par exemple que MM. » Blumenbach et Tode) n'aient pas su ou » voulu reconnaître, ce qui est évident pour

» tout lecteur attentif de mes Nouveaux Élé-
» mens : que je n'y ai jamais employé le nom
» de Principe Vital, pour *expliquer* aucun des
» phénomènes de la vie ; mais uniquement
» pour rendre facile et sûre la formation de
» nouveaux résultats de ces phénomènes, que
» je me suis attaché à combiner d'une ma-
» nière plus simple, plus générale, et partant
» plus utile qu'on n'avait fait avant moi (1). »
Et ailleurs : » Je ne saurais trop répéter que
» je ne me propose point *d'expliquer* les phé-
» nomènes de la vie, comme sont, par exem-
» ple, ceux que je rapporte aux sympathies.
» Mais mon objet est de bien voir et de com-
» biner les faits particuliers qui appartien-
» nent à la Science de l'Homme, de manière
» à les tourner et traduire en faits généraux,
» ou faits-principes. C'est aux hommes éclai-
» rés et impartiaux à juger si ces versions que
» j'établis sont exactes et utiles (2). »

Tous les jours j'entends dire : Mais si cette doctrine n'explique pas les phénomènes de la vie, quelle est son utilité? Y a-t-il quelque

---

(1) Note générale mise à la tête des notes du premier volume.

(2) Tome Second, notes, p. 15.

profit pour la Science à nommer Principe Vital la cause inconnue de ces phénomènes?

On me permettra d'user d'une comparaison pour mieux faire sentir le but de l'ouvrage dont je parle. Je suppose que nous connaissons tous les faits relatifs à l'action de la lumière, mais qu'on n'a pas encore songé ou réussi à tirer parti de cette connaissance, soit pour ordonner nos idées en corps de doctrine, soit pour obtenir de ces faits toute l'utilité pratique qui en peut découler. Il s'agit maintenant de l'entreprendre. Que pour parvenir à cette fin, on s'obstine à vouloir, avant tout, déterminer la nature de la lumière, et les rapports qu'elle peut avoir avec d'autres êtres; à chercher si c'est un fluide particulier, ou le résultat d'un mode spécial d'action d'un fluide qui a d'autres propriétés; si elle est répandue dans l'espace où elle est mise en mouvement par certaines causes, ou bien si les corps lumineux la versent par torrens; si les déviations qu'elle subit en entrant dans les corps diaphanes, sont l'effet de l'attraction et de l'impulsion:...... il est à croire que nous n'aurons jamais une Optique, et qu'aucune théorie sûre ne pourra jamais nous diriger dans l'invention de tant d'instrumens

qui doivent servir à nos jouissances, ou à la satisfaction de nos besoins.

Que quelqu'un alors s'avise de mettre de côté toutes ces questions insolubles, et qu'au lieu de se perdre en vaines conjectures, il se contente de comparer les faits et d'en exprimer les résultats généraux sous la forme de principes ou de lois ; de nous dire : « Quelles » que soient la nature de la lumière et celle » des causes qui la font agir ou qui modifient » sa marche, il est toujours certain 1.° qu'elle » se propage en ligne droite, quand nul obs» tacle ne s'y oppose ; 2.° qu'en s'éloignant du » point radieux, son intensité décroît comme » croît le quarré de la distance ; 3.° qu'en tom» bant sur un corps qui l'arrête, elle se réflé» chit en formant un angle égal à celui d'inci» dence ; 4.° que lorsqu'elle entre obliquement » dans un milieu dont la densité diffère de » celle du milieu où elle se mouvait, il se fait » une réfraction ; 5.° que le sinus de l'angle de » réfraction garde, pour chaque milieu, un » rapport constant avec le sinus de l'angle » d'incidence »........ Je demande à mon tour si celui-là aura rendu un service. Il est bien évident que les dogmes présentés ainsi, deviendront plus aisés à combiner, et plus fé-

conds en applications importantes que les faits isolés. Cet établissement des lois expérimentales aura donc produit une science certaine, qui pourra elle-même servir de base à des pratiques utiles.

Celui qui aurait posé ces lois, n'interdirait pas les recherches ultérieures à ceux qui aiment à remonter plus haut ; mais il serait possible que découragé par la vanité des tentatives précédentes, et attiré par les avantages certains que lui offrent ces principes, il se bornât à les exploiter et à les tourner au profit de l'humanité.

C'est exactement ce que Barthez a fait pour la Science de l'Homme. Il avait à choisir entre le chaos des empiriques, et les systèmes de ces théoriciens qui, pour avoir voulu trop s'élever dans la recherche de la nature des causes, s'étaient exposés à des disputes interminables, et avaient rendu fort suspect l'Art fondé sur des principes aussi contestés. Il trouva qu'il valait mieux comparer les faits, les considérer sous les rapports utiles, les exprimer par des propositions générales, dégagées de tout langage hypothétique, de toute opinion incertaine, afin que ces dogmes pussent servir à l'analyse des phénomènes com-

pliqués des maladies et à fonder les règles pratiques de leur traitement.

Il ne blâmait pas précisément les recherches que d'autres pourraient entreprendre, sur la cause de la vie; la perfection de sa méthode tenait même son esprit exempt des préoccupations qui lui auraient fait craindre tel ou tel résultat. Mais pour lui, il n'avait garde de hasarder son temps avec si peu d'espérance. Il n'aurait pu se payer de conjectures, d'opinions probables; il voulait être Médecin, il devait s'arrêter dès que la certitude des dogmes lui manquait.

Au reste, si quelqu'un veut se livrer sérieusement à ces tentatives, il doit, s'il est sage, commencer par étudier la Science, selon la philosophie de Barthez. D'abord, c'est le seul moyen de se faire, pour ainsi parler, une Médecine provisoire, qui aît toute la certitude dont elle est maintenant susceptible. Ensuite, comme les principaux dogmes de cette doctrine sont uniquement l'expression générale des faits, elle doit servir de moyen d'épreuve pour les dogmes d'un ordre supérieur qu'on essayera d'établir. Aurait-on seulement écouté Newton, si les résultats de ses découvertes

s'étaient trouvés en contradiction avec les lois de Keppler ?

Mettre en problème l'utilité de la Physiologie de Barthez, c'est donc permettre de contester les services de ceux qui ont établi les lois de la réflexion, de la réfraction, de la décomposition de la lumière, et méconnaître le prix de leurs travaux, parce qu'ils n'ont pas découvert les causes des effets dont ils ont si fructueusement constaté les circonstances.

Quant aux expressions inusitées, *Principe Vital*, *Synergie*, *forces radicales*, *forces agissantes*, elles étaient indispensables pour désigner dans les objets les faces nouvelles qu'il y voulait considérer et qu'on avait négligées ; et pour rendre des notions abstraites, débarrassées de tout ce que l'imagination aurait voulu y ajouter, et les soumettre par là aux seules opérations de l'entendement. Il ne pouvait pas user de termes employés par d'autres dogmatiques, lorsqu'ils auraient rappelé des idées qu'il lui importait d'écarter. Qui doute aujourd'hui que la perfection du langage des sciences ne contribue infiniment à leur progrès ? Qui conteste le service que Viète a rendu à l'Algèbre en substituant à

l'expression des grandeurs réelles, des caractères absolument indéterminés ?

On a dit avec raison que Barthez aurait de grands droits à notre reconnaissance, pour avoir enseigné la seule méthode de philosopher qui puisse faire avancer la Médecine, *quand même l'on viendrait à reconnaître pour fausses, le plus grand nombre des applications qu'il en a faites* (1) ; et il est

---

(1) Éloge de Dumas, pag. 16. M. Prunelle et M. Alibert ne s'accordent pas dans l'appréciation du mérite de Barthez. L'un vante l'excellence de sa méthode, et semble suspendre son jugement sur les détails ; l'autre loue les détails, et paraît peu content de la méthode, puisqu'il dit (Nosologie naturelle, considérat. prélim., pag. lxviij) : « Il fallait que Barthez fût doué d'un génie peu ordinaire, puisqu'il a été si loin après avoir pris des routes défectueuses. » Mais comme M. Prunelle, dans l'ouvrage où il juge Barthez, s'occupe spécialement des méthodes de philosophie introduites dans la Médecine, sans descendre aux applications, et que M. Alibert dans le sien doit naturellement examiner avec plus d'attention les détails nosographiques que les méthodes de philosopher ; il me paraît conforme aux règles de la prudence de recevoir au pied de la lettre, et avec toute la confiance due au mérite de ces Auteurs, le jugement du premier sur la méthode

très-vrai que dans cette supposition, il aurait encore par rapport à la Science de l'Homme, le mérite qu'on ne peut contester à Bacon, par rapport à la Physique : celui d'avoir montré la véritable route à suivre. Mais la justice nous force à convenir que plus heureux ou moins distrait que ce dernier, et surtout instruit d'un plus grand nombre de faits relatifs à la Science qu'il cultivait spécialement, il doit être comparé plutôt à Galilée, qu'un philosophe anglais juge très-supérieur à Bacon, parce que non-seulement il a montré le bon chemin aux autres, mais encore qu'il y a marché lui-même bien avant (1).

Quelques-uns se plaignent que malgré toutes les précautions de l'Auteur, le livre dont

---

de Barthez, et celui du second sur sa supériorité dans les détails.

(1) *If we considerer him (Bacon) merely as an author and philosopher, the light in Which we view him at present, tho'very estimable, he was yet inferior to his contemporary Galileo, perhaps even to Keppler. Bacon pointed out at a distance the road to true philosophy : Galileo both pointed it out to others, and made, himself, considerable advances in it. Hume, Hist. of Great Brit. the Reign of James I. Appendix.*

nous parlons, tend à faire considérer le Principe Vital, comme un être distinct et substantiel. Mais ne voit-on pas que ce reproche ne prouve rien contre la doctrine, et qu'il décèle seulement en ceux qui le font, des préjugés pour lesquels ils exigent des ménagemens? Quand un homme a raisonné selon les règles d'une logique sévère; que vous ne pouvez lui contester, ni les faits qu'il rappelle, et qu'il a la délicatesse de ne point fournir de son propre fonds, ni la réalité des faces sous lesquelles il les envisage, ni les conclusions immédiates qu'il en déduit : vous n'êtes autorisé à rejeter sa doctrine qu'autant que les conséquences plus éloignées de ses principes seraient des absurdités manifestes. La condamner parce que ses derniers résultats ne s'accordent pas avec certaines opinions dont vous êtes imbu, c'est imiter les enfans qui, persuadés qu'avec zéro l'on ne fait rien, se moquent de toutes les démonstrations par lesquelles on prouve que le quotient de l'unité divisée par zéro est un infiniment grand. Montrez donc qu'il est *impossible* que la cause de la vie soit un être distinct du corps, ou cessez de regarder comme une défectuosité dans une doctrine, d'ailleurs inattaquable et indépen-

dante de toute idée préconçue, les probabilités qu'elle peut ajouter à l'opinion de cette existence distincte.

Mais quelle que soit l'opinion spéculative qui semblera la plus favorisée par la majorité des lois expérimentales exposées dans les Nouveaux Élémens, tout homme impartial sentira la différence, j'ai presque dit l'opposition qui existe entre la philosophie médicale de Barthez et les théories de Van Helmont et de Stahl, avec lesquelles certains affectent de la confondre. Qu'a de commun le premier avec les deux autres ? 1.° une application assidue à démontrer l'insuffisance des explications mécaniques de l'économie animale ; mais il a le mérite particulier de les réfuter par des preuves qu'ils n'avaient pas employées, et qui augmentent l'évidence de la démonstration ; 2.° l'admission d'une individualité physiologique, en quoi il aurait pu prendre pour modèle Hippocrate et la plus saine partie des Médecins de l'antiquité, quand il n'aurait jamais ouï parler de Stahl ni de Van Helmont; mais chez Barthez cette individualité n'est qu'un fait, débarrassé de toute opinion arbitraire, dont la notion simple et abstraite entre dans les dogmes où l'unité doit être exprimée:

tandis que chez les deux autres, cette notion marche toujours accompagnée de l'idée d'une cause hypothétique déterminée, qui inspire des suspicions contre la doctrine, et qui restreint l'emploi de la notion d'individualité aux cas où l'on peut supposer sans absurdité l'intervention de cette cause.

Barthez a trouvé chez Van Helmont et chez Stahl, comme chez un grand nombre d'auteurs anciens et modernes, plusieurs lois ou faits généraux et principes, qu'il a adoptés, épurés, exprimés d'une manière plus exacte, et dont il a convenablement augmenté ou restreint l'étendue. Ainsi il enseigne le dogme de la duplicité de l'Homme, c'est-à-dire, de l'existence de deux individualités, dont une purement vitale et l'autre intellectuelle; dogme qu'il a pu prendre dans Platon, dans Saint Paul, dans Saint Augustin, comme dans Van Helmont, mais qu'il a réduit à la simple expression d'une différence essentielle entre deux ordres de faits, et dont il a banni l'hypothèse d'une âme sensitive substantielle; celui des *idées morbifiques*, emprunté de Van Helmont; celui des forces toniques, et celui de l'activité du Principe sentant pris chez Stahl: voilà, je crois, tous les rap-

ports qu'on peut apercevoir entre sa doctrine et celle des deux Médecins dont on veut qu'il soit le sectateur (1).

Mais qu'on les compare par les idées fondamentales et par la philosophie. Dire comme Stahl, que les phénomènes de l'économie animale sont des opérations de l'Ame pensante ; entreprendre pour le prouver, de montrer que la cause dont ils dépendent, se conduit dans ces opérations avec intelligence, avec prévoyance, avec sagesse ; choisir dans l'immensité des faits dont l'histoire de l'Homme se compose, le petit nombre de ceux qui peuvent sans danger être envisagés du côté qui favorise cette hypothèse, par exemple certains cas d'hémorrhagie, et négliger les autres, leur donner la torture, ou les expliquerpar des nouvelles suppositions ; s'imposer ainsi l'obligation de considérer toutes les maladies comme des efforts salutaires de l'Ame contre des causes mal-faisantes, et conséquemment d'anéantir presque toute la Thérapeuti-

---

(1) Ce reproche d'imitation ou de plagiat, me rappelle celui que M. Lassalle fait à Newton d'avoir pris ses idées dans Bacon. Ils sont tous deux de la même justice.

que; attribuer les efforts désordonnés qui, loin de rendre la santé donnent la mort, aux erreurs de l'Ame déchue de sa perfection primitive par le péché originel; en un mot s'engager à rendre communs aux faits médicaux les principes de la Psychologie : c'est sacrifier la plupart des avantages du dogme de l'individualité Physiologique; c'est certainement prendre le contre-pied de la méthode de Barthez, et il est aisé de pressentir que le plus souvent les résultats doivent différer, que lorsqu'il y a concordance, c'est par hasard, et que dans ce cas, ceux de Barthez ont seuls le mérite d'être exempts de tout soupçon d'hypothèse (1).

(1) Au reste, l'envie de justifier Stahl ou de déprimer Barthez, a porté quelques modernes à chercher dans les écrits du premier toutes les subtilités par lesquelles il a cru dissiper la résistance que le sens intime oppose à sa doctrine ; tous les aveux que ses adversaires lui ont arrachés ; toutes les modifications et demi-rétractations par lesquelles il a tâché d'éluder leurs argumens : et à l'aide de ces rapprochemens, ils ont prétendu montrer que le vitalisme rentré dans le Stahlianisme. Mais la doctrine d'un Auteur ne se compose pas de ses palinodies. Au fait : Stahl a-t-il reconnu la *duplicité* du prin-

Pour ce qui est du système de Van Helmont, rappelons-en encore les bases. Un être substantiel, d'une nature intermédiaire entre l'Ame et le corps, nommé Archée, doué d'intelligence et susceptible de passions, est chargé en chef du gouvernement du corps. Il a un commerce intime avec l'Ame. Il siége à la région épigastrique; de là viennent et la grande influence qu'ont sur tout le système vivant, les affections qui intéressent l'estomac et la rate, et la prééminence de ces deux organes, fameuse dans l'école de Van Helmont, sous le nom de *droit de duumvirat*. De plus, chaque organe a un esprit ou Ar-

---

cipe actif, au moins relativement à la portée de notre esprit? A-t-il proclamé la nécessité d'étudier expérimentalement la cause vitale, sans en confondre les lois avec celles de l'autre puissance? A-t-il su méditer sur les modes d'action de cette cause, en la considérant d'une manière abstraite, sans se laisser entraîner vers des opinions hypothétiques touchant son essence, et en gardant un équilibre mental, plus difficile à conserver que l'équilibre corporel sur la base la plus étroite? Si l'on est obligé de répondre négativement, on ne peut pas se dispenser de convenir que les deux Auteurs diffèrent par les idées fondamentales.

chée subalterne qui l'anime, dont toutes les affections sont communiquées à l'Archée principal, et qui en reçoit des ordres. Tout est bien tant que l'Archée supérieur est obéi, et que les actes vitaux s'exécutent selon les *idées* imprimées par le Créateur ou par l'Ame aux Archées de tous les ordres. Mais si des causes morbifiques, des levains de maladies, des matières contagieuses, s'introduisent dans une partie, l'Archée du lieu se fâche ; dans sa mauvaise humeur il n'obéit plus au maître Archée, qui est à son tour fort irascible. Il en résulte des ordres bizarres, des révoltes, et par conséquent un grand trouble dans la succession des opérations ; c'est ce trouble qui constitue la maladie...... Je ne continue pas. J'accorderai, si l'on veut, que toute cette mythologie est une allégorie sous laquelle on exprime des faits réels ; mais je demande, pour ne pas sortir de mon sujet, quel rapport on aperçoit entre ces jeux de l'imagination et la méthode sévère de Barthez, et s'il est permis d'assimiler un historien philosophe qui s'applique laborieusement à la recherche des causes naturelles d'un événement, enchaîne les faits tant qu'il peut en découvrir les nœuds secrets, et éclaire l'esprit

par la description d'un monde réel ; à un poëte épique qui chantant le même événement, en donne pour causes celles que sa Muse lui révèle, et qui, s'il songe à instruire, travaille moins à tirer l'instruction des faits, qu'à arranger les faits et les causes pour en faire sortir la leçon qu'il veut donner.

Quant à l'influence que les travaux de Van Helmont et de Stahl ont pu avoir sur le développement du génie de Barthez, ce sont de ces questions qu'il est inutile d'agiter, parce que chacun les résout selon ses affections. Je n'ai pas envie non plus de défendre sa Physiologie contre les reproches vagues par lesquels des hommes peu accoutumés au degré d'attention nécessaire pour en saisir l'ensemble, se vengent des difficultés qui leur en interdisent l'accès. Que veulent-ils ? Prétendent-ils lire Newton, Berthollet, La Place, aussi couramment qu'ils lisent l'Abbé Nollet ?

Le premier effet des Nouveaux Élémens sur l'opinion publique, ne dut pas flatter l'amour propre de l'Auteur ; il eut besoin même de la conviction d'avoir bien fait, pour ne pas tomber dans le découragement. On ne doit pas s'en étonner : sa méthode de philosopher était inconnue en Médecine ; la plupart de

ses résultats étaient nouveaux ; il heurtait de front les principes de toutes les sectes qui régnaient dans les écoles, et particulièrement ceux du Hallérianisme qui était alors en force ; il publiait des Élémens de Physiologie sans avoir fait lui-même une seule expérience sur les animaux vivans, dans un temps où les disciples de Haller ne cessaient de dire que les vivisections étaient le moyen d'investigation par excellence ; au lieu de leurrer le public par un système qui simplifiât la Science, il l'exposait, cette Science, avec toutes les difficultés qui naissent de l'extrême composition de son objet ; la concision de son livre en rendait la lecture pénible, et pouvait faire tomber dans des méprises les lecteurs peu attentifs : en voilà plus qu'il n'en fallait pour exciter les préventions les plus défavorables contre l'ouvrage, et même pour porter atteinte à la réputation de l'Auteur.

Parmi les causes qui retardèrent le succès de cette doctrine, il faut compter aussi les inimitiés dont Barthez s'était rendu l'objet par son caractère. Il avait toutes les qualités qui, chez un homme de sa profession, commandent l'estime, le respect et même l'admi-

ration. Mais accoutumé à concentrer ses affections sur un très-petit nombre d'individus, dont l'attachement lui suffisait, il ne faisait rien pour obtenir la bienveillance générale. Sa conversation donnait de lui la plus haute idée ; mais elle ne le faisait pas aimer, parce qu'au lieu d'apprendre aux autres qu'ils avaient de l'esprit, il ne songeait qu'à leur montrer le sien (1). Il n'employa jamais aucun moyen auprès de ses collègues pour se faire pardonner sa supériorité, quoiqu'il sût combien *on perd quand on néglige de plaire à ceux qu'on efface.* Cet homme si

(1) M. de Bausset (Histoire de Bossuet, t. II, p. 368) oppose la conversation simple de Bossuet, à la conversation enchanteresse de Fénélon ; sur cela il fait la réflexion suivante : « Mais on ne sait si tant » de supériorité, malgré l'art infini que Fénélon ap- » portait à la voiler, ne lui aurait pas donné plus » d'admirateurs que d'amis, si l'amitié n'eût pas été » en même temps le premier besoin de son cœur, » le plus grand bien de sa vie...... C'est ce qui ex- » pliquerait peut-être pourquoi Bossuet, qui ne cher- » chait jamais à plaire, et dont il paraît que la con- » versation n'était remarquable que par une extrême » simplicité, n'eut ni ennemis, ni envieux, tandis que » Fénélon, malgré tant de vertus et de qualités, a eu » beaucoup à souffrir de la haine et de l'envie. »

grave dans ses écrits, avait du talent pour l'épigramme, et il ne dédaignait pas de l'exercer par représailles. S'il était assez juste pour n'être jamais agresseur, il n'était pas assez généreux pour renoncer à la vengeance ; aussi changeait-il ses rivaux en des ennemis irréconciliables. Ses anciens élèves qui auraient pu le servir alors, ne faisaient presque rien pour sa gloire, parce qu'en s'éloignant de lui, la plupart avaient emporté autant de ressentiment que d'admiration.

Boerhaave lui-même n'aurait pas eu assez de tout le dévouement de ses disciples, pour propager rapidement une doctrine austère, qui parle à l'entendement seul et ne dit rien à l'imagination. On peut juger d'après cela, quel dut être le sort de Barthez, qui avait contre lui, non-seulement les préjugés les plus enracinés, mais encore la haine et l'envie, et qui ne pouvait rien attendre que de la raison et de l'impartialité, dont la voix est si faible en présence des passions.

La Gazette de Santé donna, en 1778, un extrait des Nouveaux Élémens, dans un supplément au n.° 40. Il est si court et la doctrine y a été si imparfaitement saisie, que malgré les intentions obligeantes du Rédac-

teur, Barthez dut en avoir plus de chagrin que de plaisir.

Des journalistes allemands maltraitèrent l'ouvrage, et l'on a vu que Barthez leur reprochait de ne l'avoir pas entendu. Le Journal de Médecine de Paris en publia un long extrait (1), qui passa dans le temps pour un chef-d'œuvre de méchanceté. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'aujourd'hui une personne qui ne serait pas prévenue et qui ne lirait pas le jugement qui termine le second article, douterait de la mauvaise intention du journaliste, parce que la plupart des propositions extraites comme des paradoxes révoltans, qu'il ne daignait pas honorer d'une réfutation, et qu'il suffisait d'énoncer pour exciter la risée publique, sont devenues des principes que les Médecins ne contestent plus. Le dessein de nuire ne peut être soupçonné qu'à certains rapprochemens, à l'affectation de présenter toutes nues des propositions qui, à cette époque, ne pouvaient pas se passer de développemens, et à quelques mots introduits dans l'expression de certains dogmes, pour leur donner une teinte de ridicule.

(1) Tom. XLI, année 1779, p. 481.

Quant au jugement, le voici : « Cet extrait
» et celui du mois dernier, nous offrent des
» opinions singulières, des propositions hardies,
» enveloppées d'un style presque toujours
» impénétrable, appuyées de faits admis avec
» la plus grande crédulité;

» Car quand on a besoin d'autorité,
» La fable prouve et devient vérité.

» On ne les a point discutées, on n'a point
» porté de jugement, parce qu'il a paru que
» leur seul rapprochement suffisait pour les
» apprécier. Au reste, il semble que le célèbre
» La Bruyère eût sous les yeux l'ouvrage, lorsqu'il
» a parlé des Auteurs qui *s'égarant dans
» une métaphysique nouvelle, veulent vous
» faire recevoir des expressions vides de
» sens, et admettre des pensées creuses et
» écartées des notions communes.* Il ajoute :
» *Plus la philosophie répandue dans leurs
» livres, est subtile et idéale, plus elle est
» vaine et inutile pour expliquer des choses
» qui ne demandent des hommes qu'un
» sens droit pour être connues jusqu'à un
» certain point, et qui au-delà sont inexplicables.*

» M. Barthez, nous donne à-peu-près la

» même leçon, pag. 208, en observant que :
» *c'est une faiblesse de l'esprit humain,*
» *de masquer les problèmes dont la solu-*
» *tion est au-dessus de sa portée, en leur*
» *donnant une forme arbitraire, à la-*
» *quelle il puisse appliquer plus commodé-*
» *ment des hypothèses qu'il s'arrête à dé-*
» *velopper.* »

Barthez eut toujours cet extrait sur le cœur, d'autant qu'il croyait avoir deviné la plume d'où il était sorti. Il y fait allusion, lorsqu'il dit dans la note générale du premier volume de la seconde édition : « Il arrive très-souvent » que des journalistes qui se sont donné la » mission de juger les Auteurs, ne peuvent » se faire confirmer ce droit par le public, » qu'en flattant sa malignité. Ils ont plusieurs » moyens de servir son injustice, et leur pro- » pre jalousie, en dépréciant les bons ouvra- » ges. Le plus simple de ces moyens, est d'ex- » traire seulement d'un livre quelques traits » dont les défauts semblent être saillans, et de » présenter l'ensemble de l'ouvrage d'une ma- » nière tellement sèche et décharnée, qu'il est » impossible de juger quels sont le caractère, » le genre d'utilité et le degré de mérite de la » composition. »

Pour le reproche de crédulité, il y a répondu ainsi dans le Discours Préliminaire de la Nouvelle Mécanique : « Un journaliste » m'accusa de crédulité relativement aux faits » dont j'avais appuyé mes principes. Mais cette » accusation démontrait son ignorance. Car il » n'était aucun des faits que j'avais allégués, » et qui lui paraissaient comme fabuleux, qui » ne dût être parfaitement vraisemblable aux » yeux des hommes instruits, par le grand » nombre de faits analogues qu'on pouvait y » rapporter. *Fragili quœrens illidere den-* » *tem, offendit solido.* » Il a fait plus dans la seconde édition des Élémens : il a renforcé les observations singulières, d'un nombre presque excessif de cas du même genre, qui portent leur crédibilité jusqu'à la certitude.

Si l'on se représente Barthez tel qu'il était, on doit s'imaginer combien son âme était sensible à ces désagrémens. Il eut cependant le courage de ne point répondre aux critiques, et d'attendre du temps l'effet que ses idées devaient produire. Pleinement convaincu de la vérité de sa doctrine, il continua de raisonner et d'agir d'après les principes qu'il y avait établis, et en cela il se conforma à ce précepte de Marc-Aurèle : « Si quelqu'un met devant

» toi en question comment s'écrit le nom d'An-
» tonin, aussitôt élevant la voix, tu lui en diras
» toutes les lettres. Mais si on s'avise de vouloir
» disputer sur cela, t'amuseras-tu à disputer
» aussi ? Ne continueras-tu pas de prononcer
» tranquillement toutes les lettres, l'une après
» l'autre ? »

Cette patience pouvait bien, comme Barthez le prétendait, avoir son principe dans la réflexion de Barbier-d'Aucour sur la courte existence de toute critique, soit qu'elle s'attache à un bon ou à un mauvais ouvrage; mais il est vraisemblable qu'il y était affermi par le bien que lui disaient de son livre quelques hommes, qui non-seulement étaient en droit de ne point exagérer leurs éloges, mais encore qui, par respect pour eux-mêmes, étaient obligés de se rapprocher de la vérité autant que la politesse le permet. Pourvu qu'il ait passé condamnation, ou pris son parti, sur le reproche d'obscurité, la correspondance que j'ai sous les yeux a pu le dédommager, et lui fournir les encouragemens dont il avait besoin. D'Alembert, dont le jugement en cette matière n'était pas à dédaigner, parce qu'outre son esprit éminemment philosophique, il

avait fait des études en Médecine (1), d'Alembert lui écrivait : « J'ai lu avec le plus grand
» plaisir, le plus grand intérêt, et le plus
» grand profit, votre excellent ouvrage. J'y ai
» trouvé non-seulement un savoir immense,
» bien digéré et éclairé de la plus saine philo-
» sophie, non-seulement des faits très-curieux,
» très-peu connus, et très-habilement rappro-
» chés; mais ce qui est encore plus recomman-
» dable, des vues nouvelles et très-intéressantes
» sur l'économie animale, et un système qui
» me paraît au moins mériter l'attention des
» Physiologistes. »

Herrmann de Strasbourg, Dubrueil, Spielmann, Poupart, Voullone, Tissot, et une foule d'autres Médecins très-recommandables lui tenaient un langage pareil, ou même plus flatteur, parce qu'ils étaient en état de prononcer sans attendre que la cause fût instruite par autrui. Dans la lettre de Desperrières, on trouve de plus l'expression d'un intérêt vraiment amical. « Vous avez devancé votre siècle
» de cinquante ans. Je désirerais voir des ma-
» lades à présent avec vous, pour mieux aper-

(1) Voy. l'éloge de d'Alembert par Condorcet.

» cevoir l'application de vos principes. Nous » avons tous besoin de la Pathologie que vous » nous promettez; c'est alors que l'on sentira » davantage tout le prix de votre nouvelle doc- » trine. Pour ce qui est de moi, mon cher » ami, vous connaissez tout mon penchant à » vous admirer dans tous les temps et sous » toutes les formes; mais cela ne me suffit pas, » je veux que tout le monde pense comme » moi. »

Le temps a prouvé combien Barthez fut sage en préférant le parti du silence. Il s'épargna les agitations et les tourmens d'une guerre littéraire, et son livre n'en a pas moins rempli son but, puisqu'il est devenu classique, qu'il a fait une révolution dans la Science, que la méthode et les principes s'en retrouvent dans un grand nombre d'ouvrages postérieurs justement estimés, et qu'on peut appliquer à Barthez ce que M. Cuvier a dit ingénieusement de Cavendish, *qu'il est l'Auteur de bien des découvertes qu'il n'a pas faites.* Pour juger des progrès de cet ouvrage dans l'opinion, on n'a qu'à comparer le jugement du Journal de Médecine avec celui qu'en a porté trente ans après un ennemi décidé de Barthez, mais un ennemi éclairé et honnête

homme : « Loin de moi la prétention témé-
» raire de jeter aucune défaveur *sur le moin-*
» *dre passage* d'un livre, qui sera long-temps
» un titre de distinction et de gloire pour
» l'École célèbre, à laquelle je tiens par mes
» travaux, par mes souvenirs et par mes sacri-
» fices. Au contraire, j'en apprécie la science,
» j'en estime le bon esprit, j'en admire l'éten-
» due et la profondeur. Quand on sait combien
» d'obstacles existaient contre l'Auteur dans le
» moment où il le fit paraître, combien il avait
» de préventions à détruire, quelles autorités à
» vaincre, que de fausses doctrines à renverser,
» on ne peut qu'honorer le savoir, les talens
» et la forte tête de l'homme habile qui l'en-
» treprit (1). » Quelque mesure que l'Auteur de cet aveu ait cherché à mettre dans ses éloges, on le voit convaincu qu'il importait à sa propre gloire que personne ne pût l'accuser d'avoir voulu porter atteinte à la doctrine exposée dans ce livre.

Les critiques médicales ne furent pas les seules que les Élémens eurent à essuyer : ils

(1) Dumas, Principes de Physiol., 2.e édit., Préf., p. lxxx.

pensèrent attirer à leur Auteur un désagrément d'un autre genre.

Le Cardinal de Bernis, qui était à Rome, et qui avait une haute opinion de Barthez, inspira à M. Salicetti, Médecin de Pie VI, l'envie de lire cet ouvrage. M. Salicetti la communiqua à plusieurs de ses confrères. La doctrine déplut au plus grand nombre. Ceux dont elle contrariait les préjugés, ne se contentèrent pas de la déclarer fausse, ils voulurent encore la rendre ridicule. Un élève de Barthez qui, par extraordinaire, avait un zèle ardent pour la gloire de son maître, le docteur Cremadells, Médecin-adjoint de l'Hôpital du Saint-Esprit, tâcha de la défendre et contre la censure et contre la raillerie. Il fit d'abord quelques progrès ; mais bientôt il trouva dans un autre élève du même Professeur, un adversaire acharné qui se mit à déclamer avec une véhémence que ne donne pas communément l'amour de la vérité. La querelle s'échauffant et les ennemis du livre ou de l'Auteur commençant à manquer d'objections médicales, ils recoururent à d'autres armes. Ils prétendirent que cette doctrine contenait des principes hétérodoxes, téméraires, sentant le matérialisme, et ils parvinrent à faire imposer

silence à celui qui s'en était déclaré l'apôtre. Le jeune docteur était prêt à quitter Rome de dépit, quand un personnage de marque lui conseilla de soumettre une analyse de toute la Physiologie de Barthez au jugement du Saint Siége. Cette analyse, tirée de l'*Oratio de Principio Vitali Hominis*, de la *Nova Doctrina*, et des Élémens, fut renvoyée à une commission composée de plusieurs Théologiens et de deux Médecins, dont l'un était M. Adinolfi, ci-devant Médecin de Clément XIV. Les cabaleurs persuadèrent aux premiers que la doctrine était pernicieuse; mais les Médecins l'approuvèrent sans restriction. Cette approbation soutint l'espérance du docteur, malgré le jugement contraire de la majorité. Il eut encore le courage de porter l'affaire à la congrégation de l'Index, qui nomma deux Théologiens pour l'examiner. L'un des deux était le P. Bonfili, Religieux Dominicain du Couvent de la Minerve, qui ayant attentivement lu toutes les propositions attaquées, prit à cœur la doctrine, et fit tant qu'il ramena ses confrères, dissipa leurs préventions, leur fit sentir que l'Auteur, loin de favoriser le matérialisme, loin de croire le corps capable de penser, mettait en doute s'il l'était d'opé-

rer les fonctions vitales par ses propres forces, et obtint enfin l'*Imprimatur* pour l'analyse. Elle fut dédiée à M. Salicetti, et publiée à Rome, en 1779, sous ce titre : *Nova Physiologiæ Elementa ;* elle est acccompagnée de deux amples approbations de MM. Adinolfi et Pirri. Mais quel que soit le mérite de cet abrégé, on n'y trouve cependant ni Barthez tout entier, ni Barthez tout pur.

Pendant qu'un moine Dominicain soutenait l'orthodoxie de notre Auteur à Rome, un Académicien l'accusait d'irréligion en France. Voici le motif ou le prétexte de cette petite persécution. Dans le dernier chapitre des Élémens de la Science de l'Homme, Barthez cherche à prouver que les approches de la mort ne sont pas aussi pénibles que le vulgaire se l'imagine. Il termine cet article par la réflexion suivante : « La mort serait toujours » heureuse, si les hommes ne voyaient dans » cette dernière fonction de la vie, qu'un tri» but qu'ils doivent à la Nature, suivant l'or» dre établi par son Auteur. Mais ils sont dé» tournés souvent de cette vue simple et cou» rageuse, par divers usages qui excitent vi» cieusement l'imagination et la sensibilité des » mourans ; de sorte qu'on peut dire que les

»institutions humaines ont corrompu pour »les hommes jusques au bien de mourir.»

Il était naturel d'entendre par ces *institutions humaines*, celles qui le sont incontestablement, comme un testament, une réunion de parens autour du lit d'un agonisant. Mais la malveillance prétendit que l'Auteur faisait allusion aux Sacremens, qu'il voulait faire passer pour des *institutions humaines*, et le livre fut déféré au Procureur-général du Parlement de Toulouse. Barthez en fut averti, il eut des inquiétudes pendant quelques jours. Cependant l'affaire tomba. Il attribuait cette dénonciation à de Ratte, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Montpellier; mais j'ignore si c'était d'après des renseignemens positifs, ou seulement d'après l'animosité qui régnait entre eux depuis une querelle très-vive qu'ils avaient eue en pleine Académie. Il n'en tira pourtant d'autre vengeance que de faire courir une anecdote épigrammatique. De Ratte avait prononcé dans une séance publique, l'éloge de je ne sais quel Académicien peu connu. Au défaut de travaux utiles à louer, il avait tâché de donner à son discours une certaine étendue, au moyen d'une foule de particularités biographiques, sans s'apercevoir

que ces détails de la vie privée n'intéressent, que lorsque la célébrité du héros les relève. Notez que le Secrétaire perpétuel, homme très-instruit, avait un style plus convenable aux sciences exactes, qu'aux sujets qui demandent de la finesse, des traits, de l'élégance, du mouvement, ou quelqu'autre mérite oratoire. Dans la même assemblée, un membre qui cultivait l'Histoire naturelle, avait apporté un oiseau étranger, empaillé de sa propre main, et en avait fait une description pompeuse où l'on trouvait plus d'enthousiasme que de goût. Barthez prétendit qu'ayant demandé à un Seigneur russe, son malade, ce qu'il avait entendu de remarquable à la séance de l'Académie, celui-ci avait répondu : *Deux choses fort singulières ; l'histoire naturelle d'un Académicien, et l'éloge funèbre d'un oiseau.*

V.

Si j'ai réussi à donner une idée juste de la Physiologie de Barthez, tout lecteur initié dans l'étude des maladies doit pressentir l'influence de cette manière de raisonner sur la Pathologie et sur la Thérapeutique. Je crois

cependant devoir indiquer les principales améliorations que ce Médecin introduisit dans ces deux parties de la Science de l'Homme, lorsqu'il fit ce cours de pratique dont j'ai parlé, et qui fut aussi profitable au maître qu'aux élèves.

Le principal but de ce cours était de ramener à des principes généraux, les diverses méthodes de traitement reconnues efficaces, de montrer le vrai mode de leur utilité dans chaque cas observé, et d'enseigner la manière de créer, pour les cas mal connus des praticiens, d'autres méthodes fondées sur les analogies les plus sûres : l'objet de ce travail était en un mot l'*esprit des lois* thérapeutiques. Mais on sent que pour aspirer à ce résultat, il fallait tâcher préalablement de se faire des notions exactes de la maladie.

Il n'est plus temps d'opposer sa manière de voir sur ce sujet à celle des Galénistes et des Mécaniciens ; mais la comparaison de sa doctrine avec celle des Solidistes est plus que jamais de saison.

Le dogme fondamental de la Pathologie de ces derniers, le voici tel que Bordeu l'a rédigé : « Par maladie on doit entendre un dé-» rangement dans les fonctions, dépendant de

» quelque vice organique, ou de l'action augmentée ou diminuée, de quelque partie;
» car nous sommes malades, a-t-on dit, quand
» nos fonctions sont troublées, ou quand
» l'énergie de nos parties, leur ton est détruit....... Nous demandons donc pour l'exercice de la santé, une suite dans les mouvemens organiques, réglée et déterminée:
» quand ils s'écartent de cette harmonie, il en
» naît ce que nous appelons indisposition ou
» maladie. »

On ne parle pas ainsi dans l'École de Barthez. Notons les différences.

1.e D'abord on s'explique sur le rôle que jouent les altérations organiques dans la maladie. Un vice de la constitution des solides ou des fluides, peut nuire de deux manières; ou en gênant simplement l'action de l'agent vital (comme les défectuosités d'un instrument nuisent à l'opération dans laquelle il sert, malgré la régularité de la cause active), sans introduire d'ailleurs aucune détermination fâcheuse; c'est ce qu'on voit dans le squirrhe simple: ou en provoquant cet agent à des actes insolites et contre nature, comme dans le squirrhe dégénéré en cancer.

Cette distinction est essentielle, parce que

si les déterminations pernicieuses ne sont pas un effet *nécessaire* du vice organique, mais seulement le résultat d'une provocation, on peut entrevoir la possibilité d'être encore utile, dans les cas où le vice est hors de la portée de nos moyens, en empêchant la puissance vitale de céder aux sollicitations continuelles de cet irritant.

2.° En recherchant ce qu'on pourrait appeler la généalogie des phénomènes morbides, on ne peut pas s'arrêter à l'altération de la constitution sensible du corps, et on est obligé de remonter jusqu'aux affections de la puissance chargée de maintenir cette constitution, et dont l'action affaiblie ou perverse, a permis ou opéré une telle dégradation : si ce n'est dans les cas où le vice est introduit par des forces mécaniques supérieures à celles de la vie.

3.° Bordeu qui considère chaque organe comme un animal, a pu dire que la maladie dépend de l'action augmentée ou diminuée de quelque partie. Mais Barthez voit tout dans l'unité vitale ; c'est cette unité qui est le *substratum* de la modification morbide, et non pas une partie quelconque. Lorsque pour s'accommoder au langage commun fondé sur

des apparences, il consent à dire qu'une telle maladie appartient à un tel système d'organes; que les écrouelles, par exemple, sont une maladie du système lymphatique, cette manière de parler n'a pas dans sa bouche la même acception que chez les Solidistes : elle signifie seulement que dans cette maladie la cause active de l'individualité vitale, qui est vicieusement modifiée, exécute ses actes morbides plus particulièrement sur le système en question que sur les autres parties du corps (1).

Pour sentir la nécessité de voir la maladie sous ce point de vue, et non pas simplement comme le résultat de l'excès ou du défaut d'action d'un organe, il faut songer à ce qui arrive souvent dans les maladies appelées topiques, lorsqu'on est parvenu à faire cesser le prétendu défaut d'équilibre, soit en retranchant l'organe malade, soit en dissipant l'affection dont il était affligé : cette même affection va se reproduire dans un autre, comme

---

(1) Je ne dis rien de la proposition de Bordeu, en tant qu'elle rapporte tous les vices de l'action vitale à l'excès et au défaut : l'on a déjà vu ce qu'il fallait penser à cet égard.

la goutte et le cancer nous en offrent tous les jours des exemples.

4.° Mais pourquoi la modification de l'unité vitale d'où dépend la maladie, qui détermine cette cause active à produire divers actes insolites, dans le système entier ou dans quelques parties, ne pourrait-elle pas s'appeler *idée morbifique ?* Cette dénomination serait d'autant plus commode, que si elle devenait usuelle, on pourrait continuer d'emprunter à la Psychologie les mots qui expriment les qualités et les relations des idées intellectuelles, pour rendre des qualités et des relations analogues des idées morbifiques, comme la simplicité, la complication, la composition, l'association.

On sait que les opérations mentales, quelque variées qu'elles soient, se résolvent en un petit nombre d'actes simples, dont l'Ame arrange la succession selon le but qu'elle se propose. On sait encore que toutes les fonctions naturelles se composent de combinaisons et de suites de phénomènes simples que l'unité vitale exécute, au moyen des facultés sensitive, motrice, altérante, plastique, etc., dont elle est douée; phénomènes qu'elle co-ordonne suivant des lois primordiales qui se rappor-

tent à des fins utiles. Ces analyses doivent aider à concevoir que les maladies, quelque longue qu'en soit l'énumération, se résolvent de même en un nombre circonscrit de phénomènes élémentaires que présente la puissance vitale vicieusement modifiée : ce sont des altérations de la sensibilité, un exercice insolite des mouvemens, une aberration des actes qui règlent la constitution chimique des humeurs, etc. C'est là ce que Barthez nomme les *élémens* des maladies. Il y joint l'excès et le défaut d'intensité de l'action vitale, et les viciations de la constitution des solides et des fluides, en tant qu'elles s'opposent à l'exercice régulier des facultés, ou qu'elles affectent péniblement la sensibilité et troublent l'harmonie des fonctions.

Les maladies n'ont pas toujours les mêmes rapports avec les intérêts du sujet. Il est des circonstances où ne dépendant que du défaut de l'énergie nécessaire pour l'exercice régulier des fonctions, on n'en peut attendre aucun résultat avantageux. Dans d'autres cas, elles sont l'effet d'une propension (naturelle ou acquise) de la puissance vitale à mésuser de ses facultés, à prendre des déterminations sans objet, qui au lieu de tendre à la conser-

vation du système, le fatiguent à pure perte, ou tournent à son détriment. Enfin, il est des maladies qui amènent un changement heureux dans la manière d'être de l'individu, de sorte qu'on les doit regarder comme des opérations utiles, de véritables fonctions ; citons pour exemple la goutte régulière, les catarrhes périodiques des vieillards, les fièvres éphémères. Ici l'on voit ordinairement un ordre assez fixe dans la réunion et dans la succession des actes constitutifs de la maladie. Il faut néanmoins convenir que ces sortes d'opérations inaccoutumées sont presque toujours suspectes, tant parce que la cause qui les rend nécessaires, peut avoir affaibli le principe de réaction, que parce que la marche d'une fonction extraordinaire a rarement la régularité de celles qui s'exécutent tous les jours. Ajoutez encore que cette espèce de fonction peut vicieusement se continuer après la destruction de la cause excitative et durer ainsi sans objet.

Quant à la solution spontanée des maladies, l'expérience nous apprend que certaines n'ayant point un progrès naturel qui les consume ou les détruise, sont de nature à se prolonger indéfiniment, à ruiner les forces, à dé-

praver les fonctions essentielles, ou même à donner la mort ; tandis que d'autres, utiles ou non, tendent naturellement à une solution heureuse par le développement successif de leurs phénomènes.

Distinguer les élémens dont chaque maladie se compose, c'est-à-dire, les affections que la cause de la vie y éprouve, et les actes simples qu'elle y produit ensemble ou successivement ; déterminer l'utilité d'une opération morbide pour la conservation de l'individu ; reconnaître les élémens ou les groupes d'élémens qui sont stagnans ou pernicieux, et ceux qui tendent spontanément à une solution favorable : tel doit être le but de toute la philosophie médicale, et le fondement de la Thérapeutique.

Barthez ne parle de l'histoire des maladies qu'autant qu'il est nécessaire pour arriver à ce but. Négligeant donc les descriptions ordinaires qu'il suppose connues de ses auditeurs, il recherche avec un soin particulier dans les écrits des praticiens, tous les symptômes et toutes les circonstances des maladies qui fournissent des inductions relatives à la solution de ces problèmes, et que les nosographes scolastiques, constamment occupés de

caractères distinctifs des genres, ont trop souvent perdus de vue, depuis que les travaux de notre Sauvages ont propagé la manie des classifications systématiques.

Ces recherches spéculatives sur chaque maladie étaient indispensables pour l'application exacte de la doctrine des méthodes thérapeutiques. Cette doctrine qui est un des grands services rendus à la Médecine dans les temps modernes, et un des plus beaux fleurons de la couronne de Barthez, commence à être assez généralement connue pour qu'il suffise ici d'en rappeler les idées principales (1).

Depuis long-temps les Médecins reconnaissent que les ressources de leur Art, contre une maladie quelconque, ne se bornent pas à une seule méthode. Les vrais praticiens enseignent qu'on en a plusieurs « pour guérir,

---

(1) L'Auteur en a fait une exposition claire, quoique succincte, d'abord dans un Mémoire sur la colique iliaque nerveuse, imprimé dans le recueil de la Société d'Émulation, t. III ; ensuite dans la Préface du Traité des Maladies Goutteuses : mais il en avait fait connaître les principes fondamentaux dans celle de la *Nova Doctrina*.

» dit Barthez, des sujets qui se trouvent être
» dans un même temps d'une maladie donnée,
» et qui d'ailleurs, sont placés sensiblement
» dans les mêmes circonstances. Mais ces mé-
» thodes sont plus ou moins approchantes de
» la perfection. C'est ainsi que dans la science
» de la Médecine, comme dans les sciences
» mathématiques, le même problème peut
» avoir plusieurs solutions qui diffèrent par
» leur élégance ou leur brièveté. »

Barthez rapporte à trois classes toutes les méthodes thérapeutiques connues; la première comprend les méthodes *naturelles*; la seconde, les *analytiques*; la troisième, les *empiriques*.

1.° Les méthodes naturelles sont celles qui ont pour objet de favoriser, d'accélérer ou de régulariser la marche des maladies qui tendent spontanément à une solution heureuse. Leur nom fait allusion au but qu'on s'y propose de seconder la Nature, et de rendre ses opérations plus sûres, soit en les retardant, soit en les hâtant, soit en changeant la proportion des actes élémentaires dont elles se composent. Elles sont préférées par les praticiens prudens, dans tous les cas où la tendance à une terminaison naturelle n'a pas des

inconvéniens graves, lors même que d'autres méthodes donneraient l'espérance de plus de célérité dans la cure : parce qu'il est rare que ces dernières inspirent la même sécurité et ne soient pas plus pénibles pour les malades. Ils ne se laissent pas aller, par exemple, au plaisir d'*égorger une fièvre synoque* dès son début, au moyen d'une saignée perturbatrice, malgré les succès que Galien obtint de cette méthode ; parce que cette maladie contenue dans certaines bornes, n'a pas plus de chances défavorables que l'affaiblissement introduit par le remède. Ils ne déployent pas de grands moyens pour s'opposer à la suppuration des phlegmasies qui n'intéressent point les organes essentiels ; ils tâchent seulement, quand la Nature est impuissante, ou quand elle agit avec trop d'impétuosité, de maintenir la maladie dans un degré modéré qui prévienne les dégénérations dont elle est susceptible. Mais les méthodes naturelles sont de rigueur, lorsque la maladie peut être considérée comme une fonction destinée à combattre une cause morbifique qu'il n'est pas en notre pouvoir de détruire ; à moins que cette fonction par son anomalie ne risque de devenir ruineuse pour les forces.

2.° Voici l'idée que Barthez donne des méthodes de la seconde classe. « Les méthodes » analytiques sont celles où, après avoir dé» composé une maladie dans les affections es» sentielles dont elle est le produit, ou dans » les maladies plus simples qui s'y compli» quent, on attaque directement ces élémens » de la maladie, par des moyens proportionnés » à leurs rapports de force et d'influence (1). » Ces méthodes ainsi que celles dont il sera question dans l'article suivant, sont usitées 1.° lorsque la Nature n'opère aucun effort salutaire ; 2.° lorsqu'elle agit avec faiblesse et lenteur, de sorte que ses tentatives fatiguent à pure perte ; 3.° enfin lorsque les mouvemens naturels ajoutent eux-mêmes à la gravité de la maladie.

Pour prévoir toutes les applications dont ces méthodes sont susceptibles, on doit ne pas oublier l'extention que Barthez a donnée au domaine de l'analyse pathologique. Il ne se contente pas de distinguer, comme l'ont prescrit Galien, Fernel, Hoffmann, tous les Institutistes, et presque tous les praticiens an-

---

(1) Préf. des Malad. Goutt., p. xij.

ciens et modernes, les maladies complètes qui peuvent se trouver réunies en plus ou moins grand nombre dans tel exemple qui fait le sujet d'un problème clinique : il va plus loin.

D'abord il ne veut pas que le Médecin confonde la simple coïncidence de deux maladies, qui marchent concurremment sans exercer l'une sur l'autre une influence réciproque ; avec la réunion intime et la presque confusion, qui fait que l'une de ces maladies a une correspondance constante d'accroissement, d'état, de déclin avec l'autre, et que tous les phénomènes des deux sont co-ordonnés comme s'ils appartenaient à une seule. Il ne faut pas glisser légèrement sur ces deux cas de coexistence ; la seconde seule mérite le nom de complication. La présence simultanée du scorbut et de la syphilis constitutionnelle dans le même individu, fournit souvent l'occasion de constater cette différence. Tantôt ces deux maladies restent indépendantes l'une de l'autre, ont leurs symptômes bien distincts, suivent chacune leur marche, cèdent séparément aux traitemens respectifs qu'on leur oppose, sans que les variations de l'une influent sur l'autre : tantôt elles s'unissent pour mar-

cher ensemble, au point qu'il n'est plus possible de les guérir isolément, et que chacune retient ou rappelle l'autre quand on l'attaque seule. La complication proprement dite est d'autant plus digne d'attention, qu'elle embarrasse singulièrement la marche des maladies connexes, comme les fièvres périodiques doubles, triples, en offrent la preuve journalière. La puissance vitale est, dans la conduite de ces affections simultanées, aussi sujette à des aberrations, que la puissance morale lorsqu'elle veut mener de front deux opérations intellectuelles disparates, comme dicter deux lettres sur deux sujets différens. On me pardonnera ces comparaisons fréquentes tirées de l'Être pensant : je ne puis comparer l'individualité vitale qu'à un principe d'unité, et il est naturel de préférer celui que nous sentons en nous-mêmes.

Ensuite la plupart des maladies réputées simples par les nosologistes, sont aux yeux de Barthez, des opérations composées d'actes élémentaires, simultanées et successifs, unis par les liens de la synergie, et non par un enchaînement *nécessaire*. J'ai déjà comparé cette dernière analyse à celle qu'on peut faire d'une opération mentale, où l'Ame combine

des actes de l'attention, de la mémoire, de l'imagination, de l'entendement, de la réflexion, du jugement, afin de parvenir à un résultat, et où elle est continuellement active pour les produire successivement, attendu qu'un acte ne s'enchaîne pas *nécessairement* avec un autre. Ainsi, pour donner un exemple de la décomposition d'une maladie, dans la plupart des catarrhes, particulièrement dans ceux qui reviennent périodiquement, Barthez trouve 1.° surabondance d'humeurs séreuses ; 2.° mouvement fluxionnaire qui les porte spécialement sur les membranes muqueuses du nez ou des poumons ; 3.° modification de l'action vitale de ces membranes, qui les met en harmonie avec les autres actes élémentaires et les fait concourir au même but (c'est-à-dire, à l'excrétion des matières redondantes), mais qui peut dégénérer en une irritation excessive ou en atonie.

Cette décomposition est l'idée pour laquelle montrent le plus de répugnance ceux qui se représentent tous les symptômes d'une maladie comme les effets nécessaires d'un dérangement de la constitution du corps, ou bien de l'exaltation ou de l'affaiblissement d'une faculté vitale, comme de l'irritabilité, de la sen-

sibilité, de l'excitabilité ; en un mot, comme les résultats coexistans indispensables d'une cause unique. Mais ce préjugé ne tient pas contre l'examen comparatif de l'universalité des faits.

Il n'est pas besoin de dire que des maladies simultanées non compliquées, doivent se traiter séparément par leurs méthodes respectives. Mais Barthez établit que dans le cas de cette complication intime qu'il a distinguée de la simple coïncidence, les méthodes qui conviennent à chacune des maladies composantes, doivent être combinées ou modifiées suivant des lois particulières, dont la recherche est un des principaux objets de la Thérapeutique spéciale.

Si les affections élémentaires des maladies non compliquées, nommées simples dans les nosologies, ne sont pas unies par un lien nécessaire, il s'ensuit qu'on peut attaquer encore ces maladies par des méthodes analytiques, au moyen desquelles on cherche à détruire chacun de ces élémens, ensemble ou successivement. C'est ce qu'on a fait depuis longtemps pour l'inflammation, pour le catarrhe, pour la fièvre putride, pour la fièvre maligne, et pour la plupart des autres maladies ; mais

c'est ce qu'il s'agissait d'ériger en principe, pour réunir en corps de science une foule de faits épars.

Toujours dans les méthodes analytiques on n'attaque pas tous les élémens à la fois, et quand on le fait on ne dirige pas contre tous des moyens également intenses; le grand art consiste à choisir ceux qu'il est le plus important d'anéantir, et à déterminer l'ordre dans lequel il convient de les combattre. Barthez donne sur ces points quelques règles générales auxquelles il s'est constamment asservi dans ses leçons comme dans sa pratique.

La première est de faire dominer la partie du traitement qui convient à celle des affections élémentaires qu'on juge avoir suscité les autres, ou avoir actuellement le plus d'influence sur elles. Ainsi, dans une inflammation que la douleur a provoquée et qui est encore dépendante de cet élément, les stupéfians sont les moyens sur lesquels on doit compter le plus, tandis que si la fluxion est le phénomène le plus tranchant, les évacuations révulsives présentent plus de chances heureuses. En s'astreignant à cette loi, on rend plus probable la dissolution de cet assemblage d'actes et d'affections qui consti-

tuent l'état morbide, qu'en attaquant indifféremment un élément quelconqne.

La seconde est de combattre l'élément qui par sa gravité expose le malade à un danger pressant. Dans ces fièvres intermittentes qu'on nomme *comitatæ*, chaque accès suscitant une affection qui peut donner la mort avant que le temps soit venu de mettre en pratique la règle précédente, c'est-à-dire, d'étouffer le génie périodique, il faut affaiblir cette affection dangereuse par toutes sortes de moyens, au moins pendant l'état du paroxysme, et jusqu'au déclin où d'autres soins viennent occuper.

Un troisième précepte, c'est que parmi les moyens dont on fait usage dans ces méthodes, ceux-là doivent être préférés qui peuvent combattre à la fois plusieurs des élémens constitutifs de la maladie. La simplicité que les méthodes acquièrent par ce choix, en rend l'administration plus aisée.

3.° Venons aux méthodes empiriques. Pour en concevoir l'esprit, on n'a qu'à les opposer à celles dont nous avons parlé jusqu'ici. Dans les naturelles et dans les analytiques, nous apercevons le mode d'utilité des moyens employés, c'est-à-dire, le rapport des indica-

tions à remplir avec les affections et les déterminations immédiatement occasionées par ces moyens. Nous voyons, par exemple, qu'une fluxion artificielle excitée par la saignée ou par d'autres attractifs, décompose une inflammation complète, en détruisant la fluxion naturelle qui entre dans la constitution de cette maladie; que l'utilité des vomitifs dans une fièvre gastrique, dépend de ce que ces remèdes hâtent et rendent plus actifs les efforts excréteurs, qui doivent débarrasser les premières voies des humeurs qu'un mouvement fluxionnaire y accumule. Les méthodes empiriques sont celles dont l'expérience a constaté l'efficacité, mais dont les effets immédiats et primitifs n'ont point avec la guérison de la maladie un rapport que notre esprit puisse saisir.

Sur cela je ferai deux remarques. La première est qu'à la rigueur tous les moyens considérés dans leur effet immédiat sur les affections élémentaires, sont des moyens *empiriques*, puisque les résultats de leur action n'auraient jamais pu être prévus. Mais ici on considère ces méthodes, non relativement aux affections simples et indécomposables, mais relativement aux maladies composées

et même aux compliquées : or, nous disons qu'elles paraissent emporter ces maladies en bloc, et sans qu'on puisse assigner le rapport spécial sous lequel elles sont utiles.

La seconde est que l'admission d'une méthode parmi les empiriques, n'est qu'une qualification provisoire, nécessitée par l'état actuel de nos connaissances. Rien n'empêche d'ailleurs de faire des efforts pour en déterminer le mode d'utilité et pour la placer au rang des naturelles ou des analytiques. Les succès dans cette entreprise sont des services de la plus haute importance.

« Ces méthodes, dit Barthez, conviennent » surtout aux maladies où l'on a lieu de craindre » que les mouvemens spontanées de la » Nature ne soient impuissans pour opérer la » guérison, et dans celles qu'on ne peut dé» composer en des élémens bien déterminés, » dont on puisse être assez sûr de remplir les » indications. Il est absolument nécessaire d'y » avoir recours, dans les maladies que la » Nature seule ne guérit point, comme sont » la fièvre intermittente maligne et la maladie » vénérienne portée à un haut degré. »

Il reconnaît trois sortes de méthodes em-

piriques, qu'il distingue par les noms d'*imitatrices*, de *perturbatrices* et de *spécifiques*. Il n'est pas hors de propos d'en rappeler les définitions, puisque des auteurs assez récens ont singulièrement altéré l'acception de ces mots.

A. « Les méthodes imitatrices sont celles » qui tendent à déterminer la Nature à des » mouvemens de fièvre ou autres, conformes » à ceux par lesquels elle guérit souvent des » maladies semblables. » Pour ne pas confondre ces méthodes avec les naturelles, il faut faire attention que ces dernières ont pour objet de favoriser les efforts médicateurs qui s'opèrent : or, cette intention suppose qu'on aperçoit ou qu'on prévoit la tendance de la Nature. Mais on a recours aux méthodes imitatrices, lorsqu'on n'attend rien de favorable du progrès naturel de la maladie. Il suffit que dans des cas pareils on ait vu l'affection se terminer par un changement qu'il est en notre pouvoir de produire, pour nous autoriser à le réaliser, quoique nous n'ayons d'ailleurs aucune raison de présumer qu'il y ait une disposition à quelque métabole salutaire. Telle est la différence qui existe

entre l'esprit de ces méthodes et celui des naturelles.

B. L'expérience prouve que des affections morbides de genres très-divers, et toutes les habitudes vicieuses, peuvent disparaître par l'effet d'un trouble, d'une commotion qui a fortement ébranlé la puissance vitale, comme une idée qui revient avec obstination, peut être effacée par un événement quelconque, capable de remuer profondément la puissance intellectuelle, quoiqu'il n'ait pas d'ailleurs une opposition spéciale avec cette idée. Il existe en effet un grand nombre de méthodes reconnues efficaces, dont le résultat immédiat est de causer une secousse plus ou moins violente, et qui n'ont d'ailleurs aucun rapport direct avec la nature des affections contre lesquelles on les dirige. Ce sont là les seules méthodes qui méritent le nom de perturbatrices.

C. On nomme spécifique toute méthode dont l'effet immédiat est de dissiper une affection morbide, directement, par une sorte d'incompatibilité entre la modification constitutive de cette affection, et celle que la puissance vitale reçoit de l'impression du remède. Pour rendre cette idée aussi dis-

tincte qu'il est possible, il faut opposer ce mode d'action à celui des méthodes qui amènent la terminaison de la maladie, en provoquant des mouvemens critiques, ou en dérangeant la combinaison des actes vitaux qui la composent ; et à celui des méthodes qui sollicitent le retour de l'ordre naturel par des secousses ou des commotions capables d'interrompre l'habitude d'une propension vicieuse. Une méthode spécifique attaque la maladie sans aucun intermédiaire, et l'effet en vertu duquel elle guérit, ne peut s'apercevoir que chez ceux en qui se trouve actuellement le mode d'affection dont elle est le moyen curatif. Ainsi, la vertu anti-syphilitique du mercure est directe et ne dépend nullement des autres changemens connus que cette substance peut déterminer dans les forces vitales. Il en est de même de la propriété anti-périodique du quinquina.

Ces idées générales acquièrent tout l'intérêt et toute la clarté qu'on peut y désirer, quand l'Auteur les applique à la thérapeutique spéciale. Après avoir recueilli sur chaque maladie toutes les méthodes éprouvées, parmi lesquelles on en trouve quelquefois qui sont opposées en apparence, il les classe,

il en assigne les modes respectifs d'utilité ; il détermine les cas où l'une mérite la préférence sur les autres ; il en rectifie d'anciennes, il en crée de nouvelles.

Ainsi, dans ce grand travail, il éclairait toutes les faces des faits pathologiques ; il en faisait réfléchir la lumière sur les lois de l'économie animale ; il rangeait sous des principes solidement établis, un nombre prodigieux d'observations thérapeutiques, qu'un empirisme timide et grossier laissait isolées, et que le dogmatisme hypothétique rejetait quand elles ne s'accordaient pas avec la théorie reçue.

L'importance de la doctrine des méthodes a été sentie par les Médecins qui réfléchissent ; aussi ceux d'entre eux qui se croyaient dispensés de tout sentiment de bienveillance envers son auteur, n'ont-ils jamais songé à la déprécier : ils ont pris le parti de lui en contester la création, pour ne lui laisser que le mérite de quelque perfectionnement.

Fouquet disait que M. Fordyce avait enseigné presque la même chose ; Dumas approuva le reproche, et de plus il crut avoir rencontré dans Stahl le germe des idées qui font

la base de la doctrine thérapeutique de l'un et de l'autre (1).

Mais quand on ne veut trouver dans Stahl que ce qu'il y a, voici ce qu'on déduit sur ce point de la préface du *Collegium casuale minus* citée par Dumas. D'abord, suivant lui, toute maladie est un effort de la Nature humaine, dont le but est de délivrer le corps de l'impression d'une matière impure, soit en élaborant et en corrigeant cette matière, soit en l'évacuant; principe qui pris ainsi généralement, est, comme on le voit, passablement arbitraire. L'office du Médecin est d'épier les efforts naturels, et de les seconder, soit par les altérans, quand le projet de la Nature paraît être de corriger la matière morbifique, soit par les évacuans quand elle travaille à en opérer l'expulsion (2). La curation d'une maladie est ou dogmatique ou empirique. Mais il est évident par toute la suite du discours, que l'Auteur appelle *dogmatiques* les méthodes purement naturelles, et il ne dit pas un mot d'où l'on puisse infé-

(1) Doctr. Génér. des Maladies Chroniques, part. IV, chap. 2.

(2) §. 39, 40, 41, 42, 43.

rer qu'il se soit douté des méthodes analytiques. Il distingue la curation dogmatique en générale et en particulière. La générale consiste à administrer les délayans et les tempérans, et à imprimer au corps des secousses, des agitations, qui hâtent la terminaison en excitant la Nature et en facilitant ses efforts évacuatifs. En parlant ainsi, Stahl fait allusion à l'usage si commun de son temps, de commencer le traitement de toutes les maladies par la purgation et par la saignée, usage dont Molière n'a point chargé la peinture, puisque Fouquet assurait que dans sa jeunesse la plupart des Mémoires à consulter commençaient par cette formule l'exposition des moyens employés : « Le malade a été » purgé et saigné, comme de droit. »

La curation dogmatique particulière de Stahl est mal représentée par Dumas, quand il la fait consister « à combattre chaque affec» tion déterminée par les moyens convenables » et directement appropriés. » C'est là que ce dernier croyait voir autre chose que des méthodes naturelles : mais c'est l'effet de la prévention. Stahl poursuivant son idée, dit uniquement que cette méthode particulière consiste à faire pour chaque maladie un choix

d'évacuans et d'altérans plus appropriés à cette maladie (1); ce qui ne permet pas de lui supposer d'autre intention que celle de modifier sa méthode naturelle générale suivant quelques circonstances particulières. S'il fallait un commentaire pour éclaircir la pensée de Stahl, nous trouverions dans ses écrits vingt passages où il dit que le Médecin n'est que le coopérateur de la Nature, et que dans toutes les guérisons c'est celle-ci qui a l'initiative (2).

La curation empirique se distingue en deux sortes : l'une est tumultueuse, téméraire, hasardeuse, et doit être abandonnée aux bonnes femmes et aux bateleurs qui en sont en possession; l'autre est sage, prudente, *subordonnée au dogmatisme* (l'on a vu à quel dogmatisme), et procède par des spécifiques dont l'expérience a bien constaté l'efficacité.

Voilà ce que dit Stahl : Un homme impar-

---

(1) §. 49. *Vel est specialior certo morbo per certas non inconvenientes evacuationes et correctiones invigilans, et medicamenta etiam specialia convenientia seligens, et exquisitis temporibus et regiminibus administrans.*

(2) *V. Theoria Med. vera, Physiol. Brevis Repetit.* §. 46 *et* 47.

tial peut-il voir dans cette doctrine le germe de celle de Barthez ?

En lisant la nomenclature des méthodes admises par M. Fordyce, il semble au premier coup-d'œil que les idées de notre Auteur ont du rapport avec celles du Médecin anglais. Mais la ressemblance ne tient qu'aux expressions vagues dont celui-ci a fait usage, sans les accompagner des développemens nécessaires pour en fixer le sens. A la faveur de ce langage indéterminé, un esprit prévenu trouve dans la doctrine de Fordyce tout ce qu'il désire d'y trouver.

Cet Auteur dit qu'une maladie peut être traitée 1.° en secondant les efforts médicateurs naturels ; 2.° en les imitant ; 3.° en combattant les accidens ou les symptômes qui se développent dans son cours ; 4.° en employant des remèdes qui peuvent opérer la guérison d'une manière différente de celle que suit la Nature (1). Voilà mot pour mot toute la doctrine thérapeutique générale de ce Médecin.

Voici maintenant des réflexions que Barthez a faites sur ce passage, et qu'il écrivit

(1) *Elem. of the practice of physic, prœmium*, p. 128.

sans doute quand il sut que Fouquet voulait le faire regarder comme le copiste de M. Fordyce.

» Tout cela se réduit à distinguer les méthodes de traitement d'une maladie, en 1.° symptomatiques, 2.° naturelles, et 3.° non naturelles. Ces dernières comprennent les méthodes qui imitent les procédés de la Nature humaine en général dans cette maladie. »

« Or 1.° si l'on distingue des méthodes de traitement naturelles, il est superflu de dénoncer comme en étant séparées, des méthodes qui ne sont pas naturelles, et ce chef particulier de division ne dit rien.

» 2.° Dans une méthode quelconque de traitement d'une maladie, il faut sans doute éviter ou prévenir les symptômes graves qu'elle peut avoir ; et c'est ce que la raison la plus vulgaire a dit de tout temps avant Fordyce. Mais si l'on ne manque de bonne foi ou de sens commun, peut-on dire que les méthodes *symptomatiques*, en les considérant dans toute l'étendue qu'on a pu leur donner, ressemblent en aucune manière aux méthodes que j'appelle analytiques et dont je fais une classe distincte ? »

Je me permets d'ajouter que les méthodes

symptomatiques ne peuvent pas être distinguées des méthodes naturelles, puisqu'elles consistent seulement à corriger ce qu'il y a d'excessif ou d'irrégulier dans les phénomènes constitutifs de la maladie. Si elles sont autre chose, elles ne sont plus symptomatiques, et c'est un des vices de la doctrine de n'avoir pas fait cette distinction.

Barthez après avoir dit quel est l'esprit des méthodes analytiques si différentes des symptomatiques, reprend ainsi :

« 3.° Les méthodes imitatives, dans lesquel-
» les on imite les procédés par lesquels la
» Nature a opéré la guérison dans des maladies
» du même genre, ou plus ou moins analo-
» gues, ne sont qu'une partie de la classe des
» méthodes que j'appelle empiriques : car cette
» classe renferme encore et les méthodes où,
» sans imiter la Nature, on guérit avec le
» *minimum* possible de conjectures, par
» l'administration des spécifiques; et les mé-
» thodes perturbatrices de l'ensemble de la
» maladie, où l'on traite par des procédés dont
» le succès ne peut être prévu qu'imparfaite-
» ment, et néanmoins a eu lieu dans des ma-
» ladies plus ou moins semblables.»

Une réponse plus directe qu'on pourrait

faire, c'est que par *imiter la Nature*, Fordyce ne paraît pas avoir entendu la même chose que Barthez. Je croirais volontiers qu'il a voulu faire allusion aux procédés par lesquels on l'excite à consommer des mouvemens salutaires, auxquels elle est évidemment disposée, mais qu'elle est dans l'impuissance d'accomplir en peu de temps; par exemple, aux vomitifs donnés dans l'embarras gastrique : et qu'ainsi ses prétendues méthodes imitatrices rentrent encore dans les naturelles, qui sont les seules qu'il ait distinctement connues quoi qu'il en dise. Comme le meilleur moyen d'entendre un auteur est de l'interpréter par lui-même, la réflexion suivante mérite attention, parce qu'elle porte au plus haut degré de vraisemblance, que le Médecin anglais n'a jamais pensé aux choses qu'on a prétendu être renfermées dans sa division.

« Si l'on examine, continue Barthez, les » cures que Fordyce a données de l'inflamma- » tion en général (1) par résolution et suppura- » tion, ou lorsqu'elle se termine par gangrène; » et des inflammations particulières, comme

---

(1) Liv. cité, pag. 199 --- 205.

» de la péripneumonie (1) par la résolution,
» ou par l'évacuation de l'humeur des glandes
» muqueuses ; on verra qu'il n'y dit rien qui
» ne soit trivial et très-indéfini : qu'avec les
» limitations nécessaires, les indications et les
» remèdes qu'il propose, se rapportent à des
» méthodes naturelles du traitement de ces
» maladies, mais qu'il n'y dit absolument rien
» qui se rapporte aux méthodes non naturel-
» les, que j'appelle analytiques ou empiri-
» ques. »

Après ce qu'on vient de voir, chacun peut décider si Dumas s'est assez préservé de l'influence de ses ressentimens, quand il a dit : « Les idées *lumineuses* de Stahl et de Fordyce
» paraissent contenir le germe de celles que
» Barthez a si *habilement arrangées* pour
» former les trois grandes classes dans les-
» quelles il a compris toutes les méthodes de
» traitement. »

Je crois en avoir assez dit sur l'esprit de ce cours, pour qu'on puisse du moins entrevoir la face sous laquelle la Médecine-pratique y fut présentée. L'Auteur fit sommairement

(1) Pag. 227 — 232.

pour toutes les maladies, ce que depuis il a exécuté en grand dans le Traité des Maladies Goutteuses. Qu'on imagine d'après cela jusqu'où il a dû pousser l'examen analytique des faits, et quel avantage a dû lui donner, pour établir ses dogmes physiologiques, une connaissance aussi profonde des moindres détails de l'histoire des maladies.

VI.

J'ai dit que le Chancelier de l'Université de Médecine, n'était pas seulement chef et directeur de cette Compagnie, mais qu'à sa place étaient encore attachées la chaire d'Anatomie et celle de Botanique, et l'intendance du Jardin des Plantes.

Le cours d'Anatomie dans cette École se composait de préleçons que faisait le Chancelier sur l'*usage des parties*, et de descriptions anatomiques dont était chargé un Démonstrateur Royal. Barthez était en fonds pour remplir sa tâche; aussi publia-t-il sa *Nova Doctrina* peu de temps après avoir pris possession de cette chaire. Mais nous remarquerons pour notre profit que toutes les années en revenant sur les mêmes sujets, il

ajoutait à ses leçons des perfectionnemens qui prouvent la persévérance avec laquelle il s'occupait de tous ses devoirs, malgré leur multiplicité (1). Dans les dernières années de sa vie, il réunit les résultats de ses efforts successifs ; et il forma le projet de les publier en diverses dissertations sur les principales fonctions du corps humain. Ces matériaux me paraissent assez précieux pour mériter d'être communiqués au public, quoiqu'il ne soit pas toujours aisé de deviner les principes au moyen desquels ils étaient liés dans la tête de Barthez. Les objets qu'il y traite sont la digestion, la circulation, les sécrétions, la respiration et la voix, les sens, l'instinct et les opérations de l'Ame pensante. Il a laissé dans le même état un Traité de la génération assez étendu.

Mais aurait-on pensé qu'il pût enseigner, avec un succès égal, la Botanique, pour laquelle il ne s'était jamais senti le moindre goût, et dont il n'avait fait qu'une étude très-superficielle ? L'amour du devoir et le désir

(1) En devenant Chancelier-adjoint, il se trouvait chargé de toutes les fonctions du titulaire, toujours absent; et il n'était pas dispensé de celles qui étaient attachées à sa chaire propre.

de conserver dans cet enseignement la supériorité à laquelle il était accoutumé, suppléèrent au penchant. Nommé Chancelier-adjoint à la fin de février, il résolut de commencer son cours de Botanique au mois d'avril, et il le fit. Ses leçons sur cette science furent constamment suivies avec le même zèle que celles de Physiologie, comme l'attestent les nombreux témoins qui existent encore.

Barthez n'a pas fait des découvertes dans la science des végétaux; mais on doit lui savoir gré du bon esprit qu'il apporta dans son enseignement, et de l'art avec lequel il y répandit de l'intérêt.

Malgré l'estime qu'il professait pour l'ingénieux système de Linné, et quoiqu'il le regardât comme un secours infiniment utile aux commençans, il ne considéra jamais les arrangemens artificiels les plus parfaits que comme des Dictionnaires contenant la nomenclature des plantes. Les règles de ces systèmes lui semblaient pouvoir être comparées aux élémens d'une Grammaire particulière; mais la méthode naturelle, il la comparait tantôt à la Grammaire raisonnée ou générale, tantôt à un Dictionnaire par les racines. « Lorsqu'on a » perfectionné autant que possible les méthodes

» artificielles, dit-il, on n'a fait que la moindre
» partie de ce qu'il faut faire en Botanique.
» C'est à la perfection des méthodes naturelles
» que les vrais savans en Histoire Naturelle doi-
» vent principalement s'attacher. » Il ne cesse de revenir sur cette idée, et de la présenter comme seule capable d'élever la Botanique à la dignité d'une vraie science. Il faisait des vœux pour que les botanistes donnassent cette direction à leurs travaux, mais il n'était pas assez fort pour devenir leur collaborateur.

La physiologie des végétaux et la considération de leurs vertus médicales, occupaient une place importante dans ses leçons. On devine ses avantages quand il s'agissait de ce dernier point ; il était alors sur son terrain. Pour ce qui est de l'autre objet, il s'avisa d'étudier la plante en tant qu'elle est un *individu* animé, et de rechercher les lois de son principe d'unité, selon la méthode philosophique dont il avait fait usage pour la Science de l'Homme. Il a donné un extrait de sa doctrine sur cette matière, dans une note de la seconde édition des Élémens (1). Voici les dogmes principaux qu'il

(1) Tom. I, Notes; p. 35, note (6).

y établit : 1.° La cause qui anime le végétal est une puissance active, puisque dans diverses circonstances elle use des forces motrices et autres dont elle est douée, suivant des impulsions intérieures primordiales et comme instinctives, et non suivant des impressions externes. 2.° Divers phénomènes apparens décèlent dans ce principe des appétits, un goût de préférence, et une affection particulière qui revient périodiquement et qu'on a nommée le sommeil des plantes. 3.° Les végétaux ont une sensibilité vitale, ou comme d'autres parlent, une irritabilité que des impressions déterminées mettent en jeu, et qui se manifeste, dans certains par des mouvemens évidens; et dans d'autres sans cesse agités d'un mouvement spontanée, par une immobilité insolite et en quelque sorte tétanique. 4.° Cette irritabilité se montre surtout dans les parties sexuelles et au moment où se fait la fécondation des germes. Appliquant ces dogmes à la physiologie de *usu partium*, il montrait dans ses leçons comment la cause de l'unité emploie dans chaque végétal les organes dont il est pourvu, et ses diverses facultés, à l'exercice des fonctions composées; particulièrement à la conservation, et à la

propagation de l'espèce. Attentif à recueillir tout ce qui pouvait jeter quelque lumière sur ce sujet, il étudiait soigneusement l'histoire de chaque plante, et les faits curieux qu'il y trouvait, servaient à la fois d'appui à sa doctrine et d'ornement à ses leçons.

Voilà, je crois, les principales sources du charme que les élèves en Médecine trouvaient à l'entendre. Ce n'est pas en effet avec des descriptions de plantes, des énumérations de caractères, des arrangemens artificiels qu'on peut intéresser des jeunes gens, sans cesse occupés d'appliquer les procédés de la plus haute philosophie à la recherche d'analogies et de causes fort abstruses. Pour que la Botanique attache de pareils esprits, il faut leur en parler comme Barthez ou comme M. De Candolle.

Les nouveaux rapports que les fonctions de Chancelier établirent entre lui et ses collègues, furent une source de disputes et de tracasseries, dans lesquelles il acquit la réputation d'un caractère turbulent et furieux, parce qu'il était susceptible et peu endurant; car les rugissemens qu'il poussait aux coups d'épingle de ses adroits ennemis, le firent regarder par le public comme un forcené,

et le chargèrent de tout l'odieux des contestations, quoique l'Autorité mieux informée décidât presque toujours en sa faveur.

Ces sortes de querelles ne peuvent intéresser personne aujourd'hui, et je n'ai nulle envie de les tirer de l'oubli où elles sont tombées. Mais, je ne le cache pas, l'amitié qui m'a lié à Barthez me fait voir avec satisfaction que s'il péchait quelquefois par la forme, il était en général juste, quoiqu'un peu exigeant, pour le fond, et je serais charmé que les autres en fussent aussi persuadés que moi. Il n'avait pas coutume d'être l'agresseur; et si parfois il a fait le premier acte d'hostilité, ç'a été par ressentiment d'une ancienne injure impunie. Quelques traits pourront justifier mon opinion à cet égard.

A peine son adjonction au cancellariat fut-elle connue de la Faculté, qu'il se vit obligé de se mettre en défense. Le Roi, en considération de la surcharge de travail qui allait peser sur Barthez, lui avait accordé un petit avantage dans la distribution des émolumens qui auraient dû revenir au Chancelier, et que les Professeurs se partageaient en son absence. Ce faible dédommagement excita un charivari de réclamations de la part du Ludo-

vicée, et il fallut de nouveaux ordres du Roi pour faire exécuter les premiers.

On se souvient des soins qu'il s'était donnés inutilement pour obtenir une école clinique qui serait sous la direction de la Faculté. Plus l'extension progressive de sa pratique lui donnait de droits pour en devenir Professeur, plus ce projet l'intéressait personnellement. En 1774, Imbert entreprit aussi de faire établir un enseignement pratique à Montpellier, et il y travailla avec chaleur; mais on appréciera le mérite de ce zèle, quand on saura qu'il voulait placer la clinique hors de l'Université, à l'hôpital militaire, dont Fouquet était Médecin, afin que Barthez ne pût jamais aspirer à y entrer. Pour cette fois, la Faculté entière joignit sa voix à celle de Barthez, et tous crièrent si fort, que le Chancelier aussi timide qu'intrigant, abandonna son dessein.

Barthez occupait le logement destiné à l'Intendant du Jardin du Roi, et il administrait en maître. Cependant, Imbert ne cessait de correspondre avec les subalternes, et de contrarier la plupart des actes de son adjoint. Il voulait gouverner comme auparavant et réduire ce dernier à être l'exécuteur de ses

ordres. On peut imaginer si Barthez était homme à se contenter de ce rôle. Que fit Imbert pour rentrer en possession d'une autorité dont il était si jaloux? Il se fit donner l'inspection des hôpitaux du midi, avec ordre de résider à Montpellier, qu'on regardait comme le point le plus favorablement situé pour servir de centre à la division. Il annonça donc à la Faculté, dans le printemps de 1777, qu'il venait reprendre toutes les fonctions de sa charge de Chancelier, *sans exception ni réserve.* Dès que cette résolution est officiellement notifiée, les Professeurs forment le projet d'humilier le Chancelier-adjoint. Lamure, leur Doyen, fait une réclamation sur la préséance; il se prétend la seconde personne de l'Université de Médecine, et il veut marcher immédiatement après le Chancelier, sans l'interposition du Chancelier-adjoint, dont les fonctions cessent par la présence du titulaire. Les Professeurs par une délibération motivée, lui accordent sans difficulté tout ce qu'il demande, contre l'avis de deux Avocats que l'on avait choisis, et à la décision desquels on avait promis de s'en rapporter. Barthez s'en plaint au Ministre. Ses confrères, pour soutenir leur arrêté, ne pou-

girent pas d'implorer le crédit des premiers Médecins Lieutaud et Lassonne, qui le leur refusèrent. Le Garde des Sceaux, M. de Miromesnil, écrivit au Ludovicée que le Roi désapprouvait la délibération des Professeurs, et que les intentions de Sa Majesté étaient que cet acte contraire aux prérogatives de Barthez, fût promptement rétracté.

Imbert aigri par le mauvais succès d'une tracasserie dont il était vraisemblablement l'instigateur, mit bientôt son collègue à une autre épreuve. Il le requit de vider la maison de l'Intendant du Jardin, attendu que lui titulaire était dans le dessein de résider à Montpellier. Barthez persuadé que cette résolution était une feinte pour reprendre la direction du Jardin et défaire tout ce que l'adjoint avait fait, et que le séjour du Chancelier dans cette ville serait d'une très-courte durée, offrit de se resserrer et de n'occuper que la moitié du logement. Imbert insista, voulut l'expulser tout-à-fait, et poussa l'oubli des convenances jusqu'à obtenir du Sénéchal une sentence qui condamnait Barthez à déménager, et qui ordonnait de l'y *contraindre par la jection de ses meubles sur le carreau.*

Après un pareil traitement, Imbert ne se

donna pas même la peine d'entreprendre un cours pour sauver les apparences. Il fit au Jardin les changemens qu'il lui plut, commença sa tournée d'inspection et reprit le chemin de Paris. Dès qu'il y fut arrivé, il invita son adjoint à faire en son absence les cours d'Anatomie et de Botanique. Après l'affront que Barthez avait reçu, cette invitation lui parut une dérision révoltante ; il refusa nettement d'y accéder ; il écrivit au Ministre pour proposer des arrangemens qui lui conservassent son rang et le missent hors de la dépendance d'Imbert, et c'est ce qu'il ne cessa de solliciter pendant deux ans.

Je ne continuerai pas la revue de ces petites persécutions ; ce que j'en ai dit doit suffire pour prouver que toujours le tort n'était pas du côté de Barthez. Les préventions qu'on peut avoir contre lui se dissiperaient bien mieux encore, s'il m'était permis de montrer et les moyens que ses ennemis mettaient en jeu pour lui nuire, et la satisfaction maligne qu'ils se témoignaient réciproquement quand ils avaient réussi.

Les discordes presque perpétuelles dont il eut à souffrir depuis son adjonction au cancellariat jusqu'en 1780, ne l'empêchèrent

pourtant pas de remplir avec une supériorité accablante les devoirs très-multipliés de Professeur, d'accroître sa célébrité comme praticien, de publier la *Nova Doctrina,* et les Élémens de la Science de l'Homme, ni de faire ses études en Droit. Quant aux fonctions d'Intendant du Jardin du Roi, ses collègues l'accusèrent de les négliger, et de tous les reproches qu'ils lui ont faits, c'est celui dont la justice est la plus probable. Son avidité pour l'étude pouvait lui faire trouver ennuyeux les soins d'une administration, et sa tiédeur pour la science de la Botanique, où il n'espérait pas faire des découvertes ou illustrer son nom, pouvait le rendre indifférent à la prospérité du Jardin. Néanmoins ceux qui voudraient faire son apologie trouveraient dans les entraves qui naissaient du conflit entre Imbert et lui, sinon de quoi le justifier, au moins de quoi bien atténuer ses torts.

Fatigué de tous les désagrémens qu'on lui suscitait, Barthez voulut en 1779 faire un dernier effort pour s'y soustraire. Il demandait au Gouvernement qu'Imbert cessât d'être Chancelier titulaire, soit par démission, soit en prenant la qualité d'honoraire, soit (comme ce dernier l'en accusait) en devenant le

survivancier de celui qui jusqu'alors avait été son adjoint ; que lui, Barthez, restât ainsi seul Chancelier en exercice, et que la place de Professeur laissée vacante par cette promotion, fût remplie par un homme qui serait nommé sans l'épreuve du concours, à la charge d'abandonner au Chancelier émérite les revenus de sa chaire. Imbert instruit de ce projet, souleva de nouveau tous les Professeurs ; il leur représenta son rival comme un homme plein d'arrogance et avide de pouvoir, et tâcha de les aigrir par la révélation de ses épigrammes contre eux. Comme un des motifs que Barthez faisait valoir était que l'absence continuelle du titulaire le surchargeait avec excès, il leur persuada de s'offrir pour le soulager, soit dans l'administration du Jardin, soit dans les cours dont il était tenu, toutes les fois que l'état de sa santé lui rendrait cette immense tâche trop pénible. Les Professeurs suivirent fidellement cet avis, espérant rendre le Chancelier-adjoint tout-à-fait inutile, le priver de ses droits honorifiques et du surcroît d'émolumens qui lui avait été accordé, et jouir eux-mêmes de ses dépouilles. Ils assaisonnèrent leurs offres de témoignages dérisoires d'attachement, qui

leur paraissaient d'excellentes railleries. « Ce » que vous trouverez plaisant, écrivait un d'eux » à Imbert, c'est qu'on ajoute qu'*on le doit » à un confrère qu'on chérit, qu'on estime, » et à une École dont l'unique but des Pro- » fesseurs doit être de maintenir le lustre » et la célébrité.* » Le Ministre donna une décision à laquelle on ne s'attendait pas. Il rejeta les propositions de Barthez ; il prit les Professeurs au mot en acceptant et en louant (ironiquement sans doute) l'offre qu'ils faisaient de remplacer leur collègue dans les fonctions de l'enseignement, lorsque sa santé l'empêcherait de les remplir ; mais il trompa leur intention en lui confirmant expressément toutes ses prérogatives et tous ses avantages. On devine bien que dès la réception de la lettre du Ministre, Barthez déclara qu'il était hors d'état de faire le cours de la saison, qui était celui de Botanique. Ainsi, il demeura possesseur de tous ses priviléges, sans excepter le fameux quart des émolumens du Chancelier, objet de tant de convoitise et de réclamations, et laissa à ses officieux confrères le soin de faire son travail.

Cet arrangement qui avait l'air d'une mystification, causa un dépit très-plaisant aux

Professeurs. Barthez n'y trouva pas cependant son compte, puisqu'il restait toujours dépendant d'Imbert. Cette contrariété le fit revenir à son ancien projet de quitter Montpellier et d'aller habiter Paris, *où il devait*, disait-il, *s'enrichir, puisque le Professeur Le Roy y vivait.* Mais il ne borna pas ses vues à ramasser du bien par la pratique de la Médecine; il voulut seconder toutes les bonnes intentions que la fortune pourrait avoir pour lui, en se mettant en état de profiter de divers genres de faveur. Il jouissait de beaucoup de considération comme savant et comme Médecin, et il ne doutait pas que ses écrits ne lui procurassent à la longue, sans qu'il s'en mêlât, toute celle à laquelle il avait droit. Mais ce qu'il tenait et ce qu'il attendait de ce côté-là ne suffisait pas à son ambition : la considération du rang le tentait, l'estime et la reconnaissance des grands semblaient lui promettre des succès. Pour tirer parti des dispositions qu'il leur supposait, il entra dans la carrière de la Magistrature, qui était alors le chemin des emplois civils les plus honorables.

Dès 1778, il avait pris les degrés de Bachelier et de Licencié ès Droits dans l'Académie Placentinienne (c'est le nom que prenait la

Faculté de Droit de Montpellier, pour honorer la mémoire de l'illustre Placentin, son premier Professeur). En 1780, il soutint des Thèses publiques de Droit Français sur la matière des Testamens. Dans le courant de cette même année, il acquit une charge de Conseiller à la Cour des Aides de Montpellier, et cette Compagnie le reçut avec empressement. Je crois que ce fut à la même époque qu'il sollicita des lettres de noblesse pour son père, et qu'il le fit pourvoir d'une charge de Secrétaire du Roi.

A peine entré à la Cour des Aides, il partagea les occupations de ses nouveaux confrères, et on assure qu'il était difficile de reconnaître en lui un novice. Cependant lorsqu'il eut montré de quoi il était capable en ce genre, il s'abstint tant qu'il put d'un travail qui n'était pas plus de son goût que de celui de Montesquieu. Muni d'un titre honorable et utile, il ne songea plus qu'à se rendre à Paris. Il n'attendit pas long-temps : des affaires de la Cour des Aides lui fournirent une raison ou un prétexte pour entreprendre ce voyage, au commencement de l'année 1781.

VII.

Barthez était précédé d'une grande réputation, soit parmi les grands, dont plusieurs des plus distingués avaient eu recours à ses conseils, soit parmi les savans et les gens de lettres, dont quelques-uns avaient autrefois été liés avec lui, et qui s'étaient intéressés aux accroissemens successifs de sa célébrité. Aussi, peu de temps après son arrivée à Paris, parvint-il à un poste qui, entre autres avantages, le dispensait de l'obligation de retourner dans la province. Tronchin, premier Médecin du Duc d'Orléans, étant mort le 1.er décembre 1781, ce Prince choisit Barthez pour le remplacer.

Ses progrès dans la pratique, tant à la ville qu'à la Cour, furent extrêmement rapides, puisque l'année suivante on le félicitait déjà de ce qu'il était au nombre des Médecins les plus employés de Paris. Le succès dont furent couronnés les soins qu'il donna à Madame de Montesson dans une maladie grave, et la reconnaissance que le Duc lui en témoigna, mirent le comble à sa renommée. Cette vogue alarma ceux qui étaient depuis long-temps en

possession de la confiance du public. Bouvart, qu'on retrouve toujours quand il est question d'obstacles opposés aux nouveaux venus, et qui s'était distingué contre les Tronchin, les A. Petit, les Bordeu, et autres hommes de mérite; Bouvart crut qu'il fallait employer des moyens prompts pour arrêter la marche de celui-ci. Il avait déjà des sujets de plainte contre lui: dès 1776 Barthez avait osé penser autrement que lui sur la maladie d'un grand seigneur dont Bouvart était le Médecin ordinaire; mais qui soumettait les avis de celui-ci à la sanction du Professeur de Montpellier avant de s'y conformer. Par la correspondance que j'ai sous les yeux, je juge que Bouvart était fort irrité de cette contradiction; quant à Barthez on imagine bien que la résistance ne le faisait pas mollir.

Bouvart avait trop d'esprit pour ne pas sentir le mérite de son adversaire. Il n'osa pas au commencement l'attaquer de front: il eut quelque temps recours à l'artifice. D'abord il lui donna dans les sociétés de ces éloges perfides qui, selon l'expression d'un grand poëte, *sono accuse e paion lodi*; qui sous des formes obligeantes, induisent à rabattre de l'opinion qu'on avait conçue de celui qui en est

l'objet. « Barthez, disait-il un jour d'un ton » sincère, est un excellent Professeur, c'est un » homme universel, qui sait le Droit, la Phy- » sique, les Mathématiques, et même de la » Médecine (1). » Bientôt il fut moins retenu et se comporta en ennemi déclaré. Les succès de l'un et les sarcasmes de l'autre firent naître entre eux une haine envenimée. Un jour ils eurent le malheur de se trouver ensemble en consultation et de n'être pas du même avis. Tous les deux avaient acquis une habitude de despotisme, qui excluait toute discussion, et les rendait fort incommodes à leurs confrères : la disposition de leur âme les éloignait encore de toute conciliation. De la contradiction on en vint aux épigrammes, puis aux injures, et enfin la chronique assure que la querelle alla aussi loin qu'il était possible entre deux hommes qui n'avaient pas d'épée.

A la suite de cette scène, Barthez essuya un désagrément dont il a constamment chargé

---

(1) Depuis ce mot, Barthez tenait pour suspect tout compliment sur l'universalité de ses connaissances, et il répondait brusquement : *Non, non ; j'ai étudié un peu de tout, mais j'ai appris beaucoup de Médecine.*

Bouvart, et vingt ans après l'aventure il répétait cette accusation avec l'accent de la certitude; ce qui me fait penser qu'elle n'était pas fondée sur de simples présomptions. Une je ne sais quelle fille vint dans sa chambre lui dresser des piéges auxquels il lui était difficile de ne pas se laisser prendre : elle jette ensuite les hauts cris, disant qu'on lui a fait violence, et va porter sa plainte au Châtelet, qui lance un décret d'ajournement contre Barthez et contre sa gouvernante. Cette affaire fit un éclat affreux, et causa beaucoup de chagrin à Barthez; elle devait naturellement diminuer la consideration dont il jouissait, et le rendre odieux aux uns, et ridicule aux yeux des autres. Le Duc d'Orléans s'étant informé des circonstances du fait, resta convaincu de la noirceur de l'imputation, et que cette créature agissait par les instigations de quelque ennemi : il se déclara ouvertement le protecteur de son Médecin, et fit, pour terminer le procès, des démarches auxquelles un Prince de ce caractère n'aurait jamais voulu descendre, s'il eût été question de soustraire un coupable à une juste punition.

Tout cela ne produisit point l'effet qu'on désirait. Barthez continua de jouir de la plus

grande faveur dans les classes de la société où les suffrages sont honorables. Sa pratique était si nombreuse, que le Duc, en fixant sa résidence à la campagne, ne crut pas, malgré ses infirmités et la confiance exclusive qu'il avait en lui, devoir l'enlever à la ville : il se contenta d'exiger qu'il se rendrait auprès de sa personne dès qu'il le demanderait.

J'ai entendu raconter des anecdotes sur sa pratique médicale à Paris. Mais ce que le public débite au sujet des Médecins, est généralement si infidelle, que l'on ne doit y faire presque aucune attention. Le fait suivant est une preuve de cette inexactitude.

En 1783, Barthez eut la douleur de voir mourir son ami d'Alembert de la maladie dont il devait mourir lui-même vingt-trois ans après. A l'ouverture du corps on trouva une pierre dans la vessie. On prétendit que cette découverte démentait le diagnostic de son Médecin Barthez, qui avait obstinément soutenu que d'Alembert n'était pas atteint du calcul. Les gens de l'Art, qui savent combien une pareille assertion serait imprudente, lors même qu'il s'agirait d'une personne jouissant en apparence de la meilleure santé, n'ont pas cru un mot de ce récit. Mais rien n'empêche le vulgaire

d'y ajouter foi. La Harpe l'adoucit un peu, dans sa correspondance avec le Grand Duc de Russie, en disant dans une parenthèse, que Barthez parlait ainsi *sans doute par complaisance.* La vérité est que d'Alembert ayant quelques-uns des symptômes de la pierre, et étant fermement décidé à ne point se laisser opérer, son Médecin lui dit que ces symptômes étaient des signes équivoques, et à cause de l'invincible résolution du malade, il le dissuada du cathéterisme, seul moyen d'acquérir l'inutile certitude de son malheur.

On doit dire à la louange de Barthez, qu'en exerçant la Médecine chez les Grands, il n'oublia jamais sa dignité ; que jamais il ne prit les formes serviles sous lesquelles certains de ses confrères cherchent à capter leur bienveillance; que jamais personne, de quelque rang qu'il fût, ne se dispensa impunément des égards qu'il sentait lui être dûs. On se souvient encore d'une repartie qui fut notée dans le temps. Un grand Seigneur, convalescent d'une maladie grave, entendant ses deux Médecins Lorry et Barthez se renvoyer modestement l'un à l'autre la gloire de sa guérison, leur dit, vraisemblablement avec plus de gaieté que de malice : *Asinus asinum fricat.* Bar-

thez répond sur-le-champ : *Point d'impatience, Monseigneur, nous vous frotterons à votre tour.*

L'exercice de la Médecine le détourna souvent de ses travaux littéraires : aussi, dans les accès de sa passion de savoir, il disait que les neuf années de son séjour à Paris *étaient neuf années perdues.* Mais les années perdues de Barthez étaient presque aussi pleines que les années bien employées du commun des savans. Qu'on en juge par ce qui suit.

1.° Les problèmes pratiques qui se présentaient à lui chaque jour, étaient l'occasion de réflexions et d'études presque continuelles. Ainsi, la goutte qui affligeait le Prince dont la santé lui était confiée, fut ce qui le porta à faire des recherches profondes sur cette maladie, et c'est ce qui nous a valu dans la suite le Traité des Maladies Goutteuses.

2.° L'assemblée du Journal des Savans ayant souhaité d'avoir Barthez pour coopérateur, le Garde des Sceaux le réunit à cette société, en 1782. Ce fut pour payer son tribut à ce journal, autant que pour sonder l'opinion des Physiologistes, qu'il publia dans une suite de Mémoires, imprimés depuis 1783 jusqu'en 1788, ses principales idées sur la Mécanique des

Mouvemens de l'Homme et des Animaux. Ce travail dut lui coûter bien des soins, d'autant qu'il exigeait des connaissances sur l'Anatomie comparée, et que les collections du Jardin des Plantes de Paris pouvaient seules perfectionner chez lui, les notions acquises sur cette science par l'étude des livres et des dessins.

3.° Il sut trouver des momens pour des recherches de pure érudition, qu'il communiqua dans divers Mémoires, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Un de ces écrits a pour sujet l'art de sculpter sur les métaux avec le marteau, tel que les Anciens l'ont pratiqué. Dans un autre qui fut lu en 1787, il recueillit les observations et les opinions propres à Homère sur différens points de la Science de l'Homme. Parmi ces dissertations, il y en a dont l'objet est d'éclaircir certains passages des auteurs anciens, que les commentateurs n'ont pas entendu faute de connaissances ou médicales ou physiologiques qui en donnent la clef. La plus grande partie des matériaux dont elles se composaient ont été insérés sous forme de notes, dans la seconde édition des Élémens, et dans la Nouvelle Mécanique des Mouvemens de l'Homme et des Animaux,

où ils entrent comme exemples, comme autorités, ou comme moyens d'une agréable distraction. Voilà comment se passèrent ces années qu'il regrettait tant.

En s'éloignant de Montpellier, Barthez ne cessa pas pour cela d'être en guerre avec ses collègues.

Quand son project d'aller à Paris fut bien arrêté, il voulut se faire adjoindre M. de Grimaud, à titre de survivancier pour sa chaire propre. Mais le Roi rejeta cette demande, soit pour ne pas violer la loi du concours (1), soit parce que deux autres Professeurs demandaient en même temps une pareille grâce. Lorsqu'en 1781 il put agir lui-même auprès de l'Autorité, et employer sans entraves tout l'ascendant que lui donnaient sa considération personnelle, le poste qu'il occupait auprès du premier Prince du sang, et la manière séduisante dont il exposait ses raisons, il obtint ce qu'il désirait et Grimaud fut nommé. Les Professeurs ayant eu officiellement connaissance de cette affaire, conclue sans leur participation, furent outrés. Ils protestèrent

---

(1) C'est la raison alléguée par M. de Miromesnil dans sa réponse.

dans leur registre contre l'installation de leur nouveau collègue, firent signifier juridiquement la protestation à l'Évêque de Montpellier, et adressèrent au Garde des Sceaux des réclamations où Barthez n'était pas ménagé. Ils rapportaient toutes les lois qui faisaient du concours le seul chemin pour parvenir au Professorat dans l'Université de Montpellier. Loin de trouver dans Barthez des titres qui pussent mériter à son protégé la faveur d'une dérogation, ils y voyaient bien des raisons pour la lui refuser. Ils lui reprochaient des leçons omises, un Jardin Royal négligé; ils ne tenaient d'ailleurs aucun compte ni de la supériorité de son mérite, ni de sa célébrité, qui sont néanmoins des compensations pour une Compagnie, dont la prospérité tient plus encore à la considération lointaine dont elle jouit, qu'à l'utilité journalière et sensible de ses travaux. Quant à Grimaud, ils le traitaient comme un inconnu dont le Ludovicée ne pouvait pas apprécier les talens.

C'était et très-juste et très-utile sans doute de réclamer contre les infractions de la loi du concours; il l'eût été encore davantage de demander instamment, comme on le fit depuis, et comme cela s'est pratiqué dans la

suite, que suivant l'esprit de cette institution, les Juges désignassent celui des compétiteurs qui devait occuper la chaire, et qu'ils ne fussent pas réduits au droit de présenter des candidats, parmi lesquels l'Autorité supérieure choisirait : car selon ce dernier mode ils étaient fréquemment obligés d'accoler ensemble des sujets très-inégaux, dont le plus faible n'obtenait que trop souvent la préférence. Or une présentation libre est encore préférable à une telle dispute.

Mais il fallait que dans toutes les contestations avec Barthez, les Professeurs donnassent à leur adversaire quelque avantage dont il savait se prévaloir. Dans le cas actuel, de tous ces zélateurs de la loi du concours, il n'y en avait qu'un seul dont la nomination ne fût pas une dérogation formelle à cette même loi, puisque à cette exception près, ils étaient tous entrés dans l'Université par des survivances, ou par des provisions en commandement. Je laisse à penser si Barthez sut mettre cette circonstance à profit dans le Mémoire qu'il présenta pour répondre à celui de ses confrères.

Ils eurent encore la maladresse de rédiger leurs remontrances de manière à laisser aper-

cevoir plus d'antipathie contre leurs antagonistes que d'attachement pour l'École, et ils perdirent ainsi tous les avantages de leur cause. Pour prévenir les objections au sujet de la capacité de Grimaud, Barthez sûr de l'excellence de ce choix, et pensant de lui ce que tous les Médecins en ont pensé depuis, avait offert de le faire examiner par la Société Royale de Médecine, sous la présidence du premier Médecin du Roi. Il y avait quelque chose de messéant et même d'injurieux dans cette proposition. Il était naturel que des Professeurs qui avaient été les maîtres de Grimaud, et dont celui-ci voulait devenir le collègue, fussent chargés de vérifier un mérite et des qualités auxquelles ils devaient se connaître. La préférence qu'on avait demandée pour un autre tribunal pouvait paraître suspecte, quand le Ludovicée était le juge ordinaire et compétant; et si cette réflexion n'était pas capable d'engager le Gouvernement à révoquer ses ordres, elle devait au moins lui faire écouter avec indulgence les plaintes de l'Université. Mais les Professeurs semblaient s'être chargés de dissiper toutes les impressions désavantageuses aux impétrans que cette offre avait pu faire naître.

Le ton d'aigreur contre Barthez qui régna dans les réclamations, et le silence contempteur qu'on y affecta sur Grimaud, convainquirent le Ministre de la mauvaise disposition de la Faculté, les justifièrent tous deux d'en avoir décliné la juridiction, et persuadèrent au Gouvernement que la grâce accordée était une justice, un acte d'autorité nécessaire au bien de l'établissement. Les remontrances furent blâmées, le Roi cassa et annula la délibération et la protestation des Professeurs, et ordonna qu'elles seraient rayées des registres de l'Université.

Après cette querelle, Barthez s'engagea dans une autre, et pour cette fois il fut l'agresseur. Il exigea, j'ai honte de le dire, qu'attendu que son absence avait pour cause le service du Roi, on lui fît part de certains émolumens réservés en bourse commune, et différens de ceux qu'on gagnait par la présence aux actes. Cette affaire, qui dans sa nouvelle position, était pour lui du plus petit intérêt, produisit des écrits volumineux, et mit en mouvement des personnages dont l'intervention devrait être réservée pour des occasions plus importantes. Tant de chaleur de la part de Barthez fait penser que dans cette

circonstance son bien le touchait moins que le mal d'autrui. Reste à décider si la loi naturelle l'obligeait à tenir une autre conduite envers ses confrères. Le Roi jugea le différend à l'avantage de Barthez, imposa silence à la Compagnie, et lui défendit d'envoyer à la Cour un député qu'elle voulait charger de ses intérêts.

A la mort d'Imbert arrivée en 1785, Barthez devint Chancelier titulaire. Une absence de quatre ans avait peut-être amorti les jalousies ; sa place, son crédit, sa célébrité, les épreuves précédentes, ne permettaient guères d'espérer des succès dans les luttes où l'on s'engagerait avec lui. On vécut assez tranquille de part et d'autre, et les égards réciproques prirent la place des anciennes divisions.

C'est pendant son séjour à Paris qu'il reçut toutes les distinctions littéraires et toutes les nominations lucratives auxquelles il pouvait raisonnablement aspirer. Les principales Académies de l'Europe l'admirent parmi leurs Associés. Louis XVI le nomma Associé libre de l'Académie des Sciences, et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres. Il avait été fait Correspondant de la Société Royale de Méde-

cine, lors de sa création en 1777 ; il en devint Associé ordinaire. Le Roi ayant assigné des pensions pour un petit nombre d'Associés, on s'empressa d'inscrire Barthez sur cette liste. Il jouit encore d'une autre pension comme homme de Lettres. Peu de temps après son arrivée, il avait été nommé Médecin-Consultant du Roi, et Médecin en chef de tous les Régimens de Dragons. Le Gouvernement établit en 1788 un Conseil de Santé, et Barthez reçut un brevet de Sa Majesté qui l'en nommait membre.

Les honneurs académiques et les promotions dans l'ordre médical ne suffisaient pas à son ambition, et ce n'était pas en vain qu'il était entré dans la Magistrature. Au milieu des occupations les plus assujettissantes, il n'oublia jamais ses projets d'élévation. Par quelques extraits qui sont tombés entre mes mains, je vois qu'il avait étudié sérieusement diverses branches de l'économie politique, et particulièrement l'administration des finances. Ces études et l'exercice de son Art, l'avaient lié avec des personnes éminentes, qui travaillèrent si bien à son avancement, qu'au mois de janvier 1788, le Roi l'honora d'une place au Conseil d'État.

Il fut au comble de la joie : ce premier pas lui parut un acheminement aux postes les plus élevés. Il n'alla pas plus loin, et je ne me rappelle plus les circonstances qui l'arrêtèrent, quoiqu'il me les ait racontées. Je sais seulement que pour rentrer dans l'exercice de son emploi, il y avait une formalité préalable à remplir, qui dépendait de l'Archevêque de Sens, alors principal Ministre; que celui-ci renvoya indéfiniment cette formalité, soit par négligence, soit par un changement dans ses dispositions bienveillantes, et par l'intention de réduire le brevet à un simple titre honorifique. Barthez a toujours interprété sa conduite de la manière la moins favorable, et ne la lui a jamais pardonnée, pas même dans un temps où avoir occupé un poste élevé était un crime capital.

Ce procédé l'indignait d'autant plus qu'il croyait avoir des droits à la reconnaissance du Ministre, pour lui avoir, disait-il, *deux fois sauvé la vie*, c'est-à-dire, pour l'avoir traité de deux maladies graves. En cherchant les causes de cette ingratitude, il ne se reprochait qu'une légère plaisanterie, où il avait voulu simplement faire un jeu de mots, mais à laquelle le Cardinal avait pu supposer une in-

tention épigrammatique. Un jour que ce prélat lui montrait un rayon de sa bibliothèque, où étaient rangés un grand nombre de livres richement reliés, qui avaient tous pour sujet les cérémonies particulières de son Église Métropolitaine ; Barthez, après avoir feuilleté quelques momens, lui dit : *Je vois bien les cérémonies de Sens ; mais vous serait-il aussi facile de me montrer le sens des cérémonies ?* Il est peu vraisemblable que ce propos ait produit quelque impression, quant au fond, sur l'esprit d'un homme tel que M. de Brienne (1) ; mais qui sait si la familiarité de la forme a été de son goût ?

La révolution vint bientôt anéantir ses espérances et ses projets. Dès le début, il en pressentit les suites générales, et il joignit ses efforts à ceux des personnes qui cherchaient à la détourner. Au moment de l'ouverture des États Généraux, et lorsqu'on disputait encore sur la forme de leurs assemblées, il

---

(1) On assure dans ce pays que l'Archevêque s'était expliqué sur ses destinées, et qu'il voulait être ou Ministre ou Père de l'Église. Mais puisqu'il avait obtenu l'un, il y a grande apparence qu'il ne prétendait plus à l'autre.

publia un écrit intitulé : *Libre Discours sur la Prérogative que doit avoir la Noblesse dans la Constitution, et dans les États Généraux de la France* (1). L'objet essentiel de cet opuscule était d'établir qu'il importait, pour prévenir la subversion de la Monarchie, que la Noblesse conservât le droit de délibérer séparément dans les États Généraux, et que c'était une obligation pour elle de maintenir cette prérogative dans les circonstances où l'on se trouvait alors.

Le but que je me propose ici me dispense d'entrer dans l'examen de cet ouvrage. Je dirai cependant qu'on y remarque la même justesse d'esprit que dans ses autres productions, la même aversion pour les conceptions vagues d'une théorie éloignée des faits, la même docilité pour les leçons de l'expérience, la même attention à ne pas sortir de son sujet. Pour montrer l'importance du privilége qu'il défend, il est obligé de parler du bien que la Noblesse peut faire dans l'État. Mais il ne s'engage point dans la question de l'utilité d'une Noblesse héréditaire en général ; il renonce

(1) Paris, in-8.°, 1789.

expressément à l'examiner par rapport à une Société d'hommes éclairés qui se formerait et se constituerait actuellement ; telle que s'est trouvée la Société Anglo-Américaine, par exemple : il s'occupe seulement des avantages que l'on peut tirer de cette institution dans une Société depuis long-temps établie, pour amener lentement dans le système social toutes les améliorations possibles, sans opérer de ces commotions violentes qui menacent l'édifice jusqu'en ses fondemens, et qui l'exposent aux dangers des mouvemens contraires à celui de l'impulsion. Voilà le point de vue où il s'est placé pour considérer son objet, et où les lecteurs doivent se placer aussi pour juger le résultat de ses méditations.

Cet écrit fut distribué à Versailles et à Paris le 26 mai 1789, et le 28, la Chambre de la Noblesse rendit un arrêté par lequel elle décidait qu'on délibérerait par ordres ; arrêté dont le considérant était fondé sur les principes développés par Barthez, et où l'on trouve même plusieurs de ses expressions.

Il était si persuadé, d'après la disposition des esprits, de l'impossibilité de gouverner l'effervescence populaire, si la Noblesse per-

dait le droit de délibérer séparément, qu'aussitôt après la réunion des trois ordres, il se prépara à quitter Paris, où son séjour était désormais sans but : il avait une fortune suffisante pour la province, et il prévoyait le renversement prochain de tout ce qui aurait tenté son ambition. Il partit donc vers la fin de novembre de 1789, et se rendit à Narbonne. Il a vécu les quinze années suivantes dans le Languedoc, habitant tour-à-tour Narbonne, Carcassonne, Toulouse, Montpellier.

VII.

Pour payer son tribut d'utilité au public, Barthez se mit à exercer la Médecine gratuitement. Ce n'était pas seulement envers les habitans de la ville où il se trouvait qu'il agissait avec ce désintéressement, il se comportait de même avec les étrangers qui venaient de toutes parts le consulter. Je sais qu'on a voulu faire croire qu'il usait de moyens détournés pour obtenir un salaire : c'est une calomnie. Elle sera toujours repoussée par ceux qui l'ont connu, et qui savent que loin de s'appliquer à feindre une vertu, il dédaignait de dissimuler un défaut. Si l'on citait

quelque fait qui parût déposer contre ce que je dis, je répliquerais qu'entre Barthez et le malade il y avait toujours un Médecin intermédiaire, à qui le premier disait son avis, parce qu'il avait renoncé à la consultation écrite. Or je réponds de Barthez; mais il ne serait pas prudent de cautionner pour tous ses confrères.

A l'époque la plus orageuse de la révolution, il paraissait presque impossible qu'il échappât. Les charges dont il avait été revêtu, les fonctions qu'il avait remplies auprès d'un Prince du sang, ses liaisons avec tant de personnes fugitives ou victimes, ses opinions politiques bien connues; que de titres de proscription! Ajoutez que quoique les malheurs dont il était témoin l'eussent rendu assez retenu dans ses propos, ils n'avaient pu réprimer en lui certaines saillies involontaires, qui pouvaient fournir des prétextes aux malveillans dans un temps où les prétextes tenaient lieu de raisons.

Il y eut des dénonciations et des projets contre lui; cependant il fut respecté. Malheureusement on n'en peut rien conclure pour la vertu de ceux dont sa vie et sa liberté dépendaient; car il paraît qu'en cela ils sui-

virent le conseil de la prudence, et qu'ils *honorèrent le Médecin à cause du besoin* qu'ils en avaient. En effet, on mit son Art à contribution dans plusieurs circonstances importantes. En l'an II, il fut appelé à Perpignan pour donner son avis sur une fièvre épidémique qui désolait l'armée des Pyrénées-Orientales, et pour soigner un Représentant du Peuple qui était en mission dans ces contrées. C'est à lui que le général Dugommier dut encore quelques jours qu'il employa si bien pour sa gloire. Il vit à Narbonne un grand nombre d'Officiers et de Médecins militaires infectés de la contagion. Voilà ce qui le sauva.

Au milieu des orages politiques et des travaux de la pratique médicale, il sut trouver assez de temps et de calme pour remanier et étendre ses Mémoires sur le mécanisme des mouvemens des animaux, et pour en composer un Traité complet, qu'il publia en 1798 sous ce titre : *Nouvelle Mécanique des Mouvemens de l'Homme et des Animaux* (1).

(1) Carcassonne, chez Pierre Polère ; in-4.°

Borelli s'est immortalisé par un ouvrage qui porte un titre à peu près semblable (1). Cependant après avoir passé par le creuset de divers critiques, il se trouve que le principal mérite de ce travail se réduit à la démonstration d'une seule vérité, qui est que lorsque nous faisons un mouvement ou que nous soutenons un fardeau, les muscles, agens de ces fonctions, employent des forces qui sont incomparablement plus grandes que les résistances surmontées par leur effort. D'où il suit que dans les cas cités, la Nature met en jeu de grands moyens pour opérer de petits effets, ce qui est directement contraire à l'opinion professée avant Borelli par les Physiologistes et par les philosophes. L'Auteur a rendu ce principe évident, nonobstant les erreurs où il est tombé quand il a voulu calculer avec précision l'effort des muscles dans une action déterminée, erreurs qu'ont relevées plusieurs Mécaniciens, entre autres Varignon, Parent, Pamberton et Hamberger

Mais un objet essentiel du livre de Borelli était d'expliquer le mécanisme des mouve-

---

(1) *De Motu Animalium.*

mens de locomotion des Animaux, c'est-à-dire, la manière dont les muscles combinent leur action sur le système osseux pour produire la marche, le saut, la nage, le vol et les autres mouvemens par lesquels les Animaux changent de place. Or cette partie du travail, qui contient à la vérité des détails ingénieux, est radicalement vicieuse, parce que l'Auteur n'a pas su dégager son esprit d'un préjugé qui régnait avant lui : savoir que ces divers mouvemens sont immédiatement opérés par la *réaction élastique* ou du corps, ou de la terre, ou du milieu dans lequel ils s'exécutent, à la suite d'une impulsion ou d'une percussion de la part du corps vivant; préjugé qui entre dans toutes les explications et qui, le plus souvent, en fait la base : de telle sorte que sa doctrine se réduit à chercher par quels mouvemens les Animaux sollicitent cette *réaction élastique*, dans les divers genres de progression dont ils sont capables.

L'attribution des mouvemens des Animaux à cette répulsion, est une supposition gratuite, sans vraisemblance. Elle a néanmoins été assez généralement adoptée par ceux qui ont écrit sur ces matières après Borelli. Mayow est le seul qui dans la théorie du saut, s'est

écarté du sentiment vulgaire, puisque au lieu d'attribuer ce mouvement à l'élasticité, il le fait dépendre d'une *projection* que les muscles extenseurs impriment aux membres, dans l'instant où ils les redressent après la flexion qui prépare le saut. Mais il a laissé sa théorie incomplète : il n'a pas prévu une question qui se présente naturellement quand on adopte ses idées, ou il n'a pas su comment il fallait y répondre. On peut donc dire que le vrai mécanisme du mouvement des Animaux était encore à trouver. Ce que Barthez a dit sur ce sujet est assez éloigné des idées reçues pour justifier le titre de *Nouvelle* Mécanique.

Sa doctrine est toute fondée sur cet axiome: que lorsqu'un muscle se contracte, ou tend à rapprocher ses deux points d'insertion, chacun de ces points obéit en proportion de sa mobilité actuelle, ou en raison inverse de la résistance qui le retient. Pourvu qu'on ne perde pas de vue que, hors les cas d'une fixation invincible des deux points d'attache, la contraction musculaire agit sur ces deux points à la fois, et que si l'une des insertions est fixée l'autre fera tout le chemin ; il est aisé de suivre l'Auteur dans tous les détails de sa Mécanique.

Pour se faire une idée nette de la différence qui distingue sa doctrine de celle de Borelli si généralement adoptée, on n'a qu'à mettre en parallèle leurs théories du vol. Selon Borelli les battemens des ailes ont pour effet de comprimer l'air en bas et en arrière ; le résultat de cette compression est une répulsion élastique de ce fluide qui chasse le corps de l'oiseau en haut et en avant. Voilà cette idée d'une réaction de ressort qui fait la base de toutes ses explications. Barthez l'écarte comme une hypothèse arbitraire ; et partant de son principe, il dit : supposons que l'oiseau ayant les ailes étendues, contracte les abaisseurs de manière à ce que les insertions humérales de ces muscles tendent en bas et en arrière : si le mouvement est assez rapide pour que l'air oppose une certaine résistance aux ailes, les insertions pectorales feront d'autant plus de chemin vers les insertions humérales que celles-ci en feront moins ; en vertu de cette réciprocité d'action, la poitrine sera donc portée en avant et en haut. Or, ces impulsions répétées produisent le mouvement progressif dont il est question.

Dans les théories respectives de la nage de l'Homme, on trouve les mêmes différences.

L'effet des abaisseurs des bras est expliqué par chacun d'après son principe fondamental, et conformément à ce qui a été dit sur les abaisseurs des ailes. Pour ce qui est de l'action des extrémités inférieures, tandis que les partisans de Borelli trouvent dans leur extension un moyen d'exciter la réaction élastique de l'eau frappée par les pieds; Barthez, subtituant toujours son axiome à cette supposition, fait voir que la résistance du liquide aux pieds qui le frappent, s'opposant à l'extension de la jambe sur la cuisse et partant de la cuisse sur le bassin, la contraction des extenseurs tourne au profit de la progression du tronc, parce qu'elle redresse les cuisses sur les jambes et le tronc sur les cuisses.

Je ne serais pas surpris que des lecteurs attentifs trouvassent d'eux-mêmes, à l'aide de l'axiome dont j'ai parlé, la démonstration des théorèmes fondamentaux que Barthez rappelle dans sa Préface, comme formant le sommaire de sa doctrine. Ils ne seraient peut-être arrêtés qu'à celui où il s'agit du saut. Ce phénomène est très-compliqué, et il faut beaucoup réfléchir pour se convaincre que le principe en question l'explique d'une manière satisfaisante. Cette théorie est une des plus remar-

quables du livre; mais elle exige trop de développemens pour qu'il me soit possible de l'exposer ici.

L'Auteur avait assez approfondi son sujet pour y apercevoir mille détails qui avaient échappé aux Physiologistes antérieurs. Il a souvent trouvé et saisi l'occasion de montrer dans les organes qui servent aux mouvemens, et particulièrement dans le système osseux, des rapports ignorés entre certaines circonstances de leur structure et la perfection de ces fonctions; de confirmer ce qu'il avait dit ailleurs sur les lois de l'action vitale des muscles; de décrire et d'expliquer diverses modifications extraordinaires des fonctions dont il s'occupe.

Barthez a, dans ce livre, porté jusqu'au dernier période la sévérité de sa méthode de composer. Il expose d'abord sur chaque point tout ce qu'on a dit jusqu'à lui, et si dans cet inventaire il rencontre des opinions défectueuses, il les réfute. Ensuite il établit les théories qui lui sont propres, multiplie les preuves, prévient les objections, et applique ses principes aux cas les plus singuliers, pour faire voir qu'il n'en est point qui se dérobe à l'explication qu'il propose. Enfin, en termi-

nant le livre, il semble jeter le gant à la critique : il réunit dans une analyse assez étendue les propositions qu'il croit avoir ajoutées à la Science, tant pour s'en déclarer l'Auteur et s'en assurer la propriété, que pour les offrir dans les expressions les plus simples à ceux qui auraient envie de les combattre.

Persuadé de la certitude et de la nouveauté de sa doctrine, il espérait que de son vivant même ce livre serait mis au rang des classiques. Les objets sur lesquels il roule étant susceptibles de démonstration, il croyait qu'il lui était permis d'être sans défiance à cet égard, et de ne craindre ni les illusions de l'amour propre, ni celles des préjugés. Aussi a-t-il laissé voir sa conviction tout entière dans une note de la seconde édition des Élémens, note dont voici l'occasion. M. Cuvier, dans un rapport à l'Institut, annonça qu'un Médecin, membre de ce Corps académique, se proposait de publier une *Statique Animale*, où il corrigerait beaucoup d'erreurs de Borelli. Barthez convaincu que Borelli ne pouvait pas se relever du coup de massue que la Nouvelle Mécanique lui avait porté, fut piqué de voir que la Science fut réputée se trouver encore dans l'état où le Médecin Italien l'avait laissée. « Un

» juge, fort éclairé d'ailleurs, dit-il, a annoncé
» un ouvrage d'un Médecin célèbre, dans le-
» quel la doctrine de Borelli sur les mouve-
» mens des Animaux doit être non-seulement
» combattue (ce qui est très-facile d'après les
» critiques que je viens d'indiquer), mais en-
» core remplacée par une doctrine neuve et
» solide sur la même matière.

» Il paraît que dans cet ouvrage il sera sur-
» tout question de la doctrine générale de Borelli
» sur les forces des muscles, en tant qu'elle
» doit être rectifiée conformément aux obser-
» vations des critiques dont je parle.

» Mais cette doctrine générale de Borelli,
» qui, depuis long-temps est reconnue vicieuse,
» peut d'ailleurs être regardée comme n'étant
» que préparatoire et subordonnée aux objets
» principaux que s'est proposés Borelli, qui
» sont les mouvemens progressifs de l'Homme
» et des Animaux.

» Quant à ces objets principaux, ce serait
» manquer et de justice et de lumière, que
» de ne pas reconnaître que j'ai donné le pre-
» mier un ouvrage fondamental, où j'ai détruit
» les mauvaises théories de Borelli sur ces ob-
» jets, et donné les véritables explications ana-
» tomiques et mécaniques de ces mouvemens

» progressifs...,..... Je ne dois pas consentir au-
» tant qu'il est en moi, à ce qu'on dissimule
» mes droits à la formation d'une Science nou-
» velle sur les mouvemens de l'Homme et des
» Animaux......... J'observe en finissant cette
» note, que si l'on ne peut contester que je
» n'aie indiqué les véritables causes des mou-
» mens progressifs, il n'est pas possible de
» persuader à des hommes intelligens, qu'a-
» près moi, tel écrivain ait fait des pas nou-
» veaux et même plus étendus dans la Méca-
» nique animale, lorsqu'il n'a fait que rappor-
» ter dans un langage plus élémentaire, l'ex-
» posé des théories que j'ai trouvées. » Ceci est une allusion à des éloges exagérés, donnés par un journaliste à Bichat.

La Nouvelle Mécanique fut bientôt traduite en Allemand et en Anglais. Mais en France, elle n'eut pas tout le succès que l'Auteur attendait. On ne la critiqua pas dans les journaux; au contraire, on la loua : mais ce fut d'une manière vague, comme on fait lorsqu'on n'entend pas les choses dont on parle. Les citations qu'on en faisait dans les livres scolastiques, décelaient qu'on la connaissait seulement par le titre. Bichat, par exemple, traitant du saut, et ayant donné sur cette fonction

ses idées, qui sont absolument celles de Borelli, finit par renvoyer le lecteur à ce dernier et à Barthez, sans paraître se douter qu'ils sont en opposition. Je remarque encore dans le premier volume de l'Anatomie descriptive, ce passage sur le même sujet. « La » disposition des articulations ilio-fémorale, » fémoro-tibiale et tibio-tarsienne, dont les » flexions se font en sens opposé (alternative» ment), est singulièrement *favorable* à ce » mouvement (au saut). » *Favorable* est étrange, quand Barthez a prouvé que la flexion préalable de deux articulations consécutives disposées en sens alternatifs, est une condition *indispensablement nécessaire* pour le saut.

Il conçut le dessein d'appeler, en quelque sorte, de cette indifférence des écrivains au peuple; de donner une seconde édition de son livre, de renoncer à son obscure concision, d'accommoder son style à la paresse de la plupart des lecteurs, de la soulager même au moyen de figures que j'avais imaginées d'après son invitation. La mort l'empêcha d'accomplir ce projet; je désire que les circonstances me permettent de faire jouir le public de ce qu'il avait préparé.

Mais quoique le succès de la Nouvelle Mécanique ne fût pas populaire, ce qui était impossible par la nature même de l'ouvrage, ce livre ne fut pas inutile à la renommée de l'Auteur. Il rappela à l'Institut ce qu'il devait à Barthez et ce qu'il se devait à lui-même : cette Compagnie le mit au nombre de ses Correspondans, en nivôse an VIII, et cette nomination fut comme le signal du retour des distinctions et des honneurs dont la révolution l'avait privé.

Lorsque les Universités furent dissoutes et que l'on substitua les Écoles de santé aux anciennes Facultés de Médecine (1), Barthez ne fut point compris dans la liste des Professeurs qui devaient composer l'École de Montpellier. Il est impossible que cette omission ait été l'effet de l'oubli : on peut présumer que ceux qui guidèrent le Gouvernement dans ce choix, ne trouvèrent pas prudent d'attirer son attention sur un homme qui, selon les idées d'alors, devait être fort suspect.

Sous le Gouvernement consulaire, M. Chaptal

---

(1) En Frimaire An III.

devenu Ministre, se hâta de rendre à cette École un membre qui lui appartenait à tant de titres. Barthez fut donc nommé Professeur dans le mois de nivôse de l'An IX, et l'été suivant il se rendit à Montpellier, pour céder aux instances de ses collègues et des élèves. Mais en prenant possession de sa place, il ne consentit à la garder qu'en qualité de Professeur honoraire. Le Gouvernement n'avait pas encore accordé de ces sortes de récompenses: on lui en fit l'observation; mais il fut inébranlable et ne voulut point prendre d'autre titre. Le prétexte qu'il alléguait, c'est que son âge ne lui permettait pas de rentrer dans la carrière de l'enseignement; mais la véritable raison, c'est qu'après avoir été long-temps le Chef de la Compagnie, il ne voulait pas être obligé d'y reconnaître un Supérieur.

Je me permis un jour quelques représentations sur cet objet, et croyant, d'après ce qu'on m'avait dit de lui, et d'après quelques circonstances de sa vie privée, l'attaquer par son côté faible, je lui fis entrevoir qu'on pourrait prendre sa demande au pied de la lettre, et lui donner en effet une place dont l'honneur serait tout le salaire : « Tant mieux, me répon» dit-il, vous pourrez me justifier du reproche

» d'avarice qu'on me fait, et affirmer que lors-
» que j'ai amassé trente mille livres de rente,
» ce n'a pas été pour l'amour de l'argent, mais
» pour l'amour de l'indépendance. »

Il persista avec obstination, et enfin en l'An XI, un Règlement lui confirma ce titre en lui conservant le traitement des Professeurs en activité.

Pendant qu'il était encore à Montpellier, le Gouvernement fit présent à l'École d'un buste antique d'Hippocrate. Les désirs du Ministre étaient que ce monument fût placé dans la salle des Actes. On résolut d'en faire l'inauguration avec toute la pompe et la solennité possibles, et Barthez fut chargé par ses collègues de faire le Discours pour cette cérémonie. Il le composa avec assez de rapidité, et peu de jours après l'avoir prononcé, il le publia sous le titre de *Discours sur le Génie d'Hippocrate.* (1).

Ce discours n'est fait que pour les Médecins : l'austérité de la forme doit rebuter tous ceux qui ne prennent pas un grand intérêt au fond. L'Auteur crut sans doute les orne-



(1) Montpellier, Tournel père et fils; An IX (1801), in-4.°

mens indignes du sujet, et qu'Hippocrate devait être loué en style aphoristique. Il apprécia son génie par les services dont la Médecine lui est redevable; et en énonçant d'une manière générale et avec la concision qu'exigeaient les bornes d'une composition de ce genre, ce qu'Hippocrate a fait pour la Science, il rappela les principes essentiels de la philosophie médicale. Car chaque service devient le texte de réflexions où l'Orateur fait sentir l'excellence de la méthode philosophique d'Hippocrate, le talent avec lequel il a su l'appliquer, et l'intérêt que nous avons à marcher sur ses traces.

Dans l'impossibilité de tout dire, il a choisi les objets sur lesquels on s'écarte le plus souvent, et au plus grand détriment de l'Art, de l'exemple que nous a laissé le Père de la Médecine.

Ainsi Barthez loue Hippocrate d'avoir séparé la Médecine des autres sciences, c'est-à-dire, d'avoir interprété les uns par les autres les faits propres à l'Homme, et d'avoir su les lier en corps de doctrine, sans recourir à des théories déduites de faits étrangers; théories dont les moindres vices sont d'être inutiles, vagues et arbitraires. Puisque des hommes

de mérite soutiennent encore que la science de l'économie animale sera parfaite, alors seulement que tous les phénomènes des êtres vivans pourront se résoudre en ceux qui dérivent des propriétés générales de la matière ; et qu'en conséquence de ce principe, ils nous incitent à expliquer les faits dont la Médecine s'occupe, par ceux qui font l'objet de la Chimie et de la Physique : il est utile que des savans de l'autorité de Barthez garantissent les sciences de la honte de ces vaines tentatives, et la Médecine de ces envahissemens, toujours nuisibles, quoique de courte durée.

Hippocrate, selon Barthez, est un modèle parfait dans l'art de recueillir et de rédiger les observations médicales. Les tableaux qu'il nous a transmis sont en effet bien différens de [illegible]-verbaux qu'on voudrait aujourd'hui mettre en [illegible]

De plus, il a eu le mérite [illegible] bien que Bacon l'importance du grand nombre et de la variété des observations qu'on compare pour en déduire un principe. Cet éloge est un reproche indirect adressé à certaines gens qui font un dogme sur un seul fait quand cela les arrange ; défaut dont Barthez trouvait que plusieurs de ses propres

24

disciples n'étaient pas exempts. Hippocrate a donné un autre exemple qu'on n'imite pas assez : parmi tant de faits qu'il avait observés, il a su choisir pour les publier ceux qui peuvent faire connaître plus parfaitement les dogmes auxquels ils se rapportent. Ce discernement n'est pas seulement une preuve du talent didactique de ce grand homme, il est encore le garant de l'ordre, de la clarté, de la fixité de ses conceptions. Le défaut contraire décèle la confusion et la versatilité des idées.

Barthez admire la sagacité avec laquelle Hippocrate a étudié les mouvemens de la Nature dans les fièvres aiguës, et reconnu le parti qu'on pouvait tirer des méthodes naturelles et des imitatrices. Ce mérite suff[illegible] seul à la gloire d'un Méd[illegible] Mais c'est [illegible]reait l'Art. [illegible]angement que de croire [illegible] faut en rester là, et borner toutes ses prétentions à aider la Nature. Les méthodes analytiques inconnues à cette époque, ont accru nos ressources, et une admiration mal entendue ne doit pas nous en ôter l'usage.

Un autre sujet de reconnaissance et de louange, c'est d'avoir établi le premier les combinaisons principales des signes les plus

propres à faire préjuger la vie ou la mort des malades, et posé les sentences essentielles du pronostic, non comme des formules qui puissent fournir le moyen infaillible de prévoir l'événement d'une maladie ; mais comme des exercices utiles pour diriger le talent de conjecturer.

L'Orateur remarque que le Médecin grec a presque toujours sévèrement raisonné d'après les faits, sans rien ajouter à leur résultat direct. C'est ce dont il trouve un exemple dans sa manière de considérer les causes des maladies épidémiques, qu'il oppose aux théories hypothétiques de Sydenham et de Raymond sur cette matière (1).

Le célèbre reproche d'Hippocrate aux Médecins de Gnide, donne occasion au panégyriste de développer la doctrine du Père de

---

(1) Je n'oserais pas assurer que Barthez soit aussi juste dans le reproche qu'il fait à Sydenham sur sa manière de considérer les épidémies stationnaires et les rapports qu'elles ont avec les intercurrentes ; et je ne sais pas si en le redressant, il a fait autre chose que rectifier ses expressions, et dire en langage exact et didactique, ce que Sydenham avait dit en langage métaphorique.

la Médecine sur la véritable manière de faire les espèces des maladies, en négligeant la considération des causes éloignées et celle du siége, et en portant toute son attention sur le caractère des affections élémentaires qui composent le genre.

Il trouve que Galien a parlé convenablement quand il a dit qu'Hippocrate était bien supérieur à ceux qui l'avaient précédé, par rapport à l'*invention* des vertus des remèdes. Il explique en effet comment par les méthodes de traitement dont quelques-unes sont dues à Hippocrate, on multiplie les usages d'un remède, dont le hasard avait d'abord fait apercevoir quelque vertu : or cette extension de l'emploi est une véritable invention.

Des gens qui prétendent marcher sur les traces du créateur de la Médecine, ont donné tant d'éloges à l'expectation, qu'ils réduisent la Thérapeutique à la nullité. Pour leur répondre il cherche à prouver que le maître a eu des notions bien moins exagérées et à tous égards plus justes que ces prétendus disciples sur la puissance médicatrice de la Nature. Il montre la nécessité de mettre des bornes à cette confiance que professent quelques Médecins, dont l'exemple aurait plus d'autorité,

s'ils paraissaient avoir fait une étude plus approfondie des ressources de l'Art.

Il loue le bon usage qu'il a su faire de l'analogie dans un grand nombre de cas; mais il ne dissimule pas les erreurs où elle l'a quelquefois conduit.

Barthez croit voir dans les écrits de son héros les idées les plus exactes sur la certitude absolue des dogmes médicaux, et sur le degré de celle de leur application pratique. En partant des bases d'après lesquelles on doit estimer cette dernière certitude, il donne les conseils les plus sages sur les moyens de laisser à la fortune le moins de part possible dans les opérations du Médecin.

Les praticiens ont remarqué le morceau suivant, qui peint les difficultés et relève la dignité de leur Art.

« Ce qui fait le plus d'honneur au génie » d'Hippocrate, c'est d'avoir créé la science de » la Médecine-pratique. Il n'est point de science » plus digne d'occuper les hommes d'un esprit » élevé. Elle renferme en effet tous les élémens » d'un calcul de probabilités, qui ne peut être » porté à sa perfection dans une infinité de cas » difficiles, que par les plus grands efforts de » l'esprit.

» Dans chacun de ces cas, c'est par des » combinaisons, souvent neuves, et toujours » profondément raisonnées, qu'on doit s'assu- » rer presque toutes les chances pour un heu- » reux succès : en liant des approximations » aussi avancées qu'il est possible sur la nature » de la maladie qui n'est pas entièrement con- » nue; avec d'autres approximations sembla- » bles sur l'emploi qu'on peut faire dans cette » maladie, de remèdes dont les vertus ne sont » pas rigoureusement déterminées.

» Les approximations que le calcul donne » dans des cas difficiles, lorsqu'elles sont aussi » parfaites qu'il est possible, ont une ressem- » blance singulière avec celles que se propose » la géométrie transcendante, en ce qu'elles » dépendent de même de l'estimation des choses » qu'on peut négliger, et de celles qui doivent » entrer dans le calcul.

» Le talent naturel qui fait exécuter ce cal- » cul rapidement, se perfectionne par l'habi- » tude de voir et de traiter des maladies, et » se change en une sorte de divination, comme » par instinct, qui est propre au grand Mé- » decin.

» S'il est une situation où l'on puisse dire » qu'un homme est un Dieu pour un autre

» homme, c'est celle où peut se trouver un » Médecin habile, lorsqu'il est assuré par un » nombre de probabilités immensement plus » grand, qu'en suivant telle méthode peu con- » nue, il guérira un malade, qui périrait s'il » était traité par telle autre méthode dont l'u- » sage est vulgaire dans le même cas.

» C'est alors qu'on voit s'élever au-dessus de » toutes les autres sciences, celle de la Méde- » cine-pratique, qui est également satisfaisante » pour l'esprit et pour le cœur.

» L'Auteur de cette science a pu quelque- » fois être regardé comme le premier des hom- » mes de génie qui aient jamais existé. En effet » Galien nous assure que Platon avait une plus » grande admiration pour Hippocrate, que » pour aucun des hommes illustres qui l'avaient » précédé.

» Mais c'est une prétention vaine que de vou- » loir fixer les rangs entre les hommes de gé- » nie du premier ordre, quelque différens que » soient les genres de leurs ouvrages, et de » vouloir mettre l'un de ces hommes à la tête » de tous les autres. »

Suivant Barthez, les connaissances d'Hippocrate sur le moral de l'Homme, et sur les causes physiques qui le modifient; sa manière

de penser sur la Cause première, ses idées sur le rapport qui doit exister entre le caractère des opinions religieuses et la nature de l'Homme, pour qu'elles contribuent au perfectionnement de la morale et au bonheur, n'étaient pas moins conformes à la saine philosophie que ses conceptions médicales. Rien ne manquait donc à son génie; et néanmoins quelque admiration qu'il ait inspirée sous ce rapport, ce sentiment est soutenu au même degré quand on contemple l'élévation de son âme, qui le place au premier rang des bienfaiteurs de l'humanité.

Cet écrit me paraît digne et de l'Auteur et de l'objet. On y voit la philosophie, ou pour parler comme Bacon, les *nerfs* de la Science Médicale; on y voit les travaux d'Hippocrate pour en organiser le corps entier; et comme les résultats des efforts de ce grand homme ne sont pas tous explicitement présentés dans ses ouvrages, Barthez a montré sa propre sagacité en développant ces dogmes et en les mettant à la portée de tous les yeux.

On m'assure pourtant que des Médecins n'ont rien trouvé dans ce Discours qui répondît à la réputation d'un pareil Orateur. Si cela est, ils ne ressemblent pas mal à ces

prétendus amateurs qui, après avoir examiné les loges du Vatican, demandent qu'on leur montre enfin les ouvrages de Raphaël, pour les dédommager de tant de barbouillages qui ont blessé leurs regards (1).

Avant de passer outre, je dois faire mention de deux productions de Barthez qui sont à peu près de cette époque. L'une est un petit traité sur la thérapeutique des fluxions, divisé en deux Mémoires, qui sont imprimés dans le second volume des Mémoires de la Société d'Émulation; l'autre un Mémoire sur la colique iliaque chronique, publié dans le troisième volume de la même collection.

On sait que les mouvemens toniques oscillatoires des solides, qui accumulent les humeurs vers un point, et qu'on désigne sous le nom de mouvemens fluxionnaires, sont extrêmement communs dans les maladies. On peut même assurer qu'il n'est pas de phénomène élémentaire qui soit aussi fréquemment que celui-ci l'objet d'une indication principale et urgente.

Hippocrate connut fort bien que le moyen,

---

(1) De Piles, Cours de Peinture, titre 1.er

tout ensemble le plus simple et le plus efficace, de dissoudre un appareil fluxionnaire, est de provoquer des fluxions artificielles vers d'autres points. Ces sollicitations dérangent assez souvent l'ordre des mouvemens morbides, lors même qu'elles n'en déterminent pas de durables vers les lieux où l'on place les agens attractifs ou épispastiques.

Pour produire cet effet, le choix des points où l'on fait ces provocations est d'une très-grande importance. Ils ne doivent pas être les mêmes dans tous les cas, ni dans tous les temps du même cas. Hippocrate ne l'a pas ignoré; mais il est douteux qu'il ait eu des idées assez fixement arrêtées sur ce point de thérapeutique. Il a pourtant donné là-dessus quelques préceptes qui ont été respectés, d'autant que les observateurs attentifs avaient tous l'occasion d'en reconnaître la sagesse. Malheureusement dans des livres publiés sous son nom, ces préceptes sont appuyés sur l'idée de certains rapports anatomiques entre les parties, que nous savons ne pas exister. Il était assez naturel de penser que les faits relatifs à la révulsion étaient vrais, et qu'on avait imaginé une anatomie commode pour les expliquer, comme tant de gens font encore tous

les jours pour les phénomènes qui les embarrassent. Mais certains anatomistes aimèrent mieux croire que l'établissement des lois de la révulsion était une conséquence de cette anatomie fictive, et ils commencèrent ainsi à les rendre suspectes. Quand le Mécanisme régna dans la Médecine, ce fut bien pis. Il n'y avait pas moyen d'expliquer par les principes de l'hydraulique les phénomènes de la révulsion et de la dérivation, tels que les anciens observateurs les ont décrits : on prit le parti de les rejeter comme controuvés. Cette doctrine tomba en désuétude, et la direction que les idées prirent chez certaines sectes de Solidistes, élevées sur les ruines de la secte Mécanicienne, n'était pas favorable à son rétablissement.

Barthez pour qui les théories ne furent jamais que l'expression générale des faits; qui voyait dans les effets immédiats des épispastiques, des *déterminations* de l'agent vital, *occasionées* par l'impression de ces remèdes, et qui n'avait pas l'esprit offusqué par ces prétendues impossibilités mécaniques : Barthez, dis-je, s'appliqua seulement à constater d'après l'observation des meilleurs praticiens et d'après la sienne propre, quels sont les change-

mens que ces effets décident sur les mouvemens fluxionnaires, dans les divers cas de ces mouvemens. De ces faits bien rapprochés et convenablement classés, il déduisit cinq règles qui sont la base de la thérapeutique des fluxions.

Suivant la première, la fluxion imminente, la commençante et celle qui se fait par reprises, exigent la révulsion.

Suivant la seconde, la fluxion avancée, fixement établie, qui a déjà formé congestion, dont les mouvemens ont peu d'activité, ou qui a le caractère chronique, demande les attractions dérivatives.

La troisième, qui se rapporte aux fluxions très-rapides avec grande congestion, ordonne des évacuations locales, que par prudence on fait ordinairement précéder de la révulsion et de la dérivation. Dans ces mêmes cas il peut être nécessaire d'employer alternativement et à plusieurs reprises, les évacuations locales, les attractions dérivatives et les révulsives.

Dans les fluxions chroniques qui reconnaissent pour cause excitatrice l'affection d'un organe éloigné de celui où les mouvemens se portent, la quatrième règle prescrit de prati-

quer des attractions, non près du terme de la fluxion, mais près du point *dont elle part*, comme disent les praticiens.

La cinquième règle porte que les remèdes qu'on emploie comme révulsifs, et surtout comme dérivatifs, ont d'autant plus d'efficacité, lorsqu'ils sont appliqués sur les points du corps qui ont les sympathies les plus fortes et les plus constantes, avec l'organe par rapport auquel on veut opérer une révulsion ou une dérivation.

Après avoir posé ces lois, il les confirme par la pratique qu'ont suivie les Médecins les plus éclairés, et ceux qui étaient doués au plus haut degré de l'instinct médical. Il concilie les exemples qui ont semblé contradictoires, par les indications différentes que présentent les divers temps et les divers cas d'une fluxion : et fondé sur les analogies les plus probables autant que sur la pratique, il décide diverses questions, et fixe des incertitudes sur lesquelles l'exemple des grands maîtres ne fournissait pas des données suffisantes. C'est ainsi qu'il détermine irrévocablement les indications de la saignée, des ventouses, des scarifications, des sinapismes, des vésicatoires, des exutoires permanens.

Il est inutile d'insister davantage sur ces deux Mémoires, qui commencent à devenir classiques en tous lieux, et que tous nos élèves de la troisième année savent par cœur.

Le Mémoire sur les coliques *iliaques* (c'est-à-dire, sur les coliques qui s'accompagnent de constipation et de vomissemens fréquens) a pour but principal de prouver qu'il y a de ces coliques qui sont essentiellement *nerveuses*, comme l'on dit communément, ou qui ne dépendent ni d'un vice des humeurs renfermées dans les premières voies, ni d'une affection organique des intestins, telle que l'obstruction, l'inflammation, l'étranglement, ni même d'une influence sympathique; mais seulement d'une affection vicieuse de la puissance vitale, d'une *idée morbifique* (on doit maintenant entendre le vrai sens de ce langage) en vertu de laquelle il se produit dans les intestins des mouvemens irréguliers et douloureux, avec cette circonstance que les mouvemens antipéristaltiques l'emportent ou dominent sur les péristaltiques, ce qui est le contraire de l'ordre naturel. Ce point de pathologie est très-important, puisque la thérapeutique des affections douloureuses du tube intestinal est subordonnée à l'idée qu'on

se fait de leur cause ; et que si la colique iliaque nerveuse existe réellement, les antispasmodiques directs doivent faire la base de son traitement, attendu que les méthodes utiles contre les coliques inflammatoire, bilieuse, sympathique d'une lésion des reins ou de l'utérus, y seraient tout au moins impuissantes

Or il met son existence hors de doute par deux observations, dont l'une a pour objet une colique iliaque aiguë, et l'autre une maladie du même genre, mais chronique. Il allègue pour preuve de leur nat[illegible], non-seulement les [illegible] qui excluaient la supposition de toute autre cause essentielle; mais encore le grand argument d'Hippocrate, la méthode par laquelle il a opéré la guérison, et qui a consisté dans l'administration des antispasmodiques directs.

La seconde observation est d'autant plus intéressante, que dans ces sortes de cas on a trop de penchant à supposer des maladies organiques, et que par cette méprise on néglige d'insister, avec la constance nécessaire, sur la méthode spécifique qui est la plus appropriée à cet état de spasme.

Voilà pour le praticien qui se contente de

règles particulières. Mais celui qui voudra jeter un coup-d'œil philosophique sur ce phénomène, afin de s'élever à des principes généraux, n'a qu'à suivre l'examen que Barthez en fait.

On n'a pu, dit-il, expliquer (rapporter à des causes connues) ce fait constant, que dans les mouvemens contraires dont les intestins sont habituellement agités, il y a naturellement une prédominance des mouvemens péristaltiques, qui fait avancer les matières vers le bas du rectum. C'est une loi primitive, [illegible] de notre constitution originelle. On ne peut donc [illegible] la prédominance des mouvemens opposés, qui trans[illegible] l'estomac les matières contenues dans les intestins grêles, et même les liquides injectés en lavement dans les gros intestins; qu'en disant qu'il existe une interversion de cette loi primordiale. Quant au passage de certaines substances des gros intestins dans les grêles, malgré la valvule de Bauhin, il est vraisemblable qu'il survient dans ce détroit une dilatation *synergique*, qui le met en rapport avec les mouvemens pervertis de tout le tube.

Or les mouvemens désordonnés, contraires à l'ordre naturel, et que l'on désigne en géné-

ral sous le nom de spasmes, peuvent survenir, ou spontanément et par une détermination vicieuse de la puissance vitale ; ou en conséquence d'une impression insolite et fâcheuse faite sur les forces sensitives. Dans le premier cas, le vrai remède se trouve dans les anti-spasmodiques directs, et particulièrement dans ceux qu'on nomme diffusibles, comme sont l'assa-fœtida, le camphre ; dans le second, si l'on ne peut pas enlever la cause de l'impression fâcheuse, on peut en suspendre et quelquefois en détruire les effets, au moyen des narcotiques qui émoussent la sensibilité. Notez que ces derniers remèdes sont ordinairement inutiles et quelquefois très-nuisibles dans le premier cas.

La seconde observation fournit une confirmation de ces principes généraux, puisque les antispasmodiques ont amené la guérison, tandis que l'opium qui suspendait pour quelques instans la douleur, paraissait ensuite la rendre plus déchirante. Mais la combinaison de ce dernier remède avec les antispasmodiques dans la cure des affections nerveuses, est utile en proportion de l'influence que peuvent avoir pour en déterminer les attaques, les impressions qui intéressent la

sensibilité d'une manière inaccoutumée, ou les dépravations de la sensibilité elle-même.

Au commencement de l'année 1802, le premier Consul créa deux places de Médecin du Gouvernement, auxquelles il attacha six mille francs d'honoraires. Il en donna une à M. Corvisart, son Médecin, et l'autre à Barthez.

Ces distinctions le flattaient sans doute, d'autant plus qu'il ne les avait pas demandées, et que ceux dont elles lui venaient, semblaient les lui offrir pour s'honorer eux-mêmes. Cependant un amour propre trop chatouilleux, troublait cette satisfaction : il craignait en mettant ces titres à la suite de son nom, qu'on ne le confondît avec tant d'hommes qui devaient leurs places à la révolution, et qu'on ne considérât ces honneurs comme la récompense d'un changement dans ses opinions politiques. Pour prévenir cette méprise, et avertir le public que toutes ces grâces n'étaient que des restitutions, il affecta toujours de mettre en opposition un ancien titre avec un nouveau : *Médecin du Gouvernement, et ci-devant Chancelier de l'Université de Médecine de Montpellier ; Professeur-honoraire de l'École de Médecine,*

et ci-devant Associé libre de l'Académie des Sciences, et de l'Académie des Inscriptions, etc.

Au printemps de cette même année, il revint à Montpellier, pour s'occuper de la publication du *Traité des Maladies Goutteuses.* M. Déterville, de Paris, devait l'imprimer; mais il aimait, comme Voltaire (1), à corriger ses écrits en revoyant les épreuves : il ne voulut donc pas envoyer son manuscrit; par des arrangemens particuliers, il fut convenu qu'on imprimerait à Montpellier, et sous ses yeux, un exemplaire qui servirait de modèle à M. Déterville. Un autre motif de ce parti, était un amour excessif de certaines perfections purement typographiques, sur lesquelles il ne s'en rapportait à personne. Cette manie est un trait qu'il n'est pas permis de passer sous silence. Il a justifié mieux que personne le mot de l'Évêque Godeau, que la

(1) «Ma méthode dont je n'ai jamais pu me départir, écrivait Voltaire, est de faire imprimer sous »mes yeux, et de corriger à chaque feuille ce que »je trouve de défectueux dans le style..... On voit »mieux ses fautes quand elles sont imprimées.» Lettres; 1767.

correction des épreuves est l'enfer des auteurs (1); il s'y prenait même de telle sorte que c'était aussi celui des imprimeurs. Un caractère usé, une majuscule omise ou placée mal à propos, donnaient occasion aux bourrasques les plus violentes. M'en croira-t-on si je dis que lorsqu'il fit imprimer le Discours sur le Génie d'Hippocrate, il passa une nuit entière dans l'insomnie et le dépit, parce que après le tirage de la première feuille, il s'aperçut que dans le premier E du mot GÉNIE du frontispice, la barre horizontale supérieure était rompue? C'est cependant la pure vérité.

Son intention en composant le Traité des Maladies Goutteuses n'était pas seulement d'ajouter aux connaissances précédemment acquises sur ces maladies, ce que lui avaient appris sa propre expérience et l'application de sa méthode de philosopher aux observations d'autrui; il cherchait à lui donner un plus haut degré d'utilité. Il aurait désiré pu-

---

(1) Godeau avait coutume de dire que le paradis d'un écrivain était de composer, que son purgatoire était de relire et de retoucher ses compositions; mais que voir les épreuves de l'imprimeur, c'était là son enfer.

blier sous le titre d'*Institutions de Médecine-pratique*, les leçons de ce cours dont j'ai tâché de faire connaître l'esprit, perfectionnées par trente ans d'étude et d'une pratique continuelle. Mais il savait trop combien de chances un homme de son âge a contre lui, pour oser en concevoir sérieusement le projet. Il crut devoir se contenter, au moins pour le moment, de donner un exemple de sa manière de traiter les sujets de Médecine-pratique. Il lui fallait une maladie *sui generis*, qui ne pût pas se résoudre en d'autres affections connues, et sur laquelle il pût montrer les bornes qu'il convient de mettre à l'analyse médicale ; une maladie sujette à se présenter sous diverses formes, à se combiner avec un grand nombre d'autres affections, pour enseigner la manière de distinguer les divers élémens, et d'apprécier les degrés de leur importance et de leur urgence respective ; une maladie qui affectât dans divers cas des marches différentes, pour trouver l'emploi de toutes les sortes de méthodes, et l'application de toutes les règles qui le dirigent : il lui fallait, en un mot, un sujet qui donnât occasion de rappeler les principaux dogmes de la Science et tous les préceptes de l'Art.

Il n'y en avait peut-être pas qui se prêtât à autant de développemens que les maladies goutteuses ; on a vu d'ailleurs par quelles circonstances il les avait étudiées d'une manière plus spéciale. Le choix était donc heureux : l'exécution y a répondu ; et c'est avec raison qu'un jour, comme je sollicitais Barthez de travailler à une Thérapeutique générale, il me répondit en montrant son Traité des Maladies Goutteuses : *Voilà ma Pathologie et ma Thérapeutique.*

Cet ouvrage renferme trois livres, dont le premier a pour objet la goutte des articulations, le second le rhumatisme, et le troisième la goutte anomale.

I. Après une histoire exacte et fort intéressante de la goutte régulière, histoire qui me paraît un modèle accompli de nosographie, il procède à l'interprétation des symptômes, pour s'élever à la connaissance des phénomènes primitifs dont ils dépendent.

On connaît les divagations des auteurs sur la nature de la goutte. Les nosologistes ne savent qu'en faire ; tantôt ils la placent parmi les maladies humorales, tantôt parmi les névroses, une autre fois parmi les phlegmasies. Certains cherchent quelle est l'humeur à la-

quelle il faut la rapporter, si c'est au sang, à la bile, ou à l'atrabile : en quoi ils ont quelque rapport avec les anciens chimistes qui, dans l'analyse d'un corps quelconque, se proposaient surtout de déterminer quel élément prédominait, de la terre, de l'eau, de l'air ou du feu.

Barthez fait sentir la versatilité de toutes ces opinions. Ne pouvant ni assimiler la goutte à une autre maladie, ni la décomposer mentalement et la résoudre en des élémens bien connus, il établit qu'on doit la considérer comme une disposition ou diathèse spécifique, dont est affectée la *constitution*, suivant le langage vulgaire, c'est-à-dire la cause de l'individualité vitale, et qui est par rapport à nous une modification simple et primitive.

Les effets immédiats de cette diathèse se font remarquer dans les solides et dans les fluides.

L'état particulier des solides où la goutte se manifeste, n'est ni une inflammation, ni un spasme proprement dit, ni une atonie, ni aucune de ces autres modifications générales, qui se combattent par les toniques, les excitans, le relâchans, les résolutifs, etc. C'est

un état spécial auquel il serait imprudent de donner un nom qui supposât quelque analogie entre cet état et une autre affection connue, et qu'il est plus convenable d'appeler simplement *état goutteux*.

L'Auteur propose néanmoins une conjecture sur l'essence de cette modification. Il a du penchant à croire qu'elle consiste dans un effort vicieux de la force de situation fixe; car il trouve vraisemblable que cette force, dont l'existence est si évidente dans les muscles, s'exerce aussi dans les tissus blancs et fibreux. Mais quelque probable que ce sentiment lui paraisse, il n'a garde de l'ériger en dogme; il lui suffit qu'on reconnaisse que l'état goutteux est *sui generis*. Quant à ce dernier point, il l'affirme comme une chose incontestable.

Les phénomènes goutteux qui se manifestent dans les fluides, dépendent d'un vice de leur mixtion, qui met obstacle à l'élaboration des matières excrémentitielles, empêche la dépuration naturelle des humeurs, et donne lieu à la formation d'une substance terreuse.

Pour qu'une attaque de goutte se forme, il faut deux conditions : 1.° l'existence de la diathèse goutteuse, c'est-à-dire, de la dispo-

sition constitutionnelle à produire les deux états spécifiques des solides et des fluides dont il vient d'être question ; 2.° une infirmité relative (irritation , faiblesse , engorgement , ou quelque autre affection , soit acquise , soit héréditaire) d'une partie , qui paraît nécessaire pour que l'état goutteux des solides puisse s'y établir.

Nous verrons ailleurs ce qui concerne la cure de la diathèse goutteuse : suivons l'Auteur qui porte d'abord toute son attention sur les attaques.

Une attaque de goutte régulière est un effort médicateur qui pousse les humeurs terreuses vers différens organes sécrétoires , et vers les extrémités , où il s'établit une sorte de sécrétion extraordinaire. La fièvre , les mouvemens fluxionnaires , sont les causes instrumentales de ce transport ; l'état goutteux des solides en augmentant la douleur des parties vers lesquelles se dirigent les mouvemens , contribue à fixer la fluxion , et peut être considéré comme synergique avec les actes de ce travail dépuratif.

Le traitement est parfaitement d'accord avec ces idées. Comme une attaque arthritique est une opération naturelle très-fatigante,

et dont les répétitions énervent le malade, il ne faut pas perdre de vue les observations qui nous apprennent qu'il est quelquefois possible de la rendre inutile et de la prévenir, en rétablissant les excrétions diminuées, et particulièrement la transpiration.

Pour que l'attaque s'exécute avec régularité, il faut que les forces soient en bon état. La lenteur et la gêne dans le développement des actes successifs qui la constituent, décèlent de la faiblesse et exigent des excitans. Mais quand l'effort s'exerce conformément à la description donnée dans le premier chapitre, il ne faut employer qu'une méthode naturelle très-peu active.

Mais on doit avoir recours à des méthodes analytiques, lorsque dans ces attaques on voit dominer vicieusement quelqu'une des affections élémentaires qui les composent, comme le mouvement fluxionnaire, la douleur, la fièvre; ou lorsque cette fièvre a un caractère particulier qui la rend une véritable maladie, contre laquelle un traitement spécial est nécessaire.

M. Louyer-Villermay n'est pas content de la pratique conseillée par Barthez contre les douleurs *violentes* de la goutte. On favorise

rait, dit-il, la métastase de l'affection arthritique sur les organes abdominaux, « en se conformant au conseil donné par Barthez, qui » engage à appliquer les calmans, dans le rhumatisme goutteux, sur les articulations malades : cette pratique serait contraire aux » vrais principes de Médecine (1). » Je ne doute pas que M. Villermay ne rétracte son jugement, quand il relira le Traité des Maladies Goutteuses. L'Auteur a si bien déterminé les cas où les topiques calmans, soit émolliens, soit stupéfians, peuvent être permis, qu'il est impossible de réfuter sa doctrine sur ce point. C'est assurément *un vrai principe de Médecine*, étayé de tout ce que la raison, l'autorité et l'expérience ont de plus convaincant; qu'il faut combattre directement par les anodins, toute douleur dont l'intensité dépasse celle qui est propre à la douleur symptomatique de la goutte, du rhumatisme, de l'inflammation, etc.; que le surcroît de cette sensation n'étant plus un résultat physiologiquement nécessaire d'une de ces affections, doit être considéré comme un élément, dont la

(1) Traité des Maladies Nerveuses, pag. 565.

présence aggrave la maladie et ajoute à son danger.

Barthez distingue des attaques arthritiques régulières, les attaques qu'il nomme *irrégulièrement prolongées.* Cette distinction est essentiellement pratique, puisque la plupart des moyens indiqués dans le dernier cas sont pernicieux dans le premier.

Les attaques irrégulièrement prolongées sont celles qui durent très-long-temps, et dans lesquelles on ne peut pas reconnaître, relativement à la totalité de l'attaque, des stades séparés d'irritation ou de crudité, et de résolution ou de coction.

Dans ces attaques, les mouvemens naturels sont impuissans pour amener une terminaison; les méthodes naturelles sont conséquemment inadmissibles. Les analytiques, dont le pouvoir ne s'étend que sur la fluxion, la douleur, la fièvre, ne peuvent être non plus d'aucun usage, puisque ces élémens ne sont rien en comparaison de l'état goutteux. Les méthodes empiriques sont donc les seules desquelles on puisse attendre des résultats avantageux.

Ces méthodes sont ou perturbatrices, telles que celles qui consistent dans l'administration

des purgatifs énergiques, des sudorifiques, des médicamens capables de produire simultanément des évacuations par différentes voies : ou spécifiques, comme celles qui consistent dans l'administration de moyens qui paraissent combattre directement et sans commotion, l'état goutteux particulier des solides et des humeurs.

Parmi les remèdes conseillés et éprouvés dans les attaques irrégulièrement prolongées, il y a beaucoup de topiques. Il ne faut pas s'imaginer qu'il soit permis de puiser indistinctement dans ce tas : l'emploi de ces remèdes doit être rapporté aux diverses indications que l'état local des parties affectées peut présenter, soit pendant la durée de la modification goutteuse, soit après sa disparition. Or, le choix de la méthode et celui des moyens et des précautions, sont subordonnés à des considérations délicates, que l'Auteur prescrit avec une grande sagacité, et dont il établit la nécessité autant sur son expérience que sur celle d'autrui.

La théorie que Barthez s'est faite de la goutte, lui fournit encore le moyen de rapporter à des indications raisonnées la plupart des préceptes qui ont été donnés pour la cure radi-

cale de cette maladie, ou plutôt pour préserver du retour de ses attaques. Les moyens de régime ont pour but de faciliter les sécrétions naturelles, et en particulier la transpiration, pour empêcher l'accumulation des matières qui sollicitent l'effort dépuratif arthritique; et d'offrir à l'action des forces digestives les alimens que l'expérience nous apprend être les plus propres à subir l'assimilation complète chez les goutteux.

Quant aux remèdes tirés de la pharmaceutique et de la chirurgie, il n'en faut espérer aucun succès, si en même temps qu'on attaque la diathèse par les moyens directs et spécifiques, on ne détruit les affections concomitantes qui existent ordinairement chez les goutteux, et qui rappellent continuellement *l'idée* morbifique à laquelle les malades gardent toujours une disposition plus ou moins prononcée.

Ces affections concomitantes ordinaires peuvent être rapportées à trois chefs principaux, qui sont, 1.° la surabondance du sang ou des humeurs, causée par l'imperfection de la transpiration ou des autres excrétions; 2.° une altération générale dans la mixtion des humeurs, telle que celle qui constitue le scor-

but, celle qui fait dominer l'atrabile; 3.° un affaiblissement nerveux général des solides, qui presque toujours porte spécialement sur les organes digestifs.

Barthez ne se fait pas illusion sur l'extrême difficulté de guérir radicalement la goutte; mais il ne voudrait pas que cette entreprise fût irrévocablement réputée impossible. Il croit que les exemples de réussite seraient moins rares, si l'on s'attachait davantage à ce dernier précepte thérapeutique. Mais au lieu de varier le traitement selon la nature de l'affection conjointe, on court après des spécifiques universels, dont aucun ne répond certainement aux espérances que les inventeurs voudraient inspirer. « L'expérience, dit-il, démontre que tous ces » remèdes tombent plutôt ou plus tard dans » l'oubli, quelque vantés qu'ils aient été par » la crédulité et par l'intérêt. Une cause néces- » saire, et qui est trop peu connue, rend » inévitable leur chute plus ou moins prompte. » Chaque possesseur d'un remède secret auquel » il veut donner une grande vogue, se trouve » forcé de lui attribuer une vertu spécifique uni- » verselle dans tel ou tel genre de maladies: » et par conséquent il doit l'employer dans » toute maladie de ce genre, sans en borner

» l'usage aux cas qui seraient indiqués par les
» méthodes de traitement qu'il est essentiel
» de suivre dans cette maladie.

» Mais alors quand même ce remède serait
» véritablement un spécifique, comme l'est,
» par exemple, le quinquina (ce qui est infi-
» niment peu probable), n'étant pas adminis-
» tré suivant les lois de la méthode, il doit
» être manifestement inefficace, ou même nui-
» sible dans plusieurs cas de cette maladie. Or,
» ces mauvais succès ne peuvent que limiter
» de plus en plus dans l'opinion générale, la
» puissance sans bornes qu'on attribuait à ce
» remède, et dès-lors il va se perdre ou bien
» se retrouver dans la foule des remèdes hors
» d'usage qui encombrent les anciennes et
» les nouvelles pharmacies. »

Musgrave appelle goutte *symptomatique* celle qui succède à une autre maladie, et qui en dépend manifestement dans sa formation. Barthez ne peut pas nommer symptomatique une affection qui a acquis une existence indépendante et qui exige un traitement distinct de celui de la maladie qui l'a provoquée. Il la désigne par le nom de *consécutive*, et il en traite dans un chapitre particulier avec d'autant plus d'étendue, qu'il trouve l'ouvrage

de Musgrave *rempli d'erreurs sur la nature et le traitement de ces maladies.* Il ne m'est pas possible de donner une idée de ce chapitre, parce que ce qui en fait le mérite principal, se trouve dans une multitude de détails de pratique dont on ne saurait faire une analyse.

II. Dans le second livre l'Auteur a traité du rhumatisme, maladie fort analogue à la goutte des articulations. Après la description, il procède, comme dans le livre précédent, à la formation d'une théorie. Il trouve un grand rapport entre la nature de la goutte et celle du rhumatisme. Dans celui-ci comme dans l'autre, il y a une modification *spécifique* des solides affectés, qu'il croit être un effort vicieux de la force de situation fixe, et un vice de la constitution du sang, qui intercepte la formation régulière des humeurs excrémentitielles. Les différences principales consistent en ce que le rhumatisme s'empare préférablement des fibres musculaires, quoiqu'il puisse affecter d'autres organes et même les viscères, et en ce que la dégénération des humeurs est plus glutineuse que terreuse. D'ailleurs le rhumatisme est assez généralement une maladie passagère, et ne dépend pas d'une diathèse

profonde et opiniâtre, identifiée avec l'idiosyncrasie du sujet. L'attaque n'en peut pas être considérée comme un effort médicateur ou dépuratif, et s'il était en notre pouvoir de la supprimer, il paraît qu'on pourrait presque toujours le faire sans danger.

Ces deux affections si voisines sont sujettes à coexister chez le même individu, à s'y compliquer, et à former des rhumatismes goutteux, ou des gouttes rhumatismales, selon la proportion de chacun des élémens dans la maladie totale.

La distinction du rhumatisme en aigu et en chronique est essentielle, puisque dans les deux cas les méthodes thérapeutiques diffèrent entièrement.

Le rhumatisme aigu étant un effort sans objet, il faut l'attaquer dès son début par des méthodes analytiques, qui tendent à résoudre les élémens dont il se compose, c'est-à-dire, l'irritation, la fluxion et l'état spécifique. Quant à la fièvre, elle n'a besoin d'être prise en considération dans l'institution de ces méthodes, que lorsqu'elle a un caractère particulier qui l'aggrave et qui constitue une véritable complication.

Quand on a considérablement modéré l'at-

taque, il n'y a plus qu'à suivre et à favoriser les mouvemens spontanées par lesquels elle tend à se résoudre. On ne peut donc employer alors avec prudence que les méthodes naturelles.

Des méthodes perturbatrices puissamment excitantes ont été mises en usage pour combattre le rhumatisme aigu. Comme elles contrastent avec celles que la plupart des praticiens ont reconnu être les plus sûres, on s'est permis de dire que la Nature guérissait quelquefois en dépit de ces moyens incendiaires. Mais Barthez pour qui les faits sont sacrés, et qui ne peut croire que des Médecins d'un grand mérite se soient mépris sur le résultat de méthodes qu'ils avaient fréquemment employées, est très-persuadé que des commotions vigoureuses ont assez souvent provoqué la puissance vitale à hâter la succession des mouvemens qui devaient amener la résolution de la maladie : néanmoins il condamne ces méthodes, comme sujettes à des inconvéniens graves, et à causer beaucoup de mal quand elles ne sont pas utiles.

Le rhumatisme chronique est stagnant, et ne marche pas vers une solution spontanée. On ne peut donc imaginer ici aucune méthode

naturelle. La faiblesse des élémens conjoints ne permet pas non plus de rien espérer des analytiques. Les empiriques seules, perturbatrices et spécifiques, trouvent place. Par les premières on produit des commotions générales ou locales, capables de faire évanouir la modification rhumatique, et même l'état d'atonie ou d'irritation qui ordinairement s'y joint et contribue à l'entretenir. Je n'ai pas besoin de dire encore quel est l'esprit des méthodes spécifiques.

On voit avec plaisir tous les moyens qui ont jamais été employés, se placer d'eux-mêmes dans ces méthodes; et en portant son attention sur les nuances qui spécifient les vertus de chaque moyen d'une même classe, on suit avec la plus grande facilité les réflexions que Barthez fait touchant les circonstances particulières qui dans un cas déterminé, doivent régler le choix et décider de la préférence.

Quelquefois le rhumatisme occupe les viscères, et il y prend la marche aiguë ou la marche chronique. L'Auteur choisit pour exemple du premier cas la pleuropneumonie, et pour exemple du second, ces affections des organes abdominaux, vulgairement appelées *efforts*. En traitant de ces deux sortes de ma-

ladies, il montre à quels signes on distingue dans la pratique, l'affection rhumatique simple occupant les parties internes, de l'inflammation proprement dite; et l'on sent combien ces détails de diagnostic sont utiles aux jeunes praticiens, qui pourraient être facilement trompés par le nom commun de *phlegmasies*, qu'on donne abusivement à des maladies très-diverses. Quand il en vient au traitement, il indique les analogies entre celui qui convient à ces affections intérieures, et celui qu'il a prescrit pour les cas où elles occupent les parties externes; sans oublier pourtant certaines modifications exigées par la différence des siéges.

Avant de passer à la goutte anomale, il traite, mais trop brièvement peut-être, de certaines maladies de nature goutteuse, qui n'ont pas été précédées d'attaques arthritiques, et dont par cette raison, on ne soupçonne pas le plus souvent le vrai caractère: ce sont la cachexie, et les inflammations des viscères, soit aiguës, soit chroniques.

La possibilité de la nature goutteuse de ces affections est mise hors de doute, et par la solution qu'ont souvent amenée des attaques goutteuses, et par la guérison qu'ont

opérée des méthodes établies d'après la supposition de leur nature arthritique. Mais il est prodigieusement difficile de les reconnaître par des signes positifs, et le diagnostic fondé sur l'exclusion des autres causes est loin d'avoir la certitude désirable. Barthez a réuni tout ce que l'Art possède sur ce point de séméïotique, mais il n'a pu suppléer à ce qui lui manque.

Dans la cachexie goutteuse, on pourrait croire que le meilleur parti à prendre est de provoquer une attaque arthritique, par les attractifs externes, et par les expulsifs donnés intérieurement. Mais Barthez pense au contraire, qu'il n'est permis de tenter cette voie de terminaison, que dans les cas où un viscère est prochainement menacé, et dans ceux où la Nature montre une tendance manifeste à porter la goutte vers les articulations. Hors de là, il craint, je me l'imagine, qu'une attaque sollicitée par l'art ne juge pas complétement la cachexie, et qu'elle n'ait les inconvéniens des efforts *judicatoria non judicantia*, qui sont d'énerver radicalement à pure perte. Aussi préfère-t-il dans ces cas les méthodes qu'il a prescrites comme pro-

phylactiques des attaques de goutte, et curatives de la diathèse.

Quant aux inflammations aiguës ou chroniques suscitées par l'état goutteux, établi primitivement sur les viscères, il veut qu'on les traite comme la goutte anomale.

III. Il trouve l'expression de *goutte anomale*, inventée par Musgrave, beaucoup trop indéterminée, et il y substitue celle de *goutte interne consécutive de la goutte des articulations*, qui contient la définition de la première. Cette matière est traitée ici avec tant de soin, que l'ouvrage entier semble avoir été fait pour ce troisième livre. Ce n'est pas sans raison que l'Auteur y a porté une attention spéciale. La goutte régulière est un effort dépuratif. Les attaques qui se prolongent irrégulièrement, sont douloureuses, incommodes. Mais quoique ces maux ruinent lentement les forces, ils ne présentent pas un danger prochain, ils ne menacent pas actuellement l'existence. Le transport de la goutte sur les viscères est fort souvent au contraire, un accident urgent et très-dangereux, qui exige les secours les plus prompts et les plus éclairés. Ce péril se renouvelle dans la suite, et y avoir été exposé est une raison de

le craindre toute la vie. Un seul point pouvait avoir plus d'intérêt que le traitement de la goutte anomale: c'était la cure absolue de la diathèse arthritique. Mais le succès, quoique possible, est trop peu probable, pour qu'on puisse se défendre d'une défiance voisine du découragement. Si la Médecine est presque impuissante pour guérir la goutte, nous savons qu'elle peut, au moins dans un très-grand nombre de cas, l'empêcher de tuer; et Barthez crut devoir s'appliquer plus particulièrement à exposer les procédés par lesquels elle atteint ce dernier but.

C'est ce qu'il voulut faire entendre dans une circonstance où il n'était pas fâché que l'expression de son dessein fît épigramme. Un de ces Médecins pour qui la pratique n'est que l'art de gagner de l'argent, lui disait d'un ton ironique: « Je m'imagine, Monsieur, » que dans votre livre vous nous apprenez à » guérir la goutte. —— Non, Monsieur, ré- » pond Barthez, rassurez-vous; je vous y » enseigne, au contraire, l'art de la faire » durer long-temps. »

Le traité de Musgrave sur la goutte anomale, est un livre classique, en possession de l'estime universelle depuis plus d'un siè-

cle : c'est contre un tel rival que Barthez a osé lutter.

Il attaque d'abord le principe fondamental de sa thérapeutique, qui est que dans toute goutte anomale, le Médecin devant le plutôt possible débarrasser l'organe interne de la matière goutteuse, il faut en chasser promptement une partie par des évacuations convenables, et solliciter par des remèdes internes et externes des mouvemens qui en peuvent porter le reste sur les articulations.

Ce précepte est insuffisant ; bien plus, pris à la lettre il est souvent pernicieux. Il a conduit Musgrave à une thérapeutique assez uniforme, qui consiste à provoquer dans tous les cas de goutte interne, au moyen des cordiaux, des échauffans et des martiaux, une fièvre qu'il suppose devoir reporter aux articulations la matière arthritique fixée à l'intérieur. Or la fièvre déterminée ainsi n'a pas plus la propriété de pousser l'humeur vers les articulations, que vers les viscères affectés. Quand elle est utile, ce n'est qu'en relevant les forces languissantes ; mais pour devenir l'instrument d'une attaque régulière, il faut que la puissance vitale soit déjà disposée à l'opérer, ce que Musgrave n'a pas connu.

Au lieu de ce principe, Barthez établit que la goutte anomale doit être combattue par des méthodes analytiques, dirigées contre les divers élémens de la maladie, desquels il faut, dans chaque cas, s'appliquer à estimer le nombre, le caractère, et les proportions respectives.

Or les élémens qui peuvent s'y trouver sont assez nombreux :

1.° Changement dans la disposition de la partie externe, qui recevait auparavant la fluxion goutteuse, et qui maintenant l'a répercutée.

2.° Infirmité, c'est-à-dire, état morbide, du viscère où l'affection goutteuse s'est portée, état dont les modes les plus fréquens ici sont une langueur des forces toniques, ou une irritation.

3.° Affaiblissement ou extinction complète du mouvement fluxionnaire qui se dirigeait vers les articulations.

4.° Débilité radicale dans les organes les plus nécessaires à la vie, qui dans les cas où la fluxion aux articulations subsiste encore à un certain degré, paraît déterminée par les efforts que fait la Nature pour soutenir deux fluxions dont les directions sont contraires.

5.° L'état goutteux spécifique de l'organe malade.

6.° Fièvre, qui peut être de nature gastrique, putride, etc., avoir un caractère plus ou moins grave, et exiger un traitement particulier.

7.° Une affection locale plus ou moins prochainement dangereuse, eu égard aux fonctions de l'organe malade : pour exemple, nous citerons la goutte des intestins compliquée de dyssenterie ; celle de la matrice, d'hémorrhagie; celle du poumon, d'inflammation, d'asthme, de catarrhe suffocant.

Notez encore que la goutte anomale peut avoir la marche aiguë ou la marche chronique, ce qui modifie beaucoup les indications.

On voit d'après cela que loin de donner un traitement général applicable à tous les cas, Barthez établit en principe que chaque cas présente un problème particulier, dont la solution exige toute la sagacité et l'attention dont le Médecin est capable. La difficulté lui en a paru telle, qu'au lieu de quelques exemples qu'il eût pu se contenter de donner, il a fait l'application de sa doctrine, sinon à tous les cas possibles de goutte interne, au moins à tous les cas observés jusqu'à présent. Il a même parlé de plusieurs maladies par goutte

anomale que Musgrave avait passées sous silence, notamment des hémorrhagies utérines, des pertes blanches de l'un et de l'autre sexe, de l'œdème du poumon, de plusieurs maladies convulsives. La goutte de l'estomac et des intestins, qui est la plus commune des gouttes internes, et celle qui présente le plus de variétés, est traitée avec tant d'étendue et de supériorité, qu'il n'était pas possible d'attendre davantage même de Barthez, quoiqu'on puisse encore se plaindre des bornes de l'Art. Au moyen de son analyse, il découvre entre les cas réputés semblables, de grandes différences, par rapport à l'ordre de causalité, au degré d'influence, et à l'urgence respective des élémens : il part de là pour réfuter ou pour rectifier Musgrave, pour montrer la cause de l'opposition qui existe entre les règles thérapeutiques posées par des praticiens également recommandables, pour limiter celles dont l'observance constante serait sujette à des inconvéniens, et pour proposer des méthodes applicables aux cas difficiles qui ont dérouté des Médecins expérimentés. Et qu'on ne croie pas qu'il prétende donner aux préceptes tirés de sa doctrine seule, une autorité qui en Médecine appartient exclusivement aux résultats

de l'expérience : s'il lui est arrivé quelquefois de *conseiller* d'après l'analogie, il n'a jamais *prescrit* qu'en appuyant ses règles sur l'observation d'autrui et sur la sienne propre.

Je ne puis pas suivre Barthez dans cette foule de détails : pour me renfermer dans mon objet, je dois me contenter de montrer les idées générales.

Le dessein qu'il s'était proposé de faire de cet ouvrage une sorte de philosophie médicale pratique, lui imposait l'obligation de développer les principes dont il s'est servi. Il a su le faire sans perdre de vue son sujet. Il résulte de tout cela une abondance d'idées médicales, qui peut être un défaut par rapport aux lecteurs novices, mais qui doit plaire aux esprits capables de digérer une nourriture substantielle. Campra disait d'un opéra de Rameau qu'il y avait de la musique pour en faire dix : je dirais volontiers du livre de Barthez qu'il y a de la Médecine pour dix traités.

Cette production a son rang parmi les chefs-d'œuvre de la Médecine-pratique. Je ne sais pas même s'il existe une autre monographie, qui puisse être comparée à celle-ci, où l'on voie autant d'exactitude, de concision et d'intérêt dans les descriptions, de sagacité dans

la séméïotique, de philosophie dans la théorie; où tous les faits connus trouvent aussi naturellement leur place; où enfin, une thérapeutique compliquée de tant de procédés divers, soit aussi rationnelle, aussi éloignée et de l'empirisme et de l'hypothèse. Aussi, cet ouvrage est-il celui qui a donné à son Auteur les jouissances les plus pures et les plus promptes. Les Nations étrangères se l'approprièrent par des traductions: les journaux le louèrent sans réserve. Indépendamment de son mérite, une autre circonstance dut contribuer à un succès aussi général: c'est qu'il ne fut lu que par les Médecins, et que leur voix ne put pas être étouffée par celle de tant de personnes étrangères à la Médecine qui ont long-temps suspendu, et qui suspendent peut-être encore, la justice due aux ouvrages physiologiques du même Auteur.

I X.

Depuis le retour du calme politique, Barthez jouissait dans la province de divers avantages qui auraient suffi au bonheur de tout autre. Les malades qui venaient de tous les points de l'Europe pour le consulter, ne lui

permettaient pas de douter d'une célébrité pour laquelle il avait tant travaillé. Il était vénéré par ses concitoyens, visité par les savans et les gens de lettres qui voyageaient, traité avec une familiarité respectueuse par les hommes constitués en dignité, non-seulement par ceux qui avaient besoin de leur rang ou de leur naissance pour contre-balancer son mérite, mais encore par ceux qui, pouvant se passer de ces compensations, étaient au-dessus de lui de toute la hauteur de leur place. Des poëtes le chantèrent: je distingue même parmi eux celui qui a comparé *le Médecin traitant un malade à l'enfant qui mouche une chandelle* (M. de Labouïsse) : probablement Barthez lui parut un homme fait, qui n'a jamais la maladresse de l'éteindre. Sous le Gouvernement Impérial, il fut inscrit dans la Légion d'Honneur, et son titre de Médecin du Gouvernement fut changé en celui de Médecin consultant du Chef. Sa fortune passait de beaucoup ses besoins; sa santé était assez bonne et il n'était pas accoutumé à une meilleure.

Il avait toujours beaucoup aimé la société des femmes, et il n'avait rien négligé pour leur faire aimer la sienne. Il eut le bonheur d'y réussir dans sa jeunesse; ce bonheur ne

l'abandonna pas tout-à-fait dans ses vieux jours, où l'habitude lui en avait fait un besoin. Il n'est pas vraisemblable que dans cet âge avancé il ait inspiré de l'amour; mais on poussa l'admiration, l'amitié et le désir de le voir heureux, jusqu'à lui permettre de se livrer aux plus douces illusions. Il trouvait dans ce sentiment une source de jouissances : aussi, prenait-il soin de le justifier avec un empressement qui décelait la crainte de ne pouvoir se soustraire au blâme. Un soir à la promenade, il tâcha de nous persuader à M. Anglada et à moi, d'une manière sinon solide, au moins ingénieuse et pleine d'intérêt, que l'amour n'était guère un véritable moyen de bonheur que pour les gens de son âge. J'ai trouvé un résumé de cette conversation dans sa théorie du Beau (1), publiée depuis sa mort. Après avoir parlé des écarts dans lesquels ce sentiment peut entraîner, il dit : « Cependant les » sacrifices auxquels peut engager l'amour le » plus vrai, ne sont point immodérés, si la » raison n'est entièrement égarée par cette pas- » sion. Un homme dont l'âme est forte autant

(1) Pag. 180.

» que sensible, a toujours le pouvoir de con-
» server une certaine mesure, même en se li-
» vrant aux séductions de la beauté et de tous
» les charmes par lesquels il peut être attiré.

» Ce sont surtout les hommes d'un âge
» avancé, qui peuvent se rendre plus sages et
» plus heureux, par ce tempérament récipro-
» que de la raison et de l'amour.

» Malgré l'erreur générale qui attache un
» ridicule particulier à l'amour auquel on se
» livre à cet âge, c'est dans l'arrière-saison
» que cette passion est la plus nécessaire à
» l'homme, lorsqu'elle n'est pas dominée par
» des impulsions physiques qui sont ruineuses
» pour les forces, et qui peuvent lui faire dé-
» sirer une esclave plutôt qu'une maîtresse.

» On a très-bien dit, que dans la jeunesse
» on vit pour aimer, et que dans la vieillesse
» on aime pour vivre. Les désirs que l'amour
» donne à l'homme dont la vie décline, la lui
» font sentir plus vivement. Ils ne peuvent faire
» qu'il s'imagine être jeune : mais en aimant
» encore il se forme un long espoir, et se livre
» avec un abandon volontaire, au charme d'une
» passion dont il ne peut entièrement mécon-
» naître les illusions. C'est ainsi que le moral

» de l'amour peut embellir les derniers jours
» de l'homme sensible. »

Tout cela serait fort bon si ce moral-là pouvait se passer de retour.

Le plaisir qu'il trouvait à aimer tournait au profit de la société dans laquelle il vivait. Le désir de plaire le rendait complaisant, réprimait les brusqueries de son caractère, l'arrachait à la solitude du cabinet, et le distrayait d'occupations qui sont trop graves pour ne pas nuire à l'amabilité de ceux qui s'y livrent sans relâche. Grâces à ce désir, Barthez prenait part à tous les divertissemens par lesquels la bonne compagnie des petites villes tâche de charmer l'ennui des longues soirées ; il poussa la complaisance jusqu'à jouer la comédie sur un théâtre de société, et il se piqua d'apporter à cet amusement la même perfection qu'il recherchait dans les travaux sérieux.

Avec tant d'élémens de bonheur, la vieillesse de Barthez ne fut pas heureuse. Ce fut d'abord la faute de son caractère, et enfin celle des événemens.

Son amour de l'indépendance l'avait toujours tenu très-éloigné du mariage. Le célibat lui devint odieux, lorsque le mariage n'était plus de saison. Il ne pouvait supporter l'un, il n'osait

se résoudre à l'autre, et ce combat le tourmenta plusieurs années.

Son humeur difficile qui faisait le supplice de tous ceux qui le servaient, le rendait insupportable à lui-même, et il se traitait avec justice quand il s'appelait un *Heautontimorumenos* (1). Un jour qu'il se plaignait amèrement de sa *chienne de vie*, je lui rappelai les raisons qu'il avait de bénir le sort. *C'est vrai*, me répondit-il, *mais mon caractère rend tout cela inutile.* Là-dessus il me fit, avec candeur, l'énumération d'une foule de bizarreries auxquelles il était sujet, et qui ne lui laissaient presque pas un moment de tranquillité ; je remarquai les suivantes entre autres : *Quand j'ai une lettre à écrire je n'ai plus de repos ; quand je la cachette, si l'empreinte du cachet ne vient pas bien, voilà pour une demi-journée d'impatience.*

Mais ce qui le tourmentait le plus vers la fin de sa vie, c'était tout ce qu'il jugeait ca-

---

(1) *Homme qui emploie toutes les ressources de son esprit à se rendre malheureux.* On sait que ce caractère a été peint par Térence, dans une comédie qui porte ce titre.

pable de porter quelque atteinte à sa gloire. Les plagiats, les critiques, le refus de reconnaître son droit de propriété sur une doctrine : voilà pour lui des causes de chagrins très-profonds et nuisibles à sa santé. Il n'avait garde de prendre la défense de cette passion pour la célébrité; sa raison appréciait ce bien à sa juste valeur. Mais il cédait à un sentiment qu'il considérait comme inspiré par la Nature pour quelque fin utile, parce qu'il résiste aux raisonnemens les plus victorieux. « Le dévouement à l'opinion de la postérité, dit-il, dont on voit l'estime comme un moyen de se survivre, est un de ces sentimens romanesques, que la Nature fait naître, pour des fins qui leur sont inconnues, dans les hommes qui vivent en société. Ils sont généralement entraînés, du plus au moins, par la séduction de ce sentiment; et cependant le sens le plus vulgaire leur dit, aussi bien que la plus sublime philosophie, qu'en s'attachant au fantôme de la gloire qui vient après la mort, ils ne poursuivent que le songe d'une ombre (1). »

(1) Préface de la Nouvelle Mécanique.

Plus jeune, il se consolait de ces désagrémens avec assez de facilité. Un vol de quelques idées lui faisait peu de tort, disait-il, *tant qu'il conservait le moule pour en produire d'autres.* Quant à ses critiques, il les renvoyait dédaigneusement, pour toute réponse, à la fable orientale du voyageur, qui pour marcher tranquillement avait voulu tuer les cigales dont les chants l'étourdissaient, et qui avait perdu à cette chasse le temps destiné à son voyage. Mais actuellement il sentait que le moule s'usait, et il aurait désiré s'assurer, avant de mourir, que la trompette de sa renommée devait étouffer tous les bruits importuns.

Cette disposition de l'âme l'engagea dans des discussions, et lui inspira des ressentimens très-pénibles. Quand on parle des chagrins et des inimitiés de ceux qu'on chérit et qu'on révère, on voudrait bien, pour leur honneur, que les sujets en fussent graves. Mais, quoi qu'il en soit, il n'est pas permis d'altérer la vérité.

Après la publication de la *Nouvelle Mécanique*, Dumas crut trouver une objection contre la théorie du saut qui y est exposée, dans la structure monstrueuse d'un homme

qui gagnait sa vie en amusant le public par des mouvemens grotesques. Cet homme étant mort à Montpellier, son squelette fut déposé au Conservatoire de l'École de Médecine. On observe dans ce squelette qu'à la place du fémur et des os de la jambe, il n'y a qu'une tige qui unit le pied au bassin. Dumas négligeant de considérer l'extrême liberté de l'articulation de cet os avec celui des hanches, liberté qui lui permettait de se fléchir également dans tous les sens, attendu qu'il n'y avait point d'emboîtement, supposa que la flexion se faisait en avant, et qu'elle était impossible en arrière, comme chez les hommes naturellement conformés. Il vit donc là deux articulations consécutives, celle du pied et celle de la hanche, qui se pliaient dans le même sens. Or on se souvient que selon Barthez, une condition indispensable pour opérer le saut, c'est que la flexion qui le prépare se fasse dans au moins deux articulations consécutives disposées en sens alternatifs. En conséquence, il écrivit à l'Auteur de la Nouvelle Mécanique que cet individu *capable de saut* (notez l'expression) présentait un fait contraire aux théories qui supposent la néces-

sité des flexions alternatives, et il demanda la solution de cette difficulté.

Barthez fit une réponse que tout le monde peut prévoir : il prit des informations sur la structure du *sauteur*, trouva que l'aptitude de l'articulation coxale à se fléchir en arrière, mettait cet individu dans la catégorie exigée, et considéra la longueur extraordinaire de sa colonne lombaire comme favorisant une action du tronc qui est auxiliaire de celle des extrémités. Dumas ne répliqua point, mais soit qu'il ne fût pas content de cet éclaircissement, soit que son amour propre se trouvât flatté de lutter contre un tel antagoniste, il ne voulut point perdre son objection, et il la produisit tout entière dans la première édition de sa Physiologie : il y joignit bien la solution de Barthez, mais en laissant voir clairement qu'il la jugeait insuffisante. Je ne parle pas d'une autre difficulté fort aisée à détruire, dont il accompagna la première.

Barthez qui avait pris le silence de Dumas pour un signe de satisfaction, tomba des nues quand il se vit publiquement attaqué. Il en conçut contre lui une haine implacable. M. Richerand, dont la Physiologie parut à peu près à la même époque, s'étant montré peu

favorable au sentiment de l'état quadrupède de l'Homme pendant son enfance, sentiment qui est défendu dans la Nouvelle Mécanique, Barthez soutint ces points de sa doctrine contre ces deux Auteurs, dans un Mémoire intitulé : *Éclaircissemens sur quelques points de la Mécanique des Mouvemens de l'Homme*, imprimé dans le cinquième volume de la Société d'Émulation.

L'inquiétude et l'humeur percent dans quelques passages, j'en conviens. Mais il faut reconnaître aussi que cet écrit est plein de faits et de raison. Il fait penser que si l'Auteur s'était livré au genre polémique, il aurait su donner à ses productions un intérêt qui eût survécu à la chaleur de la dispute, et qu'il leur aurait épargné la qualification d'*almanachs de l'autre année* que La Bruyère donne aux ouvrages de controverse, après l'oubli ou le jugement de la question agitée. Dans le Mémoire dont il s'agit, il ajoute beaucoup aux preuves de sa théorie du saut; de plus il y explique le *saut de carpe*. Il est possible que son explication n'ait pas toute la clarté désirable; mais elle invite à penser, et les idées confuses qu'elle a données s'éclaircissent par la réflexion.

D'après la disposition où cette dispute avait mis Barthez à l'égard de Dumas, on ne doit pas être surpris de la sévérité qu'il apporta à la lecture de sa Physiologie. Dumas avait énoncé divers principes depuis long-temps admis dans le pays où il écrivait, et ce consentement à peu près unanime, lui avait paru vraisemblablement une raison pour se dispenser de les appuyer encore du nom de leurs Auteurs. Barthez en trouva plusieurs qu'il avait établis le premier, et il cria au larcin. Dumas avait cru pouvoir comprendre les phénomènes sur lesquels Barthez a fondé l'admission de la force de situation fixe, dans le domaine d'une force de *résistance vitale*, domaine qui est à la vérité un peu trop vaste, puisqu'il renferme presque toute la Physiologie. Ce fut aux yeux de Barthez un acte de malice impardonnable (1). Il a déposé ses réclamations et les témoignages de son ressen-

(1) Sa prévention était telle, qu'il croyait que Dumas avait fait son discours *sur les accroissemens futurs de la Médecine*, uniquement pour faire perdre de vue les derniers accroissemens qu'elle avait reçus des Élémens de la Science de l'Homme et du Traité de la Goutte.

timent, dans les notes de la seconde édition des Élémens, mais en affectant de ne jamais nommer celui dont il se plaignait.

Dumas voulut répondre. L'occasion était belle, puisqu'il faisait imprimer la seconde Édition de sa Physiologie. Il a consacré une grande partie de la Préface à sa justification, et il ne s'en est pas même toujours tenu à la défensive. D'autres jugeront ce procès; je suis récusable à plus d'un titre. Mais je ne puis me défendre de faire une observation, qui peut servir à montrer l'influence des disputes sur le récit des faits qui en ont été l'objet.

Le malheureux magot, occasion principale de cette brouillerie, était dans la première lettre de Dumas, *un individu capable de saut*. On n'aurait pas parlé autrement, si l'on avait voulu dire qu'à toute rigueur il pouvait perdre terre; qu'en analysant bien ses mouvemens, on jugeait que le saut proprement dit ne lui était pas impossible. Dans les Principes de Physiologie, ce fut un homme *capable de sauts extraordinaires, à qui il appartenait d'exécuter tout ce que la marche, la danse et le saut peuvent avoir de plus singulier.*

J'ai pris des informations, et ce que j'ai recueilli s'accorde avec la première manière de

présenter le cas. Cet homme ne s'élevait pas précisément en l'air ; mais il exécutait deux mouvemens qui semblent supposer l'aptitude à communiquer au corps une faible impulsion dans le sens du saut : 1.° après une course, il faisait, sur sa main posée sur une chaise, ce que les voltigeurs appellent la roue ; 2.° au moyen d'un élan analogue au saut, il diminuait assez la pesanteur du tronc pour donner à ses extrémités inférieures la liberté de faire un écart subit ; après quoi il se laissait tomber sur les tubérosités ischiatiques, de telle sorte que les extrémités fléchies latéralement, se trouvaient dans une ligne droite perpendiculaire à la hauteur du tronc. Voilà tout : j'en ai pour principal garant M. le Docteur Delmas, chef des travaux anatomiques de notre Faculté, qui me permet de citer son témoignage. Or, il n'y a là rien d'étonnant, rien qui contredise la théorie de Barthez, rien qui ne réponde à l'imperfection des organes avec lesquels s'exécutait la fonction.

Barthez eut encore la faiblesse de se sentir blessé de quelques décisions un peu tranchantes de Bichat ; par exemple de celle-ci : « L'Art doit beaucoup à plusieurs Médecins » de Montpellier, pour avoir laissé les théories

» Boërhaaviennes, et avoir plutôt suivi l'im-
» pulsion donnée par Stahl. Mais en s'écartant
» du mauvais chemin, ils en ont pris de si tor-
» tueux, que je doute qu'ils y trouvent un
» aboutissant. »

Il supposait que Bichat avait voulu le désigner, lui particulièrement. Néanmoins ses plaintes ne furent pas de longue durée. Il affecta de donner peu d'importance aux jugemens de cet Auteur; sa fortune comme physiologiste était, suivant lui, *une des folies du siècle*, et il semblait bien persuadé que quelques années en devaient faire justice, sans que la critique s'en mêlât. Mais je ne répondrais pas que tant d'indifférence pour cet ingénieux écrivain fût sincère : il le traitait quelquefois avec une rigueur, qui me paraissait tenir de la vengeance, parce que je la trouvais excessive. Un jour, par exemple, qu'il parcourait un ouvrage de Bichat, et que, presque à chaque phrase, son visage mobile peignait quelque sentiment défavorable, il tomba sur un passage où il est dit que le fétus ne pense pas. Il pouffe de rire, jette le volume, et dit : « Il faut bien penser comme » un fétus, pour écrire de pareils livres. »

En l'an IX, Barthez inséra dans le Magasin

Encyclopédique (1) un Mémoire qui a pour titre : *Nouvelles recherches sur la Déclamation théâtrale des anciens Grecs et Romains.* Une des opinions qu'il y établit fut attaquée par M. d'Ansse de Villoison (2) : c'est celle qui est relative à la manière dont on débitait le *diverbium* ou dialogue. Barthez prétend qu'il était déclamé selon certaines règles qui constituaient un art différent de la musique, et qu'on ne chantait, à proprement parler, que les monologues et les chœurs : de sorte que les pièces de théâtre des Anciens ressemblaient plutôt, sous ce rapport, à notre opéra comique qu'au grand opéra. Quant à la manière de régler cette déclamation, il pense qu'on avait des signes écrits : il ne croit pas qu'ils désignassent des intervalles musicaux, ni des rapports de durée, ni aucun autre élément de la mélodie proprement dite ; mais seulement l'expression générale que la déclamation devait avoir à chaque vers, ou à chaque phrase, comme font chez nous les mots *maestoso* , *agitato* , *affettuoso* , etc., qui marquent un accent pathétique surajouté à la

(1) Pluviôse, n.° 18., p. 209.
(2) Même Journal, An XII, n.° 15, p. 387.

mélodie, lequel peut se joindre aussi à la simple déclamation. M. de Villoison prétendit au contraire que le *diverbium* était débité avec cette espèce de chant que nous appelons *récitatif*. Barthez répliqua en 1805 (1) pour défendre son sentiment, et il continua ses recherches dans un autre Mémoire (2). C'est la contradiction qu'il a supportée avec le moins d'impatience.

Il n'en fut pas de même d'une critique de Fouquet dont voici l'objet. Lorsque Bordeu fit son Traité des Maladies chroniques, en 1775, Barthez était à l'époque la plus brillante de sa carrière professorale, et sa doctrine était déjà connue par deux de ses écrits et surtout par la tradition. Bordeu qui avait eu le bon esprit de se dégager des préjugés scolastiques du temps, qui sentait la nécessité de fonder la Médecine sur d'autres bases, et qui avait établi plusieurs dogmes essentiels, dont

---

(1) Tom. VI, p. 109.

(2) Janvier 1806. Un Mémoire de Duclos sur l'Action théâtrale, imprimé dans ses Œuvres complètes, édition de 1806, ne devait pas être connu de Barthez; car j'y trouve des idées qui ont assez d'analogie avec les siennes, et Barthez n'était pas plagiaire.

il aurait tiré meilleur parti s'il avait pu se défaire tout-à-fait de l'habitude des systèmes hypothétiques, si générale de son temps: Bordeu était peut-être réellement dans cet état où certains philosophes, défenseurs des idées innées, ont feint que se trouvent tous les esprits quand ils apprennent la vérité: il croyait en lisant Barthez ne faire que se rappeler ce qu'il avait oublié, ou voir distinctement ce qu'il avait entrevu confusément à travers un brouillard. Peut-être confondait-il avec la doctrine de Barthez quelques idées accessoires qui leur étaient communes. Quoi qu'il en soit il prétendit *avoir fait jouer à la* SENSIBILITÉ *le même rôle qu'on attribuait alors au* PRINCIPE VITAL, et il interpella sur cela M. Fouquet (1). Celui-ci n'eut garde de venir faire sa déposition tant qu'il ne fut pas Professeur, et l'on en sent bien la raison. Quand il fut entré dans la Faculté, absorbé par la pratique médicale, distrait par les événemens de la révolution, tourmenté par les infirmités de l'âge, il ne songea guère à écrire. Mais la sensation que produisit le retour de

(1) Analyse Médic. du Sang, §. LVII.

Barthez dans l'École, lui rappela ses obligations envers la mémoire de Bordeu ; il se chargea du discours de rentrée de l'An XI, et il profita de cette occasion pour exécuter les intentions de son ami (1), et ensuite pour lancer quelques traits sur la doctrine des méthodes thérapeutiques. Barthez fut vivement piqué de cette sortie inattendue. Mais comme Fouquet n'avait rien dit qui prêtât à la discussion, il ne crut pas devoir lui répondre directement ; il l'engloba dans une note des Élémens avec les autres Aristarques qui se dispensent d'étayer leurs censures sur des preuves, et aux assertions desquels on peut se contenter d'en opposer de contradictoires.

Cette note était principalement dirigée contre Cabanis (2). Encore un mot sur les désagrémens du même genre dont celui-ci fut la cause.

Barthez avait reçu de lui, soit directement, soit par le canal d'un ami commun, de fortes protestations d'amitié et des témoignages d'admiration. La seule preuve d'amitié qu'il attendait et dont il eût besoin, c'était qu'on

(1) Discours sur la Clinique, note 5, p. 78.

(2) C'est la note 8 du premier Chapitre.

lui rendît hautement justice, et toute assurance de ce sentiment de la part des auteurs, lui semblait une promesse de parler de ses titres de gloire, lorsqu'ils traiteraient des matières sur lesquelles il avait travaillé. Quand il lut les *Rapports du Physique et du Moral* publiés en l'An X, il dut trouver que Cabanis manquait à sa parole, puisqu'on ne rencontre que très-rarement le nom de Barthez dans ce livre, qui le rappelle si souvent au lecteur; partout où l'Auteur ne prêche pas des opinions que Barthez ne jugeait ni assez probables ni assez utiles pour en favoriser la propagation. Chacun voit tout ce qu'il y a d'offensant dans ce contraste des marques d'admiration données en particulier, et de l'indifférence qu'on témoigne en public. Les premières ne peuvent dès-lors être considérées que comme un sacrifice clandestin que la politesse a fait à la vanité. Il cacha néanmoins tant qu'il put son mécontentement; mais libéré de toute obligation amicale envers l'Auteur, il dit volontiers à ses amis sa façon de penser sur l'ouvrage. Les termes dans lesquels il l'exprima un jour sont assez singuliers pour mériter d'être rapportés. Mais

comme le sens dépend d'une allusion, il faut savoir le trait qu'ils rappellent.

Lorsque Morvillier nommé à l'Évêché d'Orléans dans le seizième siècle, se présenta à son Chapitre, celui-ci refusa de le reconnaître, parce que le prélat avait eu la vanité de suivre la mode assez récente de la barbe longue. Cela fit une affaire fort sérieuse, et il y eut des écrits de part et d'autre. Un Théologien fit imprimer successivement trois savantes Dissertations ; dans la première, qui a pour titre : *De radendâ barbâ*, il fait voir qu'on est obligé de couper sa barbe ; dans la seconde intitulée : *De alendâ barbâ*, il prouve qu'on doit laisser croître sa barbe ; et dans la troisième qui est : *De vel radendâ vel alendâ barbâ*, il montre qu'on est libre de couper ou de laisser croître sa barbe.

Quand donc je demandai à Barthez ce qu'il pensait du livre des Rapports du Physique et du Moral, il me répondit : « Tout ce qu'il » y a de certain dans ces Mémoires, appartient » aux Médecins de Montpellier et surtout à » moi. Quant à ce qui est propre à l'Auteur, » c'est *pro radendâ*, il peut faire *pro alen-* » *dâ* quand il lui plaira, et il aura également » raison. »

Après la publication du Traité des Maladies Goutteuses, Barthez reçut de l'ami commun des plaintes sur ce que dans cet ouvrage, qui contient tant de citations, les noms de Cabanis et de quelques autres personnes qu'il disait pleines d'affection pour l'Auteur, ne se trouvaient pas. Les citations n'étaient au yeux de Barthez qu'un moyen de faire intervenir un écrivain dans une question, soit comme témoin d'un fait nécessaire, soit comme auteur d'une découverte utile; ou d'une opinion digne d'être discutée, et ce n'était qu'à quelqu'un de ces titres qu'il prétendait être cité lui-même. Il ignorait de la meilleure foi du monde qu'elles fussent devenues une espèce de commerce d'échange entre ceux qui aspirent à la renommée. Cette lettre lui fit craindre d'avoir négligé des écrits relatifs aux objets traités dans son ouvrage; et comme je me trouvais à Narbonne lorsqu'elle lui parvint, il s'empressa de me demander si je savais que Cabanis eût écrit sur la goutte ou sur les matières qui s'y rapportent. Par ma réponse il comprit que son ami, connaissant l'esprit des sociétés où il vivait, aurait voulu lui persuader de se conformer à leurs usages, pour le faire profiter des avantages

d'une réciprocité d'égards. Je doute qu'il eût pu se résoudre à ce trafic; mais enfin, il ne se présenta aucune occasion de réparer ses torts, et il fallut bien qu'il en reçût la peine.

Deux ans après, c'est-à-dire, en 1804, Cabanis publia son *Coup-d'œil sur les Révolutions et sur la Réforme de la Médecine.* Barthez pouvait s'attendre à figurer dans ce livre historique, et même à y avoir une place honorable, quelles que fussent les opinions de l'Auteur. Il avait certainement opéré une révolution dans la manière de philosopher en Médecine, et diverses parties de la Science lui devaient des réformes utiles. Je laisse à penser combien il dut être blessé de ne se trouver cité dans cet ouvrage que comme ayant *agrandi une doctrine formée des opinions de Stahl, de Van Helmont, et du solidisme étendu, modifié, corrigé par Venel, Lamure et toute l'École de Montpellier.* Cabanis y disait encore que *le Traité de la goutte de Sydenham est ce que nous avons de plus parfait sur cette maladie.*

Après cela Barthez ne se gêna plus quand il parla des ouvrages d'un homme qui se piquait si peu de justice à son égard. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Cabanis en se

plaignant de Barthez, dans une lettre à Dumas, l'accusait de manquer de reconnaissance pour le courage avec lequel il s'était déclaré son partisan contre les détracteurs de sa gloire.

Tandis que Barthez se faisait des chagrins de toutes ces vétilles, le ciel, comme pour le punir de l'abus qu'il faisait de sa sensibilité, lui préparait la plus rude épreuve à laquelle il pût le soumettre. En 1804 il perdit sa gouvernante, qui le servait depuis quarante ans, et cette mort le jeta dans une désolation difficile à exprimer. On pourra s'en faire une idée par ce trait : un an après il me disait encore en pleurant, qu'il s'en voulait de n'avoir pas le courage d'imiter son père qui, à l'âge de 90 ans, s'était laissé mourir d'inanition à cause de la perte de sa seconde épouse.

Je ne ferai pas l'apologie de ce délire mélancolique : un écrivain aussi philosophe qu'ingénieux l'a depuis long-temps justifié. « C'est » une amie d'une espèce unique que la mort » vous enlève en pareil cas, une amie de tous » les instans, à qui vous ne vous donnez pas la » peine de plaire, qui vous délasse de la fatigue » d'avoir plu aux autres; qui n'est, pour ainsi » dire, personne pour vous, quoiqu'il n'y ait per» sonne qui vous soit plus nécessaire; avec qui

» vous êtes aussi rebutant, aussi petit d'hu-» meur et de caractère, que vous avez besoin » quelquefois de l'être; avec qui vos infirmités les » plus humiliantes, ne sont que des maux pour » vous, et point une honte; enfin, une amie » qui n'en a pas même le nom, et que sou-» vent vous n'apprenez que vous aimez, que » lorsque vous ne l'avez plus, et que tout vous » manque sans elle (1). »

Celle-ci portait l'amitié jusqu'à l'héroïsme. Au commencement de la révolution elle était décidée à se retirer pour jouir auprès de sa fille, dans le repos et l'indépendance, des anciens bienfaits de son maître. Mais lorsque les événemens lui firent craindre qu'il ne fût exposé aux persécutions, elle renonça à son projet pour ne pas séparer son sort de celui de l'homme à qui elle avait consacré ses services, et pour employer les expressions de Barthez, elle lui parla comme Ruth à Noëmi (2). Ce dévouement dans un instant où il était si méritoire, l'avait singulièrement touché, il n'en parlait qu'avec attendrissement. Il était donc accoutumé à voir tout changer

(1) Marivaux, Vie de Marianne, 10.[e] partie.

(2) *Quocumque perrexeris pergam; et ubi mo-*

autour de lui, excepté l'attachement de Marie.

J'ai trouvé dans ses papiers un écrit qu'il avait fait pour rappeler à son esprit tous les motifs de consolation. J'en vais transcrire la première page : on pourra juger de son affliction, et en même temps prendre une idée tant du plan de ce petit traité, que de sa manière d'écrire sur des sujets de morale.

« Je viens de perdre une amie, qui m'a » constamment aimé, et que j'ai tendrement » chérie pendant une longue suite d'années.

» En la perdant, je souffre la seule espèce » de privation qui a pu mettre mon âme au » pouvoir de la fortune. Mon âge avancé, et des » réflexions très-simples m'ont détaché de tout » ce que les hommes ambitionnent, et ont dé- » senchanté pour moi le spectacle de tous les » biens extérieurs, dont les illusions accompa- » gnent et font aimer la vie.

» La révolution en me ruinant et me rédui- » sant à cette grande médiocrité qui suffit » pour prévenir les besoins réels, m'a affermi » dans la persuasion, que la richesse n'est qu'un

---

rata fueris et ego pariter morabor. Populus tuus, populus meus, et Deus tuus, Deus meus. Quæ te terra morientem susceperit in eâ moriar : ibique locum accipiam sepulturæ.

» fardeau qu'on porte pour satisfaire à l'opi-
» nion et à l'intérêt des autres. La destruction
» des places et des titres dont je jouissais, m'a
» fait reconnaître de plus en plus, que les
» objets qu'on peut proposer à son ambition,
» ne méritent presque jamais les sacrifices et
» les dépendances qu'ils exigent.

» Mais plus ma sensibilité a été ainsi concen-
» trée, plus elle est devenue active dans mes
» rapports avec le petit nombre de personnes
» qui devaient m'être chères, et mon indiffé-
» rence à tous les autres coups du sort ne me
» laisse ressentir vivement que ceux qui affli-
» gent mon cœur.

» J'écris pour tâcher d'affaiblir la douleur
» cruelle que me cause la perte de mon amie,
» en me fixant sur des motifs raisonnés de con-
» solation, dont l'impression puisse accélérer
» l'effet du temps pour énerver et détruire
» toutes les peines de l'âme.

» Je ne veux point faire montre de ma sen-
» sibilité, mais je dédaigne de la contraindre
» par la crainte du ridicule dont on peut vou-
» loir la couvrir. Que m'importe l'opinion du
» vulgaire de tous les rangs, à qui l'égoïsme
» et la légèreté ne permettent que des lueurs
» de sentiment et des pensées d'un jour?

» La douleur que cause la perte d'une per-
» sonne extrêmement chère, ne doit point
» être combattue par la raison, dans les pre-
» miers temps qui suivent cette perte. Il faut
» alors laisser un cours libre aux larmes et aux
» gémissemens, dont l'effet physique soulage
» la disposition du corps qui est produite par
» la douleur.

» On doit alors dire de tout homme dont
» l'âme, quoique forte, paraît succomber à
» cette douleur, ce que l'Empereur Antonin
» disait de son fils adoptif Marc-Aurèle, qui
» pleurait la mort de son précepteur, et qui
» était raillé de sa sensibilité par les courti-
» sans : *Souffrez qu'il soit homme; car la*
» *philosophie non plus que la dignité d'Em-*
» *pereur, ne détruit pas les affections hu-*
» *maines.*

» Lorsque cette douleur commence à per-
» dre de sa violence, les consolations raison-
» nées cessent d'être importunes, et peuvent
» être salutaires. Notre raison doit servir alors
» à considérer en face cette douleur ; à ana-
» lyser ses causes; à retrancher celles qui dé-
» pendent de fictions que nous nous formons,
» ou qui sont uniquement relatives à notre
» intérêt personnel; et principalement à com-

» battre les opinions dont notre âme est tour-
» mentée, dans l'action persévérante du sen-
» timent tendre qui nous unissait avec la
» personne à qui nous survivons. »

Cet écrit peut fournir des lumières sur les opinions religieuses de Barthez. Puisque c'est un soliloque, l'Auteur n'avait aucun motif pour y déguiser ses sentimens sur les matières les plus délicates. Son frère a donné les raisons d'après lesquelles il n'est pas permis de le ranger parmi les athées : il serait aisé d'y en ajouter d'autres, ne fût-ce que son goût pour la doctrine des causes finales, qui perçait à tout instant dans ses leçons d'Anatomie. Tout cela, au reste, serait superflu : il s'est trop constamment et trop clairement expliqué en faveur d'une Cause première intelligente, pour qu'on puisse avoir le moindre doute à cet égard. Mais il va plus loin; parmi les motifs de consolation qu'il rassemble, il laisse entrevoir l'espérance d'une vie future, et par conséquent, une grande propension à croire l'immortalité de l'Ame. Voici quelques traits qui s'y rapportent : « La disposition presque
» universelle de l'esprit humain à croire que
» l'Ame survit à la mort, me paraît être innée
» à l'Homme, chez qui elle se développe par

» les résultats d'un très-grand nombre de ses
» affections et de ses perceptions ; c'est ainsi
» que se produit en lui une espèce de foi na-
» turelle, qui le détermine à croire cette im-
» mortalité, avec une persuasion intime, qui
» peut être aussi efficace que celle que pro-
» duirait une démonstration........ On est fondé
» sans doute à espérer que les Ames des hom-
» mes essentiellement vertueux, jouiront après
» la mort, d'une vie plus heureuse, dont la
» durée nous est inconnue....... Un des élémens
» de ce bonheur que les Ames vertueuses ai-
» ment à se promettre dans un autre monde,
» est la perpétuité des sentimens tendres et
» généreux qui les ont unies sur la terre, avec
» les personnes qui leur ont été les plus chères:
» voilà un bien qui est réservé sans doute au
» paradis, et celui dont les cœurs sensibles
» doivent se défendre de perdre l'espérance. »

Cette croyance pouvait s'être renforcée par le besoin qu'il en avait ; mais il est certain qu'il y était préparé par sa façon de penser sur la nature de la cause des opérations mentales. On verra dans son Traité de l'Ame la manière dont il condamne le matérialisme affirmatif, et que s'il était trop sceptique pour embrasser définitivement un parti sur

cette question, les plus nombreuses probabilités lui paraissaient être pour ceux qui considèrent l'Ame comme un être distinct, ou comme une substance.

J'observe en passant que Barthez est un exemple en faveur de la méthode conseillée par Pascal pour produire la persuasion religieuse. Cet Auteur voulait qu'on montrât d'abord que la doctrine n'est pas contraire à la raison, et qu'ensuite on fît souhaiter qu'elle fût vraie (1) : il lui semblait que cette préparation augmentait l'efficacité des preuves directes.

Depuis long-temps il projetait un voyage à Paris. Le dessein qu'il avait de publier divers ouvrages, l'espérance d'y retrouver les jouissances que ses relations lui avaient autrefois procurées dans cette ville, un désir vague de mieux être, étaient les motifs qu'il alléguait. Si l'ambition y était pour quelque chose, c'était presque à son insçu. Le voyage était devenu plus nécessaire depuis le malheur qu'il avait éprouvé. Il s'y détermina donc et partit dans le mois de juin 1805.

M. Chaptal lui avait témoigné le désir de voir réimprimer les Élémens de la Science

(1) Pensées, Chap. 28, §. 45.

de l'Homme avec des éclaircissemens. Plein de reconnaissance pour celui qui avait dirigé la justice du Gouvernement sur lui, il regarda ce désir comme un ordre, et son premier soin fut de s'y conformer.

Il donna donc une seconde édition de ce livre, auquel il ajouta des notes qui en ont doublé l'étendue. Elles ont pour objet de fortifier les preuves de raisonnement par des exemples, d'augmenter la crédibilité des faits singuliers en les rapprochant des faits analogues rapportés par les auteurs les plus accrédités, de répondre à quelques critiques, et de revendiquer des principes ou usurpés ou attribués à d'autres.

Une chose digne de remarque, c'est qu'après vingt-huit ans qui s'étaient écoulés depuis la première édition de ce livre, et pendant lesquels Barthez muni de toutes les langues de l'Europe, et toujours aussi laborieux que dans la force de l'âge, avait attentivement suivi la marche des Sciences médicales, il n'a fait aucun changement essentiel dans le texte. Quelques personnes ont trouvé dans cette circonstance le sujet d'un reproche; mais pour donner de la valeur à ce reproche, il aurait fallu indiquer dans les matières que

Barthez a traitées, les points sur lesquels on l'a combattu avec avantage, sur lesquels on a mieux fait que lui, ou sur lesquels on a établi, selon les règles d'une bonne philosophie, quelque dogme vraiment médical qui lui ait été inconnu, ou qui ne découle pas immédiatement des siens. Jusqu'à ce qu'on ait ainsi motivé le blâme, je regarderai l'identité des deux textes comme un sujet d'éloge, ou du moins comme un préjugé favorable à la doctrine du livre, puisqu'elle m'induit à penser (quand l'Auteur est parfaitement informé de tout ce qui s'est fait dans l'intervalle des deux éditions) qu'aucune découverte n'en a ébranlé les principes, et que tous les faits nouveaux y ont trouvé leur place marquée d'avance.

Là se termina la carrière littéraire de Barthez. Il ne prit encore quelques instans la plume que pour deux articles de journaux, dont l'un était une réplique à Dumas, et l'autre une réponse à des observations critiques de M. Cuvier sur le livre des Nouveaux Élémens.

Sa santé déclinait chaque jour. Il y avait long-temps qu'il se plaignait d'une difficulté d'uriner; il ne voulait pas entendre parler de la sonde, dans la crainte de connaître son malheur avec certitude, et d'être privé des res-

sources de l'espérance. Il fallut pourtant recourir à ce moyen. D'abord il eut à s'en féliciter ; on ne trouva point le calcul, et il put croire que les douleurs provenaient de causes susceptibles de céder à des moyens doux. Les fonctions des voies urinaires se faisant toujours avec la même difficulté et exigeant fréquemment le cathétérisme, on s'assura un jour de l'existence de la pierre. Cette affreuse découverte le plongea dans le désespoir. Au lieu de se soumettre promptement à la seule cure efficace, il se livra volontairement à l'illusion des lithontriptiques. Il se donnait ainsi une espérance artificielle, et dans l'impossibilité de justifier sa confiance en des remèdes si douteux, il repoussait toute objection avec fureur. M. le Docteur Sernin fils, de Narbonne, employa vainement tout l'ascendant de ses lumières et de l'amitié pour le déterminer à l'opération. M. le Professeur Dubois lui écrivit encore le 9 août 1806, et lui tint le langage que pouvaient inspirer une expérience consommée et le désir de conserver un tel homme. Il resta long-temps dans son obstination, et quand il se rendit, la prudence ne permettait pas de pratiquer la lithotomie. Il fut donc en proie, durant plusieurs semaines,

à une suite de souffrances horribles, dont MM. Sernin et Double; qui le soignèrent pendant tout ce temps, ont recueilli et publié l'histoire (1), et dont je n'ai pas le courage de retracer le tableau.

Quand il vit sa fin s'approcher, il fit ses dernières dispositions. Il laissa la plus grande partie de ses biens à trois de ses frères, dont l'un avait été Gouverneur des pages de la Reine, un autre, Juge-Mage de Montpellier, et dont le plus jeune, Colonel au service de France et de Sardaigne, est mort en 1817, Prévôt de Carcassonne. Il donna sa bibliothèque à l'École de Médecine de Montpellier, et il me légua ses manuscrits de Médecine, *comme un gage de son amitié.* La mort arriva très-lentement, et sans se faire précéder de cet affaiblissement des facultés intellectuelles dont elle gratifie le plus grand nombre de ses victimes. Il eut le temps d'en contempler toutes les horreurs, et on put le féliciter alors de ses pertes, qui, si elles ne lui épargnaient point la crainte du trépas, devaient au moins diminuer en lui le regret de la vie.

---

(1) Dans le Journal général de Médecine de M. Sédillot, t. XXVII, p. 274.

La manière dont il souffrit ses maux n'a rien d'extraordinaire, et c'est par cela même que je la remarque. Au point de célébrité où il était parvenu, il pouvait croire que ses derniers momens seraient observés, et il eût été pardonnable de chercher à les rendre dignes de l'Histoire. Mais l'horreur du mensonge, cette vertu de ses premiers ans, fut aussi la dernière qu'il exerça : il donna cours à son caractère; il n'affecta ni gaieté, ni courage, ni résignation, mais il laissa voir sans contrainte qu'il eût désiré de repousser le calice. Quand ses douleurs s'affaiblissaient, il se livrait à l'espérance et aux projets; quand elles redoublaient, il ne contenait ni ses plaintes ni ses alarmes. Enfin, le temps des illusions passa; il ne lui fut plus possible de douter de la proximité de sa fin. Il resta même long-temps dans cette funeste certitude. Trois jours avant le dernier moment, une mouche l'incommodait, et s'obstinait à vouloir se reposer sur son visage, malgré les efforts qu'on faisait pour la chasser. *Elle me croit déjà mort*, dit-il en soupirant.

Il mourut le 15 octobre 1806. Il fut enseveli au cimetière de la Magdelaine : des députations de l'Institut et de l'École de Médecine,

assistèrent à ses obsèques, et M. Desgenettes prononça sur sa tombe un éloge très-court, mais dans lequel le génie de Barthez est caractérisé. On a dû couvrir son tombeau d'une pierre sur laquelle est inscrite une épitaphe grecque, composée par M. Prunelle. En voici la traduction latine, faite par l'Auteur lui-même.

QUISQUIS ES HOMO ET UNDECUNQUE VENISTI
HONORA CELEBERRIMI VIRI TUMULUM.
HIC JACET
PERITUS OMNIS SCIENTIÆ
PAULUS-JOSEPHUS DE BARTHEZ, MEDICORUM HUJUS ÆVI
ORNAMENTUM ET DECUS.
DOCTRINÆ NOVÆ IN IATRICA CONDITOR.
FRATREM FRATRES
SALVATOREM ÆGROTANTES
STUDIOSUM PRÆCEPTOREM FACUNDIA
POLYMATHICA MIRANDUM
LUGENT DISCIPULI
IN MONTE PESSULO.
MEDICI LUGEBUNT OMNES.
VIX. ANN. LXXIII
OB. XV OCT. MDCCCVI.

Le 8 avril de l'année suivante, son éloge fut prononcé dans une Assemblée publique de l'École de Médecine de Montpellier, par M.

Baumes (1). La même année M. Barthez de Marmorières, frère du défunt et héritier de ses manuscrits relatifs à la littérature et à la philosophie, publia la *Théorie du Beau*, et mit à la tête de cet ouvrage une vie de l'Auteur.

X.

Barthez était d'une taille au-dessous de la médiocre. Cette stature avait même prévenu défavorablement le Ministre d'Argenson, qui à tous les éloges que Falconet faisait de son protégé, quand il sollicitait pour lui une commission de Médecin militaire, répondait : *Oui, mais il est bien petit.* Il était d'ailleurs assez bien pris. Il avait la tête volumineuse ; et il est vrai que son crâne ressemblait à celui des bustes antiques qu'on croit être des portraits d'Hippocrate. Sa figure n'était pas belle physiquement ; un grand front, deux yeux inégaux, le nez épaté, la bouche manquant de symétrie, la face large et carrée, un teint pâle et cachectique, formaient un

(1) Cet Éloge a été imprimé avec le procès-verbal de la Séance. 1807.

ensemble désagréable (1). Mais si ce que dit

---

(1) L'Abbé Georgel fait ainsi le portrait de Barthez, en parlant de la dernière maladie de Maurepas: « Les Médecins de la Cour espérant peu des secours » de leur art, on fit venir de Paris le Médecin Barthez, » docteur de Montpellier: *une belle figure*, un ton » tranchant, une éloquente loquacité, du *charla-* » *tanisme* paré *des dehors de la science et de l'expé-* » *rience*, donnaient à ce Médecin une grande vogue » dans Paris, surtout parmi les femmes, qui le sur- » nommaient le nouvel Hippocrate. Sa présence fit » disparaître les autres Médecins, qui refusèrent de » consulter avec un homme qui ne cessait de décrier » hautement leurs méthodes. Maître du champ de » bataille, Barthez trouva le moyen de procurer un » mieux sensible au malade, et de faire renaître l'es- » pérance. Le bulletin de la maladie, mis par ordre » du Roi dans la gazette de la Cour, donnait tous les » jours un nouvel éclat à la réputation de ce docteur » moderne, lorsqu'une crise inattendue fit empirer le » mal, etc. » Mémoires, tom. I, p. 550.

Si les autres portraits de ce peintre-là sont aussi ressemblans; si les personnages qu'il aime avaient autant de vertus et de talens, et ceux qu'il hait autant de noirceur et d'incapacité, que Barthez avait de *beauté*, de *charlatanisme*, *d'inexpérience* et de *défaut de profondeur :* voilà une galerie fort utile pour l'Histoire.

La Bruyère est vrai, « que l'air spirituel est » dans les hommes ce que la régularité des » traits est dans les femmes, que c'est le » genre de beauté où les plus vains puissent » aspirer; » jamais homme ne fut en droit de se plaindre moins que lui. Il était amplement dédommagé de ces imperfections physiques par l'agrément qui naît de l'expression. Quand il parlait, son âme se peignait sur son visage; on voyait tour-à-tour dans ses traits, l'esprit ou la raison, la gravité ou le badinage, la bonhomie ou la malignité, et ce jeu de physionomie plaisait tant qu'on oubliait l'irrégularité de la conformation.

La qualité la plus éminente de son âme était un esprit de justice, qui s'étendait sur tous ses rapports. Il respectait les propriétés d'autrui de quelque genre qu'elles fussent, et il mettait presque sur la même ligne un plagiat, et les entreprises contre l'honneur, la réputation, ou les biens de la fortune. Ainsi il rapportait une découverte, une simple opinion à son auteur aussi religieusement qu'il payait une dette. Sa scrupuleuse exactitude envers les autres, semble fermer la bouche à ceux qui voudraient le blâmer d'avoir exigé

qu'on tînt rigoureusement la même conduite à son égard.

L'expérience lui ayant appris qu'il ne devait pas juger des inclinations des autres d'après les siennes, il comptait peu sur la vertu des hommes. Cette opinion ne l'avait pas rendu misantrope, mais méfiant.

L'habitude de voir les hommes en général comme des êtres malfaisans, qu'il faut mettre dans l'impossibilité de nuire, supplée chez certaines personnes au défaut de cette finesse qui est si nécessaire dans la société, pour reconnaître les dispositions particulières des individus avec lesquels on a des relations. Or nul homme n'eut jamais plus besoin que lui de ce supplément, parce que nul homme ne fut plus dépourvu de finesse soit offensive soi défensive.

Il s'était fait de bonne heure un plan d'égoïsme, qui n'était pas assez en harmonie avec sa nature pour qu'il y fût constamment fidelle. Il répétait souvent un précepte que son ami Falconet avait cherché à lui inculquer : c'est que *pour vivre tranquille et heureux, il faut ne s'attacher à personne, et faire en sorte de se servir de tous ceux avec qui on a des rapports, pour parvenir aux fins*

honnêtes qu'on se propose. Cette maxime qui n'est pas trop philantropique, ne sort que de la bouche de ceux qui n'en font pas usage. Le vieillard qui la tire de sa malheureuse expérience, demeure incorrigible dans son habitude d'aimer et de faire du bien; et celui en qui elle se trouve comme innée, se garde soigneusement de la prononcer. Barthez l'avait adoptée par la tête et non par le cœur. Il a cherché quelquefois de propos délibéré à la mettre en pratique; mais il l'a toujours fait avec tant de maladresse, qu'il a été facile d'apercevoir la lutte entre la résolution et la nature. Cependant sa maxime et les essais qu'il en a si gauchement faits, lui ont donné une fausse apparence de dureté. Fouquet qui ne l'aimait pas, disait que ceux qui attribuaient de la sensibilité à Barthez, *confondaient l'irritabilité avec la sensibilité* (1). Qu'on rie du bon mot, c'est permis. Mais il ne doit pas l'être d'accuser d'insensibilité un homme qui a souvent servi ses amis avec cha-



(1) Allusion au reproche que Haller faisait à certains Physiologistes, et à Barthez lui-même, de confondre la sensibilité et l'irritabilité, propriétés, suivant lui, bien distinctes.

leur, qui a tout fait pour sa famille, et que la douleur de la perte d'une personne chérie, aurait infailliblement consumé, si une maladie cruelle ne l'avait prévenue.



Quoi qu'on en dise et quoi qu'il en ait dit lui-même, son cœur était capable d'un fort attachement. Il portait même dans ses relations amicales ces attentions délicates qui les spécifient et qui les distinguent d'un simple commerce d'estime : il servait de son crédit sans attendre qu'on le lui demandât; il voulait la plus parfaite égalité, lorsque c'était à lui de descendre; il tenait aux marques réciproques de souvenir; il ne pouvait vivre en mésintelligence, et il n'épargnait ni avances, ni explications, ni excuses, pour ramener un ami fâché. La contradiction étant à ses yeux une espèce d'agression, il s'abstenait de réfuter directement les opinions de ceux qui lui étaient attachés. Un jour son secrétaire copiait des notes critiques que Barthez avait faites, et qui devaient servir de matériaux pour des ouvrages qu'il se proposait de publier. Barthez s'empressa d'en soustraire une qui infirmait je ne sais quelle opinion d'un homme qu'il aimait. Le secrétaire en demande la raison : il ne répond que par ce mot, qui est je crois de

Thomas : « J'aime mieux un sentiment qui me » console qu'une vérité qui m'éclaire (1). » Ne sont-ce pas là des signes de la véritable amitié? Malgré cela les amis qui lui sont restés fidelles sont en petit nombre. Deux causes les éloignaient : son caractère d'abord; et puis un amour extrême de l'indépendance, une crainte de l'asservissement, qui revenait par accès, et qui lui faisait refuser les prévenances et les dons comme des chaînes dont on voulait le charger. Ces dispositions repoussaient les âmes, et les empêchaient de se confondre avec la sienne.

Je ne lui ai connu que deux passions : celle de l'étude, et celle de la célébrité. Il ne faut pas croire que la première ne fût qu'une conséquence de l'autre : elle existait indépendamment des moyens qu'elle lui fournissait pour satisfaire celle-ci. Il ne suspendait l'étude que par force; il maudissait les devoirs sociaux et les besoins naturels qui le soustrayaient à cette jouissance. Quand il s'y livrait, c'était avec une espèce d'acharnement qui le mettait en fureur contre tout ce qui pouvait le détour-

(1) Henri IV avait dit aussi : » Je ne voudrais pas » fâcher un homme pour dire une vérité. »

ner. C'est dans ces momens qu'il lui est souvent arrivé de blesser les convenances, l'amitié, et même l'humanité quand les malades prenaient mal leur temps.

On a vu qu'il appréciait la célébrité à sa valeur : cela ne l'a pas empêché de travailler constamment à se procurer toute celle où il pouvait prétendre.

Mais quel que fût son désir de la renommée, il ne s'écarta jamais pour l'atteindre, du sentier que sa probité littéraire lui avait tracé. S'il eût voulu, je ne dis pas enseigner, mais seulement ne pas empêcher la propagation d'idées à la mode, qu'il croyait des erreurs, il aurait eu pour partisans ceux qui en étaient ou les inventeurs ou les apôtres, et sa complaisance aurait été payée par une prompte jouissance du bien après lequel il courait. Mais malgré son impatience, il resta fidelle à ses principes : il se garda *de placer*, comme disait Madame de Staal, *sa réputation à fonds perdu ;* il aima mieux rendre son capital perpétuel, au risque d'être réduit à des intérêts médiocres, que de le sacrifier à un viager qui l'aurait mis dans l'abondance.

Est-il possible d'aimer la gloire sans être jaloux ? C'est sur quoi je voudrais que s'expli-

cassent avec franchise ceux qui la poursuivent avec passion. Barthez récitait souvent ces vers de Corneille, qui répondent affirmativement à ma demande :

Je vois d'un œil égal croître le nom d'autrui,
Et tâche à m'élever aussi haut *comme* lui,
Sans hasarder ma peine à le faire descendre.
La gloire a des trésors qu'on ne peut épuiser,
Et plus elle en prodigue à nous favoriser,
Plus elle en garde encor où chacun peut prétendre.

Mais je ne suis pas bien convaincu que les amans de la gloire sentent comme ils parlent (1), et quand ils ne porteraient pas la vertu si loin, il y a des raisons pour ne pas les condamner. Quoi qu'en dise Corneille, il n'en est pas de la récompense en célébrité comme de la récompense pécuniaire. Celle-ci est fixe, et quelque grand que soit le nombre de ceux qui en obtiennent, aucun n'y perd.

---

(1) Écoutons en un qui avait assez de sincérité pour trahir le secret du corps. Boileau disait à Fréret : « Jeune homme, il faut penser à la gloire ; je l'ai » toujours eue en vue, et n'ai jamais entendu louer » quelqu'un, fût-ce un cordonnier, que je n'aye res- » senti un peu de jalousie. » Mém. de Duclos.

Mais la célébrité est une *distinction*, dont le prix diminue en proportion de la multiplicité de ceux qui en jouissent. Il implique contradiction d'aimer à être distingué et de voir sans peine qu'on est confondu avec d'autres. Ainsi, en approuvant l'amour de la gloire, on semble s'engager à tolérer la jalousie. Si Barthez a éprouvé ce dernier sentiment, il n'est pas juste de l'en blâmer; mais il faut le louer d'être resté irréprochable à l'égard de ses rivaux.

On a beaucoup parlé de son amour propre. Je n'ai pas trouvé qu'il s'exagérât sa valeur, plus que ne font presque tous les hommes : seulement comme il ne savait ou ne daignait pas dissimuler, il laissait voir au premier coup-d'œil ce qu'on ne découvre dans les autres qu'en épiant long-temps leur conduite et leurs discours.

La contradiction le fâchait; mais je crois m'être aperçu que c'était moins par orgueil que par la conviction où il était que les opinions dont il avait pris la défense étaient des vérités. Il faut convenir que notre modération dans les disputes vient souvent de ce que nous croyons faiblement à ce que nous soutenons. La tolérance est une vertu héroïque chez

les croyans; mais quel mérite a-t-elle chez les sceptiques?

Un des traits de son caractère, c'était une exactitude minutieuse qui s'étendait à toutes les actions de la vie; aux devoirs essentiels, et aux bienséances du commerce social; aux affaires publiques les plus graves, et aux plus petits détails de la vie domestique; aux travaux intellectuels les plus sérieux, et aux amusemens les plus frivoles. Cette exactitude était en général fort louable; on était charmé de trouver le plus grand ordre dans ses affaires, de lui voir remplir scrupuleusement ses fonctions professorales, de ne devoir jamais l'attendre après l'instant fixé pour une réunion. Mais souvent elle dégénérait en tic ou ridicule ou incommode : elle donnait de temps en temps, à sa manière de parler, de la ressemblance avec le style des notaires; elle faisait le tourment des domestiques et des artisans, qui ne parvenaient jamais à une perfection suffisante, je ne dis pas pour obtenir son approbation, mais pour s'épargner les reproches et les injures.

Ce penchant, combiné avec l'amour de tout ce qui pouvait assurer son indépendance, avec l'attachement que l'on contracte pour

les biens acquis par des voies honnêtes et par conséquent lentes, et avec un grand éloignement pour tout ce qui ne tient pas aux besoins réels et ne se rapporte qu'à l'ostentation et au luxe, était le principe d'une sévère économie qui régnait dans sa maison, et que la haine a voulu faire passer pour avarice, suivant sa coutume *de confondre les vertus d'un ennemi, avec les vices qui semblent y avoir quelque rapport extérieur* (1). Pour moi je ne sais ce que c'est que l'avarice qui n'est point injuste, qui ne manque jamais aux engagemens, qui repousse les services gratuits, qui récompense le zèle et la fidélité des domestiques, qui n'empêche pas d'exercer sans rétribution la Médecine pendant quinze ans, et qui n'inspire pas le désir de se prévaloir de la célébrité dont on jouit, pour accroître indéfiniment sa fortune. On fonde apparemment cette accusation sur les querelles qui s'élevaient régulièrement tous les deux jours entre Barthez et sa gouvernante, quand il s'agissait de régler les comptes du ménage. Mais ce sont là des bizarreries et non des

(1) Duclos, Histoire de Louis XI.

vices ; elles sont justiciables de la raillerie et non de la censure.

Pour ce qui regarde son esprit, Barthez eut à un très-haut degré toutes les facultés qu'on désigne par ce nom. Il eut surtout celles qui constituent le génie des sciences : une excellente mémoire, une vaste capacité pour les faits, une patience incroyable pour en considérer toutes les faces, la force de tête nécessaire pour saisir leurs rapports, et une grande aptitude à former et à suivre les enchaînemens des idées abstraites.

L'usage qu'il a fait de cette dernière faculté a donné lieu à des plaintes. On lui a reproché de se livrer à l'*abstraction ;* comme si les rapports qui lient les faits et qui les réunissent en corps de doctrine, pouvaient être saisis autrement.

Il sut tout ce qu'il voulut étudier. Mais comme les faits ne lui plaisaient qu'autant qu'il pouvait les mettre en œuvre, il eut moins de goût pour les connaissances historiques que pour les philosophiques.

Il en eut beaucoup pour la Philologie ; mais elle était pour lui une occasion de raisonner sur les sciences naturelles et sur les Beaux-

Arts. Par exemple, il aimait la langue grecque, et il s'appliquait souvent à déterminer le sens strict dans lequel avaient été employées certaines expressions de cet idiome, mal rendues par les traducteurs. Au lieu de l'érudition grammaticale, il recourait à un autre instrument d'investigation : je veux parler des connaissances exactes qu'il avait sur les matières dont il était question dans le passage à interpréter, et de l'intelligence parfaite de toute la doctrine de l'auteur, ou des opinions et des usages auxquels il faisait allusion. En un mot, tandis que d'autres tâchent d'éclaircir un passage en essayant toutes les acceptions connues du mot principal, Barthez découvre souvent une acception ignorée dans laquelle ce mot est employé, en montrant qu'elle est la seule qui s'accorde et avec les faits et avec le système des idées de l'auteur.

En étudiant un objet, il s'est toujours proposé d'y trouver quelque chose qu'on n'y eût pas encore aperçu. Il avouait qu'une étude aurait été pour lui sans attraits, s'il n'avait été soutenu par cette espérance de découvertes. Jamais personne n'a moins encouru que lui le reproche de paresse que Quintilien

fait aux esprits dépourvus de cette louable ambition (1).

Sa pensée fut toujours libre, et indépendante de tout préjugé de secte. Sa grande lecture l'avait rendu familier avec les philosophes et les savans de toutes les époques ; il les avait rassemblés dans son esprit, comme Raphaël dans un tableau, malgré la distance des temps et des lieux, et il en faisait sa société habituelle. Ce commerce intime et journalier, et la conscience de ses propres forces, le préservèrent de l'enthousiasme et de l'admiration excessive, que Bacon signale comme deux grands obstacles aux progrès de l'esprit.

L'imagination est celle de ses facultés dont il favorisa le moins le développement. Or, il semble que le goût ne peut pas se passer de son secours, et que pour reconnaître le beau, il faut en avoir fait naître le type en soi. Il étudia les Beaux-Arts ; il en a parlé et traité d'une manière savante, sensée, ingénieuse. Mais les sentait-il ? Jugeait-il de leurs productions avec un goût sûr ? Je n'oserais pas l'assurer.

Sa manière d'écrire a essuyé beaucoup de

---

(1) *Pigri est ingenii contentum esse iis quœ ab aliis inventa sunt.*

critiques. Il peut y en avoir de justes, mais il y en a certainement d'exagérées.

Je conviens qu'une attention scrupuleuse à énoncer ses idées avec la sévérité du langage mathématique, donne souvent à son style une sécheresse rebutante. Il semble trop fréquemment avoir oublié que *la raison même qui ennuie a tort* (1). Mais avant de le blâmer, il serait juste d'examiner s'il est facile de traiter d'une autre manière les sujets dont il s'est occupé, et si un style moins austère ne risque pas de nuire à la doctrine. Barthez serait plus agréable à lire, s'il était plus superficiel, moins exact, moins attentif à limiter ou à généraliser ses principes, selon le besoin, pour les rendre inattaquables; moins rigoureux non-seulement dans le sens général de la proposition entière, mais encore dans celui de chaque membre. Qu'on tâche de dire la même chose que lui, avec autant d'exactitude et dans un autre langage, et puis on prononcera.

Il y a presque de l'ingratitude à se plaindre d'une sécheresse de style qui tourne au profit

---

(1) La Motte.

de la science. Ce défaut nous garantit au moins deux qualités : il faut se sentir fort de raison et bien substantiel, pour se passer des ornemens de l'élocution, et de la ressource du vague qui naît des métaphores.

Mais une grande preuve que les défauts du style de Barthez sont en grande partie inhérens aux matières qu'il a traitées, et à la perfection didactique dont il s'était fait une loi suprême, c'est que lorsque le sujet n'est pas seulement du ressort de l'esprit, mais qu'il devient moral et intéresse l'âme, le style acquiert de l'élévation, de la noblesse et même du nombre. On peut en voir un exemple dans les dernières pages des Élémens, où il est question de la mort et de ses suites.

On lui a reproché des incorrections. Mais comme parmi les fautes de ce genre il en est de plus graciables les unes que les autres, il faut distinguer celles qui vont contre l'analogie ou la métaphysique de la langue, et celles qui ne blessent que l'usage reçu. Les premières seules sont irrémissibles; mais je ne pense pas qu'il s'en trouve dans les ouvrages de Barthez: la trempe de son esprit devait l'en mettre à l'abri. Pour ce qui est des autres, comment pourrait s'en garantir tout-à-fait un homme

qui, absorbé par les travaux du cabinet, voit trop rarement les sociétés, dont les arrêts légitiment souvent les locutions contraires à toutes les analogies, et se trouve conséquemment d'autant plus exposé à se tromper qu'il a l'esprit plus juste (1)?

On se plaint qu'il est obscur, et cela est vrai. Mais en général son obscurité est d'un ordre tel, qu'on peut en convenir sans faire le moindre tort à sa gloire. Elle dérive d'une règle qu'il répétait assez souvent, et à laquelle il cherchait trop à se conformer : c'est qu'en écrivant il faut viser au *maximum* des choses et au *minimum* des paroles. C'est en un mot

(1) Barthez aurait dit vraisemblablement *élever les mains vers le Ciel*, sans se douter que cette phrase n'est pas française, comme l'assure le P. Lamy, de l'Oratoire (Rhétorique, liv. I, c. 18); parce qu'on ne voit pas les raisons analogiques qui la proscrivent. Du moins elles ont échappé au P. Thomassin, qui s'est servi de cette manière de parler (V. le Trait. de l'Office Divin, I.re Partie, chap. I, §. 17); et plus anciennement à Amyot, qui a dit : *Il éleva ses mains vers le Ciel*, dans la traduction d'un Traité de Plutarque, intitulé : *Consolation envoyée à Apollonius sur la mort de son fils.*

l'obscurité de Tacite, de Bacon, et d'autres grands écrivains « qui, voyant à une grande » profondeur, ou rassemblant beaucoup d'idées » en peu d'espace, fatiguent la faiblesse des » hommes ordinaires, et que la médiocrité ca- » lomnie, parce qu'elle aime mieux blâmer » les forces dans un autre que de s'avouer l'in- » suffisance des siennes (1). »

Comme Médecin, Barthez a eu très-peu d'égaux, et je ne sais s'il a jamais eu de supérieur. Je ne sais si l'on en pourrait citer un autre en qui se soient trouvées réunies une connaissance plus profonde de cette immensité de faits qui composent l'histoire de l'Homme; plus de sagacité pour les analyser et les interpréter les uns par les autres, sans recourir à des hypothèses; plus de vigueur pour s'élever à la hauteur d'où il pouvait les embrasser tous, et un œil plus perçant pour en apercevoir tous les détails malgré cette distance : ou seulement en qui toute compensation faite la somme de ces qualités ait été plus grande. Je dirais volontiers de lui ce qu'on disait d'Abailard : *Non homini sed scientiæ*

(1) Thomas.

deest quod nescivit (1). J'ajoute que ceux qui ont voulu triompher de lui, semblent avoir été forcés, ou de dénaturer préalablement sa doctrine, ou de l'attaquer par des qualifications vagues, ou de prévenir le public contre elle par des argumens *ad verecundiam* : du moins personne que je sache ne s'est présenté pour en combattre franchement et pied à pied les principes fondamentaux.

On a pu se faire une idée et de ce que la Science de l'Homme lui doit sous le rapport de sa philosophie, et des principaux dogmes qu'il y a établis. En lisant quelques-uns de ses principes, on serait d'abord tenté de mettre peu de prix à son travail, qui semble se réduire à énoncer en d'autres termes ce qui avait été déjà dit. Mais en y regardant de près on s'assure que ces changemens ont toujours au moins une utilité analogue aux transformations que les Mathématiciens font subir à un théorème ou à une équation : ce sont des arti-

---

(1) Ménage attribue ce mot à Balzac, qui l'aurait dit suivant lui, de Saumaise (Ménagiana, t. I, p. 137). Mais D. Gervaise assure dans la vie d'Abailard (liv. VI, §. 17) qu'on l'avait dit d'abord de ce personnage.

fices au moyen desquels on montre dans une expression une vérité particulière qui s'y trouve implicitement renfermée, et qu'il s'agit de faire remarquer ; ou par lesquels on facilite l'application du principe à la solution d'un problème de spéculation ou de pratique.

Il est venu trop tard pour créer les procédés thérapeutiques ; le matériel de l'Art existait déjà, grâces au hasard et à l'empirisme. Mais il en a rendu l'emploi incomparablement plus sûr et plus étendu au moyen des méthodes. Son grand mérite dans cette partie est d'avoir travaillé en sous-œuvre, d'avoir donné des fondemens à un édifice dont on ne pouvait se servir qu'avec crainte et circonspection, parce qu'il manquait de solidité.

Dans l'exercice de la Médecine clinique, il est possible que sa conduite se ressentît de son caractère impatient et irascible. Il voulait trop maîtriser la Nature ; il s'indignait, il se dépitait quand tout ne venait pas selon ses désirs, et selon ce que les règles de son Art semblaient lui promettre. Mais lorsqu'il se bornait aux fonctions de Médecin consultant, aucun obstacle ne l'irritait, et il jouissait de toute sa supériorité. Personne alors n'a mieux expliqué les symptômes, déterminé les élemens

essentiels d'une maladie, calculé les événemens probables, trouvé les ressources de l'Art, et assigné les degrés d'espérance que pouvaient donner les diverses méthodes.

Ceux qui ont dit qu'il avait trop peu vu par lui-même, ont ignoré les détails de sa vie, et ne se sont pas fait une idée juste de la manière dont il considérait les cas offerts à son examen. Je ne crains pas d'assurer au contraire qu'il y a très-peu d'hommes de l'Art à qui l'on ait soumis autant de faits dignes d'attention, et bien moins encore qui puissent se flatter comme lui, d'avoir *vu* tout ce qui a passé sous leurs yeux.

On a paru regretter sérieusement que Barthez n'ait pas rédigé des *Observations médicales*. C'est comme si l'on regrettait que Bramante et Vignole n'aient pas travaillé aux carrières. Il était né pour établir et enchaîner des principes, pour réformer la philosophie de la Science; peut-on être fâché qu'il n'ait pas renoncé à une telle vocation, pour faire des journaux de maladies (1)? D'ailleurs on ne doit

---

(1) Le mérite d'un simple observateur est d'un ordre trop subalterne, pour que Barthez ait été jaloux

communiquer au public que les faits plus féconds en conclusions utiles que ceux dont il est déjà possesseur. Or, on pense qu'un homme aussi informé de l'état de la Médecine que l'était Barthez, ne devait pas rencontrer souvent des faits qui différassent par leurs circonstances essentielles, de tous ceux qui avaient été recueillis avant lui, et qui méritassent une description particulière.

Cette retenue louable chez tout le monde, est un devoir pour ceux qui proposent des dogmes nouveaux. Si parmi les observations qu'ils leur donnent pour fondemens, les leurs dominent sur celles d'autrui, ils échapperont difficilement à l'accusation d'avoir arrangé les faits de la manière la plus favorable à leur

---

d'apprendre au public qu'il l'avait. Il pensait sur les Recueils d'observations à peu près comme Montesquieu, qui dit: « Il ne faut point chercher la réputation par ces sortes d'ouvrages, ils ne l'obtiennent » ni ne la méritent; on profite des observations, » mais on ne connaît pas l'observateur: aussi de tous » ceux qui sont utiles aux hommes, ce sont peut-être » les seuls envers lesquels on peut être ingrat sans » injustice. » Obs. sur l'Hist. Nat. présentées à l'Acad. de Bordeaux.

théorie ; et comme disait Craton d'Amatus Lusitanus (1), d'avoir pour soutenir leur système, écrit des fictions au lieu de faits, *ficta non facta*. Barthez ne pouvait donc mieux faire que de se prémunir contre les insinuations de ses ennemis et les préventions du public : on n'aurait pas manqué de jeter des doutes sur la solidité de l'édifice, si l'architecte en avait fourni les matériaux.

---

(1) *Epist. ad Andr. Wechel.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

III. *Consultations écrites.*

IV. *Premiers ouvrages importans de Barthez.*

VII. *Sa carrière clinique à Paris.*

VIII. *Ses travaux dans sa retraite.*

IX. *Vie privée de Barthez pendant les dernières années de sa vie.*

X. *Portrait de Barthez.*

Fin de la Table.

A MONTPELLIER,
CHEZ JEAN MARTEL LE JEUNE, IMPRIMEUR ORDINAIRE DU ROI, RUE SAINT-FIRMIN, N.° 94.

